



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

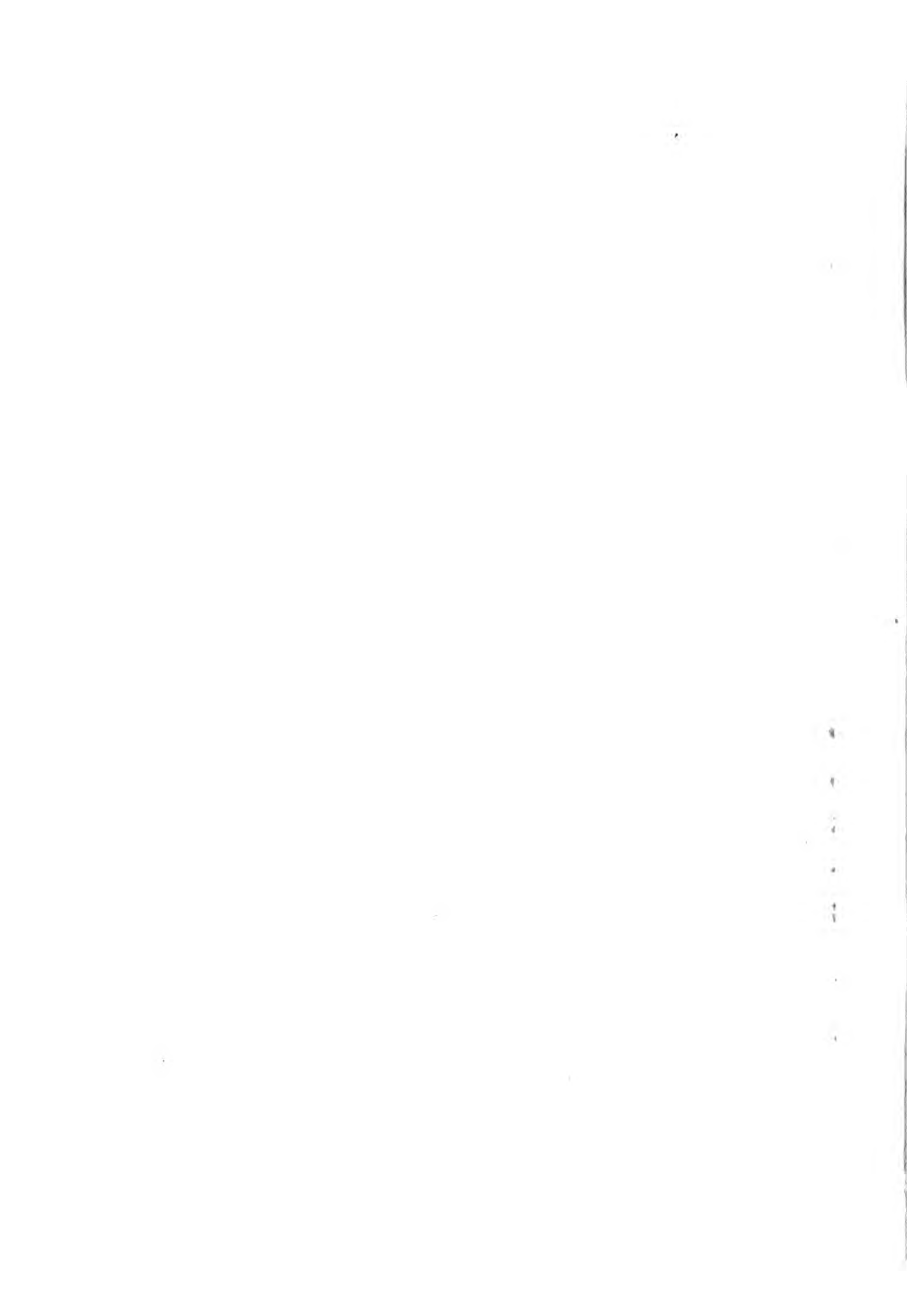


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





~~I/O 1262 A.3~~
REP. F. 15826



4500
1104.537

La Correspondance de Jules Renard

I/O 1262 A.3

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

*25 exemplaires sur Japon numérotés
de 1 à 25*

*50 exemplaires sur Hollande numérotés
de 26 à 75*

*3.000 exemplaires sur Vergé d'alfa
numérotés de 76 à 3.075*

*Il sera tiré en outre, 10% des exemplaires
sur Vergé d'alfa numérotés.*

N° du présent exemplaire : 219

Correspondance
de
Jules Renard



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saint-Pères, 73
A PARIS



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

18 MAR 1975

OF OXFORD

Correspondance
1864-1910

A SON PÈRE

[*Nevers.*]

Le 4 décembre 1880.

Cher papa,

Je viens d'être premier en mathématiques et septième en discours latin. Nous sommes dix-huit ou vingt élèves.

Pour cette dernière place j'évite tout commentaire, étant donné mes idées, que tu connais d'ailleurs, sur toute composition en général et le discours latin en particulier.

Je ne t'ai pas encore parlé d'une façon bien précise de mon professeur. Je vais le faire. C'est un homme à part sous bien des rapports, mais qui me déplaît en tout point. Il a de la prestance, et, ayant de la prestance, il a de la dignité et, par suite, de la vanité. Il a un but singulier, étrange : il veut qu'on le respecte, et, ce respect, il tâche de l'obtenir en donnant à ses paroles une teinte de rigorisme. Il se croit façonné d'une argile, et pense, que nous le sommes d'une autre. Il s'est imaginé qu'un professeur devait être quelque chose d'imposant, à qui nous, élèves, nous devons déférence, soumission, condescendance mêlée d'égards.

Il s'est fait un système, s'est tracé un plan, et, pour le suivre, chaque matin il recouvre du voile de la gravité sa vie privée, et, si l'on en soulevait un coin, on verrait dans doute écrit : Frivolité. Ce voile, il le laisse à la porte et redevient ce qu'il était avant d'entrer. Joue ton rôle comme tant d'autres, pauvre professeur ! Ne paraïs au milieu de nous qu'avec un masque menteur. Sois pour nous une statue de marbre glacé. Sois quelque figure antique noble et morne dans ta froideur. Prends garde de descendre du piédestal où tu t'es pour un instant exhaussé, mais prends garde aussi que quelque éclat de rire strident ne t'aille détronner de ta grandeur. Prends garde que quelque faune moqueur ne t'aille tirer par un pan de ton habit et ne mette à jour cette forme que tu caches !

Respect, dignité, gravité, mots sonores et fragiles comme la vague de la mer qui se brise contre un rocher. J'ai vu, dans mes rêves sans nombre, des ombres de fantômes qui jetaient sur elles des manteaux de pourpre ! J'ai vu des nuées de rosée qui voulaient prendre une forme et la garder : ô professeur, tu m'y fais songer !

Ignorest-tu donc qu'on ne respecte que ceux que l'on estime ? Les autres, on les méprise, ou bien on les coudoie avec indifférence. L'indifférence, voilà pour toi ; l'ennui, voilà pour nous. Triste vie et triste sort ! On reste une année entière avec un être que nous jette le hasard, puis, quand l'année a passé, on se demande, étonné, quel était cet homme avec lequel on a marché si longtemps côte à côte. Chose vraiment risible : il y a des esprits qui croient qu'il n'y a pas de choses meilleures que l'étiquette et la majesté. Le mot " sympathie " les fait sourire. Philosophes qui croient penser juste en se faisant une grande et haute idée de la vie et d'eux-mêmes.

Tout cela, cher papa, c'est pour te dire que nous avons un professeur qui n'est pas du tout de mon goût. Je ne sais réellement pas comment j'irai jusqu'au bout, mais, à coup sûr, je ferai une rhétorique bien triste, bien insipide et bien aride.

Et, outre cela, quoique tu en ries, je finirai par être fatigué de M. Rigal. Je t'ai déjà dit, et plus d'une fois, ce

que je pensais de lui. Tu n'as pas prêté grande attention à mes paroles, mais je t'affirme ceci : plus je vais, et moins je m'aperçois que je me trompais. D'ailleurs, ses défauts, que tu attribues à son manque d'ordre, et que, moi, j'appelle petitessees d'esprit, me révoltent : c'est le mot. Je ne suis pas le seul à avoir ces opinions. Je devais lui faire un discours : je m'en passerai, et lui aussi. Non que je veuille par là me venger : je n'ai pas de ces mesquines idées, mais il me faudrait prendre des pensées et un langage que je suis loin d'avoir, et, grâce à moi, je ne suis pas encore à ce point dépourvu d'amour-propre. Me taire, oui ; mais, afficher des protestations de dévouement et d'affection, je m'y refuse. On ne doit se servir de la parole que pour exprimer des pensées vraies et sincères ; aussi ai-je transmis cette charge à un autre élève de ma classe.

Je ne parle pas de ma chambre à M^{me} Rigal : elles sont toutes prises. Et, seraient-elles vides, j'ai des pensées si amères, maintenant, que j'aime mieux ne rien lui devoir.

Adieu, cher papa.

J'écrirai dimanche à Amélie et Maurice. En attendant je les embrasse, ainsi que maman. Bonjour aux connaissances.

Bonjour à la famille Girard.

Réponds-moi si tu le peux. Tu me feras plaisir.

A SA SŒUR

[*Chitry-les-Mines.*]

Le 6 juin 1881.

D'abord, ma chère, Levraut est aristocrate. Il aime les gens bien mis.

Ensuite, Chitry fut éblouissant, hier. Il était animé de je ne sais quel souffle, ce cher pays. Tout le jour, il fut doré ; tout le soir, il fut illuminé, toujours radieux. Tu connais d'ailleurs cette fête.

Mais, de toutes ces maisons féeriquement éclairées, la plus belle, la plus frappante, était la nôtre.

Pauvre maison, si tu la voyais ! Pour moi, quand je la vis, si morne et si triste, si sombre et si fantastique, — car elle l'est au milieu de la nuit, — je crus, au fond du cœur,

qu'elle avait aussi, cette demeure, le sentiment, la vie. Tout y porte une impression quelconque. A tout on prête une physionomie, jusqu'au brin d'herbe qui naît tristement et tremblant entre deux pierres mal jointes. On dirait une mélancolique géante informe et sans contours qui oscille dans la brume, rêveuse, regrettant ceux qui ne sont plus et ceux qui sont encore. Longtemps j'y suis resté, parlant à cette muette un langage muet comme elle. Elle me comprenait, elle me sentait, et peut-être que, si j'avais pleuré, sa pierre aurait versé des larmes. Cela devient de la sensiblerie. Que veux-tu ! Quand on est seul avec la solitude, on aime à s'entourer d'une foi superstitieuse, d'une contemplation mystique, inconnue et frissonnante, qui plaît à l'âme, qui la charme, qui l'enivre, qui la berce, qui l'endort.

La religion païenne animait ses marbres et ses bronzes. Elle voyait la vie partout, partout, éperdument. Qui me dit, à moi, qu'elle avait tort

J'en arrive, si tu veux bien me suivre, à celle qui fut, que tu crois et qui se dit encore ton amie. Il y a des choses qui ne se dépeignent pas facilement. Le soleil en est une, et elle en est une autre. Non que je veuille la comparer à un soleil ! Ces fleurs de rhétorique éblouissent trop, et d'ailleurs ma pensée est immensément loin de là. Je dis simplement que Marie est une jeune femme et fut jadis une jeune fille dont il est bien difficile d'analyser la composition, morale, s'entend.

Maintenant, elle est riante et rieuse, fraîche, femme, enfant. Elle a tout de la jeune fille, avec un léger vernis de gravité qui paraît rarement, de temps en temps, par éclairs. Elle est d'une gaîté entraînante, étourdissante, par instants, affairée sans affaires. Sa pensée, comme elle, est dans un perpétuel va-et-vient, adorable pour qui sait adorer. Elle commence vingt phrases sans en finir une seule. Ce sont des riens, qui cependant ont souvent l'air d'être des quelques choses. C'est une voix enfantine et un chant d'oiseau, une perpétuelle harmonie de notes disparates, charmante et fragile, quelque chose d'aérien et de nuageux, avec je ne sais quelle odeur de je ne sais quoi.

Tu la connaissais ainsi : c'est plus frappant encore. Tu

m'as souvent dit que Marie savait penser parfois. Se fait-elle une exacte idée de ce qu'est une pensée, d'abord ? Et ne fait-elle pas à son insu ce qu'elle fait ? J'ai rencontré déjà beaucoup de ces caractères insaisissables, inanalysables, indescritibles et étranges. J'ai toujours vu qu'ils vivaient par saccades, par caprices. Plusieurs ne m'ont paru qu'une fantaisie réalisée, agitée, mobile, changeante, fuyante et se fuyant elle-même, pensant et vivant peut-être, mais sans en avoir conscience, un éblouissement, enfin, mais impalpable, sans forme, sans consistance. C'est la physionomie, exacte ou fausse, mais franche, que je prête à Marie. Est-ce flatteur ? Ne l'est-ce pas ? La question me conduirait trop loin. Peut-être la solution serait à l'avantage de Marie, mais, à coup sûr, je préfère ces femmes-là à bien d'autres. J'ai souvent pensé que M^{me} Dubois devait avoir, à vingt ans, plus d'un rapport avec Marie. Le mariage l'aurait un peu rendue réfléchie. En sera-t-il de même de Marie ? Question !!! Réponds !!!

Tu m'as dit que Marie avait souffert comme bien d'autres. Je le crois, mais encore une restriction : ce devait être une souffrance toute particulière. Avec un cœur comme je l'ai compris, où le rire est si près des larmes, où joies et peines s'entremêlent et s'entre-choquent à toute heure, la douleur doit être un peu confuse. Ces âmes-là savent-elles bien qu'elles souffrent ? Ont-elles été au fond de leur mal ? En ont-elles vu tout le poignant et tout le sombre ? Ont-elles, comme ces esprits penseurs et mornes qui regardent leur amertume face à face avec le calme effrayant du désespoir, avec l'idée précise et torturante de ce qu'on est et de ce qu'est la peine, ont-elles la faculté de comprendre, de sentir, de contempler leur souffrance dans son étendue et dans sa noirceur ? Je ne le crois pas. Marie a vu, dans les circonstances qui l'ont frappée, quelque chose de vague, d'incertain, d'indécis. Ces circonstances, elle les a senties, mais sans les envisager, je ne dirai pas : avec tranquillité, mais avec une connaissance parfaite du coup qui la frappait. Pressée par lui, et n'ayant pas l'âme à tout jamais souffrante, elle a tenté de se dégager de cette pression ainsi que fait le liège sous les doigts du plongeur. Chez quelques âmes,

le rire est un instinct que n'étouffent pas facilement les pleurs. Cet instinct a été le soutien de Marie. Faite pour la gaieté, poussée à cette lumière, car c'en est une, par une force irrésistible et à laquelle elle n'a pas essayé, d'ailleurs, de résister, elle n'a jamais connu, comme tant d'autres, sur sa joue amaigrie le feu dévorant de larmes brûlantes. Elle n'a pas eu ce que tu appelles une douleur concentrée, et ce que, moi, j'appelle une douleur réfléchie.

Au reste, la réciproque de tout cela est vraie. Voltaire avait dit : " Qui ne sait pas haïr ne sait pas aimer ". J'aime beaucoup Voltaire, surtout lorsqu'il dit des choses aussi profondes, aussi vraies, aussi sinistres même. Toi, tu n'apprécies pas à leur juste valeur ces quelques mots que je t'ai souvent cités d'une façon plus ou moins directe. J'en suis d'ailleurs une personnification.

Changeons-les, si tu veux, et disons : qui ne sait pas souffrir ne sait pas être heureux. Ceci est indiscutable et tu ne le contesteras pas, j'espère.

Eh! bien, pour en revenir à Marie, je la crois encore incapable d'être véritablement, sûrement, profondément, intelligemment heureuse. Inutile de te dire pourquoi. Je viens de t'en montrer assez longuement la contre-partie. Elle est vraie, et sois certaine que celle-ci l'est encore, peut-être plus même, car, bien que tu me la refuses, ma chère, j'ai en ce point l'expérience pour moi, ce qui me donne le droit d'en parler avec connaissance de cause, de l'affirmer même, au besoin.

En résumé, Marie vit à la superficie. Je ne crois pas me tromper, d'ailleurs, peu importe mon appréciation. Elle ne changera nullement la face des choses, si les choses sont autrement.

Je viens de déjeuner avec elle. Il n'est pas aisé de parler grandement avec ton amie. Elle a, comme toi, ce talent, dangereux quand il lutte avec un plus grand, de trancher une discussion avec un de ces mots qui peuvent blesser une sensibilité, je ne dirai pas même : excessive. Cette façon de mettre fin à tout débat, tu l'as abandonnée en partie. C'est une perfection de plus à ajouter... Allons! des compliments. Je me retiens.

vacances se prolongent jusqu'au jeudi de cette semaine.

Il pleut maintenant. Le temps est triste comme moi. Dis à papa que notre jardin est magnifique. Il y a des fraises énormes, fraîches, rouges, de pourpre. Je t'en enverrais une si je ne craignais de la voir trop mal placée, dans la lettre, s'entend.

Il est six heures du soir, et je ne suis pas parti, il est probable que j'attendrai un second soleil. C'est étrange, j'ai fini par aimer jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique; je quitterai Chitry avec un regard de regret.

Je viens de voir Pauline. Elle m'a montré quelques vers de M^{me} Aufaure. S'ils sont d'elle, ils ne prouvent pas beaucoup en sa faveur. Sur une quarantaine, j'en ai trouvé deux ou trois, à peine, de bons, et point de beaux. J'ai lu la pièce qu'elle t'a dédiée, Je ne crois pas quelle ait pu te dire qu'elle l'a composée, car elle n'est pas d'elle. Je la connaissais auparavant.

Ses vers, si ce sont ses vers que j'ai vus, prouvent que l'on peut être une femme distinguée et méchant poète.

C'est que, vois-tu, la poésie est une de ces choses qui, comme la musique, ne souffrent pas la médiocrité.

On espère te revoir un jour à Chitry. On te regrette, on t'aime. Pauvre sœur! Ceci, mieux que tout, prouve tes qualités. Tu les connais d'ailleurs, jeune fille modeste, et moi plus que toi, peut-être. A Chitry, tu es la châtelaine passée. On t'y vénère comme ces beautés antiques, célestes, qui passent comme une vision aux cœurs étonnés, émus. Peut-être qu'un jour les grand'mères aux têtes branlantes diront aux enfants roses : " Il a passé un ange aimé..., etc. " Cela devient larmoyant.

Pardon! J'écris plus pour moi que pour toi. Va au fond de la chose, et tu verras que je te fais encore un compliment mérité.

Dis à maman que tous mes souhaits sont pour sa guérison prochaine.

Il fait beau. J'ai les yeux sur la campagne. Ma pensée fait quelques vers. Ayant un peu de place, je t'en cite quelques-uns.

*Nature, on t'a niée! On rit, on te blasphème.
 Nature inanimée, on t'a faite si blême
 Que je voudrais moi-même,
 Que je voudrais, moi seul,
 T'aimer, arracher ce linceul
 Dont on a pu voiler ta face si flétrie
 Au point d'ensevelir ta puissance et ta vie.*

*Hélas! combien de nous veulent douter de toi?
 Pourquoi donc tant de haine, [sic] d'amertume? Pourquoi,
 Quand tu verses sur lui ton amour et ta force,
 L'homme fuit ton haleine et ton souffle, et s'efforce
 D'étouffer cette foi?*

Adieu.

A SON PÈRE

[Paris.]

Octobre 1881.

Arrivé sans obstacles.

Il m'a été impossible de trouver une chambre à 30 fr. Toutes mal éclairées et touchant au zinc. J'en ai une de 35 fr., déjà payée et sans reçu : elle est pitoyable. Quand j'ai vu sa maigreur, cela m'a rendu sérieux. Elle se trouve 8, rue Jean-Lantier, près la place du Châtelet, au 5^e ou 6^e. C'est un hôtel tenu par des Rivey.

Le frère de Chanat m'a vendu une montre 40 fr. et payé un bock.

Je suis au *Café d'Anvers*, j'attends M. Nord.

J'en écrirai plus long dans deux ou trois jours.

Adressez lettres : Hôtel Saint-Magloire, 8, rue Jean-Lantier.

[Paris.]

Le 3 décembre 1881.

C'est à peu près comme si nous étions morts.

Au fait, les changements se font rares. Cela ne va pas mieux en philosophie : peut-être ne suis-je pas né pour elle. Nous avons composé dernièrement. Les places ne sont jamais définitives, mais j'aurai bien de la peine à me mettre dans la première moitié. De longue date nous savons qu'une

place ne prouve rien; pourtant, l'appréciation d'un professeur peut être considérée. La voici à peu près : " Je vous retrouve entier dans cette feuille : une certaine finesse d'esprit, mais toujours obscur, ce qui vous donne ce rang inférieur. Vous soulevez trop de questions à la fois, ce qui vous empêche d'en traiter une à fond. Vous prenez un chemin trop long pour arriver au but, ce qui rompt l'unité du sujet. En résumé, il faut *vous mettre au régime et à la clarté*. J'ai beaucoup d'estime pour votre composition, mais je n'ai à considérer que le résultat "

En somme, si l'on débarrasse ce jugement de ses adoucissements inévitables, on peut en tirer cette conclusion : j'aurai de la peine à sortir de là. La philosophie n'est pas mon fait; preuve que la philosophie ne prouve rien, et j'aime assez que tout soit prouvé. Si on veut aller trop au fond, on se perd, et l'esprit devient ténébreux peut-être parce que l'analyse anéantit la lumière apparente en la dispersant. La vérité n'est que relative. Le monde n'est qu'une illusion. Sots qui voulez l'expliquer, vous perdez votre vie.

L'habitude de faire des dissertations entraîne. Bref, la vanité de la science vous jette à larges flots l'irrésolution.

Continuons pourtant. Pour chasser l'ennui, il faut n'y plus penser.

Je dépense, cette année, une assez grande activité. Où me mènera-t-elle? Je fais de tout. J'envoie même des articles non signés à un journal de province qui les imprime avec conviction; non des articles politiques, s'entend, car, outre que je n'y comprends rien, la politique ne m'amuse pas, mais des dissertations sur n'importe quoi ou n'importe qui. Ce sera peut-être un jour ma seule ressource. Et puis, on passe une heure, le dimanche matin, à aligner des mots sonores. C'est une heure de gagnée, mot de la fin.

Je me suis fait, et pour cause, rembourser le prix de mes bottines. A quelque titre qu'on te réclame ce remboursement, comme avance, par exemple, ne sois pas étonné. C'était d'ailleurs convenu entre nous, et nécessité oblige.

Je vais à Passy quelquefois.

Je reçois ta lettre à l'instant. Je réponds à ta question :

comment se porte mon porte-monnaie ? Il y a déjà quelque temps que je me suis fait rembourser les 20 francs, et, si tu tardes à venir, eux ne tarderont pas à s'épuiser.

[Paris.]

24 décembre [1881 ?]

Reçu.

Il est inutile de me plaindre de cette absence forcée.
Je ferai comme je pourrai, et le moins follement possible.

[Paris.]

4 janvier 1882.

A SA SŒUR

Ma chère Amélie,

Voici quelques vers. Je désire savoir au juste, et nullement déguisée, l'impression qu'ils te feront. Je les ai lus à six personnes. Une seule les a parfaitement compris. C'est un jeune homme de 21 ans. Trois autres ont cru les comprendre. Le reste n'a rien vu, absolument rien. Parmi ces personnes se trouve une jeune fille dont je veux comparer le jugement avec le tien. Surtout, pas de fausse et injurieuse complaisance.

Voici. Il y a des vers que tu as déjà lus. Ayant fait la chose très vite, je n'ai pas eu le temps de les changer.

Ne les montre pas.

DEDICACE

A vous, à d'autres, à personne.

*Eh! bien, recevez-les, ces vers, sans défiance.
Ils se donnent à vous, mais sans venir du cœur,
Et je les vois aller avec insouciance
Comme, aux beaux jours, courbant sa tête au vent siffleur,
Sur l'aile du printemps l'arbre qui se balance
Abandonne sa fleur.*

*Elle est tout odorante, elle est fraîche, elle est blanche,
Et choisit, pour tomber, le front d'un promeneur
Qui se laisse embaumer sans songer à la branche.
Que mes vers soient la fleur, moi, l'arbre qui se penche.*

*La fleur, recevez-la puisqu'elle suit vos pas,
Puisque sur votre front un caprice la pose,
Puisqu'elle voulut être à vous, à peine éclore,
Vous qui savez si bien ce que vaut une rose,
Oh! ne la fanez pas!*

*Que mes vers soient la fleur, moi, ce que l'on oublie,
Ce qui s'effeuille au vent sans amour, sans regret,
A tout souffle qui passe, indifférent, se plie,
Et sans s'inquiéter de ce qui disparaît.*

*Vous, lisez-les de même, et sans être inquiète,
Sans chercher à savoir ce qui les émiette.
Mon nom, le diront-ils ? Qu'importe! A vous ils viennent.
Ne leur demandez pas qui les laisse venir,
Car celui-là n'est pas de ceux qui se souviennent
Et voudrait ne jamais être de ceux qui tiennent
A quelque souvenir.*

*Ne vous souvenez pas, et, si leur rêverie
Triste, étrange, vous touche après les avoir lus,
N'allez pas croire que sa tête endolorie
Est toute pleine encor de songes qu'il n'a plus
Et qu'il coule des pleurs sur sa joue amaigrie.*

*Car il feint aisément ce qu'il ne peut sentir,
Et, puisqu'il vous prévient qu'il saurait vous mentir,
Défiez-vous un peu de sa bizarrerie.*

*La mer est insensible, et, pourtant, sur ses flots
Roulent incessamment des bruissements vagues
Ou de sourdes rumeurs que se jettent les vagues
Et qui semblent des sanglots.*

*Le lac est insensible, et, pourtant, quand l'aurore
Entr'ouvre de ses doigts les rideaux de la nuit,
N'avez-vous jamais vu comme un sourire éclore
Sur l'onde que dévoile une ombre qui s'enfuit ?*

*Qu'il ne vous trompent pas, ces vers d'indifférence
Donnés par l'ironie ou même par l'ennui,
Issus de mon ivresse ou fils de ma souffrance,
Fiers comme le dédain, faux comme l'apparence,
Que j'oublierai demain pour les lire aujourd'hui!*

*Qu'ils ne vous trompent pas! Sans vouloir les comprendre,
Lisez jusqu'au dernier, jusqu'au plus froid pour vous.
Peut-être est-il plus vrai? Peut-être est-il plus tendre?
Peut-être est-ce le seul, si vous voulez les rendre,
Qui vous fera les garder tous.*

*Si vous recommencez, tous seront beaux, peut-être,
Tous beaux, jusqu'à celui que j'aurais dû trouver,
Trop pauvre, et qui, pourtant, pourrait bien vous paraître
Le plus profond de ceux qui forcent à rêver.*

*Me croirez-vous, alors, jeune, ou bien de cet âge
Où l'ombre s'épaissit sur notre front pâli,
Où les beaux jours s'en vont en oiseaux de passage,*

*Laissant à notre cœur la douleur ou l'oubli,
Où le vieillard tremblant, l'œil collé sur la tombe,
N'a plus assez de force, à cette heure où l'on tombe,
Pour regretter ce qui se meurt derrière lui?*

*Vieux? Ou bien de cet âge où le cœur de génie,
Heureux de sa jeunesse, ardent à s'épancher,
(Des figures encor! Quelle bête manie!)
Semble à tous, quand il pleure, une source infinie,
Et, quand il veut chanter, un vase d'harmonie
Que le premier passant aime à faire pencher?*

*Qu'ils ne vous trompent pas! Qui sait où la pensée,
Comme une triste sœur, dans son vol va s'asseoir?
Pour quelques-uns, la vie, à peine commencée,
A de ces profondeurs qu'une tête glacée
S'effraierait d'entrevoir.*

*Mais à quoi bon cela ? Qu'ai-je voulu vous dire ?
Est-ce bien ma raison qui parle, ou mon délire ?
Terminerai-je enfin, comme je l'ai promis,
Sans gaîté, sans douleur, sans larmes et sans rire,
Et sans vous demander si vous avez compris ?*

*Ou bien, si je le crois, pour unique prière,
Souhaiterai-je un jour de vous revoir parmi
Ceux qui viendront pleurer à mon heure dernière
Pour effeuiller ces vers sur le marbre ou la pierre
Qui pressera mon front à jamais endormi ?
Qui sait ! Le mort pourra se lever à demi.*

*Mais encore, à quoi bon ? Quelle est ma fantaisie
De commencer si haut pour finir dans un trou ?
Pourquoi déraisonner ? Est-ce la poésie
Qui me donne le droit de vous parler en fou ?*

*Et même en fou si fou que j'ai perdu de vue
Ce que j'aurais voulu dire pour terminer
Ees-ce par indolence ? Est-ce par retenue ?
Est-ce pour vous laisser le soin de deviner ?
Mais de deviner quoi ? La pensée inconnue
Qui m'a dicté ces vers quand je les ai voulus ?*

Quels vers ? En vérité, je ne m'en souviens plus.

*Si ! Je m'en rappelle un, mais un seul, et que j'aime.
Il a je ne sais quoi de grave et de moqueur.
Vous qui les avez lus, le jugez-vous de même,*

*Ce vers plein d'amertume en sa fierté suprême ?
" Ils se donnent à vous, mais sans venir du cœur ".*

Très franchement, dis si tu comprends, ce que tu penses de la pensée et des vers. Tout cela, très longuement. Je ne ferai pas voir ton appréciation à la jeune fille en question. Je ne la montrerai, avec les vers, qu'à Blanche, qui ne les a pas encore lus, ou, plutôt, je ne le lui montrerai qu'après

qu'elle les aura lus. Ce sera une nouvelle occasion de mettre en parallèle tes idées et les siennes. Quant à l'autre demoiselle, je t'en reparlerai.

Adieu.

A SON PÈRE

[Paris.]

30 juin 1882.

Ce que je pense? Rien.

Ce que je fais? Rien, peu de chose. Quatre heures par jour aux bibliothèques de la ville. Le reste du temps je m'ennuie à vous attendre, le matin pour le soir, le soir pour le matin. C'est dangereux pour les coins de ma bouche et de mes poches. Ne vous dérangez pas! Entassez, entassez avec foi.

Sans reproche, je ne compte plus sur vous.

Venez quand vous pourrez et quand vous voudrez.

Je ne vois plus personne. Seul dans Paris.

[Paris.]

6 octobre 1882.

Je suis arrivé à Paris bien et vite.

Il n'y avait rien à modifier. Je ferai ma philosophie tranquillement, j'y compte.

Nous avons un nouveau professeur dont je ne puis rien dire; pourtant, il est jeune. J'espérais le précédent; on n'a pas toujours ce qu'on espère.

A une autre fois plus de détails.

[Paris.]

4 novembre 1882.

Je viens de passer deux jours et demi en ville, Toussaint, et j'ai vu monsieur Rigal. C'est là tout le nouveau à noter.

Il y a bien certaine appréciation de mon professeur. Je te la donne pour ce qu'elle est. " Vous devez être travailleur et chercheur, mais (je traduis ici sa pensée qu'il a voilée un peu plus, par politesse) votre intelligence est lourde, épaisse, tout *allemande*. Quant à la valeur littéraire de vos dissertations, n'en parlons pas. *Vous écrivez mal sous tous les*

rappports. Vous avez un style de *médecin*, presque de pharmacien ”.

En somme, monsieur me voit à sa manière : j'ai l'esprit d'un droguiste, ou à peu près; et, s'il ne suffisait pas au pénible chercheur de broyer des herbes, il pourrait encore chercher ailleurs. Un journal d'un sou l'accepterait comme bâtisseur de faits divers.

“ Vous n'avez sans doute pas lu d'écrivains imagés ”.

Non, monsieur. Je n'ai lu que Victor Hugo, Lamartine et Musset. Vous voyez ce qu'il m'en reste. Mais soyez tranquille : on demandera à d'autres plus d'éclat et de lumières, désespéré si au feu de ces autres on ne peut allumer que son fourneau d'alchimiste.

Je n'aurais jamais eu ce rêve parmi mes rêves. Quelle chute!

Si ce malheureux plus tard n'arrive pas, comme on dit, les plus indulgents, les plus sensibles, le plaindront : “ C'était pourtant un bon travailleur! ”

Oui, mais ce n'était que ça!

Allons! Regarde en face le devoir. Emplis bien ta tête de cette grande idée qu'il faut faire son devoir : cela te suffira. Quelques ironiques diront que c'est peu, mais, toi, tu te consoleras en croyant que c'est tout. Il paraît que ce n'est pas rare, un bon travailleur. J'en cherchais, et j'en suis un. Il s'agit tout bonnement de connaître les choses.

Remercie Maurice et félicite-le.

Je n'ai pas vu M. Métour.

[*Paris.*]

16 novembre 1882.

Personne ne comprenait bien la chose. C'était un malentendu, sans doute. En réalité, je n'ai pas passé d'examen, étant bachelier. Il n'y a rien de changé.

M. Lesage agissait d'après les ordres de M. le proviseur, modifiés depuis, paraît-il. D'ailleurs, quel qu'eût été l'examen, nos conventions avec M. Lesage auraient gardé leur valeur entière.

Ici non plus, rien de nouveau. Il y a du travail : c'est toujours la même note.

Tes observations, quoique fort justes, étaient sûrement inutiles. Tu sais bien que je me soucie fort peu de l'opinion; c'est, je crois, le meilleur moyen de l'infirmier.

Je lis en cet instant le plus grand médecin de l'époque. C'est vraiment un fort. Je retourne à lui.

Je n'ai pas entendu parler du fils Girard.

Je n'ai pas vu M. Émile.

Je ne vois d'ailleurs personne.

[Paris.]

8 décembre 1882.

Douzième sur vingt-six en philosophie. C'est à peu près la place annoncée dans ma lettre de lundi. Je te la dis, parce qu'elle peut t'intéresser. D'ailleurs, elle peut avoir une certaine portée en ce sens que j'ai mis dans la composition tout ce que je pouvais mettre d'effort. Résultat misérable, j'en conviens. Peut-être changerai-je de méthode.

[Paris.]

9 décembre 1882.

Reçu.

Il ne manque plus que vous.

Tes 50 francs viennent à point, car je n'avais pas tous mes livres, et cela allait devenir gênant. Mais, avec ma détestable habitude, j'attendais toujours que vous veniez me les acheter vous-mêmes. Enfin, quand vous voudrez.

Paris n'est pas fort gai.

[Paris.]

20 décembre 1882.

J'apprends une nouvelle. Il est bon que tu la connaisses.

Grande réforme dans le monde universitaire. Les congés seront fixés comme il suit.

Grandes vacances, six semaines; Pâques, un mois; premier de l'an, douze jours. Cette année, le congé du premier de l'an va du 23 décembre, c'est-à-dire de samedi, au 3 janvier 1883.

Qu'est-ce que je vais donc faire de tout cela? Je ne veux certainement pas retourner en province. Il me faut alors subir les douze jours à Paris. C'est une question que je

te soumetts, sûr d'ailleurs que tu n'y trouveras pas d'autre solution que la mienne.

Ni mieux ni pire en philosophie.

A SON PÈRE

[*Paris.*]

12 janvier 1883.

C'est à toi, s'il te plaît, que ce discours s'adresse. Il sera peut-être un peu long, mais je le crois d'une utilité certaine. D'ailleurs, ce que je vais te dire n'est que la reproduction de ce que je t'ai déjà dit. Quelque chose de nouveau s'y ajoute cependant : c'est un caractère de conviction et de fermeté triste.

Le début est magistral. Attends la fin.

Bien des fois, dans ces entretiens graves où le père oublie son titre, les formalités petites, les conventions étroites, pour n'être plus qu'un ami, nous avons parlé sérieusement ensemble. De quoi? De la vie, c'est-à-dire de tout. Nous nous accordions sur ce point, que c'est une chose incompréhensible.

Nous différions en cela qu'il te semblait nécessaire d'avoir un but, qu'il me paraissait impossible d'en choisir un. Cette divergence d'opinions venait de ce que tu crois au devoir et de ce que je ne crois à rien. De là, ton activité sûre, de là, mes hésitations et mes dégoûts qui s'accroissent terriblement.

De nous deux, c'est moi, le malade pour le monde. Le monde aime bien qu'on lui ressemble. Et, pourtant, j'ai ma raison entière, sans gangrène. J'ai même le droit de dire qu'elle vaut celle de bien d'autres. Tout cela avait une couleur sombre, peu rassurante.

Puis, comme nous en étions là, la réalité bête et sourde m'a jeté tout à coup dans Paris en me disant : " Te voilà dans un monde qui se remue. Quelle sera ta place? Il faut choisir : compter parmi les bohémiens ou les honorables, parmi les parasites ou les vivants corrects ".

Conséquent avec moi-même, je n'avais rien à répondre : est-ce que tout cela ne m'était pas bien égal?

Et l'on m'a conseillé un moyen bâtard de concilier les choses : le professorat me tendait les bras. Au fait, pourquoi pas ? Si je me faisais esclave avec une chaîne dorée au cou ?

Ah ! Monsieur Rigal ! Monsieur Rigal !

Je voudrais bien savoir de quel droit un esprit trace ainsi à un autre la route qu'il doit suivre, sans autre inquiétude que celle-ci : " Il manque à ma gloire qu'un de mes élèves entre à l'Ecole Normale. Que celui-ci entre donc à la grande Ecole ! "

Quant à la nature, à l'originalité de l'être qu'on pousse ainsi devant soi, on ne s'en occupe pas : il ne doit pas en avoir. Que cela lui convienne ou non, peu importe. S'il a d'autres aspirations, qu'on les étouffe !

J'acceptai cependant, je ne me rappelle plus bien avec quelle mine. Et puis, autant ça qu'autre chose.

La situation, tu le sais, a changé. Pas une autre chose peut-être, me suis-je dit, mais, à coup sûr, pas celle-là. Cette aversion pour le but qu'on m'objectait, je l'ai bien mûrie. Elle s'est bien enracinée.

J'ai tort de faire des phrases.

Je ne puis pas continuer, voilà tout.

J'ai retourné l'idée dans tous les sens, je l'ai envisagée sur toutes ses surfaces avec le sérieux dont je dispose. J'ai conclu ceci : décidément, je ne suis pas né pour ce rôle. Tu as dit un jour à quelqu'un, moitié riant, moitié grave, que je serais journaliste ou cabotin. Je t'assure que je montre moins que toi d'assurance. Je ne sais vraiment pas si je suis digne d'être l'un ou l'autre.

C'est d'ailleurs une question que nous pourrions examiner en temps et lieu, à notre prochaine entrevue.

Pour le moment, un point est décidé, je renonce à l'Ecole Normale. Lorsqu'aujourd'hui on a demandé quels étaient les candidats de l'année (il faut bien qu'ils soient inscrits avant le mois de février, c'est ce qui me fait t'écrire ; sans cela, je t'aurais attendu), je ne me suis pas nommé, bien entendu, pour deux raisons capitales. La première, je viens de te la dire ; la seconde, c'est qu'il m'est matériellement impossible de me présenter avec quelque chance de succès

cette année. Ce n'est pas fausse modestie : ce genre de défaut ne m'embarrasse guère. C'est l'opinion de tous ; c'est la conscience parfaite de mon incapacité. Je ne puis vraiment pas me présenter à un examen pour lequel je n'ai absolument rien fait, et pour cause. On se présente tout de même, diras-tu. Cela ne coûte rien. Sans doute. Mais je suppose que je songe un instant à l'Ecole : il serait de la plus grande prudence de ne pas le faire, et d'attendre. Je t'expliquerai cela dans une autre séance. Quant à ma nullité, puisque je te la signifie, tu peux l'admettre sans défiance. D'ailleurs, dans cette lettre, chacune de mes paroles compte et doit compter.

Ainsi donc, impossibilité absolue de me présenter, et intention non moins marquée de renoncer définitivement à cet avenir.

Je ne t'ai pas encore présenté la chose aussi fortement, et, malgré nos conversations antérieures, je comprends que l'impression produite soit désagréable. Il est difficile, dans ces circonstances, d'éloigner toutes les idées préconçues qui viennent assiéger l'esprit.

Crois-moi, nous avons vu jusqu'ici, toi et moi, l'Ecole Normale sous un faux jour, comme tout ce qui est loin, et, pour trancher la question, quand je serais dans l'erreur, il est un fait certain, inéluctable, contre lequel toute mon énergie viendrait se briser inévitablement : je sens que je ne puis pas. Je ne suis peut-être pas bon à autre chose, mais je ne suis pas bon à cela.

Il est une objection que tu m'as faite quelques fois. C'est une affaire de dix ans, me disais-tu. Après, tu feras ce qu'il te plaira. Franchement, si je croyais l'objection sérieuse de ta part, je la trouverais au moins singulière. Dix ans, c'est un chiffre rond qui compte dans la vie. Comme il m'en reste, comme à tous les mortels de mon âge, encore quinze à vivre, en moyenne, tu me permettras d'en être moins prodigue.

Mais, sans doute, je ne fais, en ce moment, que me battre les flancs inutilement. Tu as l'esprit trop large pour ne pas admettre tout ce que je viens de te dire. Tu sais assez, par expérience, ce que coûte l'abdication d'une idée, même

moins sensée que celle-ci, pour ne pas souffrir que j'écoute librement le je ne sais quoi qui se trouve en moi, qui se trouve en chaque homme pour le conduire et le conseiller.

En cet instant, ce je ne sais quoi se résume ainsi : aversion insurmontable pour un but que je n'avais pas choisi moi-même. Quant au reste, indécision sur toute la ligne.

Que me reste-t-il donc à faire ?

Ceci est plus clair.

Travailler largement en attendant que les tendances innées se déclarent plus manifestement. Je cherche : c'est toute mon occupation. C'est le seul moyen de trouver quelque voie où j'entre sans être forcé. Si tu admets la première partie de la lettre, la seconde te semblera non moins sensée, j'en suis sûr.

En tout cas, je crois qu'il m'est difficile de montrer plus de franchise, et je sais qu'avec toi c'est un grand point. Si l'on met à part certaines considérations, ma position n'est pas désespérée. Je suis assez jeune pour ne pas douter encore trop, et je suis persuadé que je trouverai enfin ce que je cherche.

D'un autre côté, je ne demande guère de conseils qu'à moi-même, car je sais ce que valent les avis de personnes indifférentes qui oublient trop souvent de penser aux conséquences de l'intérêt tout à fait étrange qu'elles portent aux autres.

Je commence à avoir chaud et soif. Toi aussi.

Il me semble que j'ai tout dit, et je voudrais avoir bien dit tout. Je suis prêt toutefois à entendre tes observations et à m'y conformer autant qu'il dépendra de moi.

J'ai peut-être été, pendant toute cette longue harangue, trop sentencieux, mais il m'a semblé qu'on ne pouvait prendre les choses d'un ton trop haut puisque l'avenir (quel mot ! qu'il est gros !) est en jeu.

Vois donc, apprécie, juge, et fais-moi part de ta conclusion. Je te connais trop pour craindre qu'elle soit le barrage de la mienne. Une discussion inquiétante ne peut surgir entre nous deux ; ce serait une déviation subite, à laquelle le passé ne m'aurait pas préparé.

On me dit toujours que je travaille, mais rien de plus.

Quelques progrès, cependant; mais ce doit être un encouragement.

C'est une vérité banale de dire que les hommes tiennent à leurs idées. M. Séailles me le fait sentir de temps en temps; pourtant, j'avoue qu'il y a bien du vrai dans ses critiques. Je ne suis pas du tout un jeune homme posé, mathématique, qui voit tout au travers d'un prisme régulier, qui n'admet pas les questions obscures et mystérieuses autour de nous. J'avoue même que je regretterais d'être ainsi.

Il est plus d'un problème insoluble qui fait trébucher les plus confiants. Malheur, selon moi, à qui ne le sait pas!

Tout n'est pas tiré au cordeau. Il n'y a pas qu'à regarder pour voir, qu'à voir pour comprendre.

En dépit des affirmations d'esprits superbes, tout ce que nous pouvons faire, c'est de reculer le plus loin possible les bornes de notre ignorance; mais, l'anéantir, c'est autre chose.

Toujours la lumière aura ses ombres, etc..., etc.

Reçu tes cinquante francs. Merci.

[Paris.]

9 mai 1883.

Tes surprises sont toujours pleines d'attraits, c'est entendu.

Comme tu ne précises pas le jour de la semaine prochaine, j'ai le droit d'espérer que tu arriveras au commencement, c'est-à-dire lundi ou mardi, car ce sont les deux derniers jours de notre congé. Si tu choisis ce moment, envoie un simple mot; alors, tu ne me trouveras pas absent pour une raison ou pour une autre. J'ai besoin de causer avec toi pour jeter un peu de lumière dans l'avenir qui me paraît toujours obscur.

A SA SŒUR

21 juin 1883.

D'où me vient cet air méprisant? Des autres, ou de moi? De moi, sans doute. Superbe, en effet, celui qui prétend ne laisser tomber de ses lèvres que des paroles profondes, superbe, et vain. On imite la sonorité d'une chute d'eau,

sans veiller à ce que les éclaboussures n'aient pas un goût d'aigreur. Je ne te méprise pas, je t'ai plainte quelquefois. Quelquefois je ne t'ai pas comprise. Par ta faute ou par la mienne? Laissons tout cela dans l'ombre.

Mais qu'aurais-je pu mépriser en toi? Tu parles de ta faiblesse. Quelque chose est au-dessus de la volonté : l'intelligence. Quelque chose est au-dessus de l'intelligence : le sentiment et la foi. Que te manque-t-il donc? Le mépris que tu me prêtes te calomnie et me condamne.

Aussi bien, que le mal soit fini. Je ne le vois que comme un rêve.

*Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'automne soulève
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.*

(MUSSET.)

Les poètes ont la bonté et l'oubli : c'est pour cela qu'ils ont la supériorité. J'en ai rencontré un, que papa a mis sur mon passage. Il a vingt et un ans, la myopie de l'espérance, et le souffle de l'illusion : un malheureux de plus, que la société écrasera sous un de ses faux pas. C'est un confiant : voilà son titre, et ce titre suffit pour que ta main aille chercher la sienne, car il ne la tend pas. Il vient seul, sans appui, grandir en pleine lumière. Ainsi sont les poètes et les champignons. Pour s'élever, ils ne demandent qu'une goutte de gloire, et une goutte de pluie.

Tout cela veut dire qu'il y a plus dans un sentiment vrai d'une minute que dans la joie béate et longue d'un bourgeois extasié dans ses pâtés de venaison. Aimons et laissons faire! Madeleine avait bien raison. Tu ne t'attendais pas à voir Jésus-Christ dans cette affaire. Que veux-tu! La vérité a ses exubérances et ses diffusions.

C'est à peu près comme certaines situations, n'est-ce pas? Elles ont quelque chose de heurté et d'inflexible qui jette dans un étonnement où l'esprit en vertige se balance et ne se fixe pas. La mer est partout, le port, nulle part, et l'imagination, maîtresse d'erreur, agite l'ensemble dans un vide énorme et démesuré. Quelle figure a la raison au milieu de

toutes ces ombres sans proportions? Il faut quelque chose de plus. La fermeté? Non. Autre chose, et tu ne l'as pas; ce que personne n'a pu définir autrement qu'en disant : aimer, c'est-à-dire : aimer.

Et, surtout, que cet aveu ne soit fait qu'à toi-même. Quelqu'un pourrait en souffrir, d'autres en riraient. Le moins et le meilleur serait qu'on n'y prît pas garde.

Tout ce que tu me dis est grave. Qu'y a-t-il à te répondre? Rien, puisque tout est fait. Donne à la crise cette solution utile à tant d'autres. Tiens fortement les deux bouts de la chaîne sans te demander où sont les autres anneaux, espérant qu'ils sont unis. Que font des conseils? Le mieux peut être de se laisser aller, de compter sur la clémence des rouages.

Tu me demandes mon amitié. Telle qu'elle est, je te la donne, avec son insuffisance. Une vie m'attend où les coups d'épée pleuvent, et les injures, où se noie tout ce qui n'est pas faux, dans le journal, cet universel égout. Ce qui ne sera pas englouti est à toi.

Mais est à toi surtout la force dont tu disposes. Détache dans la perfection, ton rêve, de larges découpures. On peut faire beaucoup, même avec des débris. Ne t'arrête pas aux petits obstacles:

*La joie a pour symbole une plante brisée
Humide encor de pluie et couverte de fleurs...
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.*

(MUSSET.)

Le sermon est-il assez long? Oui.

Passons aux choses sérieuses.

Voici, le plus exactement qu'il m'est possible de te la donner, la date de mon examen. La session commence le 7 juillet et finit, au plus tard, le 24 du même mois. J'ai demandé à passer le 7. Le plus généralement on accorde. Si on ne le fait pas, c'est par oubli. L'oubli rejette alors à une époque indéterminée. Ainsi la marge est grande, et je crois impossible, même au hasard, de me reculer au delà du 14. Ainsi vous pouvez fixer le mariage sûrement entre

le 17 et le 24. Si, malgré tout... Tant pis! Ce ne serait qu'un mauvais danseur de moins, mais je ne le crains pas. Où se fera le bal? Quelles sont ces quarante personnes? Envoie la liste complète.

Je ne sais pas si M^{lle} Octavie viendra. En tout cas, ne dispose pas d'elle sans m'en parler. Il y a là un point délicat, j'y reviendrai. Je préfère que ce soit totalement. Et Blanche? Qu'elle ne me redoute pas! Assure-la de mes services et de mon savoir-vivre. Au besoin, je lui lancerai, par ta plume pour ne pas l'effaroucher, une invitation en règle. Je tiens à sa présence.

Je n'aime pas me charger des tourments de la haine.

*Les morts dorment en paix dans le sein de la terre:
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.*

(MUSSET.)

Je compte sur toi pour la décider.

Ton mari est très bien. Tu n'as pas perdu pour attendre. Figure franche et belle tenue. Je te le renvoie. Mon estime lui est acquise. Tu l'as choisi : c'est le meilleur de ses titres, une garantie.

Le repas se fait à Corbigny (avis de papa, sans doute), chez qui?

Où vas-tu loger tout ce monde?

Si tu recevais une réponse négative de M^{lle} Octavie, il faudrait à l'instant m'en informer. J'irais moi-même. Quant à Blanche, je regrette qu'elle demeure chez sa mère : je l'aurais enlevée, au besoin.

Pourquoi ne commencez-vous pas votre voyage par les Pyrénées pour revenir à Paris? J'y serai presque.

Quand tu ne penseras pas trop à autre chose, écris-moi, donne tous les détails. Cela me distraira, j'en ai besoin, au milieu d'études indigestes. Elles m'appellent, j'y retourne.

Je viens de relire cette lettre : elle ne signifie pas grand-chose. Elle ne répond pas, je crois, aux questions implicites les plus importantes. Je me réserve, c'est mon droit. Laisse-le moi.

Bon courage.

A SON PÈRE

[*Paris.*]

21 septembre 1883.

Je te sais gré de ne m'avoir pas oublié. Le malheur veut que je ne puisse pas te renvoyer tes 200 francs.

Avant-hier j'ai reçu une lettre (on a mis vingt jours à me répondre), qui rendait mes démarches vaines.

Je vais me décider à travailler un peu chez un avoué. Je cherche également à donner des leçons.

En dépit de toutes ces entraves, il est encore trop tôt pour désespérer. Tu vois que chacun a ses affaires. Je ne manque pas de courage, et je trouve le moyen, en restant toute la journée chez moi, de ne pas m'ennuyer un seul instant.

Maurice m'avait dit dans sa dernière lettre que mon parrain était très malade. Va-t-il mieux?

Au revoir.

A CLOVIS HUGUES

Paris, 8, rue Jean-Lantier

24 novembre 1883.

Monsieur Clovis Hugues,
député des Bouches-du-Rhône.

Monsieur,

Bien que vous ayez songé à tout autre qu'à moi en affirmant fortement que les esprits mal pondérés vous déplaisent, j'ai pris ma part de la remarque, et j'ai réfléchi que j'avais manqué de tact, sans doute, en vous envoyant quelques vers mystérieusement.

Poussé par un sentiment que vous comprendrez moins pour vous que pour moi, je tiens à vous dire un mot plus clair.

Je viens, comme bien d'autres, de la province, c'est vrai.

Je n'ai que dix-neuf ans, c'est encore vrai, mais croyez que cet envoi de vers pompeusement dédiés au " Poète des prisons " n'est pas le premier anneau d'un orbe que je me prépare à décrire en satellite.

Non! Je n'ai même pas cette prétention.

J'étais allé vous entendre prononcer quelques paroles saines, et, par communions d'idées (ne vous en offensez pas!) j'ai éprouvé le besoin de vous écrire une pièce à ma façon. C'est l'inconvénient de votre situation qui vous contraint à parcourir mainte page ennuyeuse.

Je n'espérais pas que vous m'accorderiez plus d'un moment d'attention : le temps de lire, et encore! Comptais-je sur une petite approbation? C'est une question que vous avez résolue. Je n'insiste pas.

J'avais agi tout bonnement. On n'est point blâmable pour montrer une fois ses vers. Ayant eu plaisir à les faire, je m'étais imaginé, faussement, que vous les liriez volontiers.

Je regrette d'y ajouter de la mauvaise prose. Laissez-la passer pour une fois, elle aussi. J'ai le bon sens de dire : pour la dernière fois.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération respectueuse.

A SA SŒUR

[Paris.]

3 septembre 1884.

Quand on me demande si j'ai une sœur, je réponds que j'en avais certainement une, mais que je dois l'avoir perdue, à moins qu'elle n'habite encore à Saint-Etienne, ville où je me souviens vaguement qu'elle est allée, il y a longtemps de cela.

" Non, je ne céderai pas! Mille fois non! C'est le plus jeune. Il me doit... " D'abord, tu n'en sais trop rien, si je suis le plus jeune. Depuis le temps!... Et puis, ce n'est pas une raison. Ainsi, tu vois que tu as tort.

*Si tu savais ce qu'on m'a dit!
J'hésite presque à le redire:
J'en fus d'abord tout interdit.*

*Si tu savais ce qu'on m'a dit !
Pourtant, sans y donner crédit,
Je puis le répéter pour rire :
Si tu savais ce qu'on m'a dit !*

On m'a dit : " C'est donc vrai ? Alors qu'il ou elle soit le bienvenu ou la bienvenue ! "

N'en fais pas un poète. Oh ! n'en fais pas un poète ! J'ai connu un jeune homme qui était poète. Quand il passait, on se le montrait du doigt avec de petits clignements d'yeux connaisseurs et des sourires bienveillants. Quand il lisait ses vers, — ta ta ta ta ta, — on l'écoutait bouche bée. Quel talent ! Est-il original ! Et les femmes...

Un jour, il demanda, à un monsieur cossu et protecteur des arts, cinq francs, promettant qu'il les lui rendrait. Le monsieur cossu se mit à rire : un poète ! De l'argent à un poète !... Mon cher ami, vous oubliez l'azur, les petits ruisseaux, les lèvres roses, les cœurs purs !

Le jeune homme qui était poète s'en alla tristement et mourut.

Tu vois, c'est navrant. Heureusement, je n'en ai pas cru un mot, et le monsieur qui m'a raconté l'histoire exagérait certainement. C'est égal : je t'engage à surveiller les tendances de ton petit bonhomme, si petit bonhomme...

Je lui enverrai un bonnet brodé exprès. J'ai dit.

Tu sauras que l'armée me méprise provisoirement. J'ai eu beau dire que cette sveltesse que tu connais n'était que l'enveloppe élégante d'un acier pur ou, tout au moins, d'un triple bronze : ces gens aux passions émoussées ne comprennent pas les métaphores. Le sang de ma famille... je me tais, n'étant pas seul de ma famille.

Toujours 8, rue Jean-Lantier.

[Paris.]

24 novembre 1884.

Ma chère Amélie,

Je suis naturellement très aise que l'événement ait eu lieu sans plus d'encombres. C'est à recommencer, pour donner au père un représentant. Quant à moi, j'attendais

le nouveau venu, fille ou garçon, avec toute l'impaticence exquise qui chatouille le cœur d'un oncle. Une préférence? Pourquoi? C'est déjà bien joli d'en avoir un. D'ailleurs, jamais un doute. Tu me navres en me croyant incapable de m'intéresser à ta famille. Je compte bien ne m'intéresser jamais qu'à la famille des autres : on a le plaisir sans avoir les inconvénients. Ne dis pas cela à Maurice! Il serait homme à oublier ce qu'il doit à son pays, comme remplaçants. Rien à faire! Vingt-trois ans, son devoir est tout tracé; ce n'est pas une raison parce qu'on a une bronchite.

Regarder un enfant est tout un art, et regarder un oncle, donc! Je parle pour moi. Concentrer une intelligence qui naît sur cette image démesurément grossie en laid de soi-même, et peut-être se dire que sa destinée est de ressembler à cela!... De là, les pleurs.

Nous sommes vraiment des sujets d'épouvante. Le grand-père le sait et, pour ne pas effrayer, il se refait enfant petit et humble.

Ça et là, dans ta lettre, des suppositions qui me peinent. Tu ne m'ennuies pas le moins du monde, et je ne suis pas le moins du monde dédaigneux.

Qu'est-ce que le talent? La concentration d'une faculté précisée. Nous avons tous du talent : il faut le deviner. Nous avons tous une faculté qui peut faire fortune. Il faut appuyer sur les autres et les mettre dans l'ombre, comme on presse sur une orange pour en faire... Il existe une foule de comparaisons dans ce genre. Ceux qui paraîtront s'intéresser à un débutant ne diront pas : " Il a du talent ", mais : " Il y a quelque chose à faire avec ce garçon. On peut en tirer quelque chose ". Tirer, toujours tirer.

C'est bête, plat, commun, mais c'est cela.

Il s'agit de se poser comme une affaire.

Où trouver de quoi se montrer dédaigneux? Tu m'écris : " Tu es poète, journaliste, écrivain (étudiant), plus ".

Est-ce que cela ne te suffit pas? Tu sembles me demander autre chose.

Je t'affirme que je ne suis nullement en mesure d'être quelque chose d'officiel.

Il y a des gens à Paris, ma chère Amélie, qui gagnent de

90 à 100.000 francs par an. Si tu leur demandais ce qu'ils font, ils te répondraient qu'ils ne te comprennent pas. Si tu insistais, ils te diraient peut-être qu'ils font de la littérature.

Ce sont quelquefois d'excellentes personnes, pour n'être pas cataloguées. Si tu leur donnais un bureau de tabac, ou un ministère à tenir, ils mourraient de fumée ou d'ennui.

Oh! l'officiel! Tu ne sais pas ce que peut contenir de sottise, de platitude, de prétentions, de vanité, de fiel rentrés, de non-valeur, un préfet, rien qu'un préfet!

Penser toujours, agir le moins possible, et, de temps en temps, donner comme une aumône un peu de vers, un peu de prose, c'est là le seul absolu. Et encore, pourquoi l'aumône? Les vrais sages, les vrais grands, sont ceux qui ne parlent pas, qui n'écrivent rien.

Mettre la vie toute en dedans, c'est la comprendre. J'en suis absolument convaincu.

Je t'envoie *Les Roses*. Mais tu serais bien aimable de les faire copier par Maurice et de me les renvoyer : la copie ne m'appartient pas. C'est simple, comme tu verras.

Tu me parles du *Gil Blas*. Tu as dû lire l'article d'un autre journal, signé C. Delaville. On m'en prépare d'autres, paraît-il. Les exploiters se disent déjà : " Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là? "

Ne crois pas que j'ai l'intention — cette intention vient quelquefois, — d'être poète. Je fais cela pour que les salons s'ouvrent. On n'y lit pas de prose : il faut bien présenter des vers.

D'ailleurs, c'est naïf, simple, pas trop fort, à l'usage des cerveaux ennemis des sensations intenses, bon comme un peu de musique après dîner. Quelques-uns s'y sont trompés : j'en ai honte pour eux.

Bonjour à tous.

On dit *Les Roses* dimanche prochain, à un concert. Je regrette que tu ne puisse venir entendre l'admirable diseuse, à laquelle revient le mérite de toute la pièce.

A SON PÈRE

[Paris]

[1884.]

Je n'ai rien de bien précis à t'annoncer.

J'ai vu hier soir, M. Ordonneau, rédacteur au *Gaulois*. C'est un homme simple et affable. Il m'a fait toutes les observations qu'on peut faire en pareille circonstance.

Dix journaux à peine, m'a-t-il dit, sont assez riches pour payer leurs rédacteurs, ce qui fait environ cent journalistes payés. Toutes les places sont prises. pour en obtenir une, il faut compter autant sur le hasard que sur son propre mérite. Vos débuts seront lents. Vous êtes heureux d'avoir le nécessaire pour vivre. Un journal de théâtre vient de se fonder. J'essaierai de vous y faire entrer, mais ne comptez sur aucune rétribution. Si je trouve des demandes de leçons, une place de secrétaire vacante, je vous ferai signe. Revenez me voir dans six ou huit jours, et pardonnez-moi de jeter sur votre jeunesse un peu d'eau froide.

Là-dessus, il a à peine lu quelque chose de moi, m'a déclaré que ce n'est pas mal, un peu sérieux, mais je dois avouer qu'il m'a semblé que son visage indiquait le contraire. En résumé, j'ai beaucoup à faire, mais je suis décidé à tout faire. Prends patience le plus possible. Je n'aurai jamais à m'ennuyer.

Je ne me suis adressé à aucun avoué. Cele ne vaut absolument rien.

Je pourrai écrire à un bureau d'agence, qui me chercherait des leçons; je préfère attendre un peu.

Ma pension est de 79 fr. 50. J'ai fait quelques achats nécessaires.

Ma chambre me semble un palais.

Adieu. Prends patience, et sois confiant.

A SA SŒUR

23 juillet 1885.

Il est bien inutile de te dire qu'il y a des moments où l'on n'a que peu l'envie d'écrire à qui que ce soit. Tout allait mal ces derniers jours; certaines choses n'ont pas changé,

mais j'en ai pris mon parti : il n'y a guère que ce brave moyen de modifier son sort.

Mes petites affaires sont encore bien petites. J'absorbe le plus possible, afin de pouvoir rendre, un jour. On a fait (un peintre du meilleur cru) une gravure assez réussie des *Roses*. Si tu savais comme on me les jette à la face, ces éternelles *Roses* ! Je ne suis plus que le poète des *Roses*. Elles sont entre les mains d'un éditeur, qui ne se presse pas, d'ailleurs, et qui prétend que le moment est mauvais. Il faudrait être à l'entrée de l'hiver. Naturellement, tu auras ta brochure. J'ai même l'intention de t'envoyer la gravure avant la lettre du dessin. Ce que j'ai d'intentions, moi !

Je prépare aussi un volume de nouvelles qui, je l'espère, sera fini au moment de mon départ : je fais toutes les démarches pour passer l'agréable année à Paris. Des amis, chose curieuse, qui s'intéressent à moi, chose merveilleuse, veulent bien se charger du livre ci-dessus. Je t'avouerai qu'il est loin d'être fait, et que je me sens bien petite pâture pour m'offrir à la gueule du public. Ah ! plus tard, je ne dis pas. Il y a des moments où je me crois, au futur, quelque chose, d'autres où tout cela m'est bien égal.

Ce qui me tue, comme toujours, c'est mon orgueil. Pourquoi diable, aussi, ne s'avise-t-on point de me servir les plats tout prêts ?

Je connais une pauvre petite femme, de mon âge à peu près, qui en est déjà à son cinquième volume. Et ce n'est pas mal, ma foi ! Une toute petite femme, fluette et mince. Sans elle, il ne me serait pas venu à l'idée que je pouvais publier un volume. Enfin, si j'étais un jour un grand homme, il ne faudrait pas trop t'étonner.

Je ne m'ennuie pas trop. Je vais au théâtre, au meilleur, aussi souvent que je veux, et je regrette assez souvent que tu ne sois pas là.

Et toi ? Et ma nièce ? Laquelle de vous deux parle le mieux ? Je t'avoue qu'il me faut d'inouïs efforts d'imagination pour t'imaginer dans ton emploi.

Bien à vous deux.

[Paris.]

Ce mercredi [Septembre 1885.]

Ma chère Amélie,

Le fait est que, par moments, Paris fait oublier la province, et cependant tout n'y est pas joie. Si tu savais ce qu'y suscite d'intimité envieuse un semblant de talent ou de bonheur!

Je n'avance pas, cela est certain, et, à moins d'un coup de pistolet que je ne sais pas encore où tirer, je n'avancerai peut-être jamais. Par contre, les ennemis se dessinent. Pourquoi diable, aussi, moi, provincial, me mêlé-je de ne pas donner aux Parisiens l'importance qu'ils se croient!

Quelques amis, c'est vrai, mais rares. Les amis sont les indifférents. Je soutiens souvent que j'ai une sœur. J'en parle comme d'un chef-d'œuvre, avec mystère et culte. Où est-elle? Montrez-la! Je te vois en rêve faire ton entrée. Qui? La sœur du poète des *Roses* qui font mourir. C'est mon nom de bataille, un peu long, mais flatteur. Et les yeux qui sont toujours en quête de se braquer sur toi. Ta tête fine, ma chère, se découperait le mieux du monde sur ce fond de réputation que je te fais. J'espère qu'un jour, tout arrivant, cela arrivera.

Bien lassants à la fin, les bals! J'y vais, toujours irréprochable, autant qu'un Anglais. Une cravate blanche propre est un blason de riche. On se demande quelle est la main occulte qui me soigne. On ne s'en doute que peu. Je suis si carrément laid, paraît-il!

Mère de famille, je t'oublie, et j'oublie que je suis oncle. Pauvre petite Jane! En voilà une qui sera heureuse du monde et d'y être! Un jour, quand elle aura dix-huit ans, tu me l'abandonneras. Nous ferons ensemble le tour de Paris, rien que tous les deux, en garçons. Dans dix-huit ans, qu'est-ce que je serai? Si je l'étais! comme dit Charles-Quint.

[Paris.]

[Septembre 1885.]

Ma chère Amélie,

Je ne t'envoie pas la gravure des *Roses* pour cette raison que je ne l'ai plus. Elle me reviendra. Sois sûre qu'elle est pour toi. Il arrive des complications. Probablement les

Roses ne paraîtront pas. Le tableau servira de couverture au livre dont je t'ai parlé, lequel livre est à peu près reçu. Les difficultés s'aplanissent graduellement. Ce sera (s'il est), un tout petit volume de huit nouvelles très courtes, illustrées. Une centaine de pages au plus, à peu près insignifiantes, mais c'est un début, et c'est tout ce que je voulais. Cela s'est fait en un rien de temps, et j'en suis encore tout étourdi. Cela s'est fait trop vite : je crains une catastrophe.

Je te dis toutes ces choses d'une façon embrouillée, mais tu comprendras plus tard.

Tu recevras le journal en question, fort peu intéressant, d'ailleurs. Il y a dans l'air des projets moins frivoles.

J'ai fait une petite pièce pour ma nièce; un amateur l'a mise en musique, une musique des plus plates, tu verras cela. Les vers, à côté, deviennent jolis.

Je ne fais plus de vers. Je les aimais pourtant assez, mais je crois qu'au point de vue pratique le vers est mon ennemi. J'ai un peu la fièvre, et je l'aurai tant que l'éditeur ne m'aura pas envoyé une lettre rassurante. Je t'informerai.

Si j'avais su plus tôt, j'aurais pu faire quelque chose de passable, mais j'ai été pris au dépourvu. En cinq semaines, j'ai fait près de quinze nouvelles. J'en ai choisi huit : les autres étaient atroces. Tu penses si c'est mauvais ! L'ennui est qu'on me jugera d'après cela, si l'on me juge.

Tu as un frère bien malheureux. Il criait à tue-tête : " Un éditeur ! Un éditeur ! " On lui en donne un. Il gémit encore et, pour un peu, le refuserait. Néanmoins, il fallait commencer.

Je ne sais pas du tout quand ce volume paraîtra, peut-être pas avant l'année prochaine. Chacun a son tour. Une jeune femme veut me céder le sien. D'ailleurs, c'est aux femmes que je devrai tout. Dirait-on ça à voir ma tête ? Il est vrai que c'est en tout bien, tout honneur, comme vous vous dites toutes.

L'éditeur est un des plus connus. Je serai en bonne compagnie. Je me fais tout petit parmi ces gens-là. Je crois qu'un accouchement n'est pas plus terrible. Remarque bien que je ne paie rien, et que l'édition serait très coûteuse. Serait!...

Je n'en parle pas à papa: il n'y croirait pas. Je lui réserve une surprise.

Croirais-tu que j'avais engraisé? Mais je maigris. Il est bon que le métier de soldat me donne des forces.

Je t'enverrai les numéros parus du journal avec la gravure des *Roses*, dès qu'on me l'aura rendue. Inutile de t'affirmer que le tableau est plus fin que la gravure.

A SON PÈRE

[Paris.]

29 septembre 1885.

Mon cher papa,

Je suis très ennuyé d'avoir à te raconter des choses désagréables, mais à qui les confier, sinon à toi?

J'espérais te faire une surprise que tu aurais certainement accueillie avec plaisir, en en considérant surtout l'intention, bien entendu.

La surprise est pour moi!

J'avais passé cet été à composer quelques contes qu'un éditeur, M. Monnier, m'avait promis de réunir en un petit volume. Il avait accepté ces contes avec une étonnante facilité au commencement du mois de septembre. Je te donne la date pour te montrer la bonne foi de l'individu.

Pour illustrer la première page du volume, j'avais donné un dessin d'un peintre très connu à Paris; pour donner ce dessin à M. Monnier, il m'avait fallu le retirer des mains d'un imprimeur qui me proposait de le mettre dans une brochure contenant quelques vers de moi. Première bêtise, comme tu vois, mais la brochure ne m'était pas payée. Les vers n'avaient pas une importance énorme, et je n'avais pas hésité à sacrifier ce premier avantage pour un autre que je croyais plus grand.

M. Monnier était enchanté, d'abord pour cette impolitesse faite à un de ses rivaux. Il criait à tout le monde que j'avais du talent, etc., etc. Il se chargeait de faire faire à ses frais les autres illustrations. L'une d'elles était complètement terminée. En un mot, tout allait pour le mieux. Non seulement M. Monnier ne me faisait pas payer, mais il

devait me payer. Deux traités avaient été commencés en ma présence et étaient restés inachevés pour des raisons futiles telles que : l'entrée au bureau d'un personnage inattendu, un détail oublié, un changement de titre, etc. Lundi dernier, *sur une invitation écrite* de M. Monnier, je me rendais chez lui pour une entente définitive : je n'ai pas été reçu.

Je pressentais une catastrophe. En effet, ce matin même mon manuscrit m'a été renvoyé avec ce mot :

Cher monsieur,

Mes associés se refusent à publier votre volume. Je vous retourne par poste votre manuscrit. Croyez à mes regrets.

Meilleurs sentiments.

E. Monnier.

La lettre est datée du 24 et me parvient le 29. Comme tu vois, on a reculé devant l'indélicatesse.

Il y avait promesses et *serments devant témoins* : il paraît que cela ne compte pas.

Je n'y comprends absolument rien. On m'a mêlé à une aventure qui m'était inconnue, à laquelle j'étais complètement étranger, et que je ne m'explique pas le moins du monde. Je suis à la porte, et bien.

Quel coup ! Tu peux en juger. J'avais l'air piteux, j'en aurais pleuré.

Le volume t'était dédié, et j'espérais par là te remercier de mon mieux.

En outre, cette petite affaire m'aurait rapporté, au bas mot, un billet de mille francs.

Voilà. J'ai tout perdu.

Remercie Maurice de ses complaisances. Je n'ai reçu aucune invitation de Nevers. Si on vous l'envoie, prévenez-moi. Si on me refuse de faire mon volontariat à Paris, ce sera complet.

[Paris.]

[Octobre 1885.]

Je reçois ce matin, un peu tard, un ordre de convocation d'après lequel je dois me rendre, le 4 novembre, à neuf heures du matin au plus tard, au bureau de recrutement de

Nevers pour choisir mon corps. Je dois être porteur d'une déclaration de versement. Par précaution, je t'ai envoyé une dépêche, mais il est probable que tu n'as pas pu y répondre, les bureaux de Corbigny étant peut-être fermés. Tu répondras donc par dépêche à cette lettre-ci.

Si tu as les 1.500 francs, pour t'éviter un voyage je puis aller les prendre à Chitry, si toutefois ils ne peuvent être versés qu'à Nevers. Dans le cas où tu les aurais déjà versés, je puis prendre en passant le récipissé, ou tu peux me l'adresser à Paris, car je ne partirai, dans ce cas, que mardi soir. Si tu dois aller chercher les 1.500 francs à Nevers, donne-m'y rendez-vous en faisant en sorte d'avoir le récépissé quand j'arriverai. A ton gré, mais réponds sans retard.

Je n'ai rien reçu en réponse à ma demande, et je ne sais où donner de la tête.

A SA SŒUR

[*Bourges.*]

22 novembre 1885.

Ma chère Amélie,

Tu sais, sans doute, que je suis soldat, à Bourges, et bon soldat. Je crois qu'il est difficile d'imaginer une vie plus abrutissante. En plein XIX^e siècle, voir de ces casernements est chose triste. Heureusement pour nous, on ne nous donne que le moins possible le temps de réfléchir, et, ce que la pensée a de mieux à faire ici, c'est de se retirer complètement.

J'ai échoué dans tous mes efforts pour rester à Paris. J'aurais eu mes dimanches un peu plus agréables, et le dimanche est certainement, à Bourges, le jour où l'on s'ennuie le plus.

Les deux premiers jours d'exercice, il a fait très froid, et plusieurs d'entre nous se sont trouvés mal, pas moi, mais, les suivants, la température s'étant adoucie, le manie-ment de l'arme nous a paru plus doux.

C'est égal! C'est dur et, surtout, c'est bête. Albert en a vu quelque chose. Demande-lui des renseignements : cela n'a pas beaucoup changé. depuis. Tout passerait encore, (j'ai autant de force physique et d'énergie que les plus forts),

si je ne laissais à Paris des projets inachevés, des tronçons de tentatives. Le volume dont je t'avais parlé un peu par lettre, et dont j'avais longuement parlé à Albert, m'a été rendu au moment où il allait être publié dans de très belles conditions, à la suite d'une aventure où je ne jouais pas le moindre rôle, tout en ayant l'air d'en avoir pris un grand. Le monde n'est pas précisément drôle. Tu ne sais pas cela, toi, et je t'en loue.

A part quelques lits qui ont basculé, le mien entre autres, on ne nous a pas fait trop de misères. On se contente de nous appeler "bleus" d'un ton méprisant. Quand je pense que, pendant un an tout entier... Je t'affirme que je comprends que les soldats de cinq ans s'en aillent au Tonkin. Il y a au moins, à ce voyage, un peu de tremblement, une sensation hors de l'ordinaire. Ici, tout est d'une fixité hindoue l'exercice à part.

Papa me donne 100 francs. Il fait toujours ce qu'il peut, comme tu vois. Avec cela et des goûts modérés, on arrive au bout des trente jours, quelquefois, avant. Je ne sais pas encore bien.

Bourges est une ville d'une tristesse!... Il est vrai que je sors de Paris. Il y a bien des objets d'art, mais je m'en moque. Et puis, il faut saluer à tout bout de chemin. On s'enferme dans un café tout le jour, c'est préférable.

Je te demande pardon de ne t'avoir pas écrit plus tôt, mais nous n'avons pas une minute à nous, en semaine. Je compte qu'Albert te persuadera de m'écrire le plus longuement et le plus souvent possible. Il sait ce qu'est l'arrivée d'une lettre au régiment.

Avec ma figure maigre, j'ai l'air d'un soldat de cinq ans.

Et ma nièce, comment va-t-elle? Sait-elle mon nom? Quand la verrai-je? Question.

Jules Renard,
Engagé conditionnel au 95^e de ligne,
3^e Bataillon, 2^e Compagnie,

Bourges (Cher).

[*Bourges.*][*Décembre 1885*]

Si je ne devais pas à mon beau-frère tout le respect qu'on doit au mari d'une telle sœur, je lui parlerais en termes vifs, au moins. Cette façon de s'obstiner dans une erreur est singulière. Comment! Vous, Français, géographes un peu, et chrétiens, vous en êtes à croire qu'il n'y a qu'à enjamber pour aller à Saint-Etienne, ville distante de Bourges s'il en fut!...

Si j'écoute les supplications (pour moi quel honneur!) qui m'arrivent à la fois, il me faudra diviser mon pauvre petit congé du jour de l'an et les passer en égales parties à Paris, à Chitry, à Saint-Etienne. Non que le désir de courir à ces trois points ne me torture également (quel style! O simplicité!), mais... inutile, absolument, d'achever.

En résumé, Saint-Etienne est trop loin. Sans cela, depuis longtemps vous m'auriez vu, mais avec cela, à moins que vous ne veniez à Chitry... Et encore! Les affaires qui m'attirent à Paris sont d'une telle importance que, etc., il ne faut pas y songer.

Je doute que Jane m'embrasse jamais avec autant de bonne volonté que ma photographie. Il est certain que je marche sûrement vers une irrémédiable laideur. Le métier me défait autant qu'il est possible.

Tu devrais t'arranger de façon, en allant à Chitry, à passer un dimanche à Nevers. Tu me donnerais rendez-vous et j'irais t'y voir à ton passage. C'est entendu, n'est-ce pas?

[*Bourges.*][*Décembre 1885.*]

Ma chère Amélie,

Ta lettre est arrivée un jour que j'étais à Paris. J'avais obtenu je ne sais pas trop comment, grâce à mes bonnes notes, on m'a dit, une permission de vingt-quatre heures. J'ai bien fait d'en profiter. Quelques affaires m'appelaient à Paris : j'y ai couru. Je n'y retournerai pas de longtemps, je crois.

Sur 64 conditionnels, deux seulement avaient eu leur demande signée. Nous ne savions rien à ce moment-là.

La vie devient de plus en plus fatigante. Il ne se passe pas un jour sans que la moitié du peloton soit punie d'une façon ou de l'autre. Vous avez l'accouchement : nous avons le volontariat, et, encore, à ce dernier point de vue, je suis un des moins à plaindre. On m'épargne un peu.

On enfonce dans une banalité croissante. C'est terrible, l'intelligence qui s'en va. Et un mois n'est pas encore passé!

Ta lettre, comme toutes tes lettres, s'est fait attendre et, par là, accueillir avec bonheur, au moins. Remercie Albert; je n'avais encore reçu de lui que des télégrammes. Vous êtes gentils tous les deux. Je pense bien que, souvent, j'aurai à vous faire de ces compliments.

Une chose m'effraie : où avez-vous vu qu'on donnait des sept jours de congé à des soldats considérés autant que nous? Pour peu que vous teniez à moi, vous aurez une déception. Nous nous tiendrons tous, même les mieux notés, pour très flattés, si on nous donne quarante-huit heures. Il faudra que j'en passe deux à Paris pour liquidation de mes dettes de logement. Je vous vois rire, mais c'est le vrai motif. On ne badine pas avec son propriétaire. Vraiment, est-ce que les autres heures, 24, me suffiraient, quand je n'aurais l'envie que d'apercevoir le clocher de Saint-Étienne?

Tu as l'air de voir mes 100 francs intarissables. Décidément, Albert (c'est lui qui t'a soufflé ça), a été soldat au bon temps. Songe, pour ne pas m'accuser de gaspillage, que j'ai de 60 à 70 francs de nourriture, 10 francs de brosses, 3 fr. 50 de chambre, autant de lavage, etc. Ces civils touchent à l'insenséisme. J'ai connu à Paris un général qui m'affirmait que je ne saurais pas quoi faire de 60 francs. Il est vrai que ce général avait voitures, chevaux, meutes, palais, jardins, etc. Tous comme ça! Sacrebleu, on ne vous demande pas un sou, mais taisez-vous!

As-tu changé, grande et linéaire sœur, mère de Jane? Et cela me suffit. Il paraît qu'elle a mon front : je la plains, s'il lui faut des bonnets de la taille de mon képi.

Si vous veniez un jour à Bourges... Mais Maurice m'écrit qu'Amélie ira à Chitry se reposer. Je la retrouverai au premier de l'an.

Ne t'étonne pas de ne plus recevoir le *Zig-Zag* : il est tombé.

[*Bourges.*][*Janvier 1886.*]

Ma chère Amélie,

Je suppose que tu es de retour à Saint-Etienne. Remercie Albert de s'être sacrifié.

J'ai fait le superbe avec toi, mais je ne te cache pas que je me disposais bien un peu à l'être moins avec papa. Humilité vaine, comme tu sais. Maurice a dû me prêter 20 francs. Il m'a fallu en donner 105 à Paris pour appartement et étrennes. J'ai cru que je n'en sortirais pas. De ce côté, me voilà tranquille, avec, il est vrai, un empiètement de 50 fr. au moins sur le mois prochain. Des jours meilleurs viendront. C'est un moment à passer (style usité). Ce doit être drôle, la misère.

Je ne t'ai jamais rien demandé, dis-tu. Veux-tu me faire un cadeau? Tu m'offrais un foulard : envoie-le moi. Je le donnerai à mon sergent-major, qui me rend en ce moment de vrais services et qui s'est toujours montré charmant pour moi. Si tu en avais un autre, mais moins beau, (la hiérarchie, tu comprends,) je le donnerais à mon sergent-fourrier, un autre ami sérieux. Toutefois, je ne tiens qu'au premier, et, encore, si cela ne te gêne pas trop.

Je ne te dis pas que mon séjour à Paris a été des plus agréables : tu le comprends sans peine.

Ainsi que je te l'ai promis (quel drôle de style), je ferai tout mon possible pour aller vous voir au prochain congé, Carnaval, je crois.

Rien de nouveau au métier. Mon lit est placé sous les toits, près d'un carreau cassé. On dort gelé, voilà tout. Nous supportons tout sans trop d'impatience en pensant que nous sommes de la classe, et que c'est cette année!

[*Bourges.*][*Février 1886.*]

Ma chère Amélie,

Je pensais t'écrire demain un peu longuement, comme c'est le devoir de tout frère raisonnable, mais il arrive que demain je prends la garde, soir et nuit, dans une prison,

entre des murs sombres. Cela te dispensera d'une lecture vague.

Je vous félicite de vos ambitions. Vous escaladez tous les deux avec une crânerie!... Puisse la chance, etc., etc. Mais vous ne serez pas installés pour Carnaval. Alors, j'irai à Paris.

J'ai été malade ces jours-ci. J'en maigrissais, et, du fond du cœur, je souhaitais l'arrivée d'un beau foulard de Saint-Etienne, mais le mal est passé, un mal sérieux, une complication de cinq ou six rhumes, et les foulards peuvent attendre que j'aie les chercher.

Qu'est-ce que je te dirais bien encore? 101 jours sont passés : plus que 264! Cependant, les jours beaux s'annoncent avec une apparence de fixité.

Le métier est toujours le même. Autres exercices avec figures connues.

J'attends toujours des nouvelles de Paris qui m'annoncent la réapparition sur l'eau de mon volume, mais rien ne vient. C'est désespérant. Tout est désespérant.

[*Bourges.*]

[*Février 1886.*]

Chère Amélie,

Un tout petit mot au café après une formidable partie de billard, en attendant plus, sinon mieux.

Je suis allé à Paris hier, ayant obtenu, à force de mensonges, une permission de vingt-quatre heures. En réalité, j'en ai pris près de quarante. Une fois de plus, mon volume a plongé. Cependant, je ne suis pas mécontent de ma visite, et tout va à peu près en ce qui concerne ma position future. On ne nous parle pas du tout du congé de Carnaval. Je crois même fortement que nous n'en aurons pas. Alors, à Pâques. Près de cinq jours tout entiers. Je passerai les trois premiers à Paris. Tâche donc d'avoir papa.

Pauvre volume! Tout de même, c'est navrant. On m'a commandé un roman : tu comprends que c'est peu s'engager. Ces malheureuses nouvelles ont le don d'enthousiasmer au premier abord, puis tout s'écroule. Le monsieur en question m'a prédit que je serai, dans trois ans, un écri-

vain remarquable parmi les remarquables. Jusque-là, il me laisserait volontiers mourir de faim. Et puis, des réflexions des réflexions!... " Pas assez de drame! " Il lui faut du Montépin. Et puis, des nouvelles, ça ne se vend pas, etc., etc.

Enfin, ma chère sœur, plains-moi, et prépare-moi une de ces réceptions, à ma prochaine visite, qui apaisent et réconfortent.

A part cela, bien agréable, le petit voyage à Paris.

Au revoir. Poignée de main et embrassements. Satané volume! Je n'en ai plus de cheveux.

[*Bourges.*]

[*Avril 1886.*]

Ma chère Amélie,

Tes lettres ont du prix. Tu comprends qu'à présent je ne me refuse rien. Nous avons fait tant, les pensionnaires de ma cantine, qu'on nous a mis en ville. Et, maintenant, comme des cossus, nous mangeons en ville. Cela coûte plus cher, mais comme c'est meilleur! Et vraiment, en tous lieux, pour avoir du meilleur, on ferait jusqu'à des dettes. C'est égal, je tâcherai de ne pas trop te tourmenter bien que je commence à m'y habituer. Donc, merci.

Mon volume est sous presse depuis vendredi et M^{me} Davyl vient de me réclamer à grande vitesse *Les Roses*. Peut-être est-ce pour les mettre aussi sous presse. J'attends une lettre explicative. Celle me ferait deux brochures. L'année ne serait pas entièrement perdue. On fait toujours des démarches pour me ramener à Paris. Je n'y compte plus.

Quand mon petit bout de nièce saura qu'elle a pour oncle un écrivain de race, tu verras que les ridicules du caporal (proposé, mais non accepté : il n'y a plus de places) disparaîtront. J'aurai peu de peine à vous l'enlever. Tenez-vous bien.

Non, on ne m'a pas accepté comme caporal, me trouvant peu sérieux pour un tel emploi. Je me contente d'être sur la liste d'avancement. Quand donc ce métier-là sera-t-il loin de moi!

Encore six mois moins douze heures. Souhaite-moi bon

courage, et crois bien que j'apprécierai toujours tes lettres conçues en de tels termes. Je deviendrai mendiant, hélas! Bizarre vie que je me fais, et drôle de destinée.

Au revoir.

A SON FRÈRE

[*Bourges.*]

[*Juin 1886.*]

Mon cher Maurice,

Merci bien. Tes 100 francs m'ont sauvé.

Il paraît que nous avons bien le droit de prendre quelques repas en ville, mais non une pension entière. On nous a guettés. D'ailleurs, nous ne nous cachions pas, et, la chose aussitôt découverte, on nous a parlé de tuiles qui devaient tomber sur nos têtes. Il n'est rien tombé du tout, mais il fallait céder, ou au moins en avoir l'air, payer le restaurateur et se retirer momentanément. C'est ce que nous avons fait.

Tu sais qu'au régiment toute dette se paie par de la prison. Etant donné un créancier et un adjudant, cela pouvait nous arriver. Enfin, tout semble à peu près calme, et, comme on nous sert (surtout ceux qui mangeaient en ville,) à la cantine d'une façon ignoble, je continue tout doucement à prendre mes repas en ville, jusqu'à nouvel ordre. Ne devant plus rien, je pourrai dire que je mange au repas, et même à la portion, mais non en pension : cela suffit pour qu'on ne puisse rien contre nous.

Encore quatre mois! A part l'ennui, nous ne sommes plus trop malheureux. Nous en viendrons à bout, mais je crois bien que tu n'auras pas un frère caporal. Je deviens d'un nul et d'une apathie!

On se baigne, mais dans un trou qui fait pitié aux bons nageurs : j'en suis. Rien de nouveau.

J'ai un sergent-major qui égale l'ancien en prévenances et amabilités. Mes sergents renoncent à me consigner : c'est tout de suite enlevé. Cependant, il n'est pas aimé des soldats. Il est vrai que l'auteur des *Roses!*...

Ecris donc à papa qu'il me raconte un peu son entrevue avec M. Sevin. Que diable a-t-il pu aller faire chez lui!

A SA SŒUR

[*Bourges.*][*Juin 1886.*]

Ma chère Amélie,

Tu deviens immorale. Je n'avais pas le moins du monde l'intention d'aller à Paris : au reçu de ton envoi, je suis parti. On doit m'en vouloir à Chitry. Voyage assez malheureux, du reste, ou, plutôt, assez inutile. Mais j'ai résolu de me taire, ayant remarqué que tout ce que je dis n'a qu'une valeur momentanée, et encore!

Nous nous ennuyons certainement plus que jamais. La fin n'en finit pas. Et puis, les soucis, de telle sorte que je me fais petit à petit une vieillesse.

Merci. Au revoir.

A SON FRÈRE

[*Bourges.*][*Juin 1886.*]

Mon cher Maurice,

Je reçois ta lettre, et je n'attends pas dimanche pour te répondre.

Je ne sais pourquoi je l'espérais plus lourde. Ce n'est pas un oubli, n'est-ce pas? C'est bien que papa a pensé que les 100 francs que tu m'as envoyés comptent comme paiement d'un mois? Dans ce cas, je le trouve sévère mais juste. Seulement, cet arrangement-là me laisse perplexe. Moi qui considérais ton envoi comme un cadeau inespéré pour me tirer d'une situation ennuyeuse, je me demande comment je vais attendre l'autre mois. Demande à papa s'il ne veut pas m'aider à résoudre la question. Sinon, je le trouverai toujours sévère, mais juste. C'est ma faute. J'ai joliment cru que ça ne comptait pas! Vous me faisiez si gracieusement des offres!

Je ne pense pas aller à Chitry bientôt, ni même à Paris où j'ai tant à faire. Je serai probablement forcé d'aller tout droit de Bourges à Paris, à la fin du volontariat. Je ne sais pas encore quelle position précaire m'y attend, mais j'en aurai une immédiatement, ou je rengage. Un tas d'affaires

sont toujours en train : inutile d'en parler. Il faudrait que je fusse là.

Nous ne mangeons plus que rarement en ville. Il a fallu céder. Nous y allons pourtant quelquefois. En ce moment nous mangeons à une cantine. Le vin y est si mauvais que je bois de la bière. Premier plat : artichaut, second plat : salade. C'est atroce et cela coûte aussi cher qu'en ville, mais il y allait de la prison.

Encore cent onze jours ! On fatigue moins, mais on s'ennuie toute la journée.

[*Bourges.*]

[*Juillet 1886.*]

Mon cher Maurice,

Je reçois tes 100 francs. Grand merci. Je ferai tout mon possible pour que le fait ne se reproduise plus.

J'aime mieux ne pas te laisser compter sur moi à la fin de l'année. J'ai hâte de me mettre à l'ouvrage, sans le plus petit repos. Une fois à Chitry, cela n'en finirait plus. J'y reviendrai plus tard.

Encore cent sept jours à me ronger. Tu ne t'imagines pas l'ennui de la fin. Impossible de travailler. Je serai, malgré moi, forcé d'arriver les mains vides à Paris. Pas le plus petit roman à donner.

Rien de très important comme nouvelles.

[*Bourges.*]

[*Juillet 1886.*]

Mon cher Maurice,

Je reçois ta lettre à l'instant, et, comme je prends la garde cette nuit et demain, il me serait impossible de te répondre pour lundi. Tu pourrais t'imaginer un tas de choses.

Mon voyage à Paris a été désastreux, ou à peu près. Entre autres détails, l'éditeur de *Crime de Village* a disparu. J'y suis parfaitement habitué. Je vais en chercher un autre. D'ailleurs, je m'y attendais, mais je pensais que le volume allait paraître avant la fuite du monsieur. Désormais, je ne veux plus parler de ces choses-là à qui que ce soit. Vous finiriez par vous moquer de moi.

Papa m'ayant catégoriquement fixé les frais de mon volontariat à 1.200 francs, avec la liberté de les lui demander quand je voudrais, tu comprends bien que j'aurais pu le prier de m'avancer ce mois-ci. A force de me faire avancer, je finirais par n'avoir plus droit à rien. Tu comprendras aisément que j'aime mieux me passer d'argent maintenant qu'aux derniers moments où nous aurons les grandes manœuvres, les réservistes, etc., et où le manque d'argent me gênerait beaucoup plus. Donc, continue à être régulier dans tes envois. A moi de m'arranger, pourvu que papa ne reçoive aucun billet à la fin de l'année. Je sais qu'il ne me refuserait rien, mais je tiens à ce qu'il ne croie pas que je traite ces questions à la légère et que je me propose de toujours puiser dans sa caisse à volonté.

Merci tout de même. Je ne t'en veux pas de n'avoir point fait d'économies; c'est énormément difficile.

Je m'occupe sérieusement de ma rentrée à Paris. Si j'ai vingt-quatre heures, j'irai te voir, mais, vois-tu, il faut que tout change. J'en ai assez. Je suis décidé à tout pour l'argent, et je vais partir à la conquête de Paris.

Bonjour à tout le monde.

J'aurai mon ancien appartement à Paris.

[*Bourges.*]

[*Août 1886.*]

Mon cher Maurice,

Je suis allé à Paris dimanche dernier. J'ai attendu samedi soir au *Café de Madrid* de 9 h. à 11 h. 1/2. Papa était sans doute reparti pour Chitry. Je ne te parle pas de mon voyage. Lis mes lettres précédentes : c'est la même chose. Je ne sais plus où j'en suis. Je puis seulement t'affirmer que *Les Roses* ne se vendent pas du tout, du tout.

Si tu n'avais pas fait l'ouverture dimanche, je serais très probablement allé te voir, mais cela te forcerait à manquer une belle partie. Peut-être ferai-je un dernier effort à Paris. Ecris-moi donc si papa y est encore. D'ailleurs, peut-être n'irai-je pas. Je suis las de tous ces voyages qui ne me donnent que des ennuis.

Je profite d'un moment de répit. Les réservistes sont

arrivés. Je ne fais plus rien, rien du tout. J'ai eu la chance de me faire prendre comme planton, pour courses, distributions d'argent, etc., et c'est une sinécure. Je coupe à tout, comme on dit, excepté à l'ennui. Je dors dans mon lit, et mon bataillon couche sous des tentes. C'est merveilleux, mais je ne suis malheureusement pas en humeur de goûter toutes ces jouissances-là. Nous allons partir en manœuvres dans huit jours. Comme, pendant les quinze jours qu'elles dureront, je ne pourrai pas manger à la cantine et qu'il me faudra payer mes dépenses comptant, devance ton envoi, si papa ne s'y oppose pas, et fais en sorte que j'aie mes 100 fr. avant de partir, c'est-à-dire dans les premiers jours de septembre.

Bien entendu, ce n'est pas un supplément que je te demande : c'est l'argent de mon mois. Cependant, si tu as fait des économies, ne te gêne pas. La poste met à ta disposition, au choix, un tas de jolis petits mandats préparés. Remarque bien que je ne te demande pas : j'accepterai, voilà tout.

Mes journées se passent bien doucement. Pourvu que cela dure ! Je suis en contravention avec toute espèce de règlement. Je me suis arrangé de façon à faire les manœuvres avec mon sergent-major, qui mangera à notre escouade. Cela me distraira peut-être un peu. Elles ne m'effraient pas le moins du monde.

Au revoir, bonjour à tous.

Le peloton reprendra après les manœuvres. Tu sais que les conditionnels partiront probablement le 9 novembre. Trois jours de gagnés sur le congé.

[*Bourges.*]

[*Août 1886.*]

Mon cher Maurice,

Les manœuvres, qui sont de brigade comme tu le sais sans doute, et qui dureront une quinzaine de jours, se passeront dans le Cher, et un peu dans le Loiret. Cela importe peu, d'ailleurs. Le plus clair est qu'ensuite il ne nous restera que 50 jours. Ça se tire sérieusement.

Nous passons en ce moment le troisième examen.

Comme je te l'ai dit, je ne compte pas du tout aller à Chitry avant la fin de l'année. Amusez-vous sans moi. Dis à Amélie que je lui écrirai un jour ou l'autre, plutôt l'autre, car je me sens, par ces chaleurs, pris d'une paresse presque égale à la sienne. Rien de Paris.

Je viens de passer l'examen. " Pas brillant " a été l'appréciation générale; mais, au régiment, moins on en fait, et plus on évite un tas d'inconvénients. Le Gouvernement n'a pas voulu de moi comme caporal : je veux lui prouver qu'il a eu bien raison.

Il fait un temps atroce, ou à peu près. Je fais toujours un peu d'escrime : je ne devrai guère que cela au 95^e.

Au revoir, bonjour à tout le monde.

Il a paru un article d'une trentaine de lignes à propos des *Roses* sur *La Revue Verte*, une revue dont je ne connais pas le moins du monde l'importance.

A SA SŒUR

[*Bourges.*]

[*Août* 1886.]

Ma chère Amélie,

Je deviens en effet d'un sans-gêne!

Mais figure-toi que je n'avais pas besoin de toi. J'attendais une occasion. La fin approche, presque trop vite. Malgré tous mes efforts, je n'ai pas encore de position convenable. Je ne sais pas trop ce qui m'attend pour plus tard, mais ma rentrée à Paris ne sera pas gaie. J'y suis allé dimanche dernier. Les absents ont vraiment tort. Tout le monde répond : " Quand vous serez là, " ce qui me donne des envies de mordre ou de rengager. Et, pendant ce temps-là, le peu d'ennemis que j'ai travaillent. Au fond, cela ne fait que m'exciter.

Une fois à Paris, je ne reverrai frère ou sœur qu'après m'être bien assis commodément sur quelque chose en équilibre. Je ne me fais pas d'illusion : rien ne va. *Les Roses* ne se vendent pas. Impossible d'avoir un article. Mes deux ou trois amis se refusent : c'est bien fini. Il faut tout recommencer. Ne t'étonne donc pas si je t'écris si peu. Au fond, je

suis accablé, et je ne suis pas aussi fort que je veux bien le dire. Quand à mon volume, il y a bien longtemps que je ne sais plus dans quelles mains il peut être. Cependant, je ne doute pas : j'en sortirai, c'est sûr. Dans ce métier de fièvre, on réussit ou on meurt. J'aime mieux réussir. Je dis toujours que je ne veux plus parler de cela, mais je me laisse aller.

Je ne sais plus trop ce qui se passe au régiment, grâce aux réservistes qui ont totalement détourné l'attention de nous.

Ton voyage à Chitry n'a pas dû te faire faire des économies, et tu vas probablement convertir en *annuelles* tes promesses *mensuelles*. Toutefois je te donne ce renseignement que les grandes manœuvres sont dans huit jours, qu'au régiment on n'a jamais d'argent, et qu'on en désire toujours. et que je t'en voudrais le moins possible si tu le fais, le tien, de possible. Ah! ma sœur, ton frère change. Il sent en lui tout un tas de bonnes choses qui croulent.

Si Saint-Etienne n'était pas si loin, j'aurais été te voir dimanche. D'un autre côté, Maurice ouvre la chasse : je ne peux pas le déranger. J'irai donc encore à Paris, avec dix francs d'emprunt, récolter des déboires. Si je ne rapporte encore rien, il me faudra commencer la série des repas à dix-neuf sous, des habits rapiécés, des poignets sans chemise, etc., la misère, le sacre, comme on dit. Ainsi soit-il!

Bonjour à Albert, bonjour à tout le monde.

Des *Roses*, je n'en ai plus. On m'envoie promener avec ce tendre mot : " Les exemplaires qu'on vous a donnés ne nous ont pas rapportés une ligne de réclame ". Ces gens-là sont tous youtres, éditeur youtre, acheteur aussi. Moi, pas youtre.

[*Bourges*]

[*Septembre 1886.*]

Ma chère Amélie,

Grand merci! Je voudrais t'envoyer des actions de grâces, mais je suis éreinté. Si tu voyais ce que j'ai à porter! Nous partons demain à 3 heures. Bonsoir.

Si tu as quelque chose à me dire, mets l'adresse ordi-

naire, puis, en tête de l'enveloppe : " Manœuvres de la 31^e Brigade ", et, en bas : " Suite du régiment. "

T'écirai si ai le temps.

[*Bourges.*]

[*Septembre 1886.*]

Ma chère Amélie,

Me voilà rentré des manœuvres, plus semblable à un nègre qu'à ton frère. Les manœuvres ne sont ni absolument dures, ni absolument gaies. Il y a du bon et du mauvais, comme en tout. Je suis content de les avoir faites, et désireux de ne pas les recommencer. Ainsi de suite jusqu'à la fin.

J'ai une grande envie de dormir. Je ne voulais que te donner de mes précieuses nouvelles.

[*Bourges.*]

[*Octobre 1886.*]

Ma chère sœur,

C'est une grande erreur de croire que nous restons inoccupés. Jamais, au contraire, on ne nous a fait plus sentir qu'il ne nous reste que trente-sept jours à faire.

Ce délai passé, que faire? Je suis allé dernièrement à Paris. J'en ai tenu les quatre coins. Absolument rien. Je ne sais plus. Je suis désorienté et accablé.

Ici de même. Ennuis sur ennus. Sais-tu qu'on a failli lancer un huissier à mes trouses pour une somme misérable? Nous étions plusieurs, et nous avions affaire à un fou. Heureusement, le mauvais pas est franchi, mais il m'en reste d'autres. Inutile de t'en parler. Je vois bien que tu n'y peux rien. Il paraît que papa non plus, et pourtant ce n'est pas la mer à boire.

Je suis décidé à aller directement à Paris forcer moi-même n'importe quelle porte. Je tâche de me remonter dès à présent. Je mets maman à contribution pour des chaussettes. Si ta colossale garde-robe a de trop...

Je t'affirme que moins que jamais je perds courage. Je mangerai du cheval, s'il le faut, mais il ne sera pas dit que j'aurai rivé une idée dans ma tête et que cette idée n'en

sortira pas triomphante. De braves lutteurs m'attendent; nous avalerons un peu de Paris à chaque bouchée.

J'ai déjà mon appartement reloué.

Je te demande pardon de ne te parler que de moi, mais je n'ai plus devant les yeux que la date du 11 novembre, et tout ce qui n'est pas elle m'est indifférent.

Je suis bien aise que papa aille vous voir. Il doit me trouver ingrat. J'écris rarement; pourtant, je suis plein de reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour moi; mais, comme je sais que je suis une de ses inquiétudes, je veux donner de la tête n'importe où pour l'en débarrasser. Si tu savais à qui je m'adresse maintenant, et quelles lettres j'envoie, tu ne m'approuverais pas, mais il le faut.

Bonjour à Albert. Dès que j'aurai quelque assurance, je vous en informerai.

Je t'embrasse. Au revoir.

[*Bourges.*]

[*Octobre 1886.*]

Ma chère Amélie,

Vrai, je n'ai pas de chance. Je comptais un peu sur toi comme tu me l'avais très charitablement promis. Tant pis! On ne meurt pas pour quelques dettes, en somme légères. Je m'épouvante parce que je n'en ai jamais fait.

Sois convaincue que je n'accuse que moi. Je me suis arrangé de façon à ne plus trop être inquiété. La seule complication qui reste sérieuse est celle-ci papa m'a bien, averti qu'il ne peut plus me donner que 100 francs pour terminer mon volontariat. Ces 100 francs vont m'arriver le 19 octobre, et, comme tu le penses, ils sont déjà engloutis par avance. Il ne restera donc d'inquiétant que la fin, du 19 octobre au 11 novembre. Je vivrai comme je pourrai. Enfin, je m'arrangerai.

Tu me dis de te parler franchement : n'envoie rien si tu ne le peux pas. Le si peu que tu m'enverrais m'aiderait, voilà tout. Alors, tu ferais ton envoi immédiatement. Mais ne t'inquiète pas : j'ai d'autres procédés.

Tu penses qu'il m'est dur de te parler de tout cela. J'aime

mieux ne pas réfléchir. J'espère bien qu'un jour nous serons quittes.

Ton offre de linge me fait grand plaisir. Je compte sur toi pour le linge de luxe, cravates, gants. Il m'en faut une munition. Maman travaille aux chaussettes. Il ne me reste que le souci des chemises. Des mouchoirs, on en trouve partout, et pas cher.

Tu vois que je fais mes préparatifs. Il faut que je sois merveilleusement équipé. Paris est la ville où le beau linge en impose le plus. J'ai l'intention de porter, comme toujours, des faux-cols, et, désormais, des manchettes. J'aurai peut-être encore recours à toi, si ce n'est un abus.

Avec tout cela, pas de position. Je n'en dors plus. A Chitry, Maurice me demande si je veux de l'argent, mais il ajoute que tout est pour le mieux si je n'en ai pas besoin, car il ne peut pas m'en donner. Alors, pas la peine.

Amuse-toi bien. Encore 35 jours, puis on entrera dans la vie. Qu'est-ce qui m'est réservé?

[Bourges.]

[Octobre 1886.]

Ma chère Amélie,

Tu as parfaitement raison, et je n'ai pas de délicatesse, mais que veux-tu! Ce diable de régiment nous fait perdre la notion des choses, et les ennuis rendent injustes. Merci pour ton envoi, et pardonne-moi. Tu ne peux pas me tirer de là, c'est évident, et d'ailleurs personne ne le peut, si ce n'est moi.

Mon parti est donc pris. Je vais encore une fois aborder de front la bonté de papa, mais cette fois sera *la dernière*. Je calcule qu'il me faut à peu près 150 francs pour mes dettes. Je demande à papa 200 francs en plus de ma pension, et je vais à Paris avec le reste.

Qu'est-ce qui m'y attend? Si ce qu'on me promet réussit, ce ne sera qu'un moment dur à passer; sinon, je chercherai jour et nuit avec 50 ou 60 francs d'avance, et je réussirai, c'est sûr. Au fond, cela m'amuse beaucoup, et je serais désespéré qu'on vînt m'ôter ce petit bout de martyr. Je crois même qu'un avenir brillant dépend de cela. Ne viens

pas me voir avant le printemps prochain; ce serait inutile. Tu me trouverais enfoui dans mon creuset de fortune, indéracinable. Après tout, on se fait de bien drôles d'idées sur la vie.

Je te redis que, si tu as une cravate ou deux à m'offrir et quelques rubans pour tu sais bien qui, ton petit ballot sera des mieux reçus. Plus que 27 jours, et ce sera sérieux. Jusqu'ici, ce n'a été qu'un enfantillage. Nous somme au sacre. D'ailleurs, je ne suis pas délaissé, et il paraît que de grandes et nobles dames se mettent en train pour mes très précieux intérêts. Souhaite-moi bon courage et oublie les paroles amères que cette vie inepte a pu me faire t'écrire.

Je ne pense pas que papa me refuse ce double billet de 100 francs. Alors, ce ne serait plus drôle du tout, parce que je n'aurais pas de quoi payer un quart de place pour aller à Paris.

Je suis très heureux que vos affaires aillent bien. J'espère qu'un jour je vous recevrai gentiment à Paris, avec Jane grandie. D'ici là, je ne veux plus vous voir. Je m'occupe immédiatement d'exécuter le programme.

[*Bourges.*]

[*Novembre 1886.*]

Ma chère Amélie,

Je te réponds à l'instant parce que ces derniers jours me vont être bien pris. Mes affaires? J'aurais trop de mal à te rassurer : j'aime mieux ne pas t'en parler. Ne te trouve jamais dans ce pas-là. Quant aux cravates et aux gants (toujours la même main), ce que tu voudras, n'importe quoi, ce qui me fera faire l'économie d'un sou. Voilà où j'en suis. Toutes les couleurs qu'il te plaira, excepté le noir : j'en ai assez, du noir. Tu peux les envoyer ici. Je tiens plus aux rubans : c'est la seule chose que j'aurai à offrir.

Le refus de papa ne m'étonne pas : attends des jours meilleurs. Il doit être bien ennuyé, et cela me gêne beaucoup pour lui exposer mon programme en question.

Et, malgré tout, je suis bien heureux de rentrer à Paris.

J'aurai du mal, mais j'y serai soutenu, c'est sûr. On me demande déjà de la copie, et, un homme de lettres, vois-tu, pourvu qu'on lui dise qu'il a du talent...

Je suis en train de me demander avec quoi je vais m'habiller. J'ai dans la tête, si toutefois j'ai jamais de quoi me commander quelque chose, un vêtement bizarre supprimant cravate, chemise et gants au besoin. S'il me va bien, je crois que la mise en exploitation de cette idée peut être ma fortune : on ne sait pas ce que j'aurais d'adeptes!

Ne m'en veux pas trop si, à partir d'aujourd'hui, mes lettres deviennent (chose possible, en somme) plus irrégulières. L'examen de fin d'année nous talonne bien que je n'aie pas grand'peur, et j'ai des problèmes d'économie domestique impossibles à résoudre.

A SON PÈRE

[*Bourges.*]

[*Novembre 1886.*]

Reçu tes 250 francs.

Mon cher papa, je te remercie beaucoup. J'ai toujours été persuadé que tu ne me refuserais rien, dans la mesure du possible, et ce n'est pas le moindre des motifs qui me font vivement désirer de sortir de là. Il est inutile que je te parle de ce que je vais faire à Paris. Dans une quinzaine de jours, je te dirai où j'en suis, ce qui vaudra mieux que de parler avant.

J'ai déjà eu l'occasion de remarquer que j'ai un peu plus de ressort aux mauvais pas qu'aux bons. Par conséquent, me voilà en plein dans d'excellentes conditions.

A bientôt de mes nouvelles. Encore une fois, merci.

Que Maurice prie maman de m'envoyer mes chaussettes, et, si elle le peut, une ou deux chemises de laine, au régiment, ou à mon adresse de Paris, 47, rue Saint-Placide. Avec deux chemises blanches qui me restent, elles m'aideront à attendre la fortune. D'ailleurs, c'est un détail. Comme j'ai reconnu l'inutilité des soirées de parade, je suis assez bien monté.

Je pars très probablement jeudi soir. J'enverrai à Maurice les deux ou trois journaux où j'écris en ce moment.

Bonjour à tous. Cela me fait un peu mal au cœur de ne pas aller vous voir, mais passons.

[Paris.]

[Fin novembre (?) 1886.]

Mon cher papa,

Tu dois te tourmenter, moins que moi, je te l'affirme. Sans perdre un instant je parcours Paris et j'inonde de demandes les administrations. Encore rien. M. Rivet est malade. M. Turquet, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, me fait déclarer qu'avec toute sa bonne volonté il ne trouverait pas cent francs dans sa caisse. Un tas d'autres choses encore. J'ai fait une demande pour entrer aux Chemins de fer de l'Est. J'attends.

Lundi, je verrai le président de la Cour des Comptes; mardi, Sardou, etc. Je cours partout, et j'ai considérablement rabattu de mes prétentions, puisque je suis décidé à vivre avec 100 francs par mois, et que, tout calcul fait, j'y arriverai. Tu comprends que tout vaut mieux que de retourner à Chitry.

Je néglige momentanément mes études, mais le principal est d'avoir du pain. Des personnes s'intéressent à moi. Tout est fait sérieusement. Je ne comprends pas que tout soit vain. Je veux aller jusqu'au bout et tout tenter.

Ce que je t'écris là n'est pas égayant. Ce n'est que pour te prouver que je ne suis pas mort. Tu peux être sûr qu'il me reste du courage.

[Paris.]

[Décembre 1886.]

Mon cher papa,

Tu dois penser que ta lettre m'a fait du bien. Je commençais à prendre la mine d'un abandonné.

Je trotte toujours avec quelques lueurs d'espoir.

Le président de la Cour des Comptes, malade, n'a pas répondu. M. Sardou n'a pas voulu me voir. M. Gonzalès, président de la Société des Gens de Lettres, m'a tout sim-

plement conseillé de me jeter à l'eau. M. le directeur de la Société centrale des Chemins de fer de l'Est a apostillé ma demande et l'a envoyée au chef de son personnel. J'attends, et je suis, paraît-il, le premier à passer. La chose peut se faire demain comme dans trois mois. On renvoie, par centaines, des employés des ministères : il est donc inutile que je compte qu'on réponde à mes demandes.

Je ne te parle que de ce qui est fait, sans te rien dire de ce qui est en train, ni de ce que je veux faire.

Tu comprends que, si j'entre aux Chemins de fer de l'Est, ce sera un poste pitoyable, mais j'aurai le temps de travailler un peu pour moi, et, en somme, j'aurai à peu près de quoi vivre : 125 francs par mois, je crois. D'ailleurs, la chose n'est pas encore faite : il y a beaucoup de chances, voilà tout.

Tu sais que je ne perds pas mon temps et que je me résigne à tout. Il s'en est fallu de peu que je devienne le secrétaire d'un conseiller municipal. Très belle place : je suis arrivé trop tard.

Quel que soit le résultat de ces premières démarches que je poursuis assidûment, j'ai un plan bien précis où je réunirai tous mes efforts. Par malheur, cela demande beaucoup de temps. Prends courage, et ne m'en veuille pas trop si je ne te renvoie pas encore cette fois les 100 francs.

Bien à tous.

Naturellement, dès que j'aurai quelque chose tu seras prévenu.

[Paris.]

[Décembre (?) 1886.]

Mon cher papa,

Sur une invitation urgente je me suis rendu aux Chemins de fer de l'Est. On m'a fait passer un examen. Je suis admis à cette administration, mais, naturellement, on ne me donne pas encore de place. On m'a très bien reçu. Il est évident que la recommandation du directeur de la Compagnie pèse beaucoup, mais on ne m'a pas promis de me faire entrer demain en fonctions. En somme, cette lettre

n'ajoute rien à l'autre. Je suis reçu, voilà tout. Ce n'était d'ailleurs qu'une formalité à remplir.

J'attends donc, en cherchant ailleurs avec non moins de démarches. J'aurai 125 francs par mois. On est libre à 5 h. 1/2, et on entre à 9 h. 1/2. Pas riche, comme tu vois, mais c'est du pain.

A SA SŒUR

[Paris.]

[Décembre 1886.]

Ma chère Amélie,

Je crois que je vais tout de même décrocher une place de 125 francs par mois à la Compagnie des Chemins de fer de l'Est. J'ai passé l'examen, un examen étonnant. Je suis reçu, et je n'ai plus qu'à attendre. Je n'ai guère eu que ça à faire depuis trois ans. Enfin! Il paraît que c'est une chose sûre. Ah! je savais bien que j'avais un bel avenir! Papa est en ce moment à Paris. Nous sommes tous les deux d'une gaîté qui fait peur. Ce que c'est que les grandes familles!

Je te remercie. Tu es bien bonne, mais je n'ai besoin de rien. Bonjour. Bonne année. Portez vous bien.

[Paris.]

[janvier (?) 1887.]

Je ne veux pas laisser passer ce fameux jour sans vous souhaiter les tas de choses que vous méritez.

J'attends toujours ma place de 125 francs. Je m'embête à merveille, et je désire une bonne guerre qui me débarrasse de ceux qui m'encombrent, ou une épidémie.

Dieu de Dieu, que la vie est douce!

A SON PÈRE

[Paris.]

[Janvier (?) 1887.]

Mon cher papa,

Naturellement, rien de nouveau. J'attends dans un ennui et dans une impatience que tu ne t'imagines pas. A vingt-deux ans, en être où j'en suis! Je ne parle à personne de

mon entrée aux chemins de fer. La chose ne peut donc pas s'ébruiter. D'autant plus que, si je le disais, ce serait une raison pour que l'intérêt douteux que d'autres personnes me témoignent tombât tout à coup. On abandonnerait bien vite les simulacres de tentatives qu'on fait en ma faveur. Impossible de saisir M. Rivet. Tant qu'il y aura ce désordre à la Chambre, il me sera difficile de parvenir jusqu'à lui.

En somme, si je n'avais pas mes livres, je passerais de tristes journées. Il me semble qu'il y a un siècle que je suis revenu à Paris.

Si je n'ai rien de nouveau à la fin de la semaine, je ferai reparler au directeur de la Compagnie de l'Est.

Bien à tous.

[Paris.]

[Février (?) 1887.]

Mon cher papa,

Toujours rien, comme tu dois le penser!

Je continue mes recherches dans une sorte de découragement noir. Je m'accroche à n'importe quoi. On vient de m'écrire de la Chambre des députés (il y a plus de huit mois que j'ai fait ma demande!) qu'un concours va bientôt avoir lieu et d'envoyer mes pièces. Je les ai envoyées. Un examen de plus ou de moins!...

J'ai fait retourner trois fois à la Compagnie de l'Est. Toujours le premier à passer. Cela ne peut tarder, dit-on, mais on ne peut rien me fixer. Ce serait la même chose, ajoute-t-on, si vous étiez le fils de M. Jacquemin.

D'autres choses encore, mais tellement vagues que je ne t'en parle pas.

Tu dois comprendre mes ennuis par les tiens. Je perds jusqu'au goût du travail dans cette stupide attente. C'est un énervement maladif.

J'ai envoyé, pour voir, une nouvelle très courte à *La Nièvre*, sous un pseudonyme : elle n'a pas passé. Autour de moi rien ne réussit.

Des petits billets comme celui-ci ne sont pas faits pour te réjouir. Que veux-tu!

[Paris.]

[Février 1887.]

Mon cher papa,

Toutes les semaines je fais faire une démarche à la Compagnie de l'Est, et chaque semaine c'est la réponse que tu connais. Je pense qu'on se moque de moi, sans compter qu'on va aussi me prendre pour un farceur. J'ai essayé d'entrer dans une imprimerie : on me trouve trop âgé. Comme tu le penses, l'affaire de la Chambre n'a pas réussi. On m'a prévenu dix jours à l'avance qu'il faut savoir une langue étrangère. Et pourquoi? Pour être commis de bibliothèque. On ne parlait pas des appointements. D'ailleurs, sans l'appui de M. Rivet, il était inutile de me présenter : je n'ai pas insisté.

Un tas de choses encore. J'essaie de ne pas perdre la tête. Je me suis informé au ministère de l'Instruction publique. On m'a répondu que je réunis toutes les conditions pour contracter un engagement pour l'Algérie. Cette semaine, je prendrai des renseignements plus détaillés, et, s'il m'est possible de signer un engagement, je le ferai sans hésiter. Je n'ai plus qu'une chance de rester à Paris : c'est que ma nomination aux Chemins de fer de l'Est m'arrive avant que j'aie signé.

Quant à la Préfecture de police, je n'y pense plus. Il n'y a pas d'examen en vue, et c'est toujours la même rubrique : on est reçu, et on attend sept ou huit mois, et plus.

Voilà les dernières nouvelles. Le guignon continue. J'en suis à souhaiter fortement que l'affaire de l'Algérie ne rate pas.

A SA SŒUR

[Paris.]

[Février (?).]

Ma chère Amélie,

On m'écrit que vos affaires marchent. Il y a à peu près huit jours que je n'ai pas vu le reflet d'un sou. Impossible d'emprunter. Je n'ose plus demander. Quant à ma misérable place, on me dit que cela ne peut plus tarder. Ils appellent cela ne pas tarder! Je commence à voir rouge

et j'ai envie de tout lâcher. Peux-tu me *prêter* quelque chose, n'importe quoi? Je te le rendrai quand je pourrai, si jamais je peux.

Je vais tenter une dernière démarche aux Chemins de fer et ailleurs. Si je ne réussis pas, force me sera d'aller à Chitry rejoindre Maurice, qui n'est pas plus heureux que moi, pour m'y encroûter.

Je n'aurais jamais cru qu'on me ferait attendre deux mois une place de 125 francs. Deux mois, je suis bon! Et moi qui croyais faire un sacrifice! Dire que, si l'on ne me prêtait pas à déjeuner, je n'aurais plus qu'à me jeter je ne sais où! Je ne dis pas cela pour t'effrayer, mais, je t'en prie, *célérité ou discrétion*.

Léon m'invite à déjeuner demain : je n'y vais pas, de peur d'avoir à payer un bock.

[Paris.]

[Février (?).]

Ma chère Amélie,

Je te remercie de toute ma détresse. Sois sûre que tu viens de me sauver un peu.

Je t'embrasse, et je cours à la recherche de n'importe quoi, et me solder.

Ta lettre m'a rafraîchi un peu.

Et dire que ma misère ne fait peut-être que commencer!

A SON PÈRE

[Paris.]

23 février 1887.

Mon cher papa,

Il est vrai que tout ce qu'on affirme trop haut est affirmé vainement. J'éprouve une sorte de honte pour ce qui m'arrive. Tu sembles ne pas croire absolument qu'il n'y ait rien de ma faute. Tout ce que je pourrais te dire ne serait que banal. J'ai écrit directement à M. Jacquemin. Je cherche ailleurs et, cette fois, sans scrupules, en plein camp ennemi.

Bien à toi, et merci.

[Paris.]

[Février 1887.]

Mon cher papa,

Ta lettre ne pouvait pas m'arriver dans un moment plus pénible. Quand tous les faits me donnent tort, il me faut discuter avec toi, ce qui est plus grave.

Tu as raison. Je ne pense pas que cela te réjouisse : cela t'aigrit, simplement; et ce qui passerait inaperçu si tes affaires allaient bien ajoute, dans de telles circonstances, à la somme de tes ennuis.

Je suis à peu près dans le même état d'esprit que toi, et, comme je n'ai que vingt-trois ans, cela est un peu plus malheureux.

Nous ne pouvons guère parler de l'époque qui a précédé mon volontariat : elle est enterrée, et tu avouais qu'il n'y avait rien à faire. Quand j'ai quitté Bourges, on m'a dit textuellement ce que je t'ai redit plusieurs fois : " Vous n'avez qu'à demander pour entrer à la gare de l'Est : c'est l'affaire de huit jours. C'est peu, mais c'est sûr. " J'ai passé huit jours à chercher autre chose, puis je me suis décidé à accepter ce qu'on me promettait d'une manière si formelle.

De cette promesse a découlé tout le mal. Ne crois donc pas que je n'ai tenu aucun compte de tes conseils. J'ai cru à une promesse, voilà tout. Il y avait des précédents de réussite. Le directeur de la Compagnie s'en mêlait. Toi-même, à ton dernier voyage, tu croyais à ce que je te disais, et je ne te disais que la vérité. Dans ces conditions, pouvais-je aller à Chitry? On me répétait : " Ce sera dans huit jours. " Passer un mois à Chitry, deux, trois, peut-être, eût été sans doute une économie; y aller pour huit jours seulement eût été une dépense inutile. Puis, j'avais dans les mains quelque chose que je ne voulais pas laisser échapper. Il y a trois mois de cela. Ces trois mois sont accablants, c'est entendu. Huit jours par huit jours, on m'a fait attendre trois mois, et rien ne dit que ce soit fini. Ces trois mois, pouvait-on les prévoir? Sans doute, mais ni toi, ni moi, ne l'avons fait. Quand, à ton dernier voyage, tu m'invitais à aller à Chitry, tu ne me faisais pas valoir une raison

d'économie : dans ta pensée, c'était même un voyage très court, et d'agrément.

Si l'on m'avait nommé au bout de huit ou quinze jours, je vivotais à Paris avec mes 125 francs. Je ne t'écrivais que pour te conter des choses plus ou moins agréables; je n'ajoutais rien à tes ennuis et je n'avais pas l'air de me moquer du monde. Comme morale, je n'en aurais pas valu deux sous de plus, mais mon infime succès aurait modifié bien des idées, et qui sait si tu ne m'aurais pas proposé en exemple à Maurice?

Non, mon cher papa, je ne méprise pas tes conseils. Je n'ai pas de chance, voilà tout. Tu as été le dernier à me le faire remarquer, c'est vrai, et je t'en remercie. Mais, enfin, tu y es venu tout de même, et je sens bien que tout tourne contre moi, toi y compris.

Maintenant, je suis machinal. Je ferai bien ce que tu voudras. Si tu veux que j'aille à Chitry, j'irai. Je sens bien que mon projet d'aller en Algérie ne me réussira pas plus que le reste. Je me cramponne aux Chemins de fer de l'Est. La semaine dernière, j'ai écrit à M. Jacquemin une lettre suppliante. J'espère, et je n'espère pas. Je ne sais plus à quoi m'en tenir, et je ne suis pas aussi fier de moi qu'on pourrait le penser. Ah! tes conseils, et les expériences, que de choses j'aurais à dire là-dessus s'il n'était pas à peu près inutile de parler!

J'accepterai donc tout ce que tu voudras. Si vous aviez eu votre affaire du moulin, je vous aurais demandé un emploi. Puisque rien ne me réussit ici, je n'y perdrais pas. Que veux-tu que je te dise! Je suis à ton entière disposition, et, si tu penses que je n'ai pas besoin d'argent, je me garderai bien de penser le contraire. J'en ai assez. Je suis las. Je me rends.

En résumé, sur un mot de toi j'irai à Chitry. Je vais ce soir aux Chemins de fer, et je saurai si l'on peut me fixer une date ou si les choses en sont encore à l'état vague. A moins qu'on m'affirme que ma nomination aura lieu tel jour et sous peu, je suis tout disposé à aller m'ennuyer avec vous.

Je t'ai exposé la situation le plus exactement possible. Décide, et je n'hésiterai pas à suivre ton conseil.

Bien à toi.

Et, bien que ta lettre m'ait peiné, ne crois pas que j'aie la moindre mauvaise humeur. Je serai toujours en reste avec toi. Si tu pouvais lire en moi, tu verrais que ce qui m'occupe encore le plus, c'est l'opinion que tu peux avoir de moi, et je voudrais bien ne plus dépendre de ta bourse pour te le dire sans qu'on puisse croire à une arrière-pensée.

A SA SŒUR

[Paris.]

[Mars (?) 1887.]

Ma chère Amélie,

Je ne trouve rien. Inutile d'insister. Tu vois d'ici ton frère. Y a-t-il une place de n'importe quoi à Saint-Etienne, à 100 francs par mois?

Tout plutôt que de retourner à Chitry.

A SON PÈRE

[Paris.]

[Mars 1887.]

Mon cher papa,

Ta lettre m'a complètement remonté. J'irai vous voir avec le plus grand plaisir. A moins d'une surprise qui n'est pas à prévoir, je partirai jeudi soir. Maurice peut donc venir m'attendre vendredi, au train de 6 h. 1/2.

Bien à toi.

[*Sur papier à en-tête de* Compagnie d'Exploitation Immobilière et de Crédit, Société anonyme au capital de 1 million 800.000 francs. Siège social : rue Vivienne, 11, et rue Colbert, 2, Paris. Chantier de la Rotonde, rue de la Gare, à Aubervilliers (Seine). *On y a apposé, au timbre mobile:* Nouvelle raison sociale depuis le 2 mars 1887 : Société de Magasinage et de Crédit.]

[Paris.]

22 mars 1887.

Mon cher papa,

Employé depuis hier matin, 21 mars. M. Houbrègue, président, a été très affable. Il me gardera, j'en suis persuadé, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque chose de mieux. Je vais au bureau à 9 heures. Une heure et demie pour déjeuner. Je sors le soir à 6 heures. Je suis chargé de mettre au net le journal quotidien, et je fais de la ronde toute la journée. Maurice rira bien. M. Houbrègue m'a affirmé qu'en m'appliquant j'aurai une écriture aussi bonne que celle de Maurice. En attendant, mes pages sont piteuses. Puisqu'on s'en contente...

Je ne sais pas au juste ce que c'est que cette société. Les bureaux produisent un excellent effet.

Voilà, mon cher papa, le premier pas accompli. Je me ferai à ma nouvelle existence comme à n'importe quelle autre. C'est une chétive place, mais, d'après ce qu'on m'a dit, c'est miracle que je l'aie obtenue. Certainement, ce serait plutôt l'affaire de Maurice. Mais qu'il se dépêche d'entrer aux Chemins de fer de l'Etat, car je ne vois rien autour de moi, pour le moment, qui puisse lui être offert. On m'a parlé pour lui de choses si vagues qu'il est inutile que je les répète.

Je suis très bien placé pour aller déjeuner avec toi quand tu viendras à Paris. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer et, dès à présent, je vais chercher à compléter mes 100 francs insuffisants. Ce sera dur.

A SA SŒUR

[Paris.]

[Avril 1887.]

Ma chère Amélie,

Ton petit paquet a reçu un accueil chaleureux. On va se demander par quels prodiges je me gante si bien avec mes 1.200 francs.

Toujours le même, mon petit métier. Le charbon donne. Ils font leurs affaires; je voudrais bien pouvoir en dire autant. Je n'ai encore rien trouvé pour Maurice.

Rien de plus nouveau que le crime de la rue Montaigne, qui commence à vieillir un peu. Je vais finir par perdre complètement de vue le journalisme. Impossible de m'en occuper d'une façon sérieuse, et, quand je pense à l'avenir, je me demande si jamais je pourrai sortir de cette impasse. Je prendrai difficilement l'habitude d'avoir perdu ma liberté presque entière. Il m'arrive de n'être pas toujours gai, surtout par des beaux jours comme celui-ci.

A SON PÈRE

[Paris.]

5 avril 1887.

Mon cher papa,

La lettre de M. Fleury est, en somme, très obligeante, et je suis bien disposé, tu peux le croire, à mettre à profit sa bonne volonté. Il est très possible qu'il ait de la répugnance à me recommander à M. Cendre, mais je préfère de beaucoup qu'il m'adresse à M. Tenaille, s'il le peut. Il est certain qu'avec un peu d'exactitude et d'application je deviendrais un employé passable, et je ne doute pas qu'on ne m'augmente bientôt : en réalité, c'est une impasse. Ce travail n'a rien de commun avec mes goûts, et un emploi dans les bureaux administratifs du *Temps* ferait bien mieux mon affaire.

Réponds donc à M. Fleury que je m'en verrais avec grand plaisir l'entrée ouverte, et demande-lui une lettre de recommandation.

Il ne m'a pas été pénible de m'habituer à ce nouveau genre de vie, qui n'est pas fatigant outre-mesure, mais, dans de telles conditions, je ne dois pas compter écrire une seule ligne. Comme je ne veux pas renoncer pour si peu à mes projets, je cherche beaucoup, de mon côté, et je serais très heureux de voir M. Fleury s'en occuper.

La note que m'a envoyée Maurice est entre les mains du président de la Société des Comptables.

Puisque tu me renouvelles ton offre, je pense qu'il me faudra payer 75 francs de loyer le 8, et tu croiras facilement que cela m'est un embarras sérieux. Si donc tu m'envoyais ne serait-ce qu'une cinquantaine de francs à cette époque,

j'irais, avec moins de peine, au bout du mois. L'administration m'a bien alloué 40 francs (elle ne me devait que 36 fr. 63) pour mes onze jours de mars, mais ce n'est que 40 francs qu'écorne fortement le peu que je paie chaque mois pour mon habillement.

En résumé, c'est toujours la même chose : impossible de me passer complètement de ta caisse jusqu'à nouvel ordre. J'espère que, dans un mois ou deux au plus, je serai augmenté. En attendant, ton offre est la bienvenue.

[Paris.]

14 avril 1887.

Mon cher papa,

Je pense que Maurice t'écrit en même temps que moi et te communique ses impressions.

J'ai demandé à M. Fleury une lettre pour M. Tenaille-Saligny. Tâche de voir ce dernier, s'il vient de ton côté. Également pour *Le Temps*, on me promet une autre recommandation, qui pourra avoir son utilité, le moment venu.

Toujours beaucoup de travail, et pas plus d'argent.

Bien à toi.

À SA SŒUR

[Paris.]

14 avril 1887.

Ma chère Amélie,

Tu comprends que l'installation de Maurice m'ait distrait un peu de te répondre. Tu ne t'étonneras pas qu'il soit complètement dérouté, ce qui lui procure l'occasion de me faire des réflexions d'un goût tout à fait spécial. Il ne serait pas fraternel de te les répéter; en voici pourtant une.

Comme, un peu énervé de voir qu'il prenait trop faiblement à cœur sa nouvelle position, je lui disais que chaque situation a ses difficultés, qu'il y a quelques jours il me disait de lui trouver n'importe quoi et qu'en somme j'ai fait ce que j'ai pu, il m'a répondu : "Je ne t'en veux pas." Textuel! En somme, je crois qu'il regrettera beaucoup Chitry. C'est ce qui perce le plus dans sa conversation un peu concise. Il a une position que pouvait, seul, lui trouver

le hasard, une position d'avenir (on m'a affirmé qu'en payant de sa personne il pourrait, un jour, se faire, dans cette maison, une dizaine de mille francs), mais, pour le moment, il ne voit que sa vie de Chitry. La pudeur, plus que son intérêt, l'empêchera d'y retourner. Naturellement, il ne sait rien des difficultés de Paris. Il s'imagine que, lâché cela, il trouvera facilement, et va même jusqu'à dire que son directeur a plus besoin de lui que lui de son directeur. En somme, il est plus qu'étonnant, et, comme je ne suis pas d'une souplesse exagérée, je le lui dis peut-être un peu haut. Espérons que cela s'arrangera. J'avais une peur, ces jours-ci!... Mais sa timidité l'a peut-être servi.

Déchire cette lettre. Je ne devrais pas t'écrire de ces choses, mais cela me soulage un peu. Que papa ne se doute même pas de ces petits ennuis, que l'humeur de Maurice fait seule naître! Car je te répète qu'en réalité c'est une bonne fortune pour lui, qui ne s'en doute pas, une trouvaille qui m'étonne encore.

Comme il habite loin de moi, nous ne pourrons pas nous voir souvent. D'ailleurs, il est installé chez un marchand de vins, en attendant, dit-il, mais je crois bien qu'il y restera.

Moi, ma chère sœur, je me donne toujours un mal pour sortir de mon impasse! Je dors à peu près sept heures par nuit; le reste du temps, je maigris : c'est ce dont je m'aperçois le plus clairement. Mais j'arriverai, c'est sûr.

Bien à toi. Bonjour à Albert. Embrasse Jane. Je t'enverrai ma revue demain ou après-demain.

A SON PÈRE

[Paris.]

[Mai (?) 1887.]

Mon cher papa,

Je te remercie de ta démarche auprès de M. Tenaille, mais il a dû mal comprendre ce que tu lui demandais. Je ne songe pas un instant à entrer dans la *rédaction* du *Temps*: il s'agit des bureaux *administratifs* seulement, ce qui n'est pas la même chose. De mon côté, j'ai fait des démarches en

ce sens. Je commence à me morfondre un peu dans ma boîte à charbon.

J'ai écrit à M. Fleury, qui ne m'a pas répondu. Comme tu dois venir vers le 7, nous reparlerons de tout cela avant ma visite à M. Tenaille.

Nous allons sortir un peu Maurice, M. Péchery et moi. A bientôt.

A SA SŒUR

[Paris.]

28 mai 1887.

Merci, ma chère Amélie, de ne pas avoir attendu ton tour pour m'écrire. Je suis, en effet, très occupé, mais, la véritable raison de ma paresse, c'est d'avoir à répéter toujours les mêmes choses attristantes. Je comptais, ce mois-ci, sur une petite compensation de 25 francs, mais M. Houlbrègue, le directeur du bureau, m'a fait entendre, très poliment, d'ailleurs, et d'une façon normande, que, ma présence n'étant plus nécessaire, je devrais me pouvoir ailleurs avant la fin de juin. Le fait est que, les travaux étant mis au courant, je serais inutile, du moins pendant l'été. Je ne me faisais pas d'illusion sur la durée d'une situation qui ne me plaisait qu'à demi, mais c'est toujours désagréable de s'entendre dire de ces choses, même avec urbanité. J'ai donc un mois devant moi, et la faculté de faire des courses tant qu'il me plaira : il me faut tout recommencer.

Je me garde bien de le dire à Maurice, qui, s'il me savait aussi peu solide à Paris, serait capable de filer à Chitry. Ce cher frère a tenu à papa, lors de son dernier voyage, des raisonnements stupéfiants. Papa est reparti avec une bien mauvaise impression, et ce qui m'arrive n'est pas fait pour le rassurer. Je te prie donc de le lui taire jusqu'à nouvel ordre.

Cependant Maurice n'a pas l'air de trop s'ennuyer chez moi. Tous les dimanches, dès 9 heures du matin, il arrive. On le reçoit simplement. Il est à son aise. Je le présente le plus possible. On s'accorde à trouver qu'il n'est pas bavard : c'est d'ailleurs la seule réflexion qu'il provoque. M^{me} Galbrun, femme de M. Galbrun qui lui a trouvé sa place, après

avoir fait des prodiges pour en tirer une parole, a fini par lui demander de quel pays il est. En somme, ce côté est amusant.

Il est probable qu'on le fera entrer à la Société des Comptables, mais il met une lenteur navrante à faire ce qu'on lui demande. Je ne lui parle jamais de sa position, le moindre entretien à ce sujet tournant aussitôt à l'aigre. C'est dur, de l'acclimater, et je ne sais pas encore à quoi m'en tenir.

Albert avait raison. J'étais en effet au *Français* le soir du fameux incendie. L'Opéra-Comique donne très difficilement des billets : je n'ai donc pas grande chance de m'y trouver, mais, si pareille catastrophe arrivait au *Français*, il est sûr que j'en serais. Après tout, ce sont là des détails dont il est bien inutile de se préoccuper à l'avance, des accidents de ce genre étant inévitables. C'est épouvantable, mais les récriminations après coup sont un peu ridicules, et pas généreuses. On prétend autour de moi qu'on n'a peut-être découvert encore que la moitié des victimes.

J'ai été voir, ce matin, notre sénateur, M. Tenaillet-Saligny. J'y retourne demain. On m'a prévenu qu'il allait me promettre beaucoup pour ne rien tenir. Je suis fixé. Vieille habitude de faire des démarches : je m'en passerais difficilement. J'ai également ressuscité la vieille histoire de l'Algérie. La demande est faite. On m'a fait appeler. Les notes sont prises. Du train dont on va, je suis sûr d'arriver à Alger après 89 ! Malgré tout, j'entends des gens me dire : " Comment se fait-il qu'avec votre intelligence?... Un jour, vous roulerez sur l'or. " Imbéciles !

Je ne t'envoie pas ma revue mensuelle. Depuis le 1^{er} janvier il en a paru un numéro : c'est " annuelle ", qu'on devrait dire. D'ailleurs, en ce moment, peu importent la revue et les Lettres.

Rien de la gare de l'Est.

Je me présente comme un aventurier qui ne sait pas ce qu'il veut, ni où il va. Je voudrais bien avoir beaucoup de rentes, et puis beaucoup de talent, et puis... Ce que j'ai bien compris mon avenir, tout de même !

A SON PÈRE

[Paris.]

[Juin 1887.]

Mon cher papa,

Je viens de prendre le café avec MM. Lion et Henry Maret, du *Radical*, chez Brébant. Je devais y déjeuner, mais, pour un motif sans importance, je n'y suis allé que vers une heure. M. Maret a été ce qu'il devait être, me voyant pour la première fois. Il va peut-être me donner quelques petits travaux à faire; étant membre, et même rapporteur, je crois, de la Commission des Beaux-Arts, il trouvera là de quoi m'occuper un peu. Je te dirai plus tard quelle serait la combinaison entre M. Lion et moi, et je peux avoir d'ici à quelques jours du nouveau à t'annoncer. En tout cas, je ne perds ni mon temps, ni mon courage.

Bien à toi. Je vais dîner ce soir avec Maurice.

[Paris.]

Le 8 [juin?] 1887.

Mon cher papa,

Je viens de déjeuner aujourd'hui avec M. Lion. Je crois que c'est ce que j'ai fait de mieux depuis que je suis à Paris. Nous avons fait une foule de projets, dont quelques-uns sérieux. Inutile de te donner des détails. Dans quelques jours je t'avertirai, s'il y a un pas de fait. Je dois le revoir samedi soir.

[Paris.]

Le 24 juin 1887.

Mon cher papa,

J'ai vu déjà quatre fois M. Lion. Je le revois ce soir. J'ai été présenté à M^{me} Lion. J'ai rappelé ma visite au souvenir de M. Tenaille, qui d'ailleurs reste coi. Voilà le bilan. J'espère toujours je ne sais quoi. A vrai dire, la présente n'est pas précisément pour te donner ces détails.

Voici au juste. Je trouve que tu tardes à venir nous voir, ce qui est fâcheux, et je n'ai pas un sou depuis un long temps, ce qui est toujours un peu pénible. Si, donc, tu trou-

vais dans ton tiroir un billet de 50 francs, je me verrais une fois de plus ton obligé, sans répugnance.

Maurice qui me paraît, je ne sais comment, cousu d'or, me ferait bien ses offres de service, mais, comme il faudrait tôt ou tard le lui rendre, je préfère ne pas attendre ton prochain voyage.

[Paris.]

27 juin 1887.

Mon cher papa,

Merci pour tes 50 francs. J'ai déjeuné avec M. Métour, qui reprend en main mon projet d'Algérie. Je continue mes démarches, et je verrai aujourd'hui ou demain M. Lion. Sous peu je saurai à quoi m'en tenir. Si rien ne vient de ce côté, je pousserai plus activement M. Tenaille, mais c'est plus difficile.

Maurice a l'air d'adopter définitivement Paris.

Bien à toi.

[Paris.]

[1^{er} (?) juillet.]

Mon cher papa,

Je t'ai raconté les démarches que j'ai faites avec M. Lion. Ce que je ne t'avais pas dit, c'est que je savais depuis un mois que le 1^{er} juillet je me trouverais sans emploi. Maintenant que le mal est réparé, autant vaut que je te mette au courant.

Je suis allé revoir M. Lion aujourd'hui, et je lui ai demandé quelle impression M. Maret a eue de moi.

— Bonne, m'a-t-il dit, et je suis persuadé que dans quelques jours il vous occupera.

— Mais en attendant?

— En attendant vous êtes attaché à ma maison avec la modeste somme de 100 francs par mois. Sous ce rapport, rien n'est donc changé à votre situation, mais vous aurez tout le temps de vous occuper de M. Maret, car je n'aurai à vous faire faire que de tout petits travaux. C'est une tranquillité que je vous donne, voilà tout. Cherchons mieux ensemble.

Je pourrai t'expliquer de bien des façons mon départ des Magasins Généraux, mais je crois que la vraie raison a été le désir que le directeur avait de me remplacer par un malheureux père de famille qu'il connaît particulièrement.

Voilà les événements. Dans mon embarras, j'ai un peu de chance. A M. Maret, maintenant.

[Paris.]

[Juillet 1887.]

Mon cher papa,

Je viens de chez M. et M^{me} Lion, et j'ai le plaisir de t'annoncer que j'ai enfin une assez bonne position. Pour des raisons spéciales, M. Lion retire ses trois fils du lycée et me les confie trois heures par jour, de neuf heures du matin à midi. J'ai leur éducation complète à diriger, et je reçois pour mes bons offices 175 francs par mois. Il ne faut pas s'y tromper : ce sera très absorbant pour moi, car cela me demandera une foule de préparations qui doubleront au moins les trois heures passées avec eux, à Passy; mais je suis fort heureux de ce changement de situation. C'est très important, puisque les fils de M. Lion sont très jeunes. C'est ma tranquillité assurée.

Je commence demain matin. Voilà un résultat sur lequel je ne comptais pas. C'est encore à toi que je le dois, car ta conversation avec M. Lion avait fait son chemin, paraît-il.

Naturellement, il n'est plus question de la Tunisie,

Je pense que tout ira bien et que cette position ne pourra que s'améliorer.

[Paris.]

24 juillet [1887].

Mon cher papa,

Hier, j'ai parlé à M. Lion de M. Maret. Je voulais savoir à quoi m'en tenir. J'ai une petite affaire en train, assez importante, et qui va m'absorber au moins tout le mois d'août, mais je ne voulais pas, en m'y adonnant, rendre inutiles les promesses de M. Maret. M. Lion est allé aussitôt lui demander ce qu'il avait décidé à mon égard; M. Maret

a répondu que ma situation le préoccupe, que rien n'est changé de ses intentions, mais que, par malheur, il n'a rien à me donner pour l'instant, qu'il est très heureux de savoir que je vais être occupé au mois d'août, et qu'il me préviendra au premier travail sérieux qu'il aura à me donner.

De ce côté, donc, rien de nouveau.

J'ai dit à M. Lion que mon mois d'août est assuré et qu'à la fin de ce mois je ne serai plus à sa charge, car c'est une véritable sinécure qu'il m'a donnée là. Après, je la retrouverai peut-être.

Voici mon affaire. Le 3 août, je vais aux bains de mer, à Barfleur, passer une vingtaine de jours, voyage complet payé, et je fais un petit travail pour ce monsieur, qui a trouvé à Maurice son emploi. Travail également payé, bien entendu. Si tu viens à Paris avant le 20 août, il est donc probable que tu ne me trouveras pas.

Je trouve plus que sages les conseils que tu donnes à Maurice. Je ne vois rien de mon côté, et il ne doit pas plus que moi voir ce qui remplacerait l'emploi qu'il perdrait en agissant comme il prétend. Nous avons déjeuné ensemble ce matin. Il me prie de parler à M. Lion, mais il n'y a là absolument rien à faire.

Bonne santé.

A SA SŒUR

[Paris.]

[Fin juillet 1887.]

Ma chère Amélie,

Le 3 août, je pars pour Barfleur, aux bains de mer. Oui, rien que ça : aux bains de mer ! Et encore, je me fais payer mon voyage, en entier ! Je me mets bien, absolument. Je dois cela à un excellent homme et, j'ose dire, à une charmante dame, qui te ressemble beaucoup. Je vais faire un petit travail pour ce monsieur, le même qui a placé Maurice. Travail payé, bien entendu, et assez gentiment, encore.

On a dû te dire à Chitry par quelles aventures je suis arrivé à me soutenir. Mes affaires sont encore bien embrouillées, ma chère sœur. C'est une éclaircie, après laquelle il me faudra retomber dans mon existence inquiète,

mais je m'en voudrais de me tourmenter d'une manière exagérée. Le bonheur est affaire d'énergie et de volonté. J'aurai là, je crois, un joli petit mois d'août. Gare au réveil!

Quand je repasse tout ce que j'ai fait jusqu'ici, je ne peux m'empêcher de me trouver d'un dissolu qui me divertit presque. Il n'y a que les fous qui ont peur, et les sots. Je continuerai comme j'ai fait. Tes souhaits me préservent.

Barfleur étant une plage assez coquette, crois-tu qu'une ou deux petites cravates, molles, petites lavallières aux fines teintes, et une paire de gants?... Est-ce que j'abuse? Mais quels bons gants tu m'envoies, ma sœur! Toujours 7 1/4. Si je suis indiscret, ne me gronde pas. Sinon, envoie vite. Je dirai, pour ton renom, que tout cela vient de toi.

Maurice commence à adopter Paris. Je le présente, je le mène en des parties de campagne, et voilà qu'on le trouve drôle, mais il s'obstine à vouloir parler carrément, à la fin de chaque mois, d'ailleurs, à son directeur, ce qui inquiète papa. Chitry le tente, malgré ses efforts et les miens réunis. Peut-être ira-t-il en septembre.

Bien à toi.

[Paris.]

[Fin juillet 1887.]

Ma chère Amélie,

Avec toi, il n'y a toujours qu'à parler : c'est amusant. Enfin, je compte sur un effet!...

Le petit travail (petit est modeste, car, en réalité, je sens l'effroi qui me gagne) que je vais faire, est un volume sur l'ameublement, bien entendu sans le signer, et pour le compte d'un autre. Si, plus tard, tu as besoin de conseils pour te meubler de façon Renaissance ou Louis XV... Mais c'est d'une difficulté!

Je t'enverrai l'impression que m'aura faite la mer, dès notre mise en présence.

Il fait une température écrasante.

Bien à toi, et merci.

A SON PÈRE

[Barfleur.]

[Août 1887.]

Mon cher papa,

Je suis, comme tu le penses, au bord de la mer où je travaille un peu et m'amuse beaucoup. Je rentrerai à Paris dans les derniers jours de ce mois, vers le 29. Je t'envoie mon adresse, dans le cas où tu aurais quelque chose à m'écrire.

Maurice devait parler à M. Lanterne le jour de mon départ. S'il l'a fait, tu dois connaître le résultat.

Au revoir, et j'espère bien que mon arrivée à Paris ne précédera pas de beaucoup la tienne.

J. Renard, maison Jules Alix. Barfleur (Manche).

A SON FRÈRE

[Barfleur.]

[Août 1887.]

Mon cher Maurice,

Je t'écris d'une fenêtre d'où je domine la mer. Je ne perds pas un instant, et, vraiment, c'est un bon voyage que j'ai fait là. Je mange comme quatre, et, quand j'ai trop mangé, je vais faire un petit tour en pleine mer et je vomis consciencieusement, sans trop de souffrance, d'ailleurs. Quelquefois cela ne me fait rien.

Nous tirons des mouettes, un oiseau autrement difficile à tuer qu'une perdrix.

Je vais aller passer une nuit en pleine mer, à la pêche.

Nous nous baignons. Inutile de faire un mouvement pour nager, impossible d'enfoncer.

Je deviens loup de mer. Les marins m'offrent des chiques.

Enfin, tout va bien. Et toi, as-tu du nouveau?

[Barfleur.]

[Août 1887.]

Mon cher Maurice,

Je regrette beaucoup ce qui t'arrive, mais, naturellement, je n'ai rien à te dire. Tu ferais mieux de ne pas m'attendre pour aller voir M. Lion. Puisque le sort en est jeté, le raisonnable est assurément de te débrouiller le plus vite possible.

Je viens de passer dix-huit heures en mer, dont une grande partie la nuit, et je ne tiens plus debout. Je suis noir comme un Peau-Rouge.

Notre rentrée est toujours fixée à la fin de ce mois.

Annonce-moi bien vite que tu as quelque chose en vue. Tu ferais bien d'attendre pour prévenir papa. Ces choses-là sont beaucoup moins désagréables à dire et à entendre quand elles sont passées.

Je te quitte pour dormir un peu.

Il y a, en ce moment, un petit coup de vent en mer du plus agréable effet.

A SA SŒUR

[*Barfleur.*]

[*Août 1887.*]

Ma chère Amélie,

Je suis au bord de la mer, où tout est nouveau pour moi et où, vraiment, je chercherais en vain un motif d'ennui. Je rentrerai à Paris le 28 ou le 29. La plage est presque déserte. Tout se passe à peu près en famille, et c'est une chose reposante que cet abandon et ce laisser-aller.

Pas un jour de mauvais temps, ce qui ne m'a pas empêché, dans mes fréquentes promenades en mer, d'avoir le mal fameux.

Tout le monde ici est très bien pour moi, et, si je ne travaillais pas un peu, le matin, j'éprouverais une sorte de honte à me faire héberger ainsi.

Chaque soir, c'est une nouvelle promenade, et on prend à cœur de m'épargner toute dépense. Que sera la fin ?

J'apprends à nager à une jeune fille; d'ailleurs, rien de dangereux.

A SON PÈRE

[*Barfleur.*]

[*Août 1887.*]

Mon cher papa,

Je rentre lundi à Paris. Mes affaires vont encore à peu près, et, à moins d'un revirement, je n'ai pas grande inquiétude. Un tas de choses sont en train. Quelques-unes aboutiront, je pense. En tout cas, je ne manque pas encore d'argent.

Te verra-t-on bientôt?

Mon congé a été excellent, et je me porte mieux que jamais.

A SA SŒUR

[Paris.]

[Septembre 1887.]

Triple paresseux, sans doute, mais j'ai été un peu indisposé, et puis, c'est la morte-saison des nouvelles, et voilà le refrain : rien à dire.

Cependant, les places toutes cuites tombent dans les bras de Maurice qui, encore, se donne tout juste la peine de les tendre.

J'ai vu à Barfleur une petite fille qui ressemble bien à Jane. Depuis qu'elle est au monde son doigt est entré dans sa bouche, et il n'en sort que rarement, pour les grandes circonstances. Elle prétendait passer, le soir, dans des *avenues* de crapauds. On n'est drôle que petit. Il me prend des idées de père de famille.

Bonjour.

[Paris.]

[Septembre 1887.]

Ma chère Amélie,

Depuis quelque temps je mène une vie de contemplatif avec un "ouf" de poitrine sur l'achèvement du volume, aussitôt mort que né, — le pauvre! — dont il t'a été parlé, et un "Qu'est-ce que je vais faire, maintenant?" indéfiniment prolongé.

En somme, ne suis-je pas un journaliste, c'est-à-dire un homme de lettres à la journée, qui ferait son Lundi toute la semaine?

Si Albert avait un livre à me demander sur les rubans...

Tu dois savoir que Maurice, après des somnolences de morphiné et des bouts de raisonnements à endormir un mal de dents, s'est décidé à ne pas refuser les offres de M. Lion et à remettre un peu son projet de s'arabiser. Enfin,

il est à Chitry, son paradis, c'est certain. Un conseil prudent : n'insiste pas pour qu'il aille à Saint-Etienne. Pour retarder son retour à Paris, il ferait le tour du monde en passant par les pôles.

Comme il n'est pas ici, je puis le dire à la face de son dos : pour lui, il n'y a que Chitry. L'emploi rêvé de sa vie est à Chitry. Les autres emplois " pour de vrai " qu'il pourra occuper ne seront jamais que les congés ennuyeux de cet emploi-là.

Papa m'a paru quitter Paris très las, très dégoûté. Le fait est que ses deux fils lui ménagent joliment la satisfaction. Pour ma part, chaque fois que je songe aux autres, je m'aperçois que je ne pense qu'à moi, et, chose réjouissante, mon égoïsme ne me sert à rien.

Ainsi vont tes frères.

Ah! si tu me trouvais une femme bien riche, je deviendrais un bien bon garçon.

Mais il va me falloir rentrer encore dans un bureau, et coller pour 100 francs par mois de timbres sur des lettres, et mettre des adresses, et copier, et mener une vie d'imbécile, quoi! Si, encore j'y arrive! Et, avec cela, me portant bien, comme un préjugé, et doué d'une longévité, c'est sûr, à mourir d'ennui!

Tout va-t-il bien? Tant mieux. Au plaisir.

[Paris]

7 octobre [1887.]

Rien toujours. Nous sommes ainsi toute une légion de chercheurs de noms et de sous dans la gloire, cette eau trouble. J'ai pris avec effort une décision qui me repose : j'attends au lit; car mon lit a des rideaux roses, étoilé de trous par où je vois, en regardant le ciel, de larges taches d'azur et des paillettes de pluie, rigides et grises.

Toute la journée, je reçois des jeunes gens, des désœuvrés. L'esprit fatigué, les bras pendants, nous causons, nous bâillons, nous fumons.

On vient faire ma chambre. Je te quitte.

A SON PÈRE

[Paris.]

[Décembre 1887.]

Mon cher papa,

Me voilà dans un de ces embarras fréquents dont on ne sait pas trop par quels procédés sortir. J'ai passé toute mon année à écrire, à demander. Résultat définitif : promesses vagues comme celle que je reçois encore aujourd'hui. J'avoue qu'il me faut une certaine audace pour me tourner une fois de plus de ton côté ; cependant, après avoir longtemps hésité, je ne peux pas jeter le tout, manche et cognée, sans me risquer un peu. Après t'avoir affirmé tant de fois que je voulais désormais me suffire à moi-même, je viens encore te demander 200 francs.

Je ne te crie pas que ce sont les derniers, tu ne me croirais probablement pas, mais ma conviction est que ce sont les derniers, et pour bien des motifs. D'ailleurs, voici l'emploi de ces 200 francs.

Dettes payées (l'ennui m'a fait faire de mauvais calculs, et j'en subis immédiatement les conséquences), il me restera 60 ou 70 francs, de quoi vivre dix ou quinze jours. Ou j'emporterai la place en vue, et alors je n'aurai plus qu'à te remercier bien sincèrement, ou je serai une fois de plus éconduit, et alors je prendrai un parti extrême, comme celui de demander à l'enseignement en province, et surtout à l'étranger, des avantages auxquels me donne droit mon titre de bachelier. Dans les deux cas, nos comptes seront arrêtés net, et c'est pour le moment le plus grand de mes soucis.

J'ai réfléchi longuement et je supporterai tout, persuadé que toute situation en dehors de mes désirs ne sera qu'un retard plus ou moins long apporté à leur réalisation.

Il n'y a de cas imprévu que celui où tu ne pourrais pas me donner 200 francs ; je serai véritablement gêné.

J'ai passé une bien triste année. Je t'affirme que depuis deux ou trois mois je ne suis pas gai du tout, et, si je n'étais pas si grand, comme on dit, je me laisserais totalement abattre. Il n'y a pas à dire : rien ne m'a réussi, et j'ai donné toute la mesure de ce que je peux faire. A la fin, il ne man-

quera pas de bons amis pour me trouver ridicule et fort peu intéressant, et je n'aurai pas le droit de me plaindre.

Réponds-moi aussitôt que tu le pourras. J'espère aller vous voir quelque jour un peu plus fier que je ne le suis maintenant, où tout me semble bien noir. C'est dur, le moment où l'on commence à croire qu'on n'est peut-être capable de rien.

A SA SŒUR

[Paris].

1^{er} janvier 1888.

Ma chère Amélie,

Je suis seul aujourd'hui, et ta lettre m'a fait bien plaisir. Les bêtises du cœur sont encore ce qu'on a imaginé de plus spirituel. Je ne suis pas le moins du monde sceptique, et je regrette beaucoup que mon rôle d'homme profond m'oblige à le paraître.

Tu fais bien de me souhaiter une bonne année. Je ne sais pas où je vais, et j'ai peur de me dépenser encore longtemps en activité vaine. J'ai fait pour M. Lion quelques travaux, fort peu importants, c'est vrai, mais je dois dire que le paiement est proportionnel. M. Lion a même oublié d'aborder la question ce mois-ci. Hier soir, j'étais sans un sou et j'ai dû emprunter à Maurice. Il m'en a coûté, mais on prend difficilement l'habitude de dîner avec des confitures et deux sous de pain.

En somme, c'est toujours la misère, mais j'ai la grande satisfaction de rester chez moi et de me consoler avec mes chères niaiseries. J'ai achevé hier soir la moitié d'un roman, un vrai roman, avec des personnages que je prends au sérieux, que j'aime, et d'ont l'intimité m'est précieuse. Avec ce système, je trouve la vie très douce, et je me compose des affections sincères qui ne me trompent pas. Je passe là de bonnes heures. Tu es mère : tu dois savoir ce que c'est. Ce roman n'aura peut-être pas plus de vie que tout ce que j'ai tenté, mais, quand il ne me donnerait que l'innocente joie de l'écrire, je serais satisfait. J'en ai encore pour un mois ou deux.

Inutile de te dire que tous les huit jours, je dois être le

secrétaire d'un nouveau grand personnage. Je m'illusionne huit jours complets. Cela fait plaisir aux relations et les console du mal qu'elles se donnent gratuitement.

Ça et là, de petites intrigues peu méchantes et d'où je sors comme d'un bain délassant.

Tout compte fait, je n'ai pas trop à me plaindre. Je me dis de temps en temps que j'ai beaucoup d'avenir, et c'est à peu près aussi bon, cette certitude morale qu'une réalité. La vérité, c'est le rêve.

Je dîne presque tous les dimanches chez M. Galbrun. A part cela, j'ai rompu avec le monde, et je me félicite de substituer peu à peu, sans arrière-pensée, avec un parfait contentement, aux vilaines gens les beaux livres.

Je vous embrasse et vous souhaite le paradis terrestre. Des gants? Ma foi, quand tu voudras.

A SON PÈRE

[Paris.]

3 janvier 1888.

Mon cher papa,

Malgré tes opinions sur la valeur d'une lettre, tu dois trouver que je t'écris rarement. C'est qu'il m'a fallu, ces derniers temps, regarder jusqu'à l'achat d'un timbre. Je n'exagère pas. Le mois de décembre a été spécialement dur. Il m'a habitué aux confitures sur le pain. M. Lion m'avait donné 100 francs le 30 novembre. Tu te rends compte, n'est-ce pas? qu'on ne va pas bien loin avec cela. Hier, il m'a remis 150 francs : c'est mieux, et, s'il se propose de me payer sur ce pied, je serai à peu près tranquille. Le travail que je fais pour lui est irrégulier et de peu d'importance, son affaire de Tunisie n'étant pas encore lancée.

Avec 150 francs je marcherai, mais je suis un peu en retard, et je voudrai bien me débarrasser de cet ennui. Je pourrai entortiller ma requête dans une foule d'explications : j'aime mieux te demander simplement si tu ne peux pas m'aider à payer mon loyer pour le 8 de ce mois. Il est de 75 francs : peux-tu m'en envoyer 50?

Par moments, je perds patience. Je ne veux pas te faire

le compte de mes insuccès, mais je ne suis décidément pas un homme de chance.

J'ai mis à profit la liberté que M. Lion m'a laissée; si toutefois on peut appeler cela un profit. J'ai à moitié achevé un roman que M^{me} Lion m'a promis de présenter. Je réussirai peut-être cette fois. On ne sait pas. Je te demande à ce propos un autre service, mais celui-ci, moins pénible à rendre. Tu as la collection de *La Nièvre Républicaine*. Peux-tu passer une heure à trier les numéros qui contiennent des lettres écrit en *patois*, morvandiau ou autre? Ils me seraient d'une grande utilité. Tu me les enverrais aussitôt. Je pense avoir terminé mon roman dans deux mois, au plus tard.

M. Lion, tu dois le savoir, m'a parlé de m'envoyer en Tunisie. C'est encore très vague. Je cherche toujours ailleurs, bien entendu.

[Paris.]

8 février 1888.

Mon cher papa,

A part quelques inévitables contre-temps, tout va bien. Je dîne tous les soirs chez ces dames. Naturellement, je suis tenu à quelques dépenses. Je crois que tu me rendras service en m'envoyant prochainement un billet de 100 francs provisoire. Tu ne doutes pas que je ne te demanderai que le plus petit sacrifice possible, dans cette circonstance définitive.

A SA SŒUR

[Paris]

[Février 1888.]

Combien est pardonnable cette correspondance irrégulière si l'on songe à des tas de raisons, toutes très bonnes.

Maurice, souffrant d'un mal de gorge, est couché dans mon lit depuis neuf jours, avale deux litres et demi de lait par vingt-quatre heures, des pots de guimauve, des plats de miel, des tonnes de bouillon, après quoi il se lèvera très bien portant, dans quatre ou cinq jours sans aucun doute.

Mon volume terminé est entre les mains de l'auteur

honoraire et paraîtra un jour ou l'autre, peu importe. N'en parlons plus. Je cherche.

J'ai fait, ce mois-ci, deux petits voyages qui m'ont rapporté 15 francs. C'est toujours autant, pour un mois. J'aurais tort de me plaindre.

Je cherche toujours. Soudain, je trouverai.

J'ai une petite fiancée à peu près de l'âge de Jane. Tu vois que l'avenir me sourit.

[Paris.]

18 février 1888.

A SON PÈRE

Cher papa,

Je t'avais parlé un peu en l'air d'un mariage possible. J'ai fait ma demande hier, 17 février. J'ai été agréé, et, à moins d'incident toujours à prévoir, je me marierai en août ou en septembre. Une question d'appartement fait ainsi reculer la date. Je crois que la jeune fille sera une excellente femme d'intérieur.

A ton prochain — très prochain, je l'espère — voyage à Paris, tu jugeras par toi-même.

Je connais tes idées sur le mariage : ton consentement n'est donc qu'une affaire de forme.

Je pense que M. Lion me portera bientôt à 200 francs.

A bientôt, et bonne santé.

[Paris]

24 février 1888.

Mon cher papa,

Je me marierai dans la première quinzaine de mai. Outre qu'il est bienséant que tu fasses la demande en personne, j'aurais bien besoin de causer un peu affaires avec toi.

Si tu ne peux venir tout de suite, écris-le moi; je ferai la demande par je ne sais trop qui, et j'attendrais plus patiemment ton arrivée.

Bismarck ne m'inquiète pas. Avec de telles peurs, on n'irait pas loin.

[Paris.]

26 février 1888.

Mon cher papa,

Je désire, en effet, que tu viennes tout de suite, c'est-à-dire le plus tôt que tu pourras. Jusqu'ici, j'ai tout fait à mois seul, sans intermédiaires; mais, malgré la confiance qu'on a en moi, on serait bien aise de te connaître. C'est très naturel.

Tes craintes au sujet de la demande, tu peux les bannir. C'est ta présence qui est en question, et non ton éloquence. Outre que M^{me} Morneau est une femme simple et timide, tu t'es trouvé vraiment dans des situations plus pénibles que celle-là.

M. Lion sera un de mes témoins. Je compte donc sur toi pour bientôt. Préviens-moi du jour de ton arrivée.

Paris.

27 mars 1888.

Mon cher papa,

J'ai demandé à M. Hérisson à quelle heure il pourrait me recevoir, j'attends sa réponse.

Naturellement, mes dépenses s'accroissent. J'ai prié M. Lion de me remettre le montant du mois de mars.

Il m'a donné 175 francs, et je suis un peu surpris de cette persistance à ne pas m'augmenter.

Je vais offrir une bague ces jours-ci. On me dit de toutes parts que je suis en retard. Je prévois qu'il me faudra avoir prochainement recours à ta bourse pour subvenir aux frais journaliers.

Ces dames font leurs emplettes, et tout va bien.

24, rue Tronchet,
Hôtel des Etrangers. Paris.

Paris.

31 mars 1888.

Mon cher papa,

Je viens de m'occuper des cadeaux. Ils se résument à une bague passable et à quelques bibelots insignifiants.

Tu m'as fait entendre que tu pourrais disposer de quelques centaines de francs. Envoie-moi le plus tôt possible ce que tu

pourras, et, si tu n'as pas d'argent, dis-moi quand tu en auras. Le mois de M. Lion a déjà disparu, et, par moments, je ne sais trop comment faire.

M. Hérisson ne m'a pas encore répondu.

Je suis, comme tu le penses, très affairé.

Je dois dire que, dans mes dépenses, j'ai déjà payé mon loyer, 47, rue Saint-Placide, 75 francs, et 40 francs pour mon premier mois d'hôtel.

M. Hérisson est peut-être déjà dans la Nièvre.

A SA MÈRE

Paris.

15 avril 1888.

Ma chère maman,

Si je n'ai pas répondu à ta lettre, qui m'a fait grand plaisir, c'est que tous les jours je pensais avoir à te charger d'une petite commission.

Tu voudras bien remettre au curé de Chitry le papier ci-joint. S'il te faisait observer qu'il faut plus d'une publication, tu lui répondras qu'on lui paiera l'autre.

Tu dois savoir que mon mariage est fixé au 28. A Paris on ne se marie pas le jour qu'on veut.

Je te remercie de tes offres d'envoi, mais ces dames ont bien tout ce qu'il faut. Peut-être, quand Amélie sera à Paris, je te demanderai quelque chose.

Ces dames t'envoient leurs amitiés et se promettent bien de faire ta connaissance.

A LÉO D'ORFER

Saint-Etienne.

15 août 1888.

Mon cher d'Orfer,

J'ai encore changé de demeure. Votre prospectus m'arrive ici. Jevous adresse un chèque de 50 francs pour ce pauvre Verlaine. Vous voudrez bien m'en accuser réception.

Puisque vous faites des affaires, à quelles conditions pourriez-vous m'éditer mes infortunées nouvelles et en combien de temps? Je voudrais en réunir 10 ou 12 au plus.

Petit format, genre *Scapin*, par exemple, 50 à 60 exemplaires... Couverture très simple, jolis caractères.

Quel prix? Rendus à domicile. La chose étant faite le plus raisonnablement que vous pourrez. Quant au goût, je m'en rapporte à vous. Réponse très précise. Je compte sur vous.

Votre dévoué.

Saint-Etienne.

17 août 1888.

Mon cher d'Orfer,

Je vous remercie de votre offre, et, avec quelques réserves, je l'accepte. Vous vous méprenez un peu sur mes intentions. Je ne veux pas que cette édition soit une affaire pour moi. Je me résigne à faire imprimer ces quelques nouvelles d'abord parce qu'il m'ennuie de toujours les garder en portefeuille, ensuite parce que je veux les offrir à quelques amis. Je ne me crois pas cinquante amis : donc cinquante exemplaires me suffiront.

En outre, je ne veux pas me lancer dans des frais. Je me ménage pour un ouvrage bien plus important et qui sera pour moi un vrai début.

Donc, tout en ne refusant pas de monter à 250 francs, je vous considérerais comme un *Dieu économique* si vous pouviez persuader à votre imprimeur qu'il peut se contenter de 200 francs. Je vous parle franchement, mais je ne veux pas insister. Ce que vous ferez sera bien fait.

Vous avez l'habitude de faire grand et beau, et je veux du petit et du simple. Je vous répète que ce n'est pour moi qu'une occasion de me débarrasser de papiers gênants; plus tard, nous verrons à être plus larges.

Vous avez trois nouvelles; je vous en adresse cinq, ce qui fera huit. J'y joins le titre, une dédicace, une ligne de réclame pour *Les Roses*, et une Table.

J'ai d'autres nouvelles, mais je ne tiens pas à en mettre plus; huit suffisent. Ce sera votre avis, je crois.

Vous seriez bien aimable de presser l'affaire.

Ecrivez-moi ce que vous avez décidé.

Bien à vous, et merci pour toute la peine.

A ERNEST RAYNAUD

Chitry-les-Mines.

16 octobre 1888,

Mon cher Raynaud,

Je reçois ta plaquette *Chairs Profanes*, en un piteux état, du reste, la poste est littéraire et fouille partout. Je l'ai lue à la hâte, dans une antichambre. Par conséquent, rien à t'en dire de bien précis. Toutefois, je trouve tes soldats très à mon goût, de même tes buveurs, ceux-ci surtout. C'est du Rimbaud français.

Quant au reste... Ah! dame, je vais m'y remettre. Tu m'imposes un travail pénible. Il faut que j'épèle et que je prenne mon dictionnaire pour chercher des mots. Tu sais que je suis un peu primitif et que je recherche spécialement les vers où il n'y a pas de talent, et les tiens en sont pleins, de talent et d'intelligence. Si tu étais là, à côté de moi, il est probable que je te dirais des choses désagréables, mais, comme toute lettre peut aller à la postérité, je me maintiens. Enfin, je voudrais bien causer avec toi. Je ne pourrais te dire maintenant que des choses banales, comme un ennemi des décadents.

Viens donc me voir. Est-ce que tu passes toutes tes journées du dimanche avec des souteneurs? Choisis ton soir et arrive dîner.

Tout en t'écrivant, je te relis. Je cherche *lambyre* : nom scientifique du ver-luisant. Parole d'honneur, je ne savais pas. Enfin, je me propose de t'en dire de raides.

Je voudrais bien voir de ta prose, comment tu manies ça. Envoie-moi donc *le Décadent*. Je te le paierai, si ta rédaction y tient.

Moi, je me recroqueville comme un parchemin. Je lis un peu moins. Je ne fais rien. Je t'adresserai tout de même, quand je saurai ton adresse, une plaquette de prose, des vieilles nouvelles d'avant le régiment, que tu connais en partie et qui m'agaçaient dans mon carton. C'est enfantin. Ce n'est offrible qu'à un affectionné. Quatre ou cinq ans de plus ne nous donnent pas une guigne de talent, mais ça mûrit joliment le goût ou, plutôt, le dégoût.

Au fond, j'ai perdu toute espèce d'ambition littéraire.

Je trouve ça tellement idiot, de publier quelque chose! Mon rêve serait d'économiser assez pour faire tirer mes boniments à *deux* exemplaires, l'un pour moi, l'autre pour n'importe qui.

Une chose m'amuse beaucoup : c'est que tu parles d'Amaryllis, d'Hermès. Ça me dépasse implacablement. Et, à côté, quelles jolies perles! En résumé, tu m'agaces et tu m'intéresses à un égal degré. C'est bête comme tout, ce que je te dis là. Donc, viens dîner un de ces soirs.

D'ailleurs, je crois que des vers ne peuvent être lus, bien lus, que par l'auteur. Tu me les passeras par ton gueuloir, comme dit papa Flaubert.

Voilà que je cite!

A bientôt, n'est-ce pas? Je te félicite, avec une bonne poignée de main de camarade.

A SON PÈRE

Paris

3 novembre 1888.

Mon cher papa,

Nous recevons ton lièvre. Son historique nous a vivement intéressés. J'ai parfois le mal de Chitry, ou, plutôt, de la chasse, car je n'ai pas eu le temps de m'en lasser. Enfin, pas de regrets inutiles!

Nous avons tous nos lièvres. J'espérais lever, ces jours-ci, une augmentation : point! Je trouve la série des procédés de M^{me} Lion un peu humiliante pour moi. Toutefois, je n'ai rien dit, et je reste indécis. Une rupture pourrait naître du moindre mot, et je n'y tiens pas. Cependant, je commence à rabattre un peu de ma gratitude à l'égard de cette famille.

Après tout, on me considère comme un ouvrier, et je dois en être flatté. Libre à moi de me mettre en grève si je ne suis pas content!

A part cela, rien de neuf.

Sincèrement, ton départ a fait un vide.

Merci, et bien à toi.

Paris.

30 décembre 1888.

Mon cher papa,

Une idée nous est venue, en attendant mieux, qui offre ses inconvénients et ses avantages. Je crois que les avantages l'emportent. Ce serait d'aller passer à Chitry le temps nécessaire aux couches de Marinette. Elle sera, de toute façon, mieux soignée. Elle n'aura pas le temps de s'ennuyer, et, moi, j'emporterai du travail. Dans le cas où notre idée ne te serait pas désagréable, nous partirions le plus tôt possible.

A ERNEST RAYNAUD

Chitry.

5 janvier 1889.

Mon cher Raynaud,

Je reçois ton article à la campagne, où nous sommes venus passer le temps nécessaire aux couches de ma femme.

Si tu étais à côté de moi, je te donnerais une bonne poignée de main. Ton petit article m'a fait un grand plaisir. C'est le premier qui ne soit pas banal. Je crois ce que tu me dis de bien, parce que, de mon côté, je ne pourrais dire de toi que des choses que je pense.

Quant au côté ridicule de ma sensiblerie, je le reconnais comme toi, mais j'avoue que j'y tiens un peu et que je garderai cette note-là, que nous avons tous plus ou moins, d'ailleurs. Et puis, le fort d'un bonhomme à peu près consciencieux, c'est de n'avoir pas peur, surtout du ridicule.

■ Nous avons tous en nous un peu de *niaiserie*. Le grand point, selon moi, est, non pas de la combattre, mais de la présenter d'une manière aussi nouvelle que possible.

Assez de justification et de moi.

Bien à toi. Bonjour à Buchotte, et, si tu trouves un moment pour m'écrire, ne le laisse pas passer.

A SA SŒUR

Chitry.

15 janvier 1889.

Ma chère Amélie,

Je n'ai pas aujourd'hui quarante lettres à écrire, ce qui me permet de te souhaiter une bonne fête, une bonne année. Quant au paradis, je le garde pour moi.

Marinette s'est régalé l'œil avec tes rubans toute la matinée. Pendant ce temps, j'étais à la chasse. J'y vais tous les matins. Cela ne m'a encore rapporté qu'un procès et une poule d'eau. Le procès, je ne sais pas ce qu'il me coûtera, mais la poule d'eau était délicieuse.

Si Maurice ne t'écrit pas, c'est qu'il est très occupé à m'écrire. Le voilà pseudo-proprétaire. Ça lui donne de l'ouvrage, mais, pour la première fois qu'il touche des loyers, il n'a pas de chance. Parfois il va, rue du Rocher, se carrer devant un bon feu que lui allume la concierge, usant nos bougies, faussant nos sofas, et se poussant du col. C'est maintenant un garçon très apprécié, lorgné par plus d'une belle-mère, et qui finira par se marier.

Marinette lit *Madame Bovary* avec une conscience!... La conscience d'une âme candide, un peu changée toutefois. Dans une pareille circonstance, le ventre d'une femme est vraiment une chose stupéfiante. A l'observer, il y a beaucoup de trouvailles à faire. C'est tout un monde, et, pour moi, je passe de bonnes heures à le palper, à le retourner, à le considérer dans toutes ses poses, et toujours c'est un émerveillement.

Ah! chères femmes, vous êtes stupéfiantes ! (Encore !)

Marinette a eu un joli mot. Comme je l'encourageais pour le moment à passer, elle m'a répondu : " Ne te tourmente donc pas tant ! Si je souffre, je sais bien que ce n'est pas ta faute ! "

Soyez donc créateur !

A ERNEST RAYNAUD

Chitry.

[Septembre 1889.]

Mon cher ami,

Je ne te répondrai pas point par point : nous n'en finissons pas, mais j'avoue que mon article sur toi n'est pas absolument merveilleux. Il ne dit presque rien de tes vers et parle de choses inutiles. Remarque seulement que je t'y mets au-dessus de Mallarmé. J'explique ma syntaxe, et ce sera fini.

Je lis sur le numéro ta correction : " Il refuse toute forme première infligée par l'hérédité, l'éducation, les lectures, l'acquit, pour une autre plus définitive ". Tu vas voir que ma phrase dit mieux et plus exact que la tienne : " Il refuse toute forme première, pour d'autres définitive, (définitive pour d'autres, si tu aimes mieux,) qu'infligent l'hérédité, l'éducation, nos lectures, notre acquit ".

Elle dit plus exact, parce que c'est précisément la forme définitive, la forme en vogue, qui t'horripile : pour un chercheur, il ne doit pas y avoir de forme définitive. C'est bien ton avis, c'est bien ce que j'ai voulu dire. J'ai dû mal recopier, l'incident est clos.

Quant au monsieur qui a lu *solive* au lieu de *patère*, il a confondu deux morceaux de bois absolument différents et, en outre, faussé Goncourt. Pardonnons-lui.

Je pense bien que tu ne vois dans nos discussions à distance qu'un exercice d'écriture. Ce serait déplorable de penser autrement. Si tu veux, nous passerons un traité où il sera dit que jamais nous n'aurons le droit de nous froisser pour une question littéraire, sous peine d'amende ou de prison. N'en parlons plus. A ton prochain bouquin, je te ferai un article aux pommes. Du moment que tu as retiré le mot " vieux ", " professeur de lettres " ne me chagrine plus. Nous sommes tous professeurs, dogmatiques, puisque nous faisons de la propagande pour nos idées.

Quant à ma première aux Goncourt, je la maintiens. Lis leurs livres historiques, si tu peux. Lis-les : c'est absolument *inouï d'inutilité*. J'excepte toutefois *La Femme au XVIII^e siècle*, qui suffirait amplement.

J'ai enfin reçu l'abonnement du *Faune*. Clos ta bourse. Je trouve le premier numéro très bien, mais le second bien inférieur. Est-ce parce que tu figures au premier et que je figure au second ? A-t-il déjà quelque chose de fêlé, *Le Faune* ?

Je n'ai plus la même confiance que toi dans les journaux de province : je connais trop la province pour ça. J'ai collaboré dans le temps à un journal de Nevers, mais j'ai oublié, depuis, que Nevers était une préfecture : donc, aucune attache de ce côté. D'abord, j'en suis à distance.

Franchement, j'aimerais mieux que tu t'attelles au *Décadent*. Es-tu mieux avec Bajou?

Très juste, ton article sur l'obscurité dans l'art. Je suis avec toi, plus que toi, pour lutter avec des mots clairs contre l'obscurité de l'idée. L'autre effort, l'obscurité dans l'expression, me semble facile et puéril : c'est un trompe-l'œil. Il est facile de donner un avis profond, condensé, par l'enchevêtrement des vocables, toute idée banale pouvant être présentée sous une forme obscure. Une sensation, fût-elle située au plus profond de nous, peut être mise à jour par une intonation juste. Voilà l'art. Suffit.

Ma femme te dit bonjour. Le bébé va bien. Nous rentrons un de ces jours.

En attendant, fais-moi la charité de quelques lettres. Dans la violette jusqu'au cou, on s'embête tout de même un peu.

Bien à toi.

As-tu besoin de copie? Ci-joint des vers réactionnaires. J'ai envie de fonder un *Anti-Décadent*.

A SA SŒUR

Paris.

[Le 10 mars 1890.]

Ma chère Amélie,

Je m'explique très bien le refus qui m'a été fait de mon roman, et, si je n'en suis pas plus fier, je n'en suis pas non plus très malheureux. Notre petite revue (1) va à peu près bien, c'est-à-dire que, dans les hautes sphères, on nous cote d'une manière assez flatteuse. J'y insère ce que je veux, et, à ce titre, je te demanderai peut-être de te fendre d'un abonnement de cent sous. Ça fera du bien à notre caisse, d'ailleurs très régulièrement tenue. Nous avons deux abonnés!!! Un *Belge*, et la fameuse M^{me} Barat, l'intime de Marinette. Ne te trompe pas : être abonné est un honneur. Nous n'acceptons que l'élite. On participe à une œuvre de haute portée, et j'ai déjà, personnellement, refusé une foule d'offres. En ce moment, nous la distribuons, gratis, à Paris, à trois cents intelligences, incontestablement les plus acutes de la ville.

(1) *Le Mercure de France*.

A GEORGES COURTELINE

Paris.

28 janvier 1891.

Vous savez, mon cher confrère, que votre lettre m'a fait un bien grand plaisir. M. Marcel Schwob m'avait appris votre adresse, mais non votre nom et votre talent. Il y a longtemps que je connais l'auteur des étranges *Têtes de bois*, et, bien que j'aie l'air de vous rendre ce que vous me prêtez, je vous avoue toute ma sympathie littéraire pour le mélange de gaîté et de pitié qui vous caractérise. Heureusement, je me rappelle ma boutade sur les *Gens du métier*, et je n'insiste pas, de peur de passer pour un farceur.

J'ai bien adressé mon petit livre à Mendès, mais il en reçoit tant qu'il ne l'a peut-être pas lu. Et puis, je suis tout nouveau-venu et je ne connais presque personne. Si, donc, vous voulez bien rappeler à Mendès que je ne l'ai pas oublié dans ma distribution, je vous en serai fort obligé.

Puisque vous connaissez M. Schwob, voulez-vous vous entraîner l'un l'autre et venir quelque jeudi soir ? En camarades, bien entendu. Je suis presque toujours seul, au plus avec un ou deux amis peu dangereux. Je sais que cela peut être difficile, mais M. Schwob y est déjà arrivé une fois, et, avec un peu de bonne volonté...

Dans tous les cas, mon cher confrère, je serai très heureux si vous voulez bien me compter parmi les amis de votre pensée et me croire désormais tout vôtre.

A MARCEL SCHWOB. (1)

Paris.

[20 février 1891.]

Cher monsieur,

J'envoie ce matin la chronique au *Messenger Français*. Avez-vous reçu le livre de Barrès ? Je lui ai écrit un mot. J'ai lu quelques *Echos*, et j'ai trouvé déjà " un Squelette " et " Sur les dents " *absolument remarquables*. Je vous en reparlerai quand j'aurai tout lu.

(1) Provenant de la collection de M. Edouard Champion.

Ne craignez pas de me faire signe quand vous aurez à passer en revue quelques bureaux de rédaction. Cela m'aguerrit.

Cordialement à vous, et merci d'avoir songé à moi pour *Le Messager*.

A MADAME JULES RENARD
[Lors des 28 jours en août-septembre 1891.]

Cosne.

25 août 1891.

Ma chère chérie,

Voici mon premier mot que je t'écris. Je ne suis encore que caporal ordinaire, mais on vient de m'annoncer, après bien des réclamations de ma part, et des frayeurs, qu'à notre départ en manœuvres je serais bicycliste. Les autres bicyclistes sont partis avec le gros du régiment, sur convocation individuelle.

Je me porte bien et tout va aussi bien que possible. J'ai fait un bon voyage, le cœur gonflé tout de même. Tu as été bien gentille, tu sais. Plusieurs fois, j'ai vu tes larmes déborder. Tu t'es contenue, et je t'en suis reconnaissant. J'avais, moi aussi, pas mal à faire pour me retenir.

Je vais faire couper ma barbe. C'est d'ordonnance. Au revoir, ma chère chérie. Du courage! Plus que 27 jours, ou, plutôt, 25, car nous gagnerons probablement deux jours.

Je retrouve ici pas mal de figures amies, des anciens conditionnels qui ont passé leurs examens d'officiers et sont fiers de leurs nouveaux habits.

Je t'embrasse toute, et les deux grosses joues de ce cher Fantec. Est-il sage? Poignée de main à papa.

[Quelques jours après.]

...J'ai passé la journée à me reposer, tandis que les autres manœuvraient à me faire de la peine. Je suis équipé. Tu rirais si tu voyais mes guêtres. Tout le monde me regarde.

Pendant que j'y pense, ajoute à tes adresses: *Grandes manœuvres du 8^e corps*. Nous partons demain soir. Si ma machine résiste, la campagne sera sans doute pénible, mais

pas désagréable. Il y aura un tel remuement que mes lettres pourront être en retard : ne t'inquiète pas.

[*Lettre timbrée le 2 septembre,
à Châtillon-sur-Seine.*]

... Comptes-tu les jours, ma belle chérie? Je t'écris sur un cul de charrette après m'être lavé la tête dans un seau d'eau. Je pense sans cesse à vous. Je vous vois dans vos petites promenades...

Le 4, Châteauvillain.

... Il fait une pluie épouvantable. Les bicyclistes ont dû renoncer à suivre le régiment, et, pour ma part, j'ai dû porter un moment la mienne sur mon dos. Je me porte bien, mais quelle journée! Si tu voyais ma machine! C'est une masse de boue.

[*Lettre timbrée le 5 septembre à
La Ferté-sur-Aube, Haute-Marne.*]

... Je continue à n'être pas trop malheureux grâce à ma bicyclette qui me permet de faire deux ou trois kilomètres de plus pour manger ou trouver de la paille à coucher. Hier, nous avons eu pas mal de misère, et il m'a fallu, dans une forêt, dans la boue, porter ma bicyclette sur ma tête pendant un demi-kilomètre. Je vous aime, mes deux amours.

Viviers [Aube], jeudi.

[*Lettre timbrée le 10 septembre.*]

Mon chéri, tu es gentille de me donner tous ces détails, et je t'aime parce que nous nous comprenons bien. J'ai fait, ce matin, dans un ruisseau, la toilette que j'ai pu, mais je suis encore dégoûtant. M'embrasserais-tu dans un pareil état ?

Nous nous reposons aujourd'hui, et nous n'aurons plus que cinq jours de manœuvres : 11, 12, 13, 14, 15. Le 16, repos, le 17, grande revue, et, le 18, dislocation des troupes. Nous retournerons à Cosne par le chemin de fer. On nous désarmera tout de suite, et, le 19, au plus tard, le 20, je serai près de toi.

Je commence à en avoir assez, mon pauvre chéri, de cette vie. J'ai dans la bouche une odeur de paille sèche que je ne parviens pas à noyer. Prépare-moi un bon verre d'eau de Botot.

Aujourd'hui, je ne suis pas trop fatigué. Je m'ennuie surtout. Cette vie devient bête, mais ces pauvres hommes sont éreintés. Hier, ils ont marché de 5 heures du matin à 9 heures du soir sans manger. En somme, ton Jules a de la chance.

Raconte-moi les petites affaires de mon gros Fantec. Comme je vous aime, mes deux amours, vous embrasse et ferai tout pour que vous soyez heureux !

Louze-et-Ville-au-Bois. Samedi soir

[*Lettre timbrée le 13 septembre,
à Montier-en-Der, Haute-Marne.*]

Mon cher chéri, je viens de faire une douzaine de kilomètres par un clair de lune, arrêté à chaque instant par les sentinelles étagées. Mon régiment étant dans un pays perdu, j'ai la chance de me trouver dans un trou un peu plus large où un brave homme m'a procuré un lit pour dix sous.

Dimanche [13 septembre.] Ville-sous-la-Ferté.

... J'ai couché cette nuit avec... Noël. Il avait trouvé un lit. Cela m'a remis à neuf, et, comme nous cantonnons encore ce soir ici, je pense m'offrir une seconde nuit excellente.

Aujourd'hui, repos, c'est-à-dire perspective de trotter chercher de la viande pour tous ces hommes, officiers compris, qui meurent de faim. Ils sont tous après mon camarade et moi et n'ordonnent pas, mais prient. Hier, j'ai bien acheté une cinquantaine de livres de viande.

Rappelle-toi que le 18 on nous renvoie. Il ne me restera qu'à régler mes affaires à Cosne. A une demi-journée près, je serai vers toi le 19...

Mardi 15. Saint-Rémy-en-Bouzemont.

... Aujourd'hui est notre dernier jour de manœuvres. Je ne suis pas fatigué, mais énervé, et j'ai parfois quelques petites crampes d'estomac. Cette nuit, j'ai couru par une pluie de déluge et je commence à peine à me sécher; mais la certitude de nous en aller bientôt nous soutient tous...

Cloyes-sur-Marne. Jeudi [17 septembre].

Ma chère chérie, il m'a été impossible de t'écrire hier. Les petits événements du jour et un assez fort mal de tête m'en ont empêché.

En ce moment, tout notre régiment passe la revue. Comme je n'y assiste pas, j'ai fait la grasse matinée dans un lit de foin, sous une couverture où, malgré le froid, je n'ai pas mal dormi. C'est dans la grange d'un vieux bonhomme, instituteur en retraite, qui, dit-il, "a tout de suite vu que je n'étais pas tout le monde". Il me comble de prévenances, et je lui ai promis de lui envoyer mon livre. De là, des prunes et tout ce qu'il nous faut pour manger nos éternelles sardines et fromage. Je commence à en avoir mal au cœur.

Parlons du retour, cher cœur. Les soldats vont revenir. Tout sera fini, et nous n'aurons plus qu'à nous en aller. Ce n'est pas une mince affaire, et, à partir de ce moment, nous sommes tous dans l'indécision. Il est certain qu'on nous embarquera pour Cosne demain vendredi. Le matin ou le soir? Personne n'en sait rien. Ce que je puis t'affirmer, c'est qu'on nous renverra samedi. Sera-ce assez tôt pour que je puisse prendre le train de Nevers qui part à trois heures? Ajoute à cela que le colonel va très probablement me nommer sergent et qu'on sera bien capable de me faire manquer mon train pour que j'arrose mes galons...

A MARCEL SCHWOB

Paris.

28 octobre 1891.

Mon cher ami,

C'est entendu pour Dimanche soir, avec Vallette et Rachilde. N'oubliez pas, et venez un peu de bonne

heure afin que nous causions tous deux avant dîner.

Je vous envoie un *Sourire Pincé*, pour *La Lanterne*, que vous remettrez quand vous pourrez. Ça ne presse pas. J'ai plus confiance que si je l'envoyais moi-même.

Pardon pour la peine, et ne dites pas : " Dieu ! que ce Renard est donc embêtant ! " Je le sais.

A vous.

Paris.

Midi, 5 novembre 1891.

Cher ami,

J'ai été ooligé de décommander Bonnetain et Descaves à cause de la *varicelle* du bébé, qui — bien que très bénigne — interdit l'entrée aux visiteurs ayant enfants. Mais, vous qui ne craignez pas la varicelle, venez donc tout de même.

Ma nouvelle est refusée au *Figaro Illustré*. Elle manque de femmes, paraît-il. Mais Courteline vous contera ça. Je suis tombé sur lui au sortir du *Figaro*.

Je ne peux pas aller vous chercher ce soir. Mais venez donc tout de même manger la soupe.

Bien entendu, le dîner Descaves-Bonnetain n'est que remis.

A vous.

Paris.

27 novembre 1891.

Mon cher ami,

J'ai corrigé les dernières épreuves en *premier* de *L'Ecor-nifleur*, mais Valdagne n'a pas répondu à ma question. Sans doute que les satisfactions que je lui ai données lui suffisent.

J'attendais hier soir et aujourd'hui un mot d'Allais. Il devait s'entendre avec Capus sur le choix du restaurant. Je n'ai rien reçu, de sorte qu'il m'est impossible d'écrire à ceux que je suis chargé de prévenir.

La date du 1^{er} décembre a été choisie. Le reste de notre conversation importe peu. Vous le connaissez. Cependant, l'invitation aux présidents-mâtres a été fortement combat-

tue, excepté pour le premier dîner et pour Mendès dont la présidence est chose convenue.

Il est vrai que Beaubourg a été rayé de la liste sur la réclamation de je ne sais qui. Ne le connaissant pas, et ne sachant pas que c'était votre ami, je ne l'ai pas défendu, mais il est bien évident que votre *désir fait loi*. Ecrivez-lui donc vous-même, car, si vous aviez été à la séance, son acceptation n'eût fait aucune difficulté. Vous savez bien que vous êtes, avec Allais, les vrais fondateurs du dîner. Vous auriez bien tort de vous gêner.

Si, d'ailleurs, il vous est agréable que j'écrive à Beaubourg, je le ferai, mais je crois que c'est beaucoup plus votre affaire.

Ainsi, la liste se composerait de Courteline, Schwob, Allais, d'Esparbès, Renard, Ajalbert, Auriol, Schoomard, M. Beaubourg, Jacques Madeleine, Georges de Lys, Edouard Estaunié, Alfred Capus, Narcisse Lebeau, Gueswiller, Henry G. Villars, Léon Gandillot, de St-Croix [*sic*], de Saunier, Vallette, Jules Bois, Gabriel Mouret [*sic*].

Je suis en effet à peu près remis. Mais venez donc me voir, dîner, bien entendu. Et puis, il faudra que j'aille à *L'Echo* renouveler mon abonnement, mais je suis encore trop faible.

Donc, venez, et croyez-nous tous vôtres.

Paris

2 janvier 1892.

Mon cher ami,

Ma femme vous remerciera comme il convient. Moi, pour qui ne sont pas les bonbons, j'ai le droit d'être vexé. Je vous ai fait dire des sottises, ce soir, par d'Esparbès et Estaunié. Que diable devenez-vous? Mépriserez-vous un humble rédacteur de *Gil-Blas*? Tout cela me paraît louche. Aussi, je vous prie de ne pas venir me voir d'ici longtemps. Mais, S. n. d. D. venez donc dîner, afin que nous causions! D'ailleurs, je n'ai plus de sujets de nouvelles. Portez-m'en, s'il vous plaît.

Vous avez donc promis à Vallette un article sur Maeterlinck : il y compte pour ce numéro et me charge de vous en avertir.

Oui, *Cruchette* est bien, *La Paix* vous caresse, mais tout cela ne me désarme pas. Il me faut *mon monstre*.

On vous attend, et flûte pour vous si vous vous mettez à faire des manières. L'homme rouge sera écarlate, non, vrai, vous êtes embêtant. On vous aime tout de même.

Exquis, les bonbons!

Il m'a fallu reconvaincre Ollendorff pour "Je me retire". L'affaire Lorrain [?] va le redépersuader. J'espère cependant paraître le 15.

Paris.

7 janvier 1892.

Mon cher ami,

Je suis allé vous prendre, hier, à *L'Echo*. Les uns m'ont dit que vous étiez malade, les autres, que vous preniez quelques jours de vacances. Vous seriez bien gentil de me renseigner vous-même. Quand pourra-t-on vous voir?

Merci pour *Les Poules*. Je viens de lire *Le Marchand de Venise*. C'est bien, et ce n'est pas bien. Ces lectures-là me sont pénibles, mais j'irai jusqu'au bout.

Tout vôtre.

Paris.

19 janvier 1892.

Mon cher ami,

Vous me devez des tas de fiacres. Je suis allé, hier soir, avec *L'Ecornifleur* tout chaud, d'abord, 2, rue de l'Université, puis à *L'Echo*, 6 h. 1/2, et je m'en suis revenu penaud.

Voici l'œuvre (le chef). Mettez-vous à votre article. Ce sera la punition de toutes les gentillesse que vous avez eues pour moi en cette aventure.

Donnez-moi l'adresse de Byvanck. Je lui en ai gardé un. Mes dix exemplaires y auront vite passé.

Avant qu'on ne m'ait rendu *Le Mur* de *La Revue Bleue*, voulez-vous convenir d'un soir avec Capus pour venir dîner? Vous me feriez tous les deux bien plaisir. Si ce mot, que vous lui lirez, ne suffisait pas, donnez-moi son adresse exacte afin que je lui en écrive un, personnel.

Vous savez que votre conte de *La Revue Bleue* est tout simplement admirable, et, pendant vingt minutes, j'aurais bien voulu être Anatole France. *Idem* pour vos *Mimes*, pour *L'Ombrelle*, surtout. Enfin, vous avez un talent vexant pour vos amis.

Tout cela, pour que vous me fassiez un bon article.

A vous.

Bien entendu, si Capus ne pouvait pas venir, je vous attends, vous, quand vous voudrez. J'irai même vous chercher.

Paris.

17 février 1892.

Mon cher monstre et ami,

Raynaud m'écrit trois pages amusantes, et que je vous montrerai, pour me demander si M. Byvanck ne pourrait pas changer l'épithète "immonde" (page 97) en toute autre moins courante, comme, par exemple : étrange, mystérieuse, etc. Il y tient beaucoup. Je pense, n'est-ce pas ? que M. Byvanck ne lui refusera pas cette petite satisfaction.

N'avez-vous pas besoin des feuilles que vous m'avez remises ? Je les ai un peu chiffonnées, et je les garde, si cela ne vous gêne pas.

A vous.

Je vous mets de côté ce que je reçois sur *L'Ecornifleur*.

Paris.

26 février 1892.

Mon cher ami,

Que je vous serre encore la main pour votre bel article du *Mercur*. Comme c'est haut ! Cela donne même un peu de vertige. Tout un univers en sept pages ! Je vous assure que l'Ecornifleur sent sa tête tourner. Il est habitué déjà aux petits articles terre à terre. Et, d'un coup, vous le lancez en plein ciel.

Soyez tranquille : les confrères (vous entendez ceux que je veux dire) se chargeront de l'en faire redescendre. Il faudrait soudoyer Vallette pour qu'il nous raconte ce qu'il aura écouté.

Quand vous verra-t-on? J'ai reçu le livre de Courteline. Rien de nouveau pour *L'Écornifleur*. *Sourires Pincés* vient de paraître, et Ferrari ne veut toujours pas me rendre ma nouvelle.

Merci pour *E'Echo*. Ses lecteurs auront demain double plaisir. Du Schwob et du Renard. On les gâte.

A vous de cœur.

A GEORGES COURTELINE

Paris.

29 février 1892.

Mon cher ami,

Depuis que je vous ai dit de sanglantes sottises, je reçois, en moyenne, par jour, un exemplaire de *Lidoire et la Biscotte*. C'est trop. Arrêtez votre éditeur. Bien entendu, je ne garderai que l'exemplaire dont j'ai lu et relu la flatteuse dédicace, et je donnerai les autres à de bons amis fidèles : les autres, d'ailleurs, ne sont qu'un.

Je crois bien que vous me faites rire plus que vous ne faites rire Sarcey. Je ne sais pas comment vous vous y prenez, quels sont vos procédés littéraires, mais *qu'est que ça fout pourvu qu'on rigole?* C'est tout de même bizarre. Enfin, Paul de Kock n'était pas un imbécile. Il a amusé toute ma génération. J'ai essayé d'en lire ces jours-ci. J'ai trouvé ça lamentable.

Avec vous, il faut que ça parte, et ça part. Naturellement, je connaissais presque toutes vos nouvelles par *L'Echo*. Elles résistent toutes à la dangereuse épreuve du volume. Quelques-unes vous secouent plus violemment, toutefois : la première, *Exempt de cravate*, *l'Œil de veau*, 26, *Invite monsieur à dîner*, *le Petit malade*, celle-là un pur bijou comme cocasserie imprévue : il faudra que je la joue, enfin, toute la table, s. v. p. Et puis, des notes discrètement attendries. Au fond, beaucoup de ressemblance avec Jules Renard, ce qui est flatteur pour Marcel Schwob.

Cette carte n'est pas écrite à seule fin que vous me complimentiez par revanche sur *L'Écornifleur*. Vous m'avez dit

que vous trouviez le commencement bien. Si l'effet a duré, tant mieux. S'il n'a pas duré, inutile de me le dire et de me faire du chagrin.

Poignées de main,

A MARCEL SCHOWB

Paris.

29 février 1892.

Mon cher ami,

Je voulais aller vous voir hier matin, et j'en ai été empêché. Si vous ouvrez *La Bataille*, ce matin, vous y trouverez reproduites les trois dernières pages de votre article sur *L'Ecornifleur*. Cela me console de ce que j'avais lu dans *La Bataille* de la semaine dernière. Vous m'en faites une réclame!

A lire, aussi, la belle étude que me consacre votre collaborateur E. Lepelletier dans ses *Livres d'aujourd'hui*.

Et puis, si vous voulez avoir d'autres nouvelles, venez me voir. Excepté Mardi. Dites-moi quel jour il faudra aller vous chercher. J'en profiterai pour remercier Mendès.

Ferrari s'obstinant à ne pas vouloir me rendre ni ma copie, ni mes timbres, j'ai recopié *Le Mur*. Je l'ai raccourci de trois quarts et je l'ai donné au *Gil-Blas*.

Voilà. Ci-joint de quoi m'écrire.

A vous, en ami.

Paris.

20 avril 1892.

Mon cher ami,

Je reçois seulement le livre de Byvanck. Je tombe sur la page 239, et je vous en veux. Oh! je vous en veux! Me voilà une angoisse de plus. Mais, tout de même, je vous embrasse, car vous connaissez bien Jules Renard, et je vous serre la main très fort.

Je vais lire le livre ces jours-ci et, naturellement, j'écrirai à Menton.

Vous êtes un misérable de n'être pas venu me voir avant de partir. Je vous aurais soumis le plan de mon bouquin,

et vous m'auriez donné un titre. Que diriez-vous de *L'Art des Crises*? Je tiens décidément au mot *crises*, et vous prie de me le donner, humblement, puisque vous l'employez page 234. A moins que vous ne le reteniez vous-même.

Dans le numéro de *L'Evolution* du 15 avril, cinq colonnes élogieuses sur Jules Renard, signées Roguenant. Je vais lui parler du livre de Byvanck.

Tout le monde va bien ici, bébés, maman, papa. Que faites-vous là-bas? Me cherchez-vous une maison de campagne? Car, après la publication de *L'Art des Crises*, je veux me reposer deux ans de suite.

Présentez mes meilleures amitiés à votre frère, à M. Priou.

A vous l'affection consacrée. J'espère bien que vous allez m'écrire.

Bosdeveix me porte un exemplaire de son livre.

Envoyez dynamite.

Paris.

23 mai 1892.

Mon cher ami,

Mille excuses encore. J'avais oublié *L'Ecornifleur* ce matin, mais il part ce soir, par colis postal, pour *L'Echo de Paris*.

J'ai enfin passé au *Gil-Blas* ce matin.

N'oubliez pas de venir me voir, un soir, avec Byvanck.

A vous de cœur.

Ollendorff fait la grimace pour mon bouquin de nouvelles. Je crois que c'est une affaire ratée. Tant pis.

5, rue du Chariot-d'Or, 5.
Lagny (Seine-et-Marne).

2 juin 1892.

Cher ami,

Je n'ai pas pu aller vous voir avant de partir, j'ai dit à Byvanck — qui m'a fait coucher à minuit, mardi soir, — de vous donner mes explications. Et maintenant, pas de paresse, hein! Venez nous voir. Notre petite mesure est à vous, et elle n'est pas désagréable. Et, comme je doute de vous, sur un mot j'irai vous chercher, oui, *vous chercher*.

En attendant, écrivez-moi. Il me semble que je suis à cent lieues de Paris.

Pensez-vous que Forain me donne son livre? Ça me ferait un plaisir rare. Non que je refuse de l'acheter, mais je voudrais au moins sa signature.

Nous avons beaucoup causé de vous, l'autre jour, avec Byvanck. C'est un homme (Byvanck) que j'aime de plus en plus, et je regrette sincèrement de le voir partir. Il m'a dit que Mauclair avait fait quelque chose sur son livre. Où ça?

Il fait vraiment bon ici
Vôtre.

Et vos deux volumes, sont-ils sous presse?

[Lagny.]

25 juin 1892.

Mon cher ami,

Je n'ai pas répondu à votre dernière lettre parce que je pense vous voir demain Samedi. Peut-être passerai-je rue de l'Université vers 11 heures du matin. Si je ne passe pas, ou si vous ne pouvez pas m'attendre, dites-moi, par un mot laissé chez votre concierge, si je peux aller vous prendre à *L'Echo*, le soir, et vous emmener à Lagny.

A vous.

Je lis *La débâcle*. J'en ai une courbature.
J'aurai une chosette, demain, dans *Le Supplément du Figaro*.

[Lagny.]

1^{er} août 1892.

Mon cher ami,

J'ai vu, hier, Vallette, qui m'a dit que Gourmont tenait à parler lui-même de votre article sur Villon. Je lui laisse l'honneur, parce qu'il fera mieux que moi.

Quel pacte avez-vous fait avec Maizeroy? Ça me fournit l'occasion de vous relire, mais je suis horriblement jaloux. Comme Guérin continue à me donner de l'eau bénite, je vais poliment m'éclipser du *Gil-Blas*. Je n'enverrai plus rien. A la fin, j'aurais l'air d'un serin.

Votre dernier conte à *L'Echo* a dû faire hurler les gens

qui demandent : " Y a-t-il autre chose à comprendre ? " Vous êtes un terrible homme.

Je lis, ce matin, dans le conte de d'Esparbès : " Il eût parfumé le crime d'une poignée de main ". Ça va faire gueuler les cendres de Flaubert.

Quand nous reviendrez-vous ?

Votre ami.

Dites-moi, demandez donc pour moi l'avant-dernier *Supplément*, celui du 24 juillet. On ne me l'a pas envoyé. (Je suis pourtant un abonné sérieux). C'est pour compter mes lignes.

[Lagny.]

13 août 1892.

Cher ami,

Je reçois votre paquet de lettres. Merci. J'ai eu une peine à m'y reconnaître !

Ah ! Ah ! vous faites le cachottier. Vous entrez dans des combinaisons de journaux qui se fondent et n'en dites rien à Jules Renard ! C'est bon, je vous revaudrai ça. Heureusement, j'ai pu me faufiler, et j'aurai une toute petite place à côté de vous. C'est bien fait.

Je vous pardonne en faveur de vos *Eleuthéromanes*, qui me rappellent mes chers Indiens. C'est un chapitre exquis, sans doute, du livre dont vous m'aviez parlé. C'est exact, et pittoresque sans procédé. (Je m'aperçois que j'y tombe pas mal, moi, dans le procédé). Enfin, c'est très bien, et je vous engage à continuer la série.

Quand viendrez-vous ?

Pourquoi l'esclave du début ? Il ne peut s'expliquer, n'est-ce pas ? que parce que votre chapitre est une suite.

L'autre jour, le caissier de *L'Echo de Paris* s'est trompé, dans une addition, de cent sous. Je vais lui réclamer ça avec autorité.

A SON BEAU-FRÈRE

25 août 1892.

Mon cher Albert,

Je reçois votre belle canne. Elle est bien en main et j'en espère quelque considération. Chaque fois que je la laisserai

tomber, je penserai à vous. Je la garderai jusqu'à votre mort.

Je ne suis plus au *Gil-Blas*, du moins au quotidien. Il m'a traité un peu trop en bon garçon, tenant ses promesses avec une irrégularité digne d'éloges. Aussi je file à l'anglaise et je ne lui envoie plus rien.

Vous trouverez cependant dans son supplément de demain une nouvelle de moi, que vous connaissez déjà. Achetez-le quand même (0 fr. 05) à cause de l'illustration de Steinlen. Je ne suis pas non plus au *Figaro*, du moins à domicile fixe. De temps en temps j'envoie quelques lignes, jusqu'ici bien accueillies, et qui répandent le nom; mais c'est peu de chose. Toutefois, puisque cela peut vous être agréable, je mettrai sous bande, à votre adresse, les numéros futurs où je paraîtrai.

Je viens de signer un petit traité avec un journal qui paraîtra le 20 septembre et qui fera concurrence à *L'Echo de Paris* et au *Gil-Blas*. J'y écrirai de 80 à 100 lignes chaque semaine pour 200 francs par mois. Je vous indiquerai le jour, qui probablement sera fixe. Il vous sera facile de vous tenir au courant.

En somme, ça ne va pas mal, mais on peut dire que la gloire va plus vite que l'argent. Il m'est difficile d'en gagner des tas, parce que j'écris peu, que je soigne beaucoup, et que, si je suis apprécié, c'est précisément pour cela. Donc, je ne ferai jamais fortune. A la vérité, je m'en soucie peu et je ne demande que d'être toujours heureux comme je le suis. *Amen.*

Bien à vous.

A MARCEL SCHWOB

[Lagny.]

6 septembre 1892.

Mon cher ami,

Vous avez reçu mon mot à Nantes. Je ne veux pas vous importuner par lettre ou par visite, mais vous savez que, si vous avez encore l'intention de venir passer huit jours ici, la maison vous est ouverte.

Vous a-t-on dit que je "minutais" à *L'Echo*? (Lundi et Vendredi). Vous allez sourire, mais, ma foi, j'ai accepté,

l'offre volontiers. Il est temps, grand temps, que je gagne quelques sous, et puis, c'est un excellent exercice. D'ailleurs, je ferai de mon mieux.

Ne m'écrivez que si vous avez le temps.

Votre ami.

[Lagny.]

13 septembre 1892.

Mon cher ami,

Hier, j'ai été pris d'une courbature, presque d'une paralysie, qui m'immobilise à peu près les jambes. Je suis obligé de descendre nos trois marches d'escalier à reculons. J'ai pensé que la nuit allait calmer ça. Pas du tout. Obligé de renoncer à notre petite partie. Avez-vous reçu ma dépêche à temps, au moins ?

Je vous adresse sous ce pli 100 francs. Je vous donnerai le reste Samedi, si je peux aller à Paris, ou, si vous en avez absolument besoin, je vous enverrai un chèque. Ne vous gênez pas. Vous savez combien je suis heureux de pouvoir vous rendre cet infime service.

Il refait beau. N'allez-vous pas profiter de ce temps et venir à Lagny ?

Du courage. Bien à vous.

Il s'en paie, des coquilles, *L'Echo de Paris* ! Personne ne corrige donc les épreuves ?

[Lagny.]

15 septembre 1892.

Mon cher ami,

Oui, j'irai manger votre déjeuner Samedi matin. Mes jambes ont retrouvé leur élasticité.

Vous êtes bien amusant avec votre reçu qui m'autorise à vous voler 50 francs.

Je suis très aise que mes " minutes " ne passent point trop inaperçues.

Tout à vous.

A GEORGES COURTELINE

Paris.

19 septembre 1892.

Mon cher ami,

Puisque vous avez déjeuné hier avec Flammarion, vous devez savoir le premier qu'il me publiera *Poil de Carotte* le mois prochain.

Encore une affaire que je vous dois. Je vous en devrai bien d'autres.

Mais, puisque vous êtes à Paris, et moi aussi, ne pourrions-nous causer un peu avant que le tourbillon parisien ne vous prenne?

Que diriez-vous d'un petit déjeuner rue du Rocher, à votre jour et votre heure, en compagnie de M^{me} Renard et de mes petits Poil de Carotte?

Un mot de oui.

Vôtre.

A MARCEL SCHWOB

Paris.

10 octobre 1892.

Mon cher ami,

Vous dirai-je que la *Minute* de ce matin n'est pas de moi? Pourquoi la mienne n'a-t-elle pas passé? Posez donc, si possible, la question à Rosati. Je sais que je suis en avance d'une, mais, dans cette maison, on ne sait jamais.

Un petit mot pour me fixer. Et, en tout cas, à mercredi soir.

Vôtre.

Donc, nous lirons du Schwob demain. Très joli, le *Marguerite* [sic] d'hier.

[A SON BEAU-FRÈRE

9 novembre 1892.

Mon cher Albert.

Plus nous avons d'argent, moins nous en avons. Les fins de mois nous rendent malades, surtout depuis que je dépose au moins 500 francs dans la caisse : 200 de *L'Echo de Paris* et 300 du *Journal*. Nous ne sommes pas fichus d'être raisonnables.

L'Ecornifleur, malgré le tam-tam fait autour de lui, n'a presque rien rapporté. Il est vrai qu'il m'a ouvert toutes les portes. Enfin, ça va bien et ça va mal. Toujours heureux et jamais contents.

Je parais le Jeudi au *Journal* jusqu'à nouveau changement. A *L'Echo*, ça varie, et puis c'est peu intéressant. D'ailleurs je réunis presque tout en un volume qui paraîtra en Décembre ou Janvier.

A MARCEL SCHWOB

Paris.

2 décembre 1892.

Votre petit mot me fait un grand plaisir, mon cher ami, et je le garderai dans un coin. Aux moments trop fréquents où on ne sait plus, de pareils témoignages fortifient. Tant que vous me direz : " Ce n'est pas mal ", je serai tranquille. Donc, merci.

J'ai quelqu'un à déjeuner Dimanche. Si je ne pouvais pas (mais je ferai mon possible) aller vous aider à *L'Echo*, ne m'en veuillez pas, et excusez-moi auprès de Mendès.

En tout cas, à Lundi. J'irai droit au d'Harcourt.

Je pense gaiement à la sortie de Drumont. Vous devriez dire à Ollendorff qu'il mette sur la seconde édition :

Le Roi au Masque d'Or
ou *le Secret de Panama dévoilé*
par Marcel Schwob.

Les meilleures amitiés de votre

JULES RENARD.

Elles crépitent. Je crois que *grésillent* vaudrait mieux, mais ce n'est pas français.

Paris.

28 janvier 1893.

Mon cher ami,

Je continue à quêter ma passe. *Le Figaro* vient de me la refuser. Je vais la demander à Ollendorff, ensuite au *Journal*. Ensuite, j'irai franchement de ma poche.

Quelle jolie chose que *La Diabliesse Verte*! J'ai reconnu votre goût pour les "départs" étranges. J'ai songé à la *Maison de Poupée*, n'est-ce pas? Je vous dis toujours que c'est très bien parce que c'est toujours très bien.

Croyez-moi, vous ferez, avec vos *Petites Filles*, un livre qui comptera. Il faut de temps en temps se spécialiser.

Merci pour la reproduction de *Poil de Carotte*. Ce petit bonhomme me paraît déjà fané. Tant mieux! Je le transformerai.

A Lundi soir.

Vôtre.

Paris.

[4 février 1893.]

Cher ami,

Xau n'a pas pu m'obtenir une passe sur la ligne de l'Est, avec laquelle il est en bisbille, mais il m'a offert d'en demander une sur la ligne de Lyon. Ma foi, j'ai accepté. Il m'a paru que c'était faisable. Nous nous retrouverons à Genève. Ça vaudra mieux que rien, et je pourrai partir après vous, rendre ainsi mon voyage moins long et mon absence moins dure.

Qu'en dites-vous?

Si je peux, j'irai vous voir demain matin au saut du lit.

Vôtre.

Paris.

25 février 1893.

Mon cher ami,

Merci pour *Poil de Carotte*. Il ne doit plus vous en rester; je vous ferai un paquet.

Si vous avez l'intention de reproduire une *Coquecigrue*, je m'en remets à vous pour le choix et vous remercie d'avance.

Je ne suis pas allé vous voir ces jours-ci parce que j'observe de très près le match vélocipédique Terront-Corre. C'est une douce folie, qui me repose.

Ollendorff prend *La Lanterne Sourde*. Il la publiera dans le format du *Voyage dans les Yeux*.

Je ne travaille pas; je suis énervé je ne sais pourquoi.

Cependant, déjà on *pille Coquecigrues*. Mais vous connaissez cet état-là.

J'ai lu les deux nouvelles que vous avez rapportées de votre voyage. Elles m'ont paru *dures*, mais j'y ai trouvé d'exquis détails. Toutefois, j'aime mieux Schwob imaginaire. Je suis sûr que vous aussi.

Bien vôtre.

*Hôtel du Moulin Rouge,
Lagny (Seine-et-Marne).*

7 avril 1893.

Mon cher ami,

Au moment où j'ai l'air de vous oublier, vous me prouvez que vous ne m'oubliez pas, et je vois un *Poil de Carotte* annoncé aujourd'hui pour demain. Mais nous sommes un peu ennuyés.

Ma petite fille n'allant pas mieux, nous avons dû quitter Paris tout à coup pour la changer d'air. Nous voici à Lagny pour une huitaine de jours, le moins possible, et nous espérons que cela lui fera du bien. Je pense rentrer à la fin de la semaine prochaine.

Nous sommes dans une auberge, les uns sur les autres, et je vous écris sur la table d'un café. Impossible de travailler, bien entendu. A peine puis-je lire un peu. Heureusement, j'ai eu *La Reine Mandosiane* ce matin, et je vous complimente vivement; c'est léger et mystérieux, comme toutes vos nouvelles du même genre, d'une *réalité étrange*.

Si vous voyez Capus, excusez-moi auprès de lui. Je voulais les avoir ces temps-ci. C'est partie remise.

Ecrivez-moi un petit mot si vous voulez bien et dites-moi où vous en êtes, de vos ennuis.

Vôtre.

Paris.

[mai 1893.]

Mon cher ami,

Vallette et Râchilde m'écrivent qu'ils viendront dîner demain soir Mercredi. Tâchez de vous faire libre. Vous ne

l'êtes plus jamais, vraiment. Impossible d'aller vous voir à *L'Echo*, ces jours-ci. Je suis tout à de profondes joies vélocipédiques. J'ai vu un homme *effroyable*.

Vous a-t-on dit que j'étais passé Jeudi matin rue de l'Université? Vous leveriez-vous de bonne heure, maintenant?

Avez-vous vu Tissot de Genève?

A vous.

La Lanterne, de plus en plus sourde, ne paraît que Jeudi.

Un mot, s. v. p.

Je n'ai pas reçu ma place pour *Les Tisserands*. L'aurait-on encore, malgré ma rectification, envoyée à *L'Echo*?

Paris.

2 juin 1893.

Mon cher ami,

Ne venez pas demain soir. J'ai mon père à dîner. Nous ne pourrions pas causer. Je vous ferai signe dans les premiers jours de la semaine prochaine.

La Lanterne ne paraît que demain, et encore!

Ce mot avant de lire votre conte, qui est, là, sur ma table, fascinateur.

Votre ami.

Paris.

4 juin 1893.

Mon cher ami,

Je suis allé, hier soir Samedi, à *L'Echo*, vers 6 heures. Je vous portais un exemplaire du *Lampion aveugle* pour le *Supplément*, un exemplaire sur papier ordinaire, car j'espère pouvoir vous en offrir un sur Hollande, à vous.

J'ai rencontré Rod, et je l'ai invité à déjeuner pour mardi matin, à midi. Je compte sur vous, n'est-ce pas?

Bonne poignée de main.

Provisoirement :
Propriété Berne, par Firminy (Loire).

24 juin 1893.

Mon cher ami,

Aujourd'hui seulement je peux écrire quelques lettres. Je suis un peu ahuri au milieu d'une portion de ma famille qui n'a pas lu *Coquecigrues* et qui prend *La Lanterne sourde* pour un petit travail de serrurerie. Mais j'ai trouvé le temps de lire la gentille note que vous avez faite sur mon bouquin (merci) et, surtout, votre *Paradoxe sur le Rire*. C'est ingénieux au possible. Vous vous en êtes admirablement tiré. De loin, comme ça, votre prose prend une importance!... Vraiment, vous avez fait mes délices, et Courteline, qui est intelligent, doit être content.

J'ai reçu un mot bien charmant de Pottecher. Dites-lui que j'ai une bien vive sympathie pour lui.

Je ne sais pas quand je vous reverrai. Bousculé ces jours-ci, j'ai envie de chercher un petit coin où je pourrai enfin me remettre au travail à mon aise. Mais je ne suis pas du tout fixé. Les enfants vont bien, c'est l'essentiel.

Et vous, et vos ennuis? Tâchez de m'écrire un petit mot. Faites cela, et je vous en serai reconnaissant. Je constate qu'il me suffit de changer de lieux pour perdre la tête. Hier, j'étais à Lyon, et j'ai passé ma journée à me demander ce que j'y faisais.

Bonjour à tous les amis, et des deux mains à vous.

Qu'est-ce que les sourds disent de *La Lanterne*, autour de vous? Ça me paraît, d'ici, un four mignon. Mais je m'y habitue, et je vais lire du Shakespeare. Ah! ce Falstaff! Je vous dois de bonnes lectures.

Chalet Robert,
Arromanches (Calvados).

8 juillet 1893.

Mon cher ami,

Ce petit mot seulement pour vous donner mon adresse, car nous venons à peine de nous installer. Nous sommes

très bien, tout au bord de la mer. De ma fenêtre, on en voit de quoi enthousiasmer M. Vernet.

Je vais tâcher — ça ne sera pas commode, — de travailler un peu pour me pardonner à moi-même toutes ces folies. Je vais recopier un *Poil de Carotte* (*L'Aveugle*, avec de simples changements de noms) pour vous l'envoyer. Ensuite, vous prendrez, si vous le voulez bien, celui de Rosati. Enfin, je dirai à Valdagne de vous envoyer un exemplaire de *Coquecigrues*, où je vous engage fortement à puiser. De cette façon, j'aurai encore l'air d'un littéraire.

Et cette révolutionnette? Vous êtes aux premières loges pour la suivre. Vous me raconterez cela quelque jour.

Avez-vous moins d'ennuis?

Ici, nous allons bien.

Vôtre.

Toujours pas reçu le livre de Courteline.

Arromanches.

15 juillet 1893.

Mon cher ami,

Il y a quatre ou cinq jours que je ne reçois plus *L'Echo*, et la personne chargée de me l'envoyer de Paris n'a rien vu venir. M'aurait-on supprimé le service? Ce procédé me surprendrait. Voulez-vous vous occuper de ce détail d'administration, ou vaut-il mieux que j'écrive à Henri Simon, moi-même? Un petit mot de réponse s. v. p., dans l'enveloppe ci-jointe.

J'aime beaucoup, beaucoup, le livre de Wyzewa. Il y a là dedans un peu d'*Écornifleur*, mieux écrit et plus nuancé. N'est-ce pas votre avis?

L'article qu'il a fait sur les *Mimes*, est également tout à fait remarquable. Voilà un esprit de plus à suivre de très près. Tant mieux!

Je vais faire 20 kilomètres pour aller chercher *L'Echo* d'aujourd'hui.

Portez-vous bien. Votre ami.

Toujours pas le livre de Courteline. N'en parlons plus.

A TRISTAN BERNARD

Arromanches.

28 juillet 1893.

Ainsi, mon cher ami, on s'occupe encore de littérature à Paris, et les Tristan Bernard, en deux pages précieuses, disent leur fait aux Jules Renard, et que leur ironie dérive de leur vanité. C'est parfait, mais que pensez-vous du tennis? J'ai joué hier pour la première fois, et je pressens une nouvelle passion. M. Schoppfer est maintenant mon homme. Quand je pense que j'ai passé les plus belles années de ma vie peut-être à jouer de la bicyclette !

Je considère aujourd'hui la mienne comme une machine d'enfant ou de personne trop fessue.

Malgré mes hautes préoccupations, je trouve un moment pour vous remercier. Vous êtes tout plein gentil, et l'homme de lettres que je *fus* vous envoie ses meilleures sympathies et ses compliments. Et désormais parlons d'autre chose. Je suis vos articles de sport avec admiration. Il me semble que votre maîtrise en ce genre " bat son pneumatique ", et, quand vous écrirez du tennis, vous serez accompli.

Bien affectueusement.

A GEORGES COURTELINE

Chalet Robert,
Arromanches (Calvados).

31 juillet 1893.

Mon cher Courteline,

Je lis, ce matin, dans *L'Echo*, une chose qui s'appelle *L'Île* et qui est si drôle que ça me fait penser aux *Ronds-de-cuir*. Vous allez être bien surpris quand je vous aurai dit que je ne les ai pas reçus, et, pourtant, je suis sûr que vous me les avez envoyés. Ça serait fort, le contraire! Enfin, voilà.

On est très bien ici. La mer est à 3 mètres 85 centimètres de ma fenêtre, et je passe mon temps à la regarder. Je vis en cochon intellectuel.

Amitiés.

Au cas où je ne devrais pas plus recevoir *Les Hannelons* que les *Ronds-de-cuir*, prévenez-moi, afin que je découpe les feuillets pour les faire relier ensuite.

Arromanches.

5 août 1893.

Mon cher ami.

Je reçois l'imposant paquet, et je vous pardonne. Ici, tout est à Courteline. Hier, à la gare de Bayeux, j'ai acheté *Les Facéties de Jean de la Butte*. Ce petit bouquin est plein de chefs-d'œuvre. Enfin, que vous dirais-je? Que vous êtes un bon camarade que j'aime beaucoup et un "homme de lettres" que j'apprécie fort. La mer et la campagne me rendent sentimental.

Je lis sur un journal belge : "*Jules Renard en Georges Courteline, ziedaar de meest bekende onder de mieuwe "vroolijke schrijvers"*". Qu'est-ce que ça veut dire? Ça veut-il encore dire que je cherche à vous chiper votre place de *L'Echo de Paris*?

Tenez-vous bien et ayez pour moi, je vous prie, l'amitié que j'ai pour vous.

A MARCEL SCHWOB

Arromanches.

10 Août 1893.

Mon cher ami,

Je lis seulement ce matin les changements survenus à *L'Echo*. J'espère qu'ils ne vous atteignent pas et qu'on vous donne une compensation. Un mot, je vous prie, là-dessus.

Le quotidien était pas mal bondé. S'ils y insèrent les prix des concours et les revues Vallette et Wyzewa, il va éclater. Et mon trou sera bouché une fois de plus. Mais je tâcherai de m'en passer demain comme hier. Enfin, mettez-moi au courant.

N'égarez pas mon *Aveugle*. Vous serez bien gentil de me le renvoyer si vous pouvez.

Au revoir, et bonne chance.

Arromanches.

10 août 1893.

Mon cher ami,

Je reçois le livre de monsieur votre oncle qui est bien gentil de penser à moi. Je vais lire *La Tueuse* à petites journées, et je lui écrirai ensuite (ainsi qu'à Frantz Jourdain. Je suis bien en retard. Excusez-moi auprès de ce dernier. C'est pure paresse.) Déjà, remerciez M. Cahun.

Comment allez-vous? Vos contes me donnent de vos nouvelles, des bonnes. Mes déplorables proses doivent vous indiquer l'état d'esprit où je suis. Il est grand temps que je rentre. Seul, Pascal me soutient un peu.

J'ai reçu un mot de M. Téry, qui vous connaît.

Rien autre qu'une bonne poignée de main de votre ami.

Un homard vous ferait-il plaisir? Si oui, dites-moi où vous l'adresser.

Arromanches.

14 août 1893.

Mon cher ami,

Il faut vraiment espérer que, parmi les tas de gens que vous avez obligés durant votre règne, il se trouvera quelqu'un qui ne l'aura pas oublié et s'efforcera de vous être utile pour que vous puissiez trouver une compensation.

Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas? que, si momentanément vous êtes un peu gêné, je suis toujours là; et je ne dis pas ça pour faire le généreux, croyez-le bien.

Je rentrerai à Paris dans les premiers jours de Septembre. Peut-être pourrais-je vous voir avant votre départ au régiment.

Je vous adresse, ce soir, à Chaville, deux petits homards, qui vous arriveront, je pense, en bon état, vu qu'ils sont cuits. C'est la meilleure façon de les faire voyager, par ce temps.

Dès que vous aurez quelque chose en vue, prévenez-moi, afin que je me réjouisse.

Bonne chance. Amitiés à votre famille et à M. Priou.

A GEORGES COURTELINE

Paris.

29 septembre 1893.

Mon cher ami,

Je vous ai cherché ce soir à *L'Echo de Paris*. Je voulais vous demander conseil.

Il y a environ trois semaines *L'Echo* me demandait un petit feuilleton. Il le fallait tout de suite. C'était pressé, pressé. Je me suis mis à la besogne, et, en quinze jours j'ai pondu une soixantaine de pages que j'ai portées ce soir. On n'a plus l'air pressé du tout, oh! du tout, et on m'offre — si on accepte le feuilleton, — 25 centimes la ligne. Je suis peu au courant des prix, mais il me semble que c'est maigre. Voulez-vous me donner votre avis, afin de me guider quand on acceptera ou qu'on refusera le feuilleton? D'ailleurs, je commence à croire que *L'Echo*, qui depuis un an est en train de me creuser un trou, un grand trou à perforer la terre, me le fera encore longtemps attendre. N'y pensons plus. Donnez-moi seulement votre avis sur les 25 centimes. Mais vous feriez bien mieux de venir déjeuner avec moi, quelque matin. Nous parlerions de ça et de mille autres choses. Faites un effort, voyons, et choisissez votre jour.

Tout vôtre. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de madame et présentez-lui mes hommages respectueux.

Paris.

6 novembre 1893.

Mon cher ami,

C'est entendu avec Ollendorff pour *Sourires Pincés*. Ça a été un peu dur, mais j'ai usé de mon droit. Donc M. Flammarion pourra le publier quand il voudra. Voyez-le donc, puis venez, le jour que vous voudrez, déjeuner à la maison (la petite famille sera très contente de vous voir), et nous irons ensuite, si vous le voulez bien, porter un exemplaire de *Sourires Pincés* chez Flammarion.

Merci pour votre intervention. Vous êtes vraiment un bon camarade, et cela me fait plaisir de n'avoir pas à aimer en vous que l'homme de talent.

Votre dévoué.

A MARCEL SCHWOB

Paris.

7 décembre 1893.

Mon cher ami,

Je pensais aller vous voir ce soir. Mais nous venons, Tristan Bernard et moi, de remettre notre visite à demain, vers 5 heures.

M^{me} Renard vous adresse, par colis postal, rue de l'Université, un raisin et une mandarine pour votre malade. (Je ne sais pas son adresse).

Bon courage et amitiés.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

9 janvier 1894.

Mon cher ami,

A la bonne heure! Vous aimez mon petit Poil de Carotte, et c'est ce qui me touche le plus. Toute dissertation *très forte* à propos du petit bonhomme me laisse froid, mais les lecteurs de votre bel article, s'ils aiment les bêtes vivantes et les plantes vraies, achèteront *Poil de Carotte*. Imaginez-vous qu'on en fait même un socialiste! Vous l'avez bien lu comme je souhaite qu'on le lise, et, si je pouvais m'en détacher, je n'en parlerais pas autrement que vous.

Je vous remercie de cette preuve de haute estime. Il m'arrive souvent de me demander si mes petits travaux de menuisier têtue n'ont pas quelque chose de ridicule et de profondément vain. J'envie ces littérateurs abondants, comme de larges fleuves où toutes les cruches vont puiser, mais une parole sincère d'un ami comme vous remet tout en ordre. Et me voilà tranquille jusqu'au premier trouble.

Etes-vous revenu? Donnez-moi de vos nouvelles, et tâchez qu'on se voie un peu. Les solitaires sentent parfois qu'ils ont quelque part une grosse poche trop pleine de choses et prête à crever. Ils doivent se percer mutuellement leur goître, c'est-à-dire causer. Pardon pour cette image répugnante.

Merci encore, et de ménage à ménage affectueusement.

A ROMAIN COOLUS

Paris.

10 janvier 1894.

Cher monsieur Coolus,

J'ai déjà eu l'occasion de vous dire que j'aimais beaucoup votre talent; je ne suis donc pas embarrassé pour vous dire que j'aime beaucoup votre *Rondel*, et qu'il me flatte au meilleur endroit de ma chère vanité. Que serait-ce si je le lisais imprimé quelque part! Point du tout pincé, je vous assure, je vous remercie de votre gentil bonbon littéraire. Et faites-en d'autres. J'en veux bien encore, même s'ils ne sont pas à l'adresse de Jules Renard, car, je vous le répète, la marque Coolus est une bonne marque.

Et puis, venez me voir. Vous me ferez grand plaisir. J'habite juste au milieu de la rue du Rocher, afin que ceux qui la montent puissent se reposer chez moi.

Paris.

3 avril 1894.

Cher monsieur Coolus,

En parcourant le sommaire de la *Revue Blanche*, je mettais tout de suite de côté, pour le lire, *L'Histoire mélancolique de l'Écureuil*.

La revue ouverte, j'étais vite récompensé de mon intention, et l'écureuil me sautait gentiment au nez. J'ai eu le malheur de dédier quelques-unes de mes proses à des gens que j'estimais *avarement*. Je m'en repens encore. Je crois donc les dédicaces fort importantes, et la vôtre m'est, pour cela, d'un haut prix. Je vous remercie. Il faut bien le dire : l'écureuil m'a séduit pour les qualités qui lui sont propres, une sensibilité peureuse, d'un côté, de l'autre, une fine gesticulation de bête, et pour les qualités que vous ne perdez jamais, celles d'une forme compliquée comme j'en sais peu.

Presque toutes vos phrases ressemblent à de petites tours trop audacieuses. Elles ont l'air de chanceler. Elles vont tomber. Elles se tiennent tout de même.

Dirai-je que je ne suis jamais agacé et que je retourne sans peine certaine salade de la vie où, un moment, j'ai cru que l'écureuil allait étouffer? Je ne le dirai pas. Mais

c'est, de ma part, une excellente révolte. Barbey d'Aurevilly m'a, lui aussi, poussé à de saines colères par ses sautes hors du goût. Il me semble que vous êtes un peu de sa famille. Tant mieux pour vous.

Rien n'écoeure comme telles gens habiles que nous pourrions nommer. Auteur dur, qu'on lit souvent avec effort, vous avez droit à cet effort, et, personnellement, j'en tire profit.

Croyez, cher monsieur Coolus, à ma vive amitié littéraire et à mes mercis de camarade.

Venez donc causer quelque matin. La collaboration de Coolus et de Valloton ne produit pas des effets ordinaires.

A GEORGES COURTELINE

Paris.

18 avril 1894.

Mon cher ami,

Aussitôt lu que reçu. Lu à haute voix *Au Temple, Lauriers coupés, la Maison insalubre*, pour la famille qui éclatait [de] rire, y compris Fantec, lequel semble en avoir assez, du *Petit Poucet*.

Lu le reste pour moi. Je connaissais presque tout, mais je ne connaissais pas *Ah! Jeunesse*, qui est d'une jolie note attendrie, digne de *L'Écornifleur*, si j'ose m'exprimer ainsi. D'ailleurs, tout est toujours extraordinaire de vie. Quand je pense que je vous ai surpris à douter de vous-même! Vous pouvez être tranquille. Comparez-vous aux premiers.

Si vous avez quelque affection pour moi, je vous la rends bien, et je vous admire autant que je vous aime.

Vôtre.

Comme vous pourriez avoir quelque jour envie de me *dédier* un conte, je vous préviens que vous ne me froisserez pas.

Et ce déjeuner que vous devez venir me demander?

Paris.

25 avril 1894.

Mon cher ami,

Si je vous donnais la liste de ceux qui m'envoient leurs livres et auxquels *je ne réponds pas*, vous ne me prendriez

plus pour un complimenteur. Non, non! Je ne trouve pas du talent à tout le monde. Et puis, ne faites donc pas le modeste, vous : c'est vexant pour moi, qui vois ma copie refusée un peu partout et à qui on vient de supprimer le service de *L'Echo!* Va falloir que je vous achète, maintenant. Sera-ce, oui ou non, une preuve que j'aime le Cour-teline?

Votre ami un peu " amertumé " tout de même.

A MAURICE POTTECHER

Maisons-Laffitte.

11 mai 1894.

Merci de votre gentille lettre, mon cher ami. Je sens de plus en plus en vous une âme charmante. Nous sommes à peine installés, et *Le Chemin du Mensonge* est toujours là, qui attend mes sévérités.

Ce n'est pas moi qui blâmerai votre idée d'une maison de campagne pour toujours. Le grand air fait des hommes, et Paris ne fait que des hommes de lettres.

Venez nous voir le plus tôt que vous pourrez avec votre petite fille. Fantec se promet de la recevoir galamment.

Venez un jour de la semaine, car le Dimanche est insupportable (déjeuner, bien entendu). Je voudrais pourtant travailler un peu, ici, mais combien le rêve stérile est plus doux que le travail!

Bon voyage, et à bientôt, n'est-ce pas?

A TRISTAN BERNARD

Maisons-Laffitte.

12 juin 1894.

Mon cher ami,

Je suis un peu gêné en ce moment. Pouvez-vous me prêter 50 francs et même 55? Si vous me les apportiez à bicyclette, je vous paierais à déjeuner, pour vos intérêts.

Je ne reçois plus *Le Journal des Vélocipédistes*. Je veux bien me réabonner, mais c'est tellement difficile d'envoyer 3 francs! Avec Baudry de Saunier, on me faisait crédit, et

on me faisait même le service en plus de l'abonnement.

Je ne vous demande pas ce que vous devenez. Mon frère et Eloi m'apportent de vos nouvelles et me disent que vous vous versez dans le calembour.

La *Revue Blanche* est-elle toujours riche? Si elle veut du bon *Poil de Carotte* pas cher, elle n'a qu'à le dire.

Je travaille un peu et j'engraisse beaucoup.

Bonnes amitiés de famille à famille.

A MARCEL SCHWOB

9, Avenue J.-J.-Rousseau,
Maisons-Laffitte (S.-et-O.).

29 juin 1894.

Mon cher ami,

J'ai lu *Le Livre de Monelle* avec une scrupuleuse minutie. Il me semble que je suis très près de tout à fait comprendre votre art, et je crois bien que je pourrais en écrire une page amusante et épluchée. Ce petit livre me paraît si " sorti " de vous qu'à certains moments je m'imaginai tenir votre âme " enfantine " au bout d'une pince. Si vous mourez avant moi, je demanderai à prononcer votre éloge. Je me sens capable de le faire dignement.

Toutefois *Les Paroles de Monelle* me troublent un peu. Je ne l'entends pas toujours. Elle m'échappe deux ou trois fois, et je lui en veux. Je lui ai donné quelques coups de crayon d'une main fâchée. Je tâcherai de revenir sur cette impression d'agacement. Une causerie avec vous m'y aidera.

Je suis plus à mon aise au milieu de ses sœurs, qui toutes tiennent de l'oiseau, de la fleur, et de la petite fille que nous avons aimée. Je les admire d'autant plus que, sur la fin, Monelle prendra encore plaisir à se dérober, à éviter ma pince, à mériter les bleus de mon crayon.

En résumé, votre livre est si ténu, si peu appuyé, que je l'abîme au courant de ma trop grosse plume. Ce que je vous dis plus facilement, c'est que *Le Livre de Monelle* m'a

donné une joie rare, spéciale, et qu'il m'a pris, ces jours-ci, les meilleures de mes heures.

Votre ami.

Et puis, soyez heureux et confiant. J'ai pu m'assurer, de divers côtés, que *Le Livre de Monelle* a porté comme il fallait.

Maisons-Laffitte.

2 juillet 1894.

Mon cher ami,

Vous m'avez écrit, une lettre indéchirable, que je ne perdrai jamais. Je vous remercie.

Ces chaleurs terribles un peu calmées, j'irai vous voir et vous chercher.

Votre ami.

Maisons-Laffitte.

23 juillet 1894.

Mon cher ami,

Valette me disait l'autre jour que vous étiez en Hollande. Etes-vous revenu?

Voulez-vous que j'aille vous prendre jeudi matin, vers midi, pour déjeuner?

Nous allons à la mer pour un mois, et je voudrais bien vous voir avant de partir.

*Maison Robert,
Arromanches (Calvados).*

30 juillet 1894.

Mon cher ami.

Ce mot pour vous donner ma nouvelle adresse et vous demander de m'adresser votre début au *Journal*. Je n'ai pas pu me procurer le numéro ici, mais je m'abonne pour un mois, et je vous suivrai. Mais envoyez-moi la découpage de votre article; vous me ferez grand plaisir.

Vôtre.

Paris.

1^{er} septembre 1894.

Mon cher ami corsaire,

En lisant votre bel article sur Georges Meredith (mais pourquoi lui prêter une faculté que nous avons tous plus ou moins : celle de nous traduire?) je me demande où vous êtes. Vallette me dit qu'on ne vous a pas vu depuis dix jours.

Je suis rentré à Paris définitivement. Ecrivez-moi afin que nous puissions nous voir.

Paris.

10 septembre 1894.

Mon cher ami,

Je n'ai pas pu vous écrire ces jours-ci. Je le regrette d'autant plus que j'avais hâte de vous prier de transmettre toutes nos sympathies à Madame et M. Léon Daudet. Nous espérons bien que M^{me} Daudet est complètement rétablie. Dites-lui comme nous le souhaitons de bon cœur. Et nous comptons sur des nouvelles prochaines.

Dès ma rentrée à Paris, il m'a fallu arranger *Poil de Carotte*, que j'oubliais. C'était une corvée peu agréable. J'ai porté, ce matin, le manuscrit chez Flammarion, et il paraîtra dans les premiers jours d'Octobre. En même temps, *Le Mercure* publiera la petite plaquette dont je vous ai parlé, quatre-vingts pages très courtes sous ce titre : *Le Vigneron dans sa Vigne*. Voilà pour attendre.

Je vous dirai, à vous et à Léon Daudet s'il lit par-dessus votre épaule, qu'aucune de ces deux publications ne me satisfera.

Poil de Carotte surtout est un mélange déplaisant où je ne trouve plus les joies passées. C'est, plutôt qu'une œuvre, l'étalage d'un esprit loqueteux, où on rencontre un peu de tout : de la pitié, de la méchanceté, du déjà dit, et du mauvais goût. Je vous donne, bien entendu, ma dernière impression. Il me faut, pour que je me remonte un peu, me rappeler votre précieuse lettre à propos du *Chat*.

Enfin, n'en parlons plus. Je me juge avec autant de sincérité que de sévérité. Vous seul n'en douterez pas.

Mais mon ennui — ajouté à d'autres, — vient de ce que

je ne me renouvelle pas et de ce que je suis incapable de me renouveler. Je suis né noué. Et rien ne tranchera le nœud. Vous avez dit à Byvanck : " Si la vie lui donne la forte secousse morale dont le talent a besoin pour se délivrer des entraves qu'il se forge lui-même. "

Cette condition même ne suffirait plus.

Peut-être, aussi, que je suis mécontent de l'avoir donné trop vite, ce *Poil de Carotte*, de l'avoir bâclé sur la fin pour gagner quelque argent immédiat.

C'est possible! C'est possible. Les temps sont durs pour ceux qui tendent à la perfection.

Je n'ai rien à vous envoyer. Je n'ai rien publié, ces temps-ci, dans les journaux. J'ai seulement eu cinq ou six fantaisies refusées çà et là. Ceci, d'ailleurs, me relève à mes yeux. Je voudrais être auprès de vous. J'envie vos entretiens fortifiants ou déprimants.

Dites à Léon Daudet que j'ai vu avec plaisir " 12^e édition " sur *Les Morticoles*. Qu'il se rappelle que je le lui avais prêté à Maisons-Laffitte.

Quand revenez-vous? J'ai remarqué qu'on causait mal en se regardant. Nos figures bizarres — je parle de la mienne et de la vôtre, si vous voulez bien, — nous troublent. Nous éteindrons la lampe, et nous nous écouterons parler dans les ténèbres. Voilà une douce folie qui m'amuse. Je vais déjà mieux.

A bientôt, mon cher ami. (On me dit que vous voulez aller en Islande. Qu'y a-t-il de vrai? Emmenez-moi.)

Respectueux hommages à Madame Léon Daudet qui inquiète ses amis, et bon souvenir à Léon Daudet.

Amitiés à vous.

Chaque soir, je m'offre *La Cocarde*. Lisez-vous? Je ne vois ni votre nom ni le mien, dans la liste des collaborateurs. Est-une honorable exclusion?

Paris.

23 octobre 1894.

Mon cher ami,

Quelle bonne lettre! Et si vous saviez quel bien elle m'a fait! C'est la première que reçoit *Poil de Carotte*. Mainte-

nant, me voilà tranquille. Le reste glissera sur le douloureux écorché que je deviens.

Dès que j'en aurai fini avec les services, je vous ferai signe, et nous passerons une bonne soirée.

Flammarion m'a donné trois exemplaires sur hollande. Il y en a un pour ma femme, un autre pour des amis qui me sont dévoués, et je vous garde le troisième. Voilà.

Merci encore de votre belle lettre.

A SON PÈRE

Paris.

25 octobre 1894.

Mon cher papa,

Je t'adresse un tout petit bouquin où tu trouveras deux bouts de papier que tu me renverras un jour ou l'autre quand tu les auras lus.

J'ai un autre livre plus gros, qui s'appelle *Poil de Carotte*, et que j'hésite à t'envoyer : tu devines aisément pourquoi.

Personnellement, je n'ai rien à ménager, mais il est inutile que ce livre, trouvé sur ta table, par exemple, soit lu par d'autres que par toi. Je ne te l'enverrai donc que si tu y tiens.

Si tu avais eu l'occasion de venir à Paris, tu l'aurais lu au coin de notre feu déjà allumé. C'eût été le mieux pour tout le monde. Je ferai donc comme tu voudras. D'ailleurs, tu connais déjà une bonne partie de ce livre.

Je ne suis pas mécontent, et, par ces temps où tout le monde se plaint, nous avons l'originalité d'être assez heureux. Pourvu que ça dure.

Tout le monde t'embrasse.

A EUGÈNE MOREL.

Paris.

27 octobre 1894.

Monsieur,

Artificielle me plaît beaucoup. C'est une élégante charge contre la bêtise de la femme. Personnellement, je vous sais gré d'avoir exclu l'adultère de votre ménage. Votre couple

a la destinée qu'il mérite, le malheur plat. Qui nous affranchira de l'éternel roman? Vous contribuez à cette folle entreprise.

Reprocherai-je à votre langue, pourtant si personnelle, un peu de nervosité inquiétante? Votre phrase multiplie ses bords pour sortir du moule ordinaire.

Mais voilà que je vous désapprouve d'être original, quand c'est si rare! Tant nous avons de paresse à suivre l'effort des autres.

Je ne reçois pas souvent des livres comme l'*Artificielle*. Je vous remercie d'un plaisir spécial, et, puisque vous avez quelque estime pour moi, je suis heureux de n'être pas en reste.

Agréez, Monsieur, mes vifs compliments.

A SA SŒUR

Paris.

5 décembre 1894.

Ma chère Amélie,

Si je ne craignais de te fâcher, j'aimerais mieux ne pas te répondre. Que veux-tu que je te dise? Ce dont tu te plains n'est que l'aboutissement d'un état d'esprit qui ne date pas d'hier. Nous le connaissons, et nous ne pouvons que l'accepter sans y rien changer. Si tu étais près de moi, nous aurions la ressource de causer, mais comment t'écrire sept ou huit pages inutiles?

Ce que tu me dis, je le savais. Tu me demandes de le cacher à Maurice : pourquoi? Si papa te donne 4.800 francs, — car c'est là, n'est-ce pas? malgré les apparences, le gros point de ta lettre, — je ne crois pas que l'intention de Maurice soit de te dissimuler qu'il reçoit un cadeau double. Il m'a fait cette confidence avec une gêne visible; il en paraît même accablé. De ton côté, tu as attendu pour me faire une communication du même genre parce que cela t'ennuyait sans doute un peu, à cause de Maurice et de moi. Il n'a rien à t'envier. Reste moi, et voilà que mon rôle est de faire l'aimable avec vous deux pour vous prouver que je garde une âme sereine. J'accepte le rôle : il ne m'embar-

rasse pas. Si j'étais un petit employé à 1.200 francs, je montrerais assurément une tête toute autre, mais alors que papa n'aurait peut-être pas poussé l'amour de la justice jusqu'à la cruauté.

Dans la situation où je suis, je reste indifférent, sans aller jusqu'à me réjouir et à prétendre que tout est pour le mieux dans la meilleure des familles. Tranquillisez-vous donc, Maurice et toi. Le danger serait de jouer à cache-cache entre nous trois. Vous n'avez eu que des hésitations. Le reste ne dépendait pas de vous : n'en parlons plus. J'ajoute que papa ne m'a jamais rien dit de tout cela; c'est à quoi je suis le plus sensible.

En ce qui concerne tes relations actuelles avec lui, tâche de faire comme moi : ma femme et mes enfants me suffisent *absolument*. Si les autres m'aiment, c'est tout bénéfique; sinon, flûte! Je passe à un autre ordre de préoccupations, et, à part d'inévitables moments de nervosité, je m'en trouve très bien.

Tu me demandes *Poil de Carotte*. Voilà un livre dont on peut dire que ce n'est pas un cadeau à faire à sa famille. Papa, que j'avais averti en ce sens, ne s'est pas soucié de le recevoir. Je te préviens comme lui, bien que tu y sois moins intéressée. Si mes bijoux de style doivent te chagriner, je préfère qu'au moins tu ne les aies pas de ma main. La peur que tu n'acceptes *Poil de Carotte* avec agacement, c'est l'unique raison qui m'empêche de te l'adresser. Cela dit, je le tiens à ta disposition. Consulte-toi.

En somme, ma chère Amélie, voilà une lettre qui, compassée malgré mes efforts, n'est pas faite pour t'égayer. Moi, je suis aussi heureux que mon caractère me le permet. Je voudrais que tu puisses en dire autant. Il me semble que tu le pourrais, puisque tu as un mari et deux enfants. Détache-toi des autres autant que possible et renferme-toi chez toi. Alphonse Karr disait : " N'ayez pas de voisins, si vous voulez vivre en paix avec eux. " N'ayons plutôt pas de parents que de souffrir par eux.

Ceci encore pourrait te consoler : l'état d'esprit de Maurice. Depuis qu'il est rentier (j'ai tort de plaisanter), il s'assombrit davantage. A cause de quoi? De tout. Les

gentillesse de Marinette n'y font rien. Que pense-t-il? Que veut-il faire? Où va t-il? Pose-toi ces questions, et tu verras qu'il est plus à plaindre que toi et moi.

Je ne te dis pas de brûler cette lettre : ce sont justement celles-là qu'on garde.

A MAURICE DONNAY

Paris.

28 janvier 1895.

Je me félicite, cher monsieur, d'avoir " osé " vous envoyer *Le Vigneron dans sa vigne*, car c'est une audace. Goûter le talent d'un écrivain qui n'a pas le double de mon âge, et le lui faire savoir discrètement, sans qu'il me le demande, voilà un geste dont je me croyais incapable. J'y ai mis le temps, d'ailleurs, car il y a bien deux ou trois ans que j'en ai envie. Ainsi nous sommes. Nous n'avons d'égards que pour les imbéciles : ils le savent bien.

Peut-être aussi que nous préférons les livres qu'on ne nous envoie pas? Mais alors, *Education de Prince* m'aurait moins plu, et, pourtant, je l'aime de la première à la dernière ligne. Voilà bien des façons pour vous dire que je vous remercie du livre, et de votre sympathie qui est une des dix, mettons : douze, auxquelles je tiens.

A MARCEL SCHWOB

Paris.

7 février 1895.

Mon cher ami,

Un peu souffrant ces temps-ci, je ne lis qu'avec lenteur *Moll Flanders*, mais je veux tout de suite vous dire que cela m'enchant. Je ne trouve pas que ce soit inférieur à *Robinson Crusoé*. C'est un riche cadeau que vous nous faites. Les deux cents pages que j'ai lues me semblent écrites par celui d'entre nous qui aurait le plus d'audace et de maîtrise. Quant à la traduction, c'est une succulente merveille. On dirait de l'Amyot. Vous seul pouviez réussir ce tour de force de style. Bref, personnellement, je vous remercie d'avoir tra-

duit ce chef-d'œuvre qui, passant par votre cerveau, n'a rien perdu, et que je lis en *toute sécurité*.

Vous ne venez pas me voir, mais je sens tout de même que vous ne m'oubliez pas. Pour moi, si ma façon de regarder les figures d'amis se modifie chaque jour, je sais que vous êtes le seul à ne pas "remuer" dans mon amitié.

Et vous avez donné deux très beaux contes au *Journal*.

Je m'arrête pour vous serrer affectueusement la main, et tousser. Quel temps!

A GEORGES COURTELINE

Paris.

18 mars 1895.

Il est bien beau, mon cher Courteline, votre article sur Mendès, beau de cœur et de talent.

Il y a des fois où je vous traiterais volontiers de...

Mais une page comme celle-là me ferme la bouche et j'envoie ce bout de papier vous le dire.

A ROMAIN COOLUS

Paris.

[1^{er} avril [1895?]]

Mon cher ami,

Votre article, relu trois fois ce matin, c'est quelque chose comme le coup de grâce. Me voici inconsolable. Comment mériter de telles pages? Vous êtes sûr de ma fierté, mais, n'est-ce pas? vous devinez aussi mon inquiétude. Il ne me reste qu'à travailler avec une sorte de fureur sombre et résignée.

Je n'insiste pas sur chaque détail de votre étude; je suis plus à mon aise pour vous dire que ce que vous avez écrit de général, à propos de *La Carrière* d'Abel Hermant, me paraît extrêmement juste. Il ne faut pas être, vous dites bien, la victime de ce qu'on observe. Exemple: je m'observe avec une ténacité scrupuleuse; j'espère cependant ne rapporter de ces plongeurs que des trouvailles *humaines*, c'est-à-dire qui sont en vous comme en moi. J'imagine qu'un prêtre

même ne peut avoir de pitié vraie que pour ceux qui lui confessent des péchés qu'il a faits ou qui l'ont tenté. (A développer.) Je vous remercie, à cette corne de carte, profondément, de votre amitié que je sens profonde, et, pour finir par ce que d'autres, qui ne nous connaissent pas, appelleraient ma "rosserie", je vous revaudrai ça en étant impitoyable — de sévérité ou d'enthousiasme, — pour votre prochaine pièce.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

3 mai 1895.

Cher monsieur,

On a eu raison de dire et d'écrire que le premier acte des *Romanesques* est exquis, mais je me demande pourquoi on s'étonne des deux autres : ils complètent le premier. Ils sont nécessaires. Ils lui donnent une portée. Ils font de votre comédie plus qu'une jolie chose.

Ce qui me plaît de vous, c'est un mélange de sensibilité et d'ironie, et votre adresse à le composer. Ceux qui pleurent et ceux qui rient sont également insupportables s'ils ne savent s'arrêter. J'avais déjà remarqué, dans la *Princesse Lointaine*, que vous connaissez la bonne mesure. Je sais bien que vous ferez de très belles choses, et même de très hautes.

Après cela, vous remercierai-je de vos gentilleses et de votre sympathie ? Pour celle-ci, vous êtes payé de retour et, depuis longtemps, je n'avais eu ce plaisir délicat de *réciprocité*. Je vous transmets, cher monsieur, les vifs compliments de M^{me} Renard, et même de toute une salle qui n'a pas perdu son après-midi d'hier.

A LÉON BLUM

Gérardmer.

3 juillet 1895.

Mon cher Léon Blum,

Vous devinez comme je suis gêné pour vous parler de votre article que je viens de lire. J'ai presque envie de l'annoter en marge et de vous le retourner. Il faut pourtant que je vous remercie, et de tout mon cœur, car je suis touché à

fond, non par vos éloges (on m'en a fait de plus gros), mais parce que, pour écrire de telles pages, vous avez dû me lire lettre à lettre, d'un bout à l'autre, et parce que je devine que vous me lisez depuis longtemps. C'est donc une espèce de reconnaissance que je vous dois.

Si vous avez besoin de compliments désintéressés sur votre article, je vous répéterai ceux de Vallette, qui l'avait lu avant moi, et ceux de Maurice Pottecher, qui le lit à côté de moi; et je suis sûr que déjà vous en avez reçu d'autres.

Ma part, c'est de relire une fois, deux fois, et de marquer au crayon rouge ce qui me paraît à souligner.

Décidément, je trouve le procédé commode. Je déchirerai ce bariolage et vous l'adresserai.

J'insiste ici sur les 25 lignes que vous avez écrites de "ma manière". Elles me paraissent dignes du nom de record. Quelle précieuse brochure on ferait avec la collaboration de bons écrivains en les priant d'expliquer, aussi clairement qu'ils les voient, leurs *petites méthodes*.

Si, par flatterie, on me demandait la mienne, je renverrais à votre article et je vous emprunterais ce titre : *l'Amour de la Décomposition*.

Si vous voulez savoir la justesse de votre phrase sur ma passion pour le dieu des images : Victor Hugo, reportez-vous à l'enquête que fit G. Docquois au *Journal* : " Quel poète devrait, dans l'admiration des jeunes, reprendre la place de Leconte de Lisle? "

Si vous le voulez, les notes promises préciseront et surtout la causerie que j'espère avoir avec vous dès mon retour à Paris, si vous y êtes encore le 25 de ce mois.

Vous êtes plus jeune, et peut-être je devrais rester sur ma défensive. Tout de même, sans hésitation, je vous serre la main avec une gratitude affectueuse.

A ROMAIN COOLUS

[*Gérardmer.*]

4 juillet 1895.

Elle est admirable de clarté, votre étude sur *Brand*, mon cher Coolus. Et, pour moi qui n'ai pas vu jouer le drame

d'Ibsen, elle tient lieu, autant qu'il est possible, de la pièce. Je crois aussi que votre interprétation du dernier mot : " Dieu est un dieu de charité ", est la meilleure. Elle complète l'âpreté du drame. Puisque vous m'avez demandé notre avis, je vous l'envoie dire par ce petit mot et vous serre amicalement la main.

Jusqu'au 20 courant, Chalet des Hirondelles, Gérardmer (Vosges).

A MAURICE POTTECHER

Paris.

10 septembre 1895.

Mon cher ami,

Je tiens à vous prouver par ce mot que j'ai pensé à vous tous ces temps-ci. Avez-vous fait jouer votre drame? Voilà ma grande question. Si oui, vous êtes coupable de ne pas nous écrire vos impressions. Si non, quand le ferez-vous jouer? Enfin, donnez-nous de vos nouvelles.

Il s'est joué pour moi, ces temps-ci, un petit drame assez mouvementé. Imaginez que nous étions rentrés de Veulettes et réinstallés. Je m'étais remis au travail. J'étais en paix avec moi et avec tout le monde. Et, soudain, le 2 septembre (vous lisez bien!), je reçois ma fameuse feuille de route pour être le 5 au corps, et de la, expédié aux grandes manœuvres. On m'avait oublié : on se me rappelait et, sans façons, on m'invitait à la petite partie de plaisir que vous savez. J'avais trois jours pour graisser ma machine.

Je vous avoue que durant trois jours mon patriotisme éclairé a subi un choc. Enfin, M^{me} Adam (j'ai eu, à la fin, après bien des courses folles, cette idée de génie de m'adresser à elle) me tire de là. Nous télégraphions au général Brugère commandant le 8^e corps, et par dépêche j'obtiens mon sursis jusqu'à l'année prochaine.

Croyez-vous qu'ils m'ont donné des émotions, ces vingt-huit jours! Quant à Marinette, elle me voyait déjà mort. Votre drame a-t-il ému comme le mien? J'ai hâte de le savoir.

Je ne vois personne. Je reste enfermé jusqu'au soir, et je regrette de plus en plus le lac de Retournemer. Oh! six jours dans la maison forestière!

Faites-vous de la bicyclette? J'ai remisé la mienne. Elle va dormir tout l'hiver. J'ai de grosses envies de travail; si ça tient, les presses gémiront.

Quand rentrerez-vous à Bellevue? N'attendez pas les trop mauvais jours, afin que nous puissions vous y aller voir.

J'ai écrit une longue lettre à Claudel en réponse à une lettre de lui, et je lui ai parlé de vous, de notre séjour là-bas.

Je tombe de sommeil — comme Balzac, — et je n'ai pas le temps de dire à chacun de vous particulièrement ce que je voudrais selon mon cœur. Distribuez donc à votre aimable famille les vives et turbulentes amitiés de toute la mienne. Croyez-vous qu'il doit faire bon, tout de même, sur le Hohneck! Moi, je voudrais être dans une graine de raisin. Cela pour Marie-Anne, qui va me traiter légèrement de toqué.

A MARCEL SCHWOB

Paris.

7 octobre 1895.

Mon cher ami,

Je ne vous dirai pas que je n'ai jamais eu de mauvaise humeur contre vous, mais elle ne tenait guère. Et, de telles pages comme la *Vie de Cratès* me remettaient en état de vous aimer jusqu'au bout.

Serez-vous libre jeudi? J'irai vous prendre vers onze heures, et nous passerons de bons instants.

Votre ami.

Paris.

15 octobre 1895.

Mon cher ami,

Je pense que notre soirée de Samedi va être remise. Descaves tient, en effet, absolument à ce que je dîne chez lui ce jour-là, et il doit arranger l'affaire avec Daudet, qui remettra *la loge* à un autre soir. En échange, Vallette et Rachilde m'offrent, pour Vendredi soir, au *Théâtre réaliste*, deux places de leur baignoire.

Madame Renard ne pouvant pas y aller, voulez-vous la

remplacer? Oui, n'est-ce pas? Donc, venez Vendredi, de bonne heure, dîner, et nous rejoindrons Vallette au théâtre. Convenu, n'est-ce pas? Poignée de main.

Le programme est alléchant. On rira bien.

Paris.

23 octobre 1895.

Mon cher ami,

Voulez-vous que nous remettions à une autre semaine le plaisir de nous réunir? Je reçois un télégramme de mon père qui arrive ce soir. Sans commentaires.

Vives amitiés.

Voulez-vous dire à M^{lle} Moreno que, depuis que je l'ai entendue, je regrette de n'être pas poète? Je ne voudrais être dit que par elle.

A SA SŒUR

Paris.

2 novembre 1895.

Ma chère Amélie,

Je passe mes journées, à l'Odéon où la petite pièce sera jouée Samedi prochain.

Ce que je t'avais prédit arrive, et *au-delà*. Il faut même que je ne me laisse pas emballer. Je tiens trop à mes idées de vie simple.

Tout le monde va bien ici, même papa, et t'embrasse.

Derniers admirateurs connus de *L'Écornifleur* : Sarah Bernhardt et le prince d'Orléans.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

10 novembre 1895.

Mon cher ami,

Vous êtes toujours d'une précieuse délicatesse, et vous savez quand on a besoin de vous, ce qui est tout l'art de l'amitié.

Hier, je n'étais pas mécontent, *La Demande* avait produit sur le public du Dimanche soir un effet que je n'espérais plus. Tout portait. Les acteurs rayonnaient, et le concierge

lui-même crut devoir me féliciter. Et je me disais : “ *La Demande* ferait un très supportable lever de rideau au *Théâtre du Peuple* de Pottecher. ”

Aujourd’hui, malgré votre si bonne lettre, je me sens déprimé. Il me semble que je n’aurais pas dû me prêter à cette aventure médiocre, que j’ai été un peu lâche et qu’il ne faudra pas recommencer. Mon excuse la meilleure, c’est que je croyais que *La Demande* ne serait jamais jouée. N’en parlons plus, et retournons travailler.

Dès qu’il refera beau, nous irons tous quatre vous demander à déjeuner, voir des arbres et causer avec les honnêtes gens que vous êtes.

A ROMAIN COOLUS

Paris.

15 novembre 1895.

Mon cher ami Coolus,

Vous avez bien dit, de gentille façon, sans flatterie, je crois, ce qu’il faut dire de *La Demande*. Merci à votre amitié.

Vous savez qu’on tirerait une jolie pièce de votre *Autruche*. Elle est originale, quoique, personnellement, je n’aime pas votre façon de parler des femmes. C’est là une pudeur qui me vient sur le tard. Peut-être vaudrait-il mieux n’en parler jamais. Nous causerons de ça un jour.

Ne m’avez-vous pas demandé deux places pour *La Demande*? Si oui, dites-moi pour quel jour de la semaine prochaine vous les voulez, et je vous les enverrai.

Vives amitiés.

Paris.

2 janvier 1896.

Bravo! pour rimer avec “ vo ”, mon cher ami. Ce n’est pas le génie qui me manque : c’est la longue patience.

N’oubliez pas que je vous aime bien, et que nous ne serons jamais séparés que par des épithètes... de plus en plus rares.

A MAURICE DONNAY

Paris.

23 janvier 1896.

Cher monsieur et ami,

Je serais malin si je vous disais d'*Amants* quelque chose de neuf. Sachez donc seulement que nous vous remercions de tout cœur, — j'allais oublier "de tout cœur"; ma phrase ne se serait point relevée d'une telle chute, — M^{me} Renard et moi, et que votre pièce nous a charmés par tous les sens, y compris celui du théâtre. Et sachez aussi que j'aime encore un peu plus Maurice Donnay.

Et ce billet n'est pas tourné d'une façon si ridicule.

A ROMAIN COOLUS

Paris.

29 janvier 1896.

Mon cher Coolus,

J'adresse, en même temps qu'à vous, une copie de ces vingt-cinq lignes à *L'Image*, où elles paraîtront je ne sais quel mois de quelle année. Ces vingt-cinq lignes vous représentent un travail d'une huitaine de jours et une dizaine de feuilles gâchées. C'est misérable. Pourquoi m'acharner à ces riens? De temps en temps je me levais, de colère, je jurais, ou j'écrivais en marge : "Idiot! Stupide!" Mais le souvenir de ces travaux d'Hercule chez les fourmis m'amuse; c'est donc ça de gagné!

Vous, ne voyez que le désir de vous donner au moins une petite preuve de mon amitié.

Paris.

26 mars 1896.

Mon cher Coolus,

Vous vous méprenez sur le sens ou, plutôt, sur le *nonsens* de ma dédicace. Songez que je dédicace déjà pour la dixième fois, à 200 signatures par fois. D'ailleurs, je crois me rappeler que j'ai mis "en ami" et souligné *en ami*. Ne pouviez-vous tirer de ce trait fortement appuyé une signification à vous réjouir le cœur?

Mais il s'agit, n'est-ce pas? de la figure que vous me faites,

que je vous fais, que nous nous faisons depuis votre pièce de *L'Œuvre*. Vous ne m'avez pas demandé mon avis, je ne vous l'ai pas donné, et, si je vous l'avais donné *tel quel*, vous auriez pu me dire que vous ne me le demandiez pas.

Tel quel, cependant, et expliqué avec franchise, et avec la considération que j'ai pour vous, il vous eût, j'ose l'espérer, intéressé. Et, soit que je vous rencontre, ou que vous me fassiez, comme avant, quelque visite amicale, je suis sûr que nous dissiperons bien des brumes.

Cela dit, je vous remercie de vos quatre vers tout *coolusiens*, et, sans plaisanterie, j'aurais été heureux de recevoir, *réellement*, votre tribut de parfums. J'en aurais fait un vésicatoire divin pour ma petite fille qui est malade et qui, selon son expression plaintive, n'est " pas contente, non, pas contente " !

A MARCEL SCHWOB

Chaumot.

23 juin 1896.

Mon cher ami,

J'ai reçu *La Croisade des Enfants* et *Vies Imaginaires*. J'ai même reçu deux exemplaires des *Vies*, je ne sais par quelle bonne fortune. Comme tous deux sont signés de vous, je les garde, à moins que vous ne me sommiez de vous en renvoyer un. Le premier est allé rue du Rocher. Le second m'est arrivé ici directement, par *Le Mercure*.

Je veux d'abord vous remercier de *La Croisade des Enfants* et vous dire que je trouve ce petit livre joli tout plein, et ingénieux, et attendrissant. C'est une légende qui ne pouvait être recueillie que par vous, recueillie ou inventée, peu importe. J'aime beaucoup lire du Schwob. Il m'arrache à la préoccupation *excessive* que j'ai de la réalité environnante, trop près. Et je vais lire les *Vies*, que je connais presque toutes, sauf deux ou trois que vous n'avez pas publiées au *Journal* ou qui m'ont échappé. J'ai lu ce qu'a écrit de vous Armand Silvestre. Je lui pardonne, pour cette bonne action, bien des défaillances. On ne sait vraiment qui est le plus héroïque, de cet homme qui ne refuse jamais des vers d'inauguration, et de ceux qui lui en commandent toujours.

Déjà vous savez ce que je pense des *Vies*. Je vous le répéterai après relecture.

Nous sommes vraiment bien ici. Vieille maison, grand jardin, belle vue, bon air et solitude reposante. Comme j'y reviendrai plusieurs années, je forme le projet de vous y amener quelque saison. Je ne travaille presque pas, mais je mets au courant quelques lectures en retard. Volontiers, je lirais un peu de latin, si vous étiez près de moi, pour me conseiller des morceaux faciles.

Je suis enchanté des grands succès de M^{lle} Moreno. Dites-le lui bien. J'ai un faible pour les Français. Elle en sera la plus pure voix. Peut-être est-ce déjà fait. Dites-lui que je mets mes hommages d'ami "sur l'escabeau de ses pieds adorables".

A vous fidèlement.

Avant de fermer cette lettre, je viens de lire la préface des *Vies*. C'est une page admirable que tous les artistes devraient apprendre par cœur. Pour moi, elle m'enchanté et me raffermi.

A M^{me} ET A EDMOND ROSTAND

Chaumot.

28 juin 1896.

Mes chers amis,

Je serai à Paris mardi et mercredi. Si vous êtes encore à Paris, faites-moi signe en déposant un mot, lundi, chez mon concierge, 44, rue du Rocher.

Sinon, à une autrefois [*sic*], et soyez à votre campagne comme nous sommes ici, très bien, cabinets arrangés, etc., etc. Votre fidèle.

A STEINLEN

Chaumot.

7 juillet 1896.

Mon cher ami,

Vous êtes très gentil. Vous savez quel plaisir me fait chaque dessin-commentaire de vous. Je n'osais pas vous en demander un nouveau, mais vous me l'offrez, et je vous

remercie de cœur. Comme je ne reçois pas le *Gil-Blas*, ayez l'obligeance de m'adresser le numéro illustré quand il aura paru.

Oui, nous sommes maintenant très bien ici, et je suis persuadé que vous vous y plairiez. C'est grand, aéré, confortable, avec de belles vues de tous côtés. Nous nous y plaisons beaucoup. Il ne manque que des amis comme vous.

Les enfants sont tout rouges, et M^{me} Renard est toute noire. Moi, je n'ai même plus le courage de me reprocher ma paresse.

D'ailleurs, je ne vous plains pas, et je songe souvent à votre délicieuse petite maison de là-bas. Ah! la nôtre est moins richement peinte. Ça manque de fresques signées Steinlen.

Nos meilleures amitiés à vous trois. Oui, j'ai envoyé un exemplaire de *La Maîtresse* à Maizeroy.

A HENRI DUVERNOIS

Chaumot.

15 juillet 1896

Cher confrère,

Mes amis veulent bien s'étonner parfois que les *grands* critiques ne parlent jamais de mes livres. La vérité, c'est que je ne les leur envoie plus, et, chaque fois, je réduis encore le service d'usage, cette honteuse mendicité des éditeurs et des auteurs. Je recherche peu les nouvelles conquêtes et je m'en tiens aux sympathies acquises. C'est vous dire que vous êtes menacé de recevoir tout ce que j'écrirai, et je vois, avec terreur, que je n'ai pas fini! Je suis très heureux du goût que vous avez pour l'imparfaite *Maîtresse*, et je vous remercie de votre aimable façon de me le dire.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. Bailby, et crovez à mes meilleurs sentiments de gratitude.

A MAURICE DONNAY

Chaumot.

[Août 1896.]

Si on se met à décorer les gens de talent, ça va devenir difficile de l'être.

Voulez-vous me prêter votre ruban pour faire mes 28 jours comme vélocipédiste d'Etat-Major?

Si même vous vouliez faire mes 28 jours à ma place?

A TRISTAN BERNARD

[*Bourges.*]

[*Août 1896.*]

Mon cher Tristan,

Je lis seulement aujourd'hui une note du *Vélo*. Précisément, hier, mon capitaine me demandait : " Savez-vous écrire ? " J'ai hésité à répondre. Ce n'est pas possible que je sois l'auteur de l'immortel *Poil de Carotte*.

J'ai quatre chevaux devant moi qui me pètent dans le nez, et ma bicyclette ne peut rien répondre. Si j'étais sur vos épaules, vous me vengeriez.

Votre sergent aimé.

Vélocipédiste d'état-major aux manœuvres de la 32^e brigade (Nièvre).

A MADAME JULES RENARD

[*Lors des 28 jours en août-septembre 1896.*]

Bourges, le 23 août.

Chère chérie, aussitôt arrivé, je veux t'écrire un mot. Voyage un peu long où, presque toujours seul, j'ai pu rêvaser mélancoliquement. Pas très gai, Bourges, avec son énorme bâtisse de curés et ses rues à pic sous un ciel sans soleil; mais, dès que j'ai pris cette plume, mes idées ont changé, et je veux tâcher de rire.

J'ai rencontré Pain à Cosne. Il a fait un bout de voyage avec moi, mais, comme il est de la territoriale, il se fiche un peu de mon sort et de mes vêtements disparus. D'ailleurs, il est vieilli, avec de longs poils blancs, et il m'a fait compliment de ma bonne mine et de mon ventre. Il m'a encore conseillé de descendre à l'*Hôtel de France*. On devrait toujours se défier de ces espèces de conseils (rappelle-toi notre voyage à Nice), et descendre dans les meilleurs hôtels, du moins dans les plus neufs. J'ai demandé une *bonne*

chambre, et, sans doute à cause de ma modeste valise, on m'en a donné une qui ouvre sur les écuries.

— Mais ça sent mauvais, ici!

— Oh! monsieur, me dit le garçon, ça sent toujours un petit peu, par ces chaleurs.

— Donnez-moi une autre chambre, tout de suite!

De sorte que je serai mieux, et mon ton (celui qui me sert pour les mendiants) a produit son effet. Ne t'inquiète pas : je suis décidé à continuer.

La première chose que j'ai vue en arrivant à la gare de Bourges, ç'a été *La Maîtresse*, ce qui n'empêchera pas le premier venu, demain, de me traiter de gourde. J'ai fait un petit tour en ville pour me reconnaître : je ne me reconnaissais pas. Comme il est loin, le pioupiou qui s'est sans doute assis à la table où j'écris!

J'ai été bien content, bonne adorée, de ta frimousse à mon départ. Tu as peut-être pleuré après, mais tu as été très bien au moment suprême. Pauvre grosse! moi aussi, j'ai été très bien, et Fantec aussi, qui jouait dans le sable et m'a dit sans se déranger :

— Tu vas à Corbigny, papa?

— Non. A Bourges.

— Allons! Au revoir, dit Fantec déjà renfoui dans le sable.

Je l'ai embrassé de bon cœur pour sa jolie insouciance, et j'ai encore sur la joue, au milieu des tiens, le baiser de Baïe. Je suis tranquille pour vous trois. Vous parlerez souvent de papa-soldat, mais vous avez une vie si pleine, et, toi, tu as de si raisonnables idées, que nous viendrons à bout de cette corvée.

Je te promets de t'écrire tous les jours, sauf cas de force majeure, et le plus longuement que je pourrai. J'affronterai ce café où l'on m'assourdit (c'est Dimanche), et j'avalerais des quinquinas clairs sans sourciller. Je vais chercher un endroit où dîner. Ce soir, je t'écrirai encore pour me distraire. J'ai un peu mal à la tête, et ta cuillerée d'antipyrine me manque. D'ailleurs, tout me manque!

Le soir du 23 août 96. 8 h. ½.

Ma chère chérie, si j'étais capable de m'ennuyer et si je n'avais assez de ressources cérébrales, je dirais que, ce soir je me suis embêté. Dîner à l'*Hôtel de France*. Dîner fade de table d'hôte où un habitué de Marinette ne peut manger que du bout des dents. C'est plein de curés, qui n'égaient pas le décor. Cette ville ne sent que le soldat, la fille et le prêtre : triple mauvaise odeur.

Après dîner, acheté un petit porte-plume et un encrier pour pouvoir écrire dans ma chambre. Puis, que faire ? Me promener. Afin de ne pas trop m'attendrir, j'aurais voulu parler à quelqu'un. Je m'engage dans un grand boulevard extérieur, et je marche, je marche. Sur les bancs, de rares soldats qui s'amusaient comme moi, et un homme disant à une femme, dans l'ombre :

— Je veux te ramener chez toi. Je n'ai pas confiance.

Et la femme, indignée, pleurait en protestant.

J'arrive à la gare, où j'espérais acheter les journaux du jour : bibliothèque fermée. Je remonte mélancoliquement, et j'entre dans un café où j'avais passé plus d'une heure mortelle pendant mon volontariat. L'ancien garçon est devenu le patron. Il m'a reconnu tout de suite. J'ai failli l'embrasser comme un frère. C'est une figure qui me sourit, et je t'écris sur une de ses tables, d'une plume presque légère.

Je me reconnais peu à peu dans Bourges, mais, il y a dix ans, je ne l'avais pas regardé. J'ai presque autant qu'à cette époque horreur des monuments. Toutefois, j'ai vu deux ou trois choses que j'étais surpris de n'avoir pas vues : une porte superbe au bout de la place où nous manœuvrions, une portion de mur romain incrusté dans notre caserne, dont je me fiche, mais devant lequel je suis resté tout de même baba, et d'autres curiosités que je regarderai peut-être.

Impossible d'acheter une montre ce soir, tous les bijoux étant fermés.

Rentré dans ma chambre, je ne sais quelle heure il est. Vous devez tous dormir. Je me débarbouille. Cuvette et pots cassés, et des cabinets!...

24, 7 heures du matin.

Bonjour, mes chéris. J'ai passé une nuit suffisante. Et il n'y a plus que vingt-six jours! Ça marche, ça marche.

Ce qui me mettait mal à mon aise, hier soir, c'était d'être dans la foule, moi qui suis habitué à la solitude, d'entendre les mots : sergent, adjudant, capitaine, etc., qu'on rencontre peu dans les livres que je lis d'ordinaire, et puis de me sentir tout à fait inconnu, aussi obscur qu'avant d'écrire *Crime de Village*, obscur comme une taupe.

11 heures 1/2.

Ma feuille de route porte que je dois être à la caserne à 11 heures : cela veut dire que je dois y être à 2 heures. Dès mon arrivée : " Vous êtes libre ", m'a dit celui qu'on appelle *le chef*. Je ne le suis que jusqu'à 2 heures : c'est toujours ça. Je laisse ma bicyclette près de mon lit, mon lit de caserne (moi qui aime les lits étroits, on m'a servi à souhait), et je viens passer mes trois heures de liberté devant une tasse de café.

Un groupe d'officiers passe, et j'entends l'un d'eux dire : " Si le colon rouspète, je demanderai mon changement de garnison. " Et c'est ainsi du haut en bas de l'échelle militaire. Les plus gros rouspètent tant qu'ils peuvent, et les petits ne cessent pas d'avoir peur de la rouspétance des gros. Apprends ce mot à Baïe : sa petite bouche le dira drôlement.

5 heures.

Jusqu'ici, les sous-officiers, mes confrères, m'ont très bien accueilli. La note de l'*Echo de Paris*, lue par quelques-uns, avait produit son petit effet. Me voilà vêtu, et pas trop mal avec mes galons de sergent. J'avais envie de donner cent sous au premier soldat qui m'a salué dans la rue. Quelquefois, j'oublie mon grade et je ne réponds pas. Maurice rirait bien.

Jusqu'aux manœuvres, je commanderai, par ordre du général Brugère, les velocipédistes concentrés à Bourges. Demain matin, de 6 à 8, et le soir, de 3 à 5, je leur ferai faire

une petite promenade de 25 à 30 kilomètres. Ainsi jusqu'aux manœuvres, où j'irai rejoindre mon général à Nevers, puis Rinette.

La question de coucher en ville est assez peu aisée à résoudre, mais je serai un des mieux à la caserne.

10 h. 1/2.

Je ne veux pas me coucher sans t'écrire que je couche dans ma chambre d'hôtel, du moins cette nuit, et probablement jusqu'aux manœuvres : une gentillesse de mon sergent-major, qui adore... Alphonse Allais. Demain matin, je mène promener ma petite escouade de bicyclistes. Je continuerai cette lettre en revenant.

Mardi matin.

Chère chérie, tu es à peine levée, et j'ai déjà fait deux toilettes et 25 kilomètres. Mes hommes marchent comme des canards et trouvent que je vais trop vite, mais, comme ils ont aussi chaud que s'ils allaient vite, je ralentis, et, à notre retour à la caserne, leurs fronts en sueur témoignent que nous avons fait du chemin.

J'ai mal dormi cette nuit, une heure ou deux, à peine. Hier soir, nous avons trop bu de mauvais vin. Nous sommes plusieurs à régaler les sergents, et nous nous invitons les uns les autres. De là une bouche pâteuse. On continue à me demander si c'est moi qui écris dans *L'Echo de Paris*. Je dis que c'est moi; et on me dit aussitôt : "Moi aussi, je connais un publiciste", et on me cite un nom à coucher dehors...

Mercredi 26 août. 10 heures.

... Je ne m'ennuie pas. J'aime ces excursions du matin à 5 heures, quoique j'aie eu, aujourd'hui, une grosse peine à me lever. On arrive à un petit pays et on boit le vin blanc en mangeant un de ces fromages durs qui sont spéciaux au Cher. Cela n'est pas trop pénible. On passe le temps, et, au bout de huit jours, nous serons suffisamment entraînés

pour faire les manœuvres, qui sont notre seul point noir. Un moment, j'ai espéré rester jusqu'à la fin à Bourges. Un sergent avait pris, avec trop d'assurance, ma cause en main. Il vient de me dire que c'était impossible.

Embrasse grand Fantec pour sa jolie lettre. Quand ils sont près de moi, je regarde plutôt Baïe; mais, de loin, ils ne forment à eux deux qu'une image unique, et je les vois bien également.

Hier soir, j'ai dépensé une pièce de vingt francs pour offrir à dîner à mes sergents. Nous avons un peu bu, et, en rentrant me coucher, j'avais la tête un peu lourde. Je me propose de m'en tenir à cette noce et de tâcher de boire le moins possible. Mais si tu savais comme il y a de pauvres diables! Croirais-tu qu'il en est qui semblent heureux d'être au régiment? Un de mes vélocipédistes réclame avec énergie ses diverses indemnités, et je ne serais pas étonné si, même sur elles, il faisait des économies. Et je suis sûr que d'autres doivent dévorer leur gamelle. Ces réflexions devraient me rendre moins difficile. Elles n'y réussissent pas, et je trouve qu'on mange mal à Bourges. J'en vois pourtant qui ont l'air de se régaler. Tu m'as trop gâté, voilà la vérité...

Jeudi 27 août. 9 h. 1/2.

Chère chérie, reçu ta lettre. Tu es bien sage, et, comme ton état d'esprit ne peut pas être meilleur, je suis tranquille.

Comme d'habitude, je me suis levé ce matin à 5 heures, mais j'arrivais à peine à la caserne qu'il s'est mis à pleuvoir. J'ai donc dit à mes hommes qu'il n'y aurait pas d'excursion, et je suis rentré à l'hôtel où je me suis étendu 1 h. 1/4 sur mon lit, car j'étais un peu fatigué de ma journée d'hier. Les sergents avaient tenu à nous rendre nos politesses à la cantine. Ils ont fait de leur mieux (les choux-fleurs n'étaient pas signés Marinette), mais tout cela est un peu énervant pour moi, et je compte que nous allons réduire nos débauches. A part cela, je vais tout à fait bien. Il fait un si vilain temps que je suis un peu frileux...

Vendredi matin 28 août.

... Tu sais combien j'aime que tu sois bonne. Jamais je ne te reprocherai de trop donner. J'aimerais mieux faire un conte de plus pour un de tes pauvres que pour moi, et même pour ta toilette...

Hier soir, à table d'hôte où je dînais seul un peu tristement (c'est l'heure dure de la journée), j'ai vu entrer un commis-voyageur avec un pauvre artilleur, un bleu, comme on les appelle, c'est-à-dire un soldat tout nouveau. Il est entré, au milieu de tout ce monde, avec son képi sur la tête, tenant son grand sabre à deux mains. Il avait une figure puérile et bête de paysan gauche, et il souriait, les yeux baissés. Son commis-voyageur l'a fait asseoir. Il restait loin de la table. "Approchez-vous! mangez! n'ayez pas peur!" lui disait l'autre d'un ton de protection un peu ironique. "Vous êtes ici chez vous." L'artilleur s'approche, repousse sa serviette au milieu de la table. On lui sert du melon. Il le coupe et veut le manger avec son couteau, mais les petits morceaux glissent toujours. Et, graves, tous les garçons rangés derrière lui attendaient. Enfin, il ne veut plus manger. D'un signe, sans dire un mot, il refuse les plats; puis il avoue qu'il vient d'avaler sa gamelle et qu'il n'a pas faim. Et il reste là comme un sourd. Ainsi, il ne peut même pas profiter de son bon dîner. Nous sourions sans méchanceté. Nous sommes à l'aise, nous. Nous ne faisons pas pitié comme lui, comme des centaines d'artilleurs qui n'ont jamais mangé dans le monde.

Je vois toute sorte de têtes : des malheureuses, des stupides et hideuses. Un jeune idiot, bien habillé, mais de figure repoussante : oreilles détachées, lèvres éclatées, nez dans la bouche et mâchoires tombantes, fait le tour des tables et cherche quelqu'un de connaissance. Il trouve enfin un bel homme et lui tend la main, comme pour se réhabiliter de sa laideur. Le bel homme accepte la main, mais, l'idiot parti, il s'excuse.

— Je ne pouvais pas la lui refuser, me dit-il.

Je ne lui demandais pas cette excuse.

Il y a aussi des petits Parisiens, élèves en médecine,

pommadés et blancs, qui sont soldats, et qui font leur petit potin comme sur le boulevard Saint-Michel, et qui jouent aux cartes près de moi, et qui parlent latin, et qui méprisent sans doute ce sergent qui ne dit rien et regarde le plafond...

2 septembre

...Comme je te l'ai dit, je pars demain, jeudi pour Nevers. Il pleut, il pleut. Je me suis levé comme toi à 8 heures, et je n'ai rien à faire de la journée. On m'a donné mes guêtres hier. Elles sont remarquables par de beaux boutons, que j'ai payés. Elles me font des pieds d'éléphant, et les gens se retournent à mon passage.

Un caporal m'a dit que deux "gommeux" (il veut dire : deux civils bien habillés), l'avaient arrêté dans la rue pour lui demander s'il me connaissait et s'il pourrait me les présenter. Le caporal n'a pas osé accepter cette grave commission. Les "gommeux" en sont donc pour leurs frais. Je pense qu'ils voulaient connaître l'auteur de *Poil de Carotte*. C'est la gloire, quoi ! Le fumet me suffit, et je ne les recherche pas.

Demain, j'entre dans une nouvelle période, avec des chefs et des heures de liberté inconnus. Nous faisons les manœuvres "de Nevers à Saint-Saulge". Regarde sur ma grande carte. Quand tu recevras cette lettre, nous n'aurons plus que quinze jours. Quel bon mois nous allons passer tous deux, tous quatre ! Et, après, quel travail !

Je m'ennuie un peu, ici, et, s'il ne pleut pas, je crois que je serai très content de faire les manœuvres. Les jours passeront vite...

5 h. 1/2. Nevers, 3 septembre.

Chère chérie, un mot à la hâte, pour te fixer sur ma nouvelle situation. J'ai vu quelques-uns de mes officiers. Ils me paraissent plutôt gentils, jusqu'à nouvelle impression, et je crains plus, maintenant, le mauvais temps que les mauvais chefs. Et puis, c'est presque un jour de plus.

J'ai fait, ce matin, un délicieux déjeuner chez Hubert. C'est vraiment un bon restaurant. Aucun à Bourges ne

peut lui être comparé. J'y dînerai ce soir. J'ai bien pensé à toi et à notre petit voyage de l'année dernière.

Nous partirons Samedi matin pour Saint-Benin-d'Azy. Le 6, nous irons à Châtillon-en-Bazois...

Ce soir, je traiterai chez Hubert un petit caporal qui fait les manœuvres avec moi. Il m'a dit :

— Puisque vous l'exigez, sergent, j'accepte.

Et, si je trouve un pauvre soldat sur ma route (il y en aura), je lui paierai à boire en ton honneur. Il n'y a que ça de vrai.

Je coucherai ce soir à l'*Hôtel de la Paix*. Nous y avons couché à notre dernier voyage. Tu vois que je continue à ne pas être trop malheureux.

Un capitaine m'ayant demandé ce que je fais " dans la vie ", je lui ai répondu que je suis membre de la Société des Gens de Lettres. Il m'a paru plus étonné qu'admiratif. J'ai ajouté : " Ecrivain, mon capitaine. " Cette fois, je crois qu'il ne comprenait plus du tout.

Je termine en t'embrassant, tu sais avec quelle force. Mon petit caporal vient d'arriver.

Café de la Paix, Nevers, le 4 septembre.

Chère chérie, chaque lettre que je t'écris marque un jour de plus. Aujourd'hui, j'ai commencé un peu mon service : quelques kilomètres dans les rues de Nevers. Ça m'a dégoûté un peu. Je bâillais d'ennui au bureau. Demain matin, je pars à 4 h. ½. Je suis vraiment heureux que ces manœuvres commencent, car, après elles, ce sera le retour. Et puis, je mange trop chez Hubert. Je suis sûr que j'ai remplacé par des livres, en deux jours, les quelques grammes que j'avais perdus à Bourges. Hier soir, à table, mon petit caporal suffoquait. Il ne se rappelait pas avoir tant mangé depuis sa plus tendre enfance.

J'aurai assez d'argent. Je touche des sommes énormes pendant les manœuvres : 4 fr. 50 par jour, et, comme c'est un officier qui me paie, je ne peux pas lui en faire cadeau...

Saint-Benin d'Azy, 5 septembre.

Un mot seulement, pour le cas probable où je ne pourrais pas t'écrire ce soir. Parti de Nevers ce matin à 4 h. $\frac{1}{2}$. J'ai pu faire la route seul et arriver avant la pluie qui tombe en ce moment de toutes ses forces. Ce temps est déprimant, mais je me porte bien. Je vous embrasse tous, et, toi, comme je t'adore.

Châtillon-en-Bazois, 6 septembre, 9 heures du matin.

Chère chérie, hier soir, j'ai couché dans un lit, ma foi! bon. On m'avait seulement retiré mon oreiller bordé de dentelle, que j'ai réclamé. Ce matin, à 4 heures, debout. Cette fois, j'ai reçu la pluie sur le dos pendant cinq heures. Arrivé le premier, j'ai changé de flanelle, mangé une soupe, bu un café chaud (je bois beaucoup de café, mais il est moins dangereux que le tien), et me voilà en assez bon état, avec l'idée que, malgré le temps (quelle pluie!) les jours passent...

Si tu voyais les pauvres soldats, tu ne me trouverais pas à plaindre. Et ils chantent!

Bourges, 17 septembre. Jeudi 3 heures.

Chère chérie, je suis rentré à Bourges hier soir. Je me suis bien reposé, et je suis allé ce matin à la caserne, aux nouvelles. Ce ne sera que pour Samedi.

Je passe cette journée, je passerai celle de demain à manger, boire et lire un peu. Je n'ai absolument rien à faire, qu'à attendre ma liberté. Je coûte (oh! pas beaucoup) à l'armée, je ne lui sers à rien, et pourtant elle me garde. C'est le règlement.

Je suis de corps tout à fait reposé. Je ne ressens plus qu'une légère lassitude cérébrale. Elle provient de ce que je suis resté trop longtemps sans lire. Parfois, je me demande quel est mon métier, puis je revois mon bureau et mes livres, et je me dis : " Il y a du bon! On va pouvoir travailler à côté de Rinette! "

Chose curieuse! Pour avoir trop ou pas assez mangé, et à n'importe quelle heure, je n'ai pas eu une seule fois mal à l'estomac. Ça me rajeunit. J'en ai besoin, car ma barbe a poussé et mes petits cheveux blancs des tempes me marquent sérieusement...

A TRISTAN BERNARD

Hôtel de France, Bourges.

27 août 1896.

Mon cher moins Tristan que moi, nous avons lu, moi et mes cinq hommes, la note du *Vélo*. Votre enthousiasme a les pâles couleurs, mais, peu de vous, c'est beaucoup. Sans blague, vous êtes gentil. J'ai cherché un moyen, selon votre goût, de vous remercier, et je décide que, demain matin Vendredi, à cinq heures, nous irons, à une quinzaine de kilomètres de Bourges, *nous asseoir en votre honneur*.

Mais, mon pauvre vieux, que nous sommes petits à côté de votre Alphonse Allais! Je ne suis pas, ici, M. Jules Renard : je suis une espèce de publiciste qui connaît Alphonse Allais. C'est à tuer cet homme de génie! Il n'y a qu'un pauvre petit soldat qui a lu *Poil de Carotte*. Quant à vous, dès que je prononce votre nom, on dit : "Oui, oui! je connais."

Evidemment, on connaît toujours un Bernard.

Le reste, je vous le contera à Paris. C'est moins drôle que du Courteline.

Votre Jules.

Paris.

19 octobre 1896.

Mon pauvre vieux Mussipontin, dit mon petit Larousse, si j'avais su votre incarnation, je vous aurais dédié le premier de mes trois petits contes : *Le Bon Numéro*. C'est pourtant vrai, que Dieu se rattrape toujours! Il ne m'était rien arrivé à moi — par miracle, — aux dernières manœuvres : il vous fallait une chute de cheval. Cette chute de cheval m'explique aussi pourquoi vous n'êtes pas encore venu me voir, attiré par l'odeur que je rapporte des champs. Ma mauvaise humeur contre vous s'en va.

Je n'ai encore vu personne, pas même les humoristes de la rue Detaille, et, si vous voulez me croire, il n'y a rien de neuf. La Jeunesse lui-même est déjà vieux. Tâchez de bien vous tenir jusqu'à Samedi, et faites des excuses à votre cheval qui doit avoir plein le dos de votre magnifique personne. Et venez me voir au saut de l'étrier.

Moi aussi, je vous aime bien. Cinq mois de séparation remettent à neuf une vieille amitié, et je songe à votre belle barbe avec attendrissement. Fantec vous prête sa main. Ma petite fille vous permet de l'embrasser.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

19 octobre 1896.

Mon cher ami,

Depuis que j'ai reçu votre si aimable lettre à Bourges, elle ne me quitte pas. J'ai été bien paresseux avant de rentrer à Paris, mais cette paresse m'a fait du bien. Vous ne m'en voudrez donc pas. J'ai lu tout ce que j'ai pu sur les représentations du Théâtre du Peuple. Vous voilà célèbre, et par le moyen que vous avez choisi. Je vous connais. Le succès ne fera que vous rendre plus solitaire — intellectuellement, — et plus consciencieux, si c'est possible. Vous avez dû être quelquefois agacé, mais, tout compte fait, vous devez être très heureux, et je le suis, nous le sommes ici, de bon cœur avec vous.

Cela dit, vous ne faites pas vos 28 jours, et une longue lettre de moi vous ferait moins de plaisir que ne m'en a fait la vôtre. Ce qu'il faut, c'est nous voir et causer longuement. Dites-moi si vous êtes rentrés, et, si vous l'êtes, ne tardez pas à venir rue du Rocher, ou à nous écrire pour que nous allions passer à votre nouvelle demeure quelques bonnes heures d'automne.

Oui, oui, il faut aimer la gloire. Pour moi, je préfère m'illusionner toute ma vie jusqu'à me croire un grand homme que d'avoir la certitude d'en être un tout petit.

Tous les miens embrassent bien tous les vôtres.

Je pense bien que vous n'avez à présent que l'embarras du choix pour éditer *Morteville*, que j'attends.

A JEANNE GRANIER

Paris.

3 janvier 1897.

Madame,

J'ai hâte de vous connaître et de vous dire combien je trouve charmant votre façon d'accepter un petit rôle de rien du tout, comme si vous n'étiez pas une admirable artiste.

Je vous prie de croire à ma vive gratitude.

A M^{me} EDMOND ROSTAND

Paris.

3 janvier 1897.

A madame Ros } emonde
 tand
 Madame, qui semblez
 De moins en moins âgée
 Et dont la joue a les
 Couleurs d'une dragée,

il serait inutile de me décommander demain matin comme vous avez accoutumé, car je viendrais quand même.

Bonjour à mon
 Ami Edmond
 Rostand.

Il n'en est pas que j'aime autant.

Jules RENARD,
 interprète de la nature.

A JEANNE GRANIER

Paris.

5 janvier 1897.

Chère madame,

Vous verrez que j'ai déjà un peu sali votre manuscrit, soit par des additions que je vous prie d'approuver ou de

désapprouver *en toute liberté*, soit en réparant quelques omissions du copiste. C'est égal : c'en est, une veine, de vous avoir comme traductrice!

Je vous prie de bien croire à ma joie.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

[Janvier 1897?]

Mon cher ami,

Hier, à l'Odéon, Sarcey, dans une de ces phrases qu'il tourne comme des meules, n'a pas hésité à vous comparer à Plaute. Je ne sais si vous vous en réjouirez : moi, ça m'a fait trembler.

Vôtre, et celui de la plus exquisite Parisienne.

Ceci est faible, mais je suis pressé.

Paris.

7 mars 1897.

Oui, mon cher Rostand, *La Samaritaine* est l'œuvre d'un maître tranquille. Je suis fier d'être votre ami. Cette soirée m'a fait rebondir. J'avais une envie pressante d'embrasser M^{me} Rostand, et je ne me suis retenu que par admiration pour vous.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

26 mars 1897.

Mon cher ami,

C'est dans un état d'énerverment bien parisien que j'ai lu votre article sur *L'Orme du Mail* et votre trop gentille phrase sur l'auteur des *Bucoliques*. Vous avez vraiment le flair de l'amitié, et c'est avec une bien réelle affection que je vous serre la main.

Quelles charmantes impressions j'ai rapportées de Meudon, entre autres, cette note que je vous prie de trouver exquisite : " Toutes les violettes étaient officiers d'Académie! " Je soupçonne que d'autres l'ont noté avant moi. Tant pis!

Tout à la maisonnée.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

Vendredi matin, [mars] 1897.

Je viens de me précipiter sur *Le Journal* et de lire, émerveillé, vos vers pour la Grèce (1). C'est digne de *La Samaritaine*, c'est jeune, surprenant, émouvant et joli. *La Main*, *Les Bagues*, *Chénier*, *Petit-Poucet*, *Les Obus dans nos Souvenirs*, et tout le reste, tout est de notre dernier poète, de celui que j'aime le plus et près duquel je me sens sérieux. Certes, j'ai eu un peu de peine à penser que je n'y étais pas, mais, sûrement, vous n'y pouviez rien, et je n'y pense plus.

Et puis, flûte pour les dépits mesquins, et vivent les poètes !

Et je viens de les lire à Marinette, qui me porte en triomphe.

A ROBERT DE FLERS

Paris

8 avril 1897.

Mon cher ami,

Connaissez-vous le photographe de Granier et Meyer ? Est-ce qu'on pourrait avoir, en payant bien cher, une ou deux photographies de *Plaisir de Rompre* ? Est-ce qu'on pourrait avoir le numéro de *L'Illustré Théâtral* ? Je tiens à recueillir toutes les gouttes de cette glorieuse giboulée de Mars. (Joli, ça).

On ne vous voit pas plus que si vous aviez créé un des rôles du *Plaisir de Rompre*.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

17 avril 1897.

Mon cher ami,

Je n'ai pas pu aller vous serrer la main hier soir. Si, pour une raison bien grave que Marinette vous dira, je ne

(1) Dits par l'auteur, à la matinée du Théâtre de la Renaissance, le 11 mars 1897.

peux pas vous voir ces jours-ci, soyez sûr que je suis très très heureux, sans mélange, de votre magnifique succès, et je me loue de plus en plus de vous offrir, pour marquer dans ma mémoire, l'inoubliable journée de Mercredi, la petite chose qu'est *Le Plaisir de Rompre*.

Vôtre.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

27 avril 1897.

Mon cher ami,

Nous sommes donc ennuyés les uns et les autres. Nous rentrons d'un court voyage à Chaumot. Mon père a eu une congestion pulmonaire, et nous sommes allés le voir précipitamment.

Il va mieux, mais la guérison sera lente, et il faut que nous repartions à la fin de cette semaine pour le soigner, car la présence de Marinette est nécessaire.

Cela ne nous promet pas un été bien gai, mais le devoir est là, et Marinette l'accepte avec la bonne simplicité que vous devinez.

Ainsi, bon courage à vous tous, chers amis, et, comme vous allez sans doute partir bientôt, à l'hiver prochain!

C'est égal, la vie a des heures troubles.

Paris.

1^{er} mai 1897.

Mon cher ami,

Mon père va beaucoup mieux. Il est hors de danger. Je mets dans le train, ce soir, Marinette, ses enfants et ses oiseaux. Moi, je suis obligé de rester une huitaine de jours à Paris, en attendant la représentation du *Plaisir de Rompre* à la Bodinière, fixée au 8.

La bonne reste pour me faire la cuisine. Venez donc partager une fois, plusieurs fois, la côtelette du matin.

A M^{me} JULES RENARD

Paris.

2 mai 1897.

Chère chérie,

Tu as été bien sage hier soir, et ce n'était pas très gai. Tu sais combien je t'aime quand tu as ainsi du courage. Je vous voyais vous pelotonner dans votre coin, penser à moi, les petits s'endormir, toi t'assoupir.

Je suis rentré en partie à pied. Je ne pensais à rien, et je continue. Il ne me semble pas que vous soyez si loin. Comme nous nous voyons toujours à des heures fixes, je ne sens votre absence qu'à ces heures-là, par exemple au repas.

Je me suis endormi en lisant des vers d'Hugo. Ce matin, il m'a fallu quelque temps pour comprendre votre disparition. Je me suis levé et, toute la matinée, j'ai rangé. J'avais vraiment besoin de ce délai. Je m'aperçois que j'ai une foule de petites choses à faire.

Voici l'annonce du *Figaro* pour Samedi : " Samedi, à 3 heures, première représentation de *Plaisir de Rompre*, comédie de M. Jules Renard, jouée par M^{me} Jeanne Granier et Henry Mayer, précédée d'une causerie de M. Jules Lemaître ".

Ce soir, je dînerai au restaurant, pour une fois, tout seul. Puis j'irai voir Mayer au Vaudeville et je rentrerai me coucher. Demain matin je traite Gémier et Bernard. Je crois qu'Antoinette va se distinguer.

Je vous embrasse tous.

Paris.

3 mai 1897.

Chère chérie,

Hier, ma lettre à Rinette écrite, je suis sorti au hasard. J'ai dîné chez Pousset, pas mal, ma foi ! Et puis, ça m'amuse toujours de regarder les têtes. Je me reproche de ne pas le faire plus souvent avec toi, car, toi, tu ne me gênes jamais et, avec toi, je jouis pleinement de la solitude que j'aime.

Il y avait, à la table voisine, un papa qui avait fait sortir son fils et lui payait à dîner, mais il répétait : " Oh! moi, je n'ai pas faim. Oh! moi, je ne mange jamais le soir. Moi, je ne veux pas de ça, et l'heure approche, " etc., etc. De sorte que le fils, son père étant si sobre et si pressé, n'osait pas manger pour son compte. Et le père a répété une quinzaine de fois (je n'exagère pas) aux garçons bousculés qui passaient devant lui et qu'il tirait par la manche : " C'est la première fois que je mange au premier étage, et, vous savez, on est mieux ici qu'en bas ". Le garçon disait : " Ah? " et passait. Tous, jusqu'au gérant, ont entendu la phrase; et, comme il ne produisait pas l'effet qu'il voulait, il la répétait à son fils, et je ne sais comment il a pu se retenir de me la dire à moi-même.

Il y avait aussi une femme énorme. Naturellement, elle était avec un tout petit homme, et je me disais : " Comment fait-il pour la remuer? "

Ensuite, vu Mayer dans sa loge. Toujours très affairé, très important, très acteur. M^{me} Mayer est venue. Que de bavardages! Que de préoccupations frivoles! Et l'auteur toujours au dernier plan. Heureusement, il rit bien dans ses côtes.

Rentré tard. Pas trop mal dormi. Bien levé à 7 h. 3/4, et ce moment est délicieux pour t'écrire. Le salon frais, les fenêtres ensoleillées. Si tu étais là, je ne serais pas pressé de partir. Je flâne d'un livre à l'autre, et j'ai à peine la force de me reprocher, de temps en temps, de ne pas travailler.

Je vous embrasse tous, mes chers petits.

Paris.

4 mai 1897.

Chère chérie,

Hier, les Rostand, très gentils, m'ont emmené dîner au *Café de Paris*, où nous avions, tu te rappelles, déjà soupé avec le ménage Léon Daudet, puis nous sommes allés aux Français entendre *La Loi de l'Homme*, de Paul Hervieu. La pièce nous a paru vraiment très médiocre.

Puis nous sommes allés au *Café Napolitain*, où Le Bargy nous a rejoints et où nous lui avons fait honte de ne pas

jouer *Le Plaisir de Rompre*. Il s'est défendu avec de pauvres raisons. Je crois qu'il n'y a rien à faire pour cette petite pièce, mais qu'on serait plein de bonne volonté si j'apportais trois actes.

Rentré à deux heures du matin avec une gorge un peu grippée, et levé ce matin à 8 heures moins le quart. Tu vois que je m'entraîne pour la Gloriette. Je n'ai pas le temps d'écrire une ligne, tant je suis occupé par de petites choses imprévues. C'est une espèce de repos qui n'est pas désagréable.

Je ne pourrai pas t'écrire ce soir. Je le fais ce matin un peu en hâte, et je t'embrasse sur toutes tes bonnes grosses rondeurs, et rends-le aux petits.

Paris.

5 mai 1897.

Chère chérie,

Tu liras dans les journaux qui t'arriveront avec ma lettre l'incendie du Bazar de la Charité. Ce n'est pas une petite catastrophe ; le retentissement en est considérable et les conséquences multiples. J'avoue que j'ai eu du plaisir à te savoir à quelques centaines de kilomètres, bien que tu n'aies jamais aux ventes de charité ; mais telle famille d'avares qui n'a jamais donné un sou aux pauvres avait hier soir le petit frisson en disant : " Quelqu'un de nous y est peut-être allé ".

Je venais de quitter Mayer quand j'ai appris la nouvelle. Nous avons constaté que la location du *Plaisir de Rompre* marchait bien, avant toute réclame et malgré l'annonce d'une répétition générale aux Français. Mais l'incendie d'hier trouble Paris et les journaux. Deux notes qui devaient paraître ce matin n'ont pas paru. Il se peut donc que notre petite représentation s'en ressente ; et puis, ce public de vente, c'est un peu le public de la Bodinière. Moi, ça m'est un peu égal, mais Mayer, que je vais voir tout à l'heure, va prendre une figure sinistre. Enfin!... Lemaître offre sa conférence gracieusement. Je touche 10 % sur la recette. Si j'étais intelligent, j'aurais pu tirer de tout cela quelque profit et acheter quelques toilettes de plus pour

Rinette. Tu n'y tiens pas, ni moi. Restons donc sobres et observateurs.

Je ne vois pas ce qui m'empêcherait de partir Samedi soir; et j'ai hâte de vous embrasser et de travailler.

Je suis invité toujours un peu partout, mais je préfère quelquefois être seul.

De bons baisers à mes trois trésors.

Paris.

6 mai 1897.

Chère chérie,

La catastrophe met les têtes à l'envers. Les soirées sont décommandées. Les théâtres de l'Etat font relâche Samedi pour les obsèques. Il y a des tas de gens qui, pour avoir l'air d'être du grand monde, ont une figure de deuil. Granier ne fait que gémir. Dans ces conditions, *Le Plaisir de Rompre* lui-même n'était plus un plaisir. Aussi, dès que j'ai dit : " Si on remettait la représentation ? " Granier a sauté sur cette idée de délivrance, et, d'un commun accord, nous avons reporté la matinée au 15. A vrai dire, le succès était fort compromis, non pas tant encore du point de vue argent que du point de vue de l'état d'esprit du public. Ça avait pris les proportions d'une petite première. Je t'avoue que, dans l'état d'énervement où je suis, cela ne me peine pas du tout, du tout. Je ne m'en occupe plus, et je renonce à tout d'un cœur léger. Je ne pense plus qu'à mon départ et à notre réunion.

Il y a, demain Vendredi, une séance du Conseil d'administration au *Mercury*. C'est moi-même qui ai fixé la date et l'heure. Je ne peux donc y manquer. Ainsi, nous atteignons au Samedi. Les théâtres fermant ce jour-là, la séance de l'Odéon sera peut-être supprimée, et j'aurai tout mon temps pour préparer mon voyage.

Au revoir, et à bientôt, chérie. Au fond, vois-tu, il n'y a que toi pour moi, et, quand tu n'es pas là, rien ne peut aller.

Du courage, et bonjour à tous.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

14 mai 1897.

Mon cher ami,

Il fait ici un temps ridicule. Notre malade ne progresse pas vite vers le mieux, et je ne peux pas encore me livrer à un travail d'une régularité bienfaisante. Ma gentille femme m'offre, bien entendu, de retourner à Paris pour un ou deux jours, mais, ma foi! je résiste sans peine à la tentation. Outre qu'un assez fort rhume me donne de la prudence, j'éprouve — vous devez connaître cette impression bizarre, — une sorte de plaisir âcre à n'être pas où il semble que je devrais être avant tout autre.

Les enfants, ici, sont superbes. Ecoutez ce dialogue entre Fantec et un de ses petits amis qui s'appelle Antoine.

— Où cours-tu? dit Fantec.

— Dans la grange, répond Antoine.

— Pour quoi faire?

— Pour péter. Mon papa m'a bien défendu de péter devant toi!

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

19 mai 1897.

Cher monsieur Alfred Natanson,

Je suis très content de votre petit portrait de mon *homme de lettres*. Oui, c'est ça, je le reconnais, et croyez qu'il continue, et qu'il devient d'une exigence qui me révolte parfois. Je le giflerais, mais il sourit finement, et c'est *l'autre* qui le remercie, et vous avec, car vous m'avez fait bien plaisir.

MM. Mendès, Schwob, Coolus, Mallarmé, ayant dû vous faire leurs compliments eux-mêmes, je me permets de vous dire que Louis Bertrand et Baudelaire sont très satisfaits des fragments que vous leur avez accordés. Bertrand a mérité de s'entendre dire qu'il réussit surtout des *descriptions*. Il y a plus chez Baudelaire; sa modestie ne peut rien contre. Il y a le drame, il y a l'émotion.

Toutefois, Bertrand a raison quand il me prie de vous

dire qu'il fait la moue à " *son style est nerveux et coloré*". Voulez-vous lui expliquer le sens *exact* de ces deux mots? Il dit qu'il ne le saisit pas très bien.

Pour moi, je vous répète que je suis très content et que je serre très sympathiquement la main qui tient votre plume.

Je vous prie aussi de remercier M^{lle} Mellot. Mes *espions* m'ont informé de l'éclat qu'elle a donné à mes phrases menues, et c'est sans doute en punition de quelque gros péché que je n'étais pas là pour l'entendre.

A MARCEL BOULENGER

Chaumot.

20 mai 1897.

Vous savez bien, mon cher ami, que votre longue lettre m'a fait beaucoup de plaisir. Il y a longtemps qu'avec vous, sauf en escrime, je ne fais plus le malin. J'ose donc vous dire que j'ai eu, tous ces jours, de petites joies assez rares. Imaginez que, Samedi soir, par une nuit déjà épaisse, m'arrivaient, à ma cabane, des télégrammes m'annonçant le succès de la Bodinière. Ces télégrammes étaient des surprises. Je reconduisais le porteur avec une lanterne, etc., etc.

Je charge peut-être un peu, mais je n'oublierai pas cette soirée. Comme c'eût été plus fade si j'avais été là-bas!

J'ose dire encore que le sourire de M^{me} Boulenger m'enchanté. Vous vous rappelez nos conversations à ce propos, et combien je suis un homme faible. Oui, un sourire de jolie femme a plus de prix pour moi qu'un article de Sarcey.

Je me permets donc d'offrir, par la pensée, à M^{me} Boulenger, en témoignage de ma gratitude et de mon attendrissement, une belle branche d'arbre de mon jardin avec un nid de chardonnerets dessus.

Assez, assez! Eloi me regarde.

Vous pouvez de temps en temps m'écrire. Ça ne me froissera pas. Et je vous répondrai si ça me vient.

Aujourd'hui, je m'arrête, car où irais-je? Voilà que je

pense avec une espèce de sentimentalité à ce grand Maurice Guillaume qui est un si gentil garçon, et voilà que je l'aime beaucoup.

Ah! il est temps que je signe

Jules RENARD,
ou le contraire d'un ingrat.

A JEANNE GRANIER

Chaumot.

22 mai 1897.

Belle amie,

On m'écrit que tout le monde était à vos pieds, l'autre soir, chez les Meyer.

Vous êtes adorable de leur avoir fait ce plaisir. Pour moi, je ne vous remercie plus. J'ai trouvé mieux : je rêve de vous, la nuit. J'ai rêvé de vous toute cette nuit dernière, et je vous assure que c'était délicieux, même pour vous.

Après avoir montré ce mot à ma femme, je signe, bien tendrement,

Vôtre.

A SON FRÈRE

Chaumot.

24 mai 1897.

Mon cher Maurice,

Si tu ne l'as déjà fait, en recevant cette lettre tâche d'avoir des détails précis sur la dernière séance de la Bodinière : si la salle était pleine, si la petite pièce a bien porté, et si Rambert (je n'ai aucune idée de cet acteur, c'est la première fois que je lis son nom dans un journal, et on n'avait même pas pris la peine de me prévenir qu'il devait lire des proses de moi), [*Sic. Jules Renard a oublié la suite.*] et, si tu passes près de la Bodinière, tu pourras me dire comment est rédigée l'affiche. Mes acteurs, déjà ingrats, touchent la recette et ne me tiennent au courant de rien.

Ton mariage nous intéresse vivement. Ne crains pas de donner des nouvelles. J'en ai parlé à papa, qui fait l'incrédule. D'ailleurs, ce pauvre papa ne croit plus à grand'chose.

M. Billiard est venu ce matin et a trouvé que le poumon droit, à son tour, nécessitait un vésicatoire qu'il lui a posé aussitôt. Comme tu vois, c'est un va-et-vient entre les poumons. Je n'étais pas là, mais Marinette a demandé nettement au docteur son avis. Voici à peu près sa réponse : " Ce qui peut nous arriver de mieux, c'est d'arrêter les crachements de sang. Mais la guérison complète n'est pas à espérer, et, si M. Renard cesse de cracher le sang, il lui restera un catarrhe, c'est-à-dire que le malade aura toujours ses bronches en mauvais état ".

Je te dis la vérité. Elle n'est pas gaie. On vit longtemps avec un catarrhe, mais papa est bien affaibli. Il se décourage. Comme il voit qu'il ne sera pas debout pour la prochaine session du Conseil municipal, il voudrait donner sa démission de maire. Nous tâchons qu'il ne s'abatte pas trop. D'ailleurs, sa mine t'étonnerait. Bien soigné par Marinette, il mange, il cause (on n'ose presque plus l'en empêcher), et on le croirait plutôt mieux. On s'illusionnerait, à mon avis et à celui de Marinette qui le voit matin et soir.

Aussi notre vie est plutôt triste et désordonnée. Marinette est quelquefois fort fatiguée. Ses enfants, qu'elle ne peut plus surveiller, s'en ressentent, et, moi, je n'ai aucun goût au travail.

N'exagère pas tes impressions, toutefois. Nous ne craignons, en somme, que pour l'avenir, et le présent ne nous est à charge que parce qu'on a peu à peu la certitude qu'il n'y a rien à faire. Ne te fais donc pas de mauvais sang d'avance; seulement, je crois que tu feras bien, si tu le peux, de venir voir papa au premier congé, et même le Dimanche, si tu n'as que ce jour-là. Ça lui fera toujours plaisir, et c'est, de ta part, une sorte de précaution à prendre.

Bien à toi.

A LUGNÉ-POE

Chaumot.

8 juin 1897.

Cher monsieur Ligné-Poe,

Je vous remercie bien cordialement du mot si aimable que vous m'adressez dans *La Presse* et qui m'a fait beaucoup

de plaisir. C'est une charmante délicatesse de votre part.

Je n'ai pas pu me joindre à vous pour remettre à Henry Bauer le Livre d'Or, votre mot d'avis m'étant parvenu un peu loin.

Je m'en excuse tout de même, et je vous prie de croire à mes sympathies qui ne datent pas d'aujourd'hui.

A TRISTAN BERNARD

Chaumot.

20 juin 1897.

Mon cher ami,

Désespérant de guérir, mon père s'est tué, hier, d'un coup de fusil au cœur. Je vous assure que je suis plein de respect et d'admiration pour sa mort.

Votre bien triste ami.

Je n'écris à personne, qu'à vous. Vous seriez gentil de transmettre ce mot aux quelques amis que vous verrez et de le dire à *L'Echo de Paris* (Rosati), si vous y passez.

AU D^r COLLACHE

Chaumot.

22 juin 1897.

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre bonne action, que nous n'oublierons pas.

Mais laissez-moi vous dire ce que je ne dis qu'à deux ou trois amis. Ne vous méprenez pas sur le sens que je donne, que mon frère, Marinette et moi, nous donnons à la mort de mon père. Sa fin est digne de tout notre respect et de toute notre admiration.

Et, si je ne le dis qu'à quelques amis, c'est parce que je ne veux pas faire parade de mes sentiments, mais je suis prêt à le répéter bien haut. Pour moi, je souhaite de montrer, aux heures graves de ma vie, cette force d'âme et cette clarté d'intelligence.

Et je sais bien la valeur des mots.

Vôtre.

A MARCEL BOULENGER

Chaumot.

23 juin 1897.

Merci, mon cher ami, à votre charmante femme et à vous. Je vous ai tant parlé de mon père que vous le connaissiez. Il est mort comme un grand chasseur qu'il était, et comme un sage. Il s'est tué d'un coup de fusil au cœur. Je l'ai regardé vingt heures sur son lit de mort, plein de respect et d'admiration.

Vôtre.

Dites merci pour moi à Guillaume.

A SON FRÈRE

Chaumot.

26 juin 1897.

Mon cher Maurice,

J'ai conduit, ce matin, Amélie et les petites à la gare. Nous restons seuls, et notre pensée ne quitte pas papa. Je m'occuperai, la semaine prochaine, de mettre un peu d'ordre dans les papiers. Nous ne sommes pas gais. Tu ne dois pas l'être non plus. Tâche de te remonter, et écris-nous.

Ci-joint un mot d'André Renard à ton adresse.

Il y a eu une note dans *Le Petit Parisien*, dans *La Loire Républicaine* de Saint-Etienne et dans un journal d'Orléans, et dans d'autres sans doute, mais rien de choquant.

A partir du 1^{er} juillet, Philippe sera à l'année.

Seul, le travail nous fera du bien à tous. Je t'écrirai le plus souvent possible.

Tout le monde t'embrasse.

Marinette, qui pleure fréquemment, a bien besoin de se reposer.

Chaumot.

27 juin 1897.

Mon cher Maurice,

Ce que je craignais de *L'Indépendance* de Clamecy ne s'est pas produit. Le journal publie sans commentaires la note déjà parue dans d'autres journaux. *L'Echo de Clamecy* publie

en outre ce qu'a dit M. Billiard. Jusqu'ici, aucun ennui. Tu peux être tranquille.

J'ai reçu de bonnes lettres de mes amis. Tous ont compris très bien le sens qu'il fallait donner à la mort de papa, et ils sont pleins de respect et d'admiration pour elle. Il faut faire notre profit de ces consolations.

Tu as bien fait de ne pas aller à Rochefort. Tu seras moins seul à Paris, et puis, te sachant là-bas, nous ne nous préoccupons pas de ce qui s'y passe, et nous sommes tout entiers à ce pauvre vieux papa.

Bon courage.

Chaumot.

30 juin 1897.

Mon cher Maurice,

Le temps qu'il fait ne nous aide pas à nous remettre. Nous avons eu de l'orage toute la nuit, et cela ne calme pas la chaleur. La grange, l'écurie et une partie de la maison de M^{me} Lantier ont brûlé. Le feu a pris avant-hier, et ça dure encore. J'ai fait la chaîne, et je n'avais pas fait cet exercice depuis le régiment.

Marinette ne se remonte pas. Sans les enfants, je l'emmenerais quelque part, mais nous sommes attachés ici. Je la laisse pleurer quand elle veut.

Il n'y avait rien d'important dans les papiers de papa. J'en ai déjà brûlé une partie.

Marinette, qui a vu maman, la trouve dans un bon état d'esprit; mais c'est difficile de savoir où elle doit et ce qu'elle doit. Peut-être ne le sait-elle plus elle-même.

Tous à toi.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

[20 août 1897.]

Mon cher ami,

Que de fois j'ai voulu vous écrire! Mais je connais votre amitié, et je ne suis pas inquiet. On peut aller, avec vous, jusqu'à l'abus. Et puis, je ne suis pas encore en bon état.

Je continue de me donner des débauches de rêverie, je peux dire : de paresse coupable. Je ne sais qui disait que la belle poésie doit faire ouvrir de grands yeux. La mort de mon père tient mes yeux grandement ouverts et vagues. Je sais bien que le travail, un travail régulier et têtu, me tirerait de là, mais je n'y tiens pas. Je peux à peine lire. L'oisiveté, quand elle n'est pas niaise, a tant de charme ! Est-ce que regarder le ciel peut jamais être une faiblesse ? Quelles promenades — une promenade, c'est une lecture naturelle à deux, — nous aurions faites, si vous étiez venu ! Toutefois, je m'attrape fréquemment. Je suis sûr que notre rentrée à Paris remettra tout en place. Ce ne sera peut-être pas un si grand bonheur.

J'ai presque failli vous porter cette lettre. Oui, j'ai eu une forte envie d'aller à Bussang Dimanche. C'était même décidé. Marinette m'y poussait avec la gentille insistance que vous connaissez. C'est moi qui ai fini par dire : " Ma foi, non ". D'ailleurs, un détail vulgaire, un déjeuner pour Dimanche, achève de me retenir ici. Je n'irai donc pas, cette année du moins, voir votre beau théâtre, auquel je pense souvent, mais l'intention m'a fait bien plaisir.

J'ai reçu la jolie édition du *Diable*. Nous sommes tous un peu amoureux de M^{me} Pottecher. J'ai lu aussi, il y a quelques semaines, vos pages de la *Revue de Paris*. Tout cela est très haut, comme vos montagnes, avec ça, et là, quelques coins de neige qu'on voudrait peut-être voir fondre. Et encore ! Non. Restez ce que vous êtes : un honnête homme et un artiste qui n'écrit pas des choses en l'air.

Je vous souhaite une belle journée pour Dimanche. J'aurais de bon cœur payé ma place, acheté, comme le dernier ou le premier de vos paysans, le droit d'être un juge attendri.

A bientôt, mon cher ami.

Vous m'avez écrit de bonnes lettres. Ecrivez-moi encore après la représentation. Dire qu'il y a peut-être des gens qui vous prennent pour un impresario ! Imbéciles.

Votre ami.

A JEANNE GRANIER

*Paris.*1^{er} octobre 1897.

Belle amie,

Comme disent les journaux, la nouvelle m'a fait sensation. Je suis ivre de joie pour vous. J'irai, dès que j'aurai une bonne figure, la rouler à vos pieds. Mais je ne l'ai pas encore, et, depuis la mort de mon père, je n'ai pas retrouvé cet esprit dont les éclats communiquaient à vos grâces charmante une petite secousse interminable.

Votre révérend.

A MAURICE DONNAY

Paris.

9 novembre 1897.

Merci, mon cher Maurice Donnay, de *La Douleuse* que j'accepte comme une leçon, sans ironie ("sans ironie" est même de trop), car, moi aussi, je voudrais faire une grande affaire, et je barbote.

C'est embêtant de se dire ça entre ironistes : mais je vous aime beaucoup.

A MARCEL BOULENGER

Paris.

25 novembre 1897.

Mon cher ami,

Vraiment, je ne peux pas, ce soir. Je mène une vie de polichinelle. Quand c'est pour la littérature, ça passe, mais je m'interdis tout sacrifice à l'escrime.

Excusez-moi, vous et votre charmante femme que je convertirai à la poésie, dussé-je faire moi-même de très beaux vers.

Enlevez, ce soir, à la pointe de votre prestigieux fleuret, le cœur de la foule, tandis que je travaillerai un peu, enfin!

Votre grand Jules.

A ROMAIN COOLUS

*Paris.**4 décembre 1897.*

Mon cher ami Coolus,

Je vous remercie de tout mon cœur. Si mon *Petit Bois...* eût été quelque chose de parfait, votre *Hamac* serait digne de lui. Vos vingt-cinq lignes d'art et d'amitié me font tout à coup rêver infiniment. J'ai revu le *Petit Bois* ces jours-ci. Dépouillé, il avait l'air d'une planche anatomique, d'un système nerveux. Les nids de pie abandonnés faisaient aux arbres des têtes de nègre ébouriffées.

De la source qui coulait à nu une poule d'eau s'envola comme un foulard au gré du vent, et un écureuil — le vôtre, tout fier de vous avoir inspiré une si gracieuse image — se retroussait au bout d'une branche, comme une moustache rousse. Que d'horizons l'automne découvre! En été, un buisson rétrécissait notre univers. Une feuille nous cachait un monde. Au soleil de Novembre, l'œil s'emplit à éclater.

Brusquement, j'ai vu, là-bas, les quatre murs blancs du cimetière et la pointe d'un sapin levée au ciel. C'est au pied de ce gentil sapin que gisent mon père et son inutile exemple.

Coolus, Coolus, que faisons-nous sur cette terre inexplicable? Je me sens las comme si j'avais déjà fait tant et de si grandes choses, et je me trouve si ridicule, car je suis sûr de n'avoir rien fait.

Là-bas, j'ai une ressource. Quand j'arrive à cet énervement douloureux, je dis au jardinier Philippe : " Prenons nos fusils ". Et nous marchons l'un près de l'autre, toute une journée, silencieux, même d'âme, sans pensée. Mais l'un de nous s'arrête. Il voit, blottie dans une dernière touffe d'herbe, qui protège, mais qui dénonce, une tache jaune, et deux yeux d'angoisse. C'est une émotion à arrêter le cœur. Le fusil, de lui-même, se colle lentement à l'épaule. Un coup de feu, et l'homme pâle ramasse par les oreilles un lièvre qui tremble à peine. Mon jardinier — c'est son idée à lui que les lièvres sont faits pour être tués, — lui presse le ventre, le fait pisser, l'enveloppe d'herbes, le met avec précaution dans sa carnassière, et dit : " Un de plus! "

Et, moi, je me dis : " Homme de lettres, homme de pensée, homme supérieur, tu viens encore d'assassiner quelqu'un ! Tâche de t'enorgueillir, si tu peux ".

Et c'est toujours la même chose. Je voudrais avoir du génie, au moins des minutes de génie, et du cœur, ou, simplement, de la volonté. Et rien, jamais rien.

Coolus, ne m'appellez pas orfèvre, ne me croyez pas riche, ne m'enviez pas. Je ne suis qu'un pauvre être misérable qui vous remercie d'avoir fait, d'une plume magique, sourdre en lui la fontaine des larmes, et qui vous embrasse comme un frère.

A M^{me} EDMOND ROSTAND

Paris.

28 décembre 1897.

Chère femme de notre grand poète, ma foi, non, je ne viendrai pas déjeuner. Je voudrais *lui* dire tant de choses, et je ne pourrais pas. Son accablant triomphe m'a laissé juste assez d'amour-propre pour que je me surveille et m'évite d'être ridicule.

Mettez à table, devant lui, ces fleurs que vous porte Marinette, et, je vous en supplie, donnez à ma bonne petite femme une belle place afin que, ce soir, les yeux éblouis, les oreilles bruissantes et l'âme renversée, elle passe la meilleure soirée de sa vie.

Et placez-moi où vous voudrez : dans la lune de Cyrano ou sur le nez de Coquelin. Il a été merveilleux, Coquelin ! Et M. Le Bargy lui-même n'a plus le droit de dire : " J'étais cependant assez laid pour jouer ce rôle-là ".

Je vous préviens que, ce soir, je m'offrirai le luxe de ne pas applaudir : non que je sois fatigué (si je n'ai pas fermé l'œil, c'est que le chef-d'œuvre de Rostand m'a prouvé la vanité du sommeil), mais je me donnerai à moi-même un spectacle silencieux dans le délire des autres. J'écouterai de toute mon âme, libre d'un corps laissé à la porte avec ses mains inutiles et grossières.

Oh ! oui, madame, vous êtes coupable, et, quelle qu'ait été votre confiance, vous avez manqué de la plus élémen-

taire divination si vous n'avez pas prévu le prodigieux succès d'hier soir et de tous les soirs qui viendront en file interminable.

La foule va se ruer à *Cyrano*, et les idiots les plus synthétiques trembleront de gratitude quand ils toucheront du doigt leurs tempes écartées et leur crâne enfin élargi.

On ne savait plus. On barbotait. L'invasion du socialisme au théâtre déroutait les plus artistes. L'artiste devrait-il donc s'occuper désormais de ce qui ne le regarde pas, poser gauchement des problèmes insolubles et s'abaisser à savoir quotidiennement le prix du pain ? Aurions-nous des Musset économistes, des Marivaux apôtres et trempés de soupes populaires ? D'un seul coup de cothurne Rostand a fait sauter en l'air ces hideux spectres, et, d'un seul effort, il a remis debout *l'art* isolé, souverain, et magnifique. On va pouvoir encore parler d'un autre amour que l'amour du genre humain, se dévouer individuellement, pleurer sans raison et s'enthousiasmer pour unique plaisir d'être lyrique.

Notez que la Providence (décidément, il y a un Dieu) a voulu que cette restauration de *l'art* se fît entre le théâtre des *Mauvais Bergers* et le théâtre des *Deux Gosses*, à égale distance des fausses pensées et des faux rires mêlés de fausses larmes.

Ainsi, il y a un chef-d'œuvre de plus au monde.

Réjouissons-nous, reposons-nous (après avoir bien ou mal travaillé, peu importe), flânons, allons de théâtre en théâtre entendre les dernières niaiseries. Nous sommes tranquilles. Nous retrouverons le chef-d'œuvre quand il nous plaira. Rostand est là. On peut s'y appuyer, s'y abriter, s'y sauver des autres et de soi-même.

Quelle preuve de santé que la fièvre ! Comme je suis heureux et comme je me porte bien ! L'amitié de Rostand me console d'être né tard et de n'avoir pas vécu dans l'entourage familial d'un Victor Hugo.

Et j'espère que, chaque matin, à partir de demain, les journaux nous relateront quelques suicides de médiocres poètes. A deux par jour pendant 365 jours, nous arriverons à les éclaircir. Et puis, nous passerons aux médiocres prosateurs. Et tans pis pour moi si j'en suis un !

Je vous jure en toute humilité (oh! elle m'est rare), que je me sais bien inférieur à ce beau génie lucide qu'est Edmond Rostand. Tenez! J'embrasse sa femme et je m'imagine le faire par une sorte de surprise honteuse, comme un Christian qui ne serait pas beau.

Mais je n'en finirais plus, et je vous embrasse tout de même, pour me taire.

A ALFRED ATHIS

Paris.

1^{er} janvier 1898.

Mon cher Alfred Athis,

Mais nous ne sommes pas si éloignés de nous entendre! Je suis plus dur que vous pour la pièce de Mirbeau. Ne croyez pas votre article moins pénible à son amour-propre que mes mots dits cruels, s'il les entendait; et je suis plus enthousiaste pour *Cyrano*. Nous suivons les mêmes lignes à des vitesses inégales.

Où je suis tout à fait en désaccord avec vous, c'est sur la question des raisins du Jour de l'An. Je me propose de réagir contre ces mœurs. J'irai, cette année, déjeuner et dîner partout en garçon, et, à la fin de 98, je n'enverrai même pas ma carte à mes hôtes. M^{me} Renard proteste et dit : " Je t'assure que c'est très délicat de sa part ". Bien, bien. Je vous adresse donc ses compliments de gratitude, mais pas les miens.

Est-ce aussi un compliment de jour de l'an que vous me faites sur mon *Daudet*? Je trouvais ça très médiocre, mais je n'en étais pas sûr. D'ailleurs, jamais je ne suis sûr. C'est ce qui vous explique mes insupportables rosseries.

Merci.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

3 janvier 1898.

Mon cher ami,

Il faut absolument que vous trouviez, dans votre vie glorieuse, un quart d'heure pour écouter *Le Pain de Ménage*.

Dieu sait si, après le triomphe de *Cyrano*, j'aurais voulu me dispenser de vous lire quoi que ce fût!

Mais j'ai quelques scrupules, d'un genre *spécial*. Je ne changerai pas un mot au *Pain de Ménage* pour vous faire plaisir, mais je veux être, une fois de plus, très net.

Votre admirateur, qui désire rester votre ami.

Surtout, ne vous mettez pas des idées en tête. Au fond, c'est insignifiant. Et ce que ça m'embête!

Venez *seul*, bien entendu.

Prévenez-moi par un mot pour que je ne m'absente pas. Que d'affaires, mon Dieu! C'est ridicule.

A SA SŒUR

Paris.

23 janvier 1898.

Ma chère Amélie,

Je vous remercie tous deux de votre gentil projet, et je suis très touché. Rien ne pouvait m'être plus agréable, mais je ne le mérite pas, car il ne faut pas juger de la difficulté que j'ai eue à régler nos petites affaires par le temps que j'y ai mis. C'était simple comme toute liquidation entre gens qui s'entendent bien.

Reste à toucher les quelques cents francs du procès de papa. Je ne me hâte pas de m'en occuper. J'ai toujours peur de m'entendre dire par les hommes d'affaires : " Mais vous nous redeviez! " Je le ferai pourtant quelque jour.

Je te ferai signer un exemplaire de *Cyrano* par Rostand quand je le verrai, dans une huitaine, car ce jeune grand homme est très pris en ce moment, ne serait-ce que par le souci de placer tout l'argent qu'il gagne. C'est effrayant! Cela ne m'arrivera jamais. Si cela m'arrivait, j'offrirais à Albert une chasse gardée, et la propriété dont elle dépendrait.

Je me remets un peu à travailler, mais ce pauvre papa m'avait tout de même bien déprimé, et le temps perdu dans ce bizarre métier est bien difficile à rattraper.

A vous tous.

Tout le monde va bien. Marinette, je crois, passerait l'année à la Gloriette. Je sors trop (il le faut), et nous nous voyons à peine aux repas.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

3 février 1898.

Mon cher ami,

Marinette vient de me dire... Je vous jure que j'aime mieux pas. Vous me touchez et vous me troublez. Vous me faites examiner ma conscience d'homme nerveux qui est tout emmêlée. Je signerais encore la lettre que je vous ai écrite après *Cyrano*, et, cependant, je me rappelle qu'après l'avoir signée j'ai repris ma liberté d'ami (terrible), mes droits d'ironiste, mes habitudes d'homme de lettres qui, ne pouvant être un saint, se résigne à n'être qu'un littérateur comme les autres.

Vous voyez que je ne mérite rien.

Songez que je me suis réjoui de Descaves, de Lemaître qui "rarrangeait" les choses, de tel poète qui se boutonnait et se piétait, et de tel autre qui n'avait pas l'air de s'apercevoir, et que je me suis réjoui de petites trouvailles insignifiantes que je faisais moi-même en feuilletant *Cyrano*, seul à ma table de travail, à minuit!

Oh! je sais que, demain, à votre prochain chef-d'œuvre, je crierai plus fort que les autres.

Mais, c'est égal, j'aime mieux pas *les petites tendresses*, ces petites folles, ces petites aveugles qui se cherchent pour s'aimer, et se cognent, et se font mal.

Je rêve pour les belles choses une admiration toute droite, escarpée, inaccessible, et je ne la réussis jamais, et toujours, malgré moi, y grimpe une multitude de sentiments nains, désagréables à l'œil.

Vous qui connaissez les plus grandes joies, êtes-vous heureux?

Moi, j'ai peur, si quelque violente secousse ne me recrée, de devenir, à la fin, un très pauvre homme.

Vous voyez bien qu'il ne faut offrir ni dîners, ni cadeaux, à qui s'amuse à faire grimacer sa plume pour écrire de pareils mots.

Paris.

7 mars 1898.

Mon cher ami,

Je lis, dans *L' Aurore* de ce matin, sous ce titre: *L' Opinion d'un poète*, quelques lignes qui pourraient vous paraître un mauvais résumé de ce que vous m'avez dit hier sur l'affaire Zola.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'y suis pour rien.

Je lis aussi, dans une petite revue de jeunes: " Jules Renard, qui est un esprit très fin et d'une qualité tout à fait rare, ne cache pas la grande admiration qu'il a pour l'auteur de *Cyrano* ". C'est imprimé: vous devez y croire. D'ailleurs, dès que je peux dire ou penser autre chose, j'entends un léger froufrou près de moi: c'est ma bibliothèque tournante qui se met à tourner toute seule. " Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner ". La Bruyère. *Du Cœur*.
Vôtre.

A mercredi. Mais, si M^{me} Rostand a le moindre ennui, un mot de décommande. Ne vous gênez pas.

Paris.

13 mars 1898.

Mon cher ami,

Cela me peine, de ne pas vous faire envoyer d'invitation pour demain et d'avoir compris qu'elles vous seraient désagréables.

Cela me peine, de penser que votre amitié littéraire me manquera, car, si mince que soit l'aventure, je suis énervé comme si elle était d'importance.

Et cela me peine, que vous n'ayez vu dans *Pain de Ménage* que du reportage malveillant.

Je vous jure que vous vous trompez.

Tant pis pour moi, et souhaitez-moi tout de même bonne chance.

Votre meilleur ami.

Paris.

25 mars 1898.

Mon cher ami,

On me prie de vous demander si vous voulez prendre des places pour le gala Ibsen qui aura lieu à la Renaissance.

Je transmets parce que c'est mon devoir, sans commentaires.

C'était vraiment très gentil, hier, et, si vous continuez, on finira par vous pardonner votre gloire.

A mercredi, 7 h. 1/2. N'oubliez pas que vous m'avez promis des tas de choses. Entre autres :

1° Une affiche de *Cyrano* pour ma campagne;

2° Un portrait de Rostand grandeur presque nature,

3° Un exemplaire à 3 fr. 50 de *La Samaritaine*.

Bonne poignée de main à vous.

Et gracieuses amitiés à M^{me} Rosemonde Lidoire.

Hier, Coquelin me disait : " Rostand, c'est le seul homme qui... le seul homme que... " Tout à coup il s'aperçoit qu'il me dit ça à moi et, avec un geste charmant : " Bien entendu, vous, Renard, vous êtes hors de cause ".

Et Christian-Volny disait : " Il a le front de Shakespeare, mais qu'il soigne sa santé! Qu'il la soigne bien! "

J'ai dîné avant-hier avec Descaves qui m'a l'air d'être, en ce moment, votre meilleur ami.

A TRISTAN BERNARD

Chaumot.

3 avril 1898.

Ma chère vieille chose à barbe noire,

Je vous adresse mon fauteuil ci-joint que vous pourrez distribuer aux pauvres de votre entourage. Il y a à quelques pas de moi une vraie roulotte qui me suffit. Et mon Éloi à moi me suffit aussi.

On gèle ici, mais c'est délicieux, et vous ne me manquez pas encore. Aucun écho ne m'arrive de la fête de jeudi. Dirai-je que ça ne me manque pas? Si vous lisez quelque note me touchant et par trop dure pour vous, envoyez-la-moi.

Je pense que ce brave Thadée n'a pas trop de mal à l'heure où je vous écris. C'est tout de même très bien, ce qu'il a fait.

Dites à notre Guitry que je l'aime, décidément, beaucoup, bien qu'il m'ait brûlé un peu mon pain l'autre soir.

Votre intimement.

J'ai le soleil devant moi, un feu de cheminée à ma droite, et une bouillotte sous mes pieds. C'est le printemps!

Chaumot

10 avril 1898.

Mon cher 10/10 (j'exagère).

L'article que vous m'envoyez ne me fait pas plus de plaisir qu'à vous. Je le connaissais. Je vous pardonne très bien de ne pas m'écrire. Pour moi, je me sens devenir éponge à soleil. La petite émotion du facteur me réveille à peine, chaque matin, cinq minutes. Le reste du temps je me fous de tout, même de votre barbe.

Vous devriez prendre Capus par le bras et venir passer deux jours, ou plus, ici. Songez que c'est dans ce pays qu'il vous faudra porter, plus tard, des fleurs sur ma tombe. Vous feriez connaissance avec lui.

Un peigne à Brandès, un vase à Guitry, il doit y avoir, cachés en ces objets d'art, les intentions les plus fines. Si mes interprètes sont contents, je le suis aussi, mais je ne le suis qu'à la condition qu'ils le soient.

Décidément, votre *marine* vous réussit. C'est d'un esprit un peu parisien pour moi, mais j'en goûte une bonne partie. Et puis il y a votre beau-frère. Combien le payez-vous pour vous faire valoir?

Au revoir, mon vieux père Tristan. Je tombe de soleil.

Il paraît que *Le Pain* va encore continuer sa marche triomphale! Comme *Cyrano*. C'est ça, le triomphe? L'autre soir, j'avais l'impression de m'asseoir sur une chaise que je n'aurais jamais crue si basse.

Des gens me demandent des petits actes. Je vous les adresse.

Chaumot.

16 avril 1898.

Mon vieil "est-ce bien ça"?

"La liberté dehors fait trop de poussière", tel est mon texte. Pourquoi *au*? Que voulez-vous que je fasse de cet *au*?

Jamais vous ne serez un écrivain de ma taille. Et pourquoi avoir supprimé *Jules*? Il y a une magnifique épicière à Corbigny qui lit *Le Journal* et va se demander : " Est-ce notre Renard à nous, notre Jules Renard? " Elle doutera, et mes affaires n'avanceront point.

Et puis, j'aurais aimé quelque qualificatif à *Pain de Ménage*, petit chef-d'œuvre, par exemple. Je connais vos sentiments, mais ne craignez pas de m'en renouveler l'hommage pour fixer l'opinion publique.

Avec ces réserves, je n'hésite pas à vous dire que c'est une de vos meilleures choses.

C'est étonnant, tout de même, comme un rien fait plaisir quand on est véritablement vaniteux. Votre mot de ce matin embellit ma nature. Il pleut pourtant. Ça se gâte, et je pense plus souvent à la bonne gueule du père Bernard. Encore quelques jours de pluie, et nous filons.

Je vous ai toujours dit qu'il y avait en vous un étonnant journaliste critique de mœurs. Cultivez ça.

Laissez-moi le théâtre, le livre, la tribune, etc.

Votre 13 ½

14

dernières mesures.

Pas de nouvelles du couple harmonieux. Je suppose qu'ils ont fait triompher *Le Pain* comme d'habitude.

Et la pluie redouble. Nous rentrerons Vendredi.

J'avais une envie folle de répondre à l'article de Lemaître sur *Le Patriotisme*, mais où? Encore une désillusion. Il y a des mondes entre nos plus proches et nous.

A MARCEL BOULENGER

Chaumot.

16 avril 1898.

Mon cher ami,

Je réponds, peut-être une fois de plus, à votre lettre du... 15 mai 97. Je viens de la relire. Qu'elle est gentille! Oh! qu'elle est bonne à relire, cette lettre d'admiration affec-

tueuse! Je vous dois quelques minutes de douce joie... et de tristesse.

Ah! oui, tout va vers la tristesse.

Toutes ces lettres qu'on reçoit, c'est pour les relire un jour. Toutes ces choses qui nous arrivèrent, elles veulent qu'on se les rappelle.

J'ai remué des objets futiles, puis, soudain, j'ai senti dans mes doigts une cartouche, la cartouche!

Il y a un mot de la langue française que je ne peux plus prononcer, un mot ridicule et charmant, le mot "papa".

Mon tout jeune ami, aimez bien votre chère femme, et travaillez beaucoup, le plus que vous pourrez, à côté d'elle. Je vous jure que tout le reste est insignifiant.

Quelquefois encore, pas trop, commettez le doux péché de rêverie. Moi, hélas! je m'y livre comme à une débauche. Et cela fait mal.

Votre triste à se décrocher l'âme.

A M^{me} ET A EDMOND ROSTAND

Paris.

8 mai 1898.

Chers poètes,

Je vous dois un court résumé de la 150^e de *Cyrano*.

Baïe a dit : " Je ne comprends rien, mais je m'amuse bien ". Elle a surtout été frappée par l'apparition, sur la scène, des deux gamins qui viennent acheter des gâteaux. Elle n'en revient pas. Elle a dit de Maria Legault : " Ah! voilà la cantinière! " Elle a dit encore : " Je voudrais bien que Coquelin se trompe pour que le souffleur sorte de sa boîte! " Elle a dit, regardant la salle : " Est-ce que tous ces gens-là vont coucher ici cette nuit? " Et elle a pris le casoar qu'un Saint-Cyrien tenait sur ses genoux pour un petit chien qui venait voir *Cyrano*.

J'en passe.

Fantec a dit : " Je comprends un peu, et je m'amuse bien ". Il a dit : " Tu me dis toujours que je récite mes fables trop vite, mais M. Coquelin récite les siennes plus vite que moi : je ne peux pas le suivre ". Il a pleuré à la

mort de Cyrano, et il a dit : " Je voudrais y retourner encore une fois ".

Marinette aussi, et Jules aussi.

Ces derniers ont rapporté une admiration toute neuve pour le grand homme, et Jules n'est pas éloigné de croire que, s'il fait quelque jour une pièce passable, il le devra aux leçons qu'il prend chez Rostand.

Embrassons-nous.

Paris.

22 mai 1898.

Merci, chers amis, pour la joie touchante des pauvres gens que nous avons envoyés, avec vos places, à *La Samaritaine*. Ils y ont pleuré, et ils sont revenus avec cette idée naturelle que celui qui joue le Christ " ne peut pas être un homme comme un autre ". Il n'y a peut-être que Brémond qui soit capable d'avoir la même idée.

Non moins singulière est cette idée de Baïe qui se réjouit d'aller une seconde fois entendre *Cyrano*, et qui s'imagine que Cyrano " ne va pas dire la même chose que la première fois ".

Hommages du talent à la beauté et au génie.

A M^{me} JULES RENARD

Paris

9 juin 1898.

Chère chérie,

Installe-toi sans te fatiguer.

Après votre départ, j'ai fait un tour au Jardin des Plantes, et, malgré une pluie légère, j'y ai passé une heure charmante. Je me reproche toujours de ne pas y aller plus souvent.

Puis, déjeuner chez Guitry avec Donnay, Guiches, Capus, Bernard. Déjeuner comme toujours, très long et très copieux, au point que je n'ai pas voulu dîner le soir, avant d'aller entendre l'acteur italien.

Pas trop mal dormi cette nuit.

Je suis invité pour toute la journée par Bernard, mais je n'irai que dîner. Au fond, du moment que tu n'es pas là,

grosse Rinette, j'aime mieux être tout seul et flâner à ma guise, à la condition que ça ne dure pas trop longtemps.

Je n'ai pas vu les Rostand, et il est possible que je ne les voie pas.

Le temps d'écrire quelques lignes, d'aller au théâtre, de faire un tour sur les boulevards, et la journée est passée.

Je vous embrasse tous, mes chers petits, et je pense bien à vous.

A TRISTAN BERNARD

Chaumot.

9 août 1898.

Mon cher disciple,

Certes, je vous lis, et je constate, dans les *Mémoires d'un jeune homme rangé*, que vous faites des progrès. Ce livre sera bien même aux regards de ceux pour qui *L'Ecornifleur* est inimitable. Je suis content de vous, et j'ai toujours l'intention de le témoigner en tête du *Pain de Ménage*.

J'ai reçu, cher enfant, ce matin, avec votre lettre, une lettre de M^{me} Jules Michelet. J'avais fait une conférence sur la vie de Michelet aux habitants de Chaumot. Vous vous rappelez mon grand succès au restaurant Cubat. Ce fut autre chose à l'école de Chaumot (soyez tranquille : ça n'est pas perdu!), mais ce fut très remarquable, et je ne résistai pas au mouvement de vanité qui me fit écrire un mot à M^{me} Michelet. Je vous dis que j'ai reçu sa réponse ce matin. L'adresse portait : M. Jules Bernard. M^{me} Michelet me remercie et me parle des Fédérations des provinces sous la Constituante. Ce souvenir m'honore au point que vous imaginez, et je suis fier que, grâce à mon obscurité d'homme de lettres, M^{me} Michelet me prenne pour un maître d'école. Ainsi, la prédiction de Capus se trouve dépassée. Non seulement les *Histoires Naturelles* seront lues et apprises dans les écoles, mais encore leur auteur laissera à la postérité une mémoire de maître d'école.

Si l'on ajoute que me voilà enfin considéré dans ma famille parce que je suis "l'ami de Rostand", on reconnaîtra que Poil de Carotte a eu toutes les chances.

J'ai reçu des nouvelles de Guitry et de Capus, mais le goût frivole de ces gens pour les mensonges du théâtre met entre eux et moi une rampe infranchissable.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

21 octobre 1898.

Chère chérie,

Je reçois ta bonne lettre qui me rassure un peu sur tes "rangements". Ne te fatigue pas trop. Pourvu que le cabinet de travail soit prêt, le reste m'est égal.

J'avoue que j'ai dormi cette nuit comme cela m'arrive rarement. Hier, nous avons chassé toute la journée pour rien. Ce matin, Philippe a tué une perdrix que je mangerai ce soir. Je garderai une aile pour mon voyage de demain. Ce soir, dernière promenade, et, demain, l'homme sérieux. Ce qu'il va falloir travailler! J'en ai une sueur.

Ragotte a fait cuire ce matin sa première perdrix, qui nageait dans la sauce, mais n'était pas mauvaise. Ces braves gens, Philippe surtout, font bien ce qu'ils peuvent.

Il fait très beau. Il a un peu gelé cette nuit, et les premières feuilles se décrochent.

A demain soir, donc, ma chérie.

A MARCEL BOULENGER

Paris.

24 novembre 1898.

Et puis, défiez-vous, petit Marcel.

Vous rencontrerez dans la vie de pauvres êtres qui vous diront qu'ils n'aiment que les vers faciles et la prose coulante.

L'épée, c'est de l'escrime facile et coulante.

Au fond, vous et votre frère, vous êtes vexés parce que vous n'êtes pas arrivés, au fleuret, à un résultat impressionnant. Il vous faut encore travailler. C'est de plus en plus dur.

Or, croyez-en votre vieux Jules. Chaque fois qu'un prétexte s'offre, de ne pas travailler, nous sautons dessus.

Hélas! je suis sûr au moins de ça. Comme j'en suis sûr!
 D'ailleurs, veuillez transmettre mes tendres hommages à
 M^{me} Boulenger dont la grâce sera toujours la plus forte :
 si elle est de votre avis, je m'incline.

A LOUIS PAILLARD

Paris.

16 décembre 1898.

Cher monsieur,

Je réponds, rapidement comme vous le désirez, à votre lettre. Je vous donnerai plus de détails à notre prochaine rencontre, soit à Paris, puisque vous devez y passer quelques jours, soit même à Corbigny, car j'ai l'intention d'aller à Chaumot entre Noël et le 1^{er} janvier. J'ai besoin de regarder de l'eau, des arbres, des nuages, etc. Je vous avertirai.

Vous avez raison de vouloir écrire au *Journal de la Nièvre*. C'est un excellent exercice. Je me rappelle avoir donné mes premiers articles à un journal de Nevers dont j'ai oublié le titre. Ils étaient bien mauvais, je pense, mais ils n'étaient pas payés. Si j'étais riche, je recommencerais au même prix, car rien n'est plus agréable que d'écrire pour son petit pays.

1^o Dans un journal parisien, de fort tirage, un article littéraire soigné, de 200 à 250 lignes, ne peut pas être payé, même à un jeune, moins de cent francs; mais je sais que les journaux de province qui ont des correspondants à Paris les paient, sauf de rares exceptions, très peu. Je doute donc que vous obteniez cent francs. Vingt-cinq francs, puisque le journal fait des affaires d'or, serait un chiffre dérisoire. Je vous conseille donc (au petit bonheur, car je suis mal renseigné) de demander cinquante francs par article. C'est déjà bien gentil, au début. Il ne vous sera pas difficile de vous faire augmenter, plus tard, si vous êtes goûté. Bien entendu, je vous dis cela sous toutes réserves. Je suis mieux averti pour les questions qui suivent.

2^o Je vous remercie de votre gentillesse, qui me touche, mais je ne vous conseille pas du tout d'écrire votre première chronique sur le *Pain de Ménage* ou sur tout autre livre de moi. Je suis très ignoré là-bas. On se dirait : " Qu'est-ce

que c'est que ça?" Je vous parle sans fausse modestie. Avant-hier, un article du *Gaulois* demandait pour moi la décoration : imaginez le bâillement des Nivernais si cet article avait paru dans le *Journal de la Nièvre*, et renoncez à mon humble personnalité. Prenez d'abord quelque écrivain populaire : Loti, ou Zola, ou la littérature moderne en général. Plus tard, vous me rattraperez.

3^o Oui, vous pouvez citer ce que vous voulez d'un livre, ou d'un article, à la condition de mettre à votre citation un petit "chapeau", c'est-à-dire quelques lignes de réclame, sans quoi, si vous reproduisez, par exemple, une *Histoire Naturelle* de 25 lignes, tout entière, sans un mot de préface, la Société des Gens de Lettres pourrait réclamer à votre journal des droits — d'ailleurs infimes, — de reproduction. Mais, au cœur d'un article, vous pouvez sans crainte citer tout ce que vous voudrez.

4^o Envoi des éditeurs. Rien n'est plus facile à obtenir si vous parlez des livres. Je vous y aiderai. C'est très simple.

5^o Répétitions générales. Un peu plus difficile, parce que vous ne pouvez parler dans un journal que des pièces importantes, et que celles-ci ne se jouent que dans les grands théâtres, et que ceux-ci sont moins abordables que les petits, mais, là encore, je pourrai quelquefois vous être utile.

Est-ce tout? Oui. Ne craignez pas de m'importuner. Vous m'êtes très sympathique. Songez que vous êtes peut-être mon unique lecteur nivernais.

Je vous serre la main.

A MAURICE DONNAY

Paris.

19 décembre 1898.

Mon cher Maurice Donnay,

Si vous me dites que vous êtes dreyfusard, je vous dirai qu'hier soir *Georgette Lemeunier* m'a fait l'effet d'un chef-d'œuvre.

Si vous persistez dans votre inconduite, moi aussi.

M^{me} Renard, M. Marcel Boulenger, auteur de *La Femme baroque*, et son frère, qui étaient avec moi, me prient de

vous dire qu'ils ont passé une soirée "charmante". Je vous le dis; ça ne m'engage à rien. Mais je vous jure que je vous adresserais, moi, des compliments un peu mieux tournés si vous étiez Picquardiste.

Allons, un peu de courage!

En attendant, recevez, Madame Donnay et vous, mes meilleures sympathies de ménage.

A MARCEL BOULENGER

Chaumot.

Avril 1899.

Mon cher ami,

C'est déjà exquis, et bien vous. Soyez content.

Dites à votre femme qu'elle est agréable à voir comme un cerisier en fleurs.

Vôtre.

Je rentrerai, hélas! dans huit jours.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

22 avril 1899.

Mon cher Tristan Bernard,

Il ne s'agit pas d'un livre qui m'est dédié. Certes, je suis heureux, jusqu'à l'émotion, de voir mon nom en tête des *Mémoires d'un jeune homme rangé*, mais c'est surtout parce que je viens de les relire. *Le Journal* les amoindrissait.

C'est supérieur à toutes les réclames que vous ferez vous-même.

Je vous connais comme une de mes deux poches; je me connais comme l'autre. J'ai presque le droit, par amitié, de tirer votre belle barbe noire. Je déteste les airs graves, et vous savez combien j'ai peur des mots irréparables, mais je ne tremble pas en vous écrivant que votre livre est plus amusant que *Candide*, et qu'il est de sa qualité.

Je crible les *Mémoires*... de coups de crayon bleu, mais c'est parce que je n'ai pas sous la main des fleurs d'une autre teinte.

Votre ami.

A MAURICE DONNAY

Paris.

4 mai 1899.

Mon cher ami,

Vous êtes gentil d'avoir pensé à moi, mais, prévenu trop tard pour me délivrer, hier, d'une course à cinq heures, je n'ai pas pu voir votre quatrième acte. Je n'ose vous dire trop de bien des trois premiers. Si le dernier fichait mes compliments par terre! Je voudrais bien le voir avec ma femme. Est-ce que ce sera possible, plus tard, plus tard, quand on vous ennuiera moins? Je déteste les premiers publics, et j'aime beaucoup Maurice Donnay, inimitable dans l'art de fleurir le chemin sombre qui mène au torrent.

De nous deux à vous deux.

Paris.

7 mai 1899.

Merci, mon cher ami. Nous avons passé une soirée de première qualité. Je ne suivrais peut-être pas sans résistance votre héroïne jusqu'au torrent, mais qu'est-ce que ça peut vous faire? Vous avez écrit une belle pièce de plus, et vous avez un grand succès. Dites-moi flûte!

Pour un ménage qui vous aime bien.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

30 mai 1899.

Mon cher ami,

Je suis désolé de ne pas m'être trouvé là. D'ailleurs, depuis quelque temps, je suis toujours dehors. Je mange en ville. Je m'écoeure. C'est stupide! Nous ne nous sommes pas vus trois fois cet hiver. Votre sérieux, votre solidité, me manquent. Et voilà que vous partez! Je ferai tout mon possible pour aller vous voir à Bussang.

Est-ce que les *Lettres d'un Solitaire* seraient de vous? Je ne les ai pas lues, mais j'en ai fort entendu parler. Si vous me disiez qu'elles sont de vous, je les lirais tout de suite

après *L'Exil d'Aristide*, dont je vous remercie. Et on n'a même pas le temps de lire!

Cette vie est intolérable, et nous allons bientôt nous sauver à la campagne.

Je ne vous ai pas fait signe pour cette reprise du *Pain de Ménage*, de peur de vous déranger. Ça a bien marché, mais c'est insignifiant. J'ai présenté *Le Plaisir de Rompre* au Théâtre-Français. Ils font des manières, mais il y a des chances. Et puis, flûte!

Il paraît que ce pauvre Schwob est plus mal et qu'on le menace d'une nouvelle opération. Je vais aller le voir.

Portez-vous bien, à votre délicieux chalet. Pensez à nous et écrivez-nous.

A Tristan Bernard

Chaumot.

17 juin 1899.

Mon cher vieux,

Avez-vous remarqué qu'on n'est pas fichu d'être triste ou joyeux une journée tout entière? Ce matin, ça n'allait pas. Je ne voyais en moi que choses noires, et, tout à l'heure, je me promenais, seul, dégoûté. On crie : " Papa! Papa! Une dépêche! " C'est la vôtre.

Une dépêche à la campagne, à quatre kilomètres du bureau de poste, savez-vous ce que c'est? Je ne parle pas du prix : vous devez le savoir. Mais quelle émotion! Eh! bien, je vous jure que j'ai pensé qu'elle était de vous, non pour me dire précisément ce que vous me dites, mais quelque chose de gentil, fût-ce " je m'embête, père Renard ". J'aime mieux votre texte, et vous m'avez donné la minute de joie supérieure. Je vous embrasse.

On est bien, ici. J'ai des roses devant ma fenêtre. C'est doux, profond, et à pleurer. J'ai envie d'y travailler. Non, non! Je ne suis pas paresseux, mais que faire, grand Dieu! que faire qui soit beau et qui rapporte un peu d'argent?

Il me semble que me voilà stérilisé et que je n'écrirai plus jamais une ligne qui fasse remuer d'aise votre barbe si pleine, elle! de choses.

Ah! flûte! Je deviens stupide.

Vous devez être bien tranquille. Nous sommes-nous

assez vus, hein? tout cet hiver! Peut-être, sans le savoir, étions-nous saturés. Durant cette longue absence, nos amitiés vont mettre du linge frais. D'ailleurs, dans quinze jours j'aurai l'impatience de vous revoir. On se reverra.

A vous et aux vôtres.

A ANDRÉ PICARD

Chaumot.

19 juin 1899.

Mon cher Intérim,

Je vous vois d'ici énervé. Vous vous dites : " Renard ne m'écrit pas, Renard n'est pas content. " Vous oubliez que la *Revue Blanche* aime peu faire de changement d'adresse. J'ai donc lu ce matin, pour la première fois, votre article sur *Amoureuse*, de Porto-Riche, et le *Pain de Ménage* de Jules Renard.

Ah! vous choisissez bien vos sujets d'articles! Je laisse à Porto-Riche le soin de rectifier sa part. Moi, je ne trouve rien à critiquer dans la mienne. Que me disiez-vous que vous n'étiez pas en train? Je vous assure qu'on a rarement parlé de *Pain de Ménage* avec cette amitié intelligente. J'intitulerais ce petit acte le *Malheur dans le Bonheur*. Votre article est le développement exact de cette formule. Vous reconnaissez que le sujet n'était pas facile à traiter, et que j'ai réussi. C'est complet, et je ne vois pas sur quel point vous manquez de clairvoyance. Je suis donc très content.

Vous me faites ça et là quelques compliments qui me gêneraient si j'étais près de vous, mais, de loin, je trouve que je les mérite presque, et je ne suis pas bien sûr de ne pas avoir un peu de génie. Quant à l'horreur de l'artifice, j'en réponds : je l'ai comme une maladie inguérissable.

Vous voyez, mon cher ami, que nous sommes d'accord, et, si vous êtes bien gentil, je suis très touché de votre gentillesse.

Quand vous aurez passé deux ou trois jours ici, et que vous aurez regardé vous-même les choses que je regarde, vous ferez un nouvel article sur Jules Renard, qui sera peut-être encore mieux que celui de la *Revue Blanche*, et notre amitié, croyez-le, n'en diminuera pas.

Je vais vous donner un conseil. Vous m'avez paru, l'autre jour, un peu abattu : ce n'est rien. Voici le remède : précipitez-vous tout de suite au fond de votre désespoir. Imaginez que vous n'avez aucun talent, que tout le monde vous déteste ou vous méprise, et que vous allez mourir demain. Une heure chaque jour de cette méditation noire pendant quelques jours, et vous serez sauvé. La vie mal faite vous paraîtra bientôt refaite. Je m'explique médiocrement, mais je me fais comprendre. Ne dites pas non.

Je me soigne souvent ainsi, et j'ai la certitude de vivre cent ans, plein de gloire et de félicités.

Voulez-vous me rappeler au bon souvenir de madame votre mère et lui dire que j'aime bien son fils, parce que c'est un jeune homme faible et fort, naïf et intelligent, gai et triste, tourmenté et sûr de lui, bon, passable, mauvais et très gentil, un jeune homme, enfin, de talent.

A M^{me} EDMOND ROSTAND

Chaumot.

22 juin 1899.

Chère et incomparable amie,

A peine assis, je regrette tristement de n'avoir pas eu la patience d'attendre votre nouvelle cuisinière. Et puis, je me suis aperçu que vous nous aviez offert des places pour *Hamlet* avec votre bourse.

Me voilà honteux et plein de remords. Comment oserai-je jamais?... Enfin, vous êtes sûre, n'est-ce pas? qu'aucun étranger de ce monde ne vous aime plus que moi.

Dites à votre grand homme que je n'ai aucune nouvelle du *Plaisir de Rompre*, et que ça m'est égal.

Dites-lui aussi qu'il y a, à droite de notre salle à manger, l'affiche de *La Samaritaine*, et, à gauche, celle de *Cyrano*, et que ce spectacle doublement triomphal finit par m'ôter l'appétit.

Tout le monde ici vous crible de baisers. J'en place un dans le tas.

A TRISTAN BERNARD

Chaumot.

29 juin 1899.

Oui! Oui, mon cher Tristan, il y a quelques détails sur la faux qui ne sont pas mal, et je crois que André Theuriet lui-même pourrait les signer sans honte, mais j'ai une idée : pourquoi, avant d'aller à Etretat, ne m'apporteriez-vous pas vous-même un cornet de compliments? Je vous assure que ça vous ferait du bien, un ou deux jours ici : vous voyez que je suis large. Vous verriez quel écrivain exact je suis, et nous choisirions ensemble l'emplacement de ma statue. Moi, à votre place, je me lancerais. Nous serions tous très contents. J'attends un télégramme m'annonçant votre arrivée.

Reçu quelques nouvelles des Capus et des Guity.

Chaumot.

20 juillet 1899.

Mon cher ami,

Vos bonnes lettres étaient, ces jours-ci, nécessaires à ma santé morale. Elles me faisaient le plus grand bien. Je ne dis pas ça pour que vous m'en écriviez d'autres. Je sais que cela ne peut continuer, et, d'ailleurs, si vous ne m'écriviez pas à propos de telle *Bucolique* ou de telle *Histoire naturelle*, je n'en conclurais pas qu'elles sont mauvaises.

Mais c'est un fait que vos deux dernières lettres m'ont causé infiniment de plaisir. Je vous expliquerai pourquoi. Sachez seulement que j'éprouvais un malaise dont j'étais honteux. Je me propose d'ailleurs de prendre une mesure énergique contre le mal, et ce dessein fera l'objet d'une de nos prochaines conversations.

Maintenant que ça va mieux, je voudrais bien vous voir. Guity m'avait presque écrit qu'il viendrait. N'étiez-vous pas au courant de son projet? Je le sommais de tenir sa promesse et de vous prendre en passant.

A bientôt de vos nouvelles.

Et moi aussi je vous aime bien. Je serais sans doute incapable de vous le prouver, mais qu'est-ce que ça prouve?

Chaumot.

14 août 1899.

Mon cher vieux,

Je viens d'embrasser, par télégramme, notre admirable Capus. Je vous expliquerai comment ce baiser m'a fait beaucoup de bien et m'a remis debout.

Bernard, Capus, Guitry, voilà ceux que j'aime. Boulenger aussi, bien qu'il n'ait pas écrit un mot à son vieux maître depuis mon départ de Paris. Veuillez lui dire que je n'admets pas un seul instant qu'il me lâche.

J'étais dans un état d'esprit, ces jours-ci, très *Poil de Carotte*. J'en ai profité pour tâcher d'écrire un acte (rien qu'un) avec ce petit bonhomme. Je ne trouve pas ça si bête, et peut-être vais-je l'achever pour la rentrée. Je vous lirai ça ainsi qu'à Guitry, avant de le donner à qui que ce soit.

Guitry m'affirme qu'il viendra me voir en Septembre. Pourquoi ne le suivriez-vous pas, avec le Capus qui ne peut manquer de faire faire à sa boutonnière un petit tour de France? J'écouterai bien vos doléances, si vous êtes encore désespérés. Ce serait ridicule. Votre fonction est de nous remonter tous, les uns après les autres, avec votre air de ne pas y toucher. D'ailleurs, je crois que nos grandes misères ne sont que des éclipses d'intelligence. Dès qu'on revoit clair, ça va mieux.

A LOUIS PAILLARD

Chaumot.

14 août 1899.

Mon cher adversaire,

Je vous remercie de *L'Aurore*. N'avez-vous pas eu l'idée d'y ajouter un petit commentaire? Vous êtes vainqueur, soyez généreux. Moi, je rentre dans la littérature. Revenez donc, sans peur, à la Gloriette. Je ne serais pas flatté si on disait de moi : " L'homme vaut mieux que l'œuvre "; mais je vous assure que l'homme est capable d'efforts vers le mieux.

Préparez vos sonnets. Je vous passe votre antidreyfusisme, mais je serai impitoyable si vous n'avez pas de talent.

André Picard m'écrit qu'il viendra la semaine pro-

chaine. Je réunirai à ma table vos deux désespoirs. Croyez que je vous considère comme mon meilleur ami de la Nièvre.

Chaumot.

5 septembre 1899.

Mon cher et loyal adversaire,

Je vous envoie *Le Figaro* d'aujourd'hui. Vous y lirez d'abord une déposition, qui vous plaira, d'un M. de Cernusky qui peut écraser Dreyfus, si elle est vraie. Vous lirez ensuite une lettre de Poincaré le mathématicien. J'ai longtemps entendu dire de cet homme des choses impressionnantes. Il paraît qu'en Europe deux ou trois mathématiciens seulement peuvent causer avec lui : c'est la formule. C'est beau.

Lisez donc sa lettre, que vos journaux peut-être ne donnent pas. La presse n'en souffle mot. Il me semble que le mot "mathématique" vous séduisait un peu trop, l'autre soir. D'ailleurs, quoi de plus prenant que ces discussions ? Ne trouvez-vous pas qu'elles sont salutaires ? Qu'importe qu'on y mette du parti pris, pourvu que tout se termine en politesse ?

Je vous avoue que mon état d'esprit ne change pas, ce qui ne m'empêche pas d'être inquiet pour Dreyfus, très inquiet, ce matin. Après le verdict, nous ferons tous notre examen de conscience. Cela du moins nous aura servi de purification.

Ce qui ferait du bien, ce serait de causer encore avec vous, car j'aime votre indépendance raisonnée. Au fond, je serais bien plus vexé si nous n'étions pas du même avis littéraire. Mais comment douter de la loyauté d'un ami des *Histoires naturelles* ?

Bien vôtre.

A MAURICE POTTECHER.

Chaumot.

11 septembre 1899.

Mon cher ami,

Votre dernière lettre est là, sur ma table, et elle est datée du 7 juin ! Comme c'est stupide ! Mais vous le dites vous-même : on passe son temps loin de ses amis et à côté du bonheur. Je crois que nous avons dû avoir souvent les

mêmes pensées. N'êtes-vous pas très triste aujourd'hui? Je serais bien heureux de connaître vos sentiments, et je serais désolé s'ils n'étaient les miens. Il me semble que l'air devient irrespirable comme autour d'un crime. Dites-moi franchement votre état d'esprit.

J'ai lu tout de suite *Chacun cherche son trésor*. C'est plein de poésie, de malice et de bonté. J'aurais voulu voir ça, mais vous savez comme je suis inhabile à demander aux journaux des faveurs, et je ne pouvais pas aller là-bas à mes frais. Imaginez que je ne savais pas si je pourrais rentrer à Paris cet hiver, cela entre nous. Enfin, j'ai trouvé un peu d'argent, et nous revoilà tranquilles... pour quelques mois. J'ai travaillé un peu, jusqu'au procès. Puis, le procès m'a pris tout entier, et, à présent, je n'ai de goût à rien. Il me faudrait un ami *du même avis que moi*. Vous, vous avez votre œuvre, qui est belle et qui s'étend, votre public, vos acteurs, et, en dehors de la famille que vous vous êtes créée, celle qui vous a créé. Moi, c'est vrai, j'ai mes trois trésors. Ils sont divins. Je cesse donc de me plaindre.

Je chasse un peu, mais j'ai un tel écoëurement après mes meurtres que ce n'est pas un plaisir sans mélange. Et puis, je rage contre un tas de gens, ceux qui, comme vous le dites, "sont des braves à trois poils et ont tous leurs poils dans la main". Oh! Ce Lemaître! Oh! Ce Barrès! Mais peut-être qu'ils ne vous déplaisent pas tant.

Votre prince Fridolin et votre Palémon sont délicieux. Ils rappellent *Mangeront-ils?* de V. H. Vous devriez souvent écrire vos comédies en vers libres. Vous avez la clarté, l'aisance et la finesse. Vous feriez de bons vers de théâtre, ce qui est extrêmement rare.

Nous parlons fréquemment de vous, et nous vous aimons bien; mais, si nous nous laissons aller, nous finirons par ne plus nous voir du tout.

A LOUIS PAILLARD

Chaumot.

15 septembre 1899.

Mes chasseurs me tourmentent pour que je les emmène demain (Samedi) à Blin. Je cède, mais ce n'est pas sans scrup-

pule. Vous me rassureriez en venant nous rejoindre à l'heure du déjeuner chez M. Périer. Cela vous promènerait, nous ferait plaisir à tous, et me prouverait que je ne suis pas indiscret en envahissant votre ferme, après nos discussions farouches.

Croyez-moi amicalement vôtre.

Chaumot.

17 septembre 1899.

Mon cher propriétaire,

Veillez accepter ce lièvre de Blin et le manger sans scrupule. Nous en avons tué deux, et une perdrix. La pluie a interrompu nos crimes. La petite chasse (pas si petite!) est très agréable, et je suis décidé aux pires bassesses pour garder la permission d'y aller. Je me sentais, hier, maître de cette chasse et prêt à faire contre autrui ce que les châtelains de Chitry font contre moi. J'ai envie de soudoyer M. Périer comme garde.

Il était absent, mais M^{me} Périer, quoique surprise, nous a reçus comme vous-même. Les œufs à la crème étaient exquis. Je me propose d'y retourner avant de rentrer à Paris, mais, cette fois, avec vous. Il serait facile de combiner cette partie.

M. André Picard recule, ou annule peut-être son voyage. Tous ces Parisiens se défient. Vous seul appréciez Chaumot comme il convient.

A bientôt, j'espère, et merci pour tous les chasseurs de Chaumot.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

20 septembre 1899.

Mon cher ami,

Je veux tout de suite vous remercier de votre belle lettre. Votre portrait de Barrès est admirable de clairvoyance, supérieur à celui d'une lettre à Barrès de votre ami inconnu, que j'ai moins goûté.

Oui, cet homme n'est qu'un vulgaire ambitieux, habile un quart d'heure, mais qu'un peu de temps fatigue et

essouffle. C'est peut-être un raté, j'entends : un homme qui n'a rien de ce qu'il faut pour faire ce qu'il veut. Voyez les Rochefort, les Drumont, les Clemenceau, tous les meneurs. On les juge diversement, mais ce sont des figures; même Déroulède n'est pas sans ligne. A côté, qu'est-ce que Barrès? Qu'est-ce que Lemaître?

J'ai écrit un jour à Lemaître : " Je vous aime comme Sainte-Beuve ". Il veut être le leader de *L'Echo de Paris*, et il a moins d'envergure que Beaurepaire. De même Barrès : s'il est battu, ce qui est certain, car il sera toujours battu, il s'en tirera par une pirouette et dira : " Je le savais ". Mais, tout en échouant, ils font le mal, et ce mal ne leur rapporte rien, et ils en crèvent de rage. On devrait ne rien leur dire et ne rien en écrire, car leur mot, à toute riposte, c'est : " Ça prouve que j'existe ".

Tout cela sent mauvais. Combien vous devez faire de belle besogne là-bas! Je regrette de plus en plus d'être si loin, mais j'ai la plus haute estime pour vous et votre œuvre.

Dès que vous serez rentrés, venez rue du Rocher, nous vous en prions tous, et merci encore de vos nobles pages.

A ALFRED ATHIS

Paris.

9 novembre 1899.

Mon cher ami,

Je reçois un mot d'Antoine pour *Poil de Carotte*. Avez-vous causé avec M^{lle} Mellot? Votre franchise de l'autre soir me met à mon aise, et je vous dis avec la même franchise: M^{lle} Mellot veut-elle que nous causions de *Poil de Carotte*? La première question que me posera Antoine ne peut être que celle-ci : " Qui voyez-vous dans *Poil de Carotte*? "

Or, je n'en sais rien.

Peut-être m'aidez-vous. Le plus simple serait de venir avec M^{lle} Mellot prendre une tasse de café à une heure, aujourd'hui, ou une tasse de chocolat, ce soir, 9 heures, à son choix. Car je verrai sans doute Antoine demain.

Croyez-moi vôtre.

Je ne vous lirai pas *Poil de Carotte*, mais nous parlerons du plan.

A LOUIS PAILLARD

Paris.

28 novembre 1899.

Mon cher ami,

Je pense fréquemment à vous, et la lettre que je voudrais vous écrire est si longue que je ne l'écris pas. Il faut m'excuser, je le mérite, et m'écrire. Dites-moi surtout si vous travaillez et si vous viendrez à Paris. S'il fait bien froid, peut-être irai-je passer deux jours là-bas, et je vous ferai signe.

Poil de Carotte a déjà ses petites aventures, que je vous conterai. D'ailleurs, je crains de m'être trompé, déjà!

Ecrivez-moi, je vous en prie, et dites à votre aimable famille que je vous aime beaucoup.

Je pense aussi à M. Périer, de Blin. Quel livre lui envoyer? Vraiment, je n'ose pas lui en adresser un des miens. Je lui ferai cadeau de quelques romans plus populaires. Me le conseillez-vous?

J'ai revu votre ami Fernand Clostre, qui m'a présenté André Beaunier. J'ai revu aussi Lemaître. Mais je m'arrête.

A M^{me} EDMOND ROSTAND

Paris.

1^{er} janvier 1900.

Chère belle dame, voulez-vous dire au grand poète que je n'ai jamais vu Lucien Guitry dans un tel état? Il rayonne d'enthousiasme pour *L'Aiglon*. Nous sommes tous, ici, très heureux.

A ANDRÉ PICARD

Paris.

10 janvier 1900,

Mon cher ami,

Je n'ai reçu, hier, des nouvelles de mon honneur que par vous, par votre gentil *bloc-notes* du matin et par votre télégramme du soir. Je vous remercie affectueusement. J'écouterai votre prochaine pièce avec la plus vive attention. Si jamais j'écris mes impressions de décorable (un décoré n'en a peut-être plus), je vous les dédierai. La tête de Jean Valjean est pleine de calme à côté de la mienne.

Et dire que vous passerez par là!
Je vous prie de présenter mes hommages à Madame
votre mère et de m'envoyer un télégramme toutes les demi-
heures. Oui, oui, je fais de l'esprit.

Vôtre.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

11 janvier 1900.

Mon cher ami,

Je vous restitue, non sans regret, ce dépôt d'honneur.
Je ne garde que le souvenir de votre belle lettre
au ministre. Je n'en sais que quelques mots répétés par
M^{me} Rostand à Marinette, mais je vous dois une de mes
plus douces émotions.

Je ne pense déjà plus au ruban rouge : je n'oublierai pas
cette lettre.

Ma petite aventure a, au fond, un goût amer qui ne me
déplaît pas. Il y a longtemps que je sais que je suis né pour
une vie médiocre.

A vous la gloire sans limites ! D'après tout ce que j'entends
dire de *L'Aiglon*, votre triomphe serasi beauqu'il faudra que
je mêle, à mon amitié et à mon admiration pour vous, un
peu de respect.

A ANTOINE

Paris.

12 janvier 1900.

Cher monsieur Antoine,

On parle beaucoup, dans les échos de théâtre, des pièces
que vous préparez. Je voudrais bien avoir des nouvelles
de *Poil de Carotte*. Il y a un mois et demi que je vous l'ai lu.
J'y travaille encore un peu chaque jour, car c'est une petite
pièce de précision. J'ai supprimé l'entrée de Félix. J'ai coupé
des pages entières dans la dernière partie (autant de moins
à apprendre pour Antoine), mais ce travail peut devenir
dangereux et énervant.

Dites-moi donc franchement si vous comptez bientôt
répéter cet acte.

Soyez sûr que je ne vous... ennuierais pas. Je ne vous demande que des réponses précises.

Bien vôtre.

J'ai vu souvent, ces jours-ci, mon nom à côté du vôtre. Je sais que le mien est décidément *rayé*. Je souhaite bien cordialement qu'on garde le vôtre. Ce serait justice, et belle justice.

Sur un signe de vous, je ferai copier manuscrits et rôles.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

23 janvier 1900.

Mon cher ami,

Mon pauvre " grand frère Félix " est mort hier soir, à son bureau, subitement, d'une angine de poitrine. Je vais l'emmener là-bas, au cimetière de Chitry, près de mon père. Je pleure parce que nous nous sommes bien mal aimés.

Je vous embrasse.

Il avait trente-sept ans.

A SUZANNE DESPRÈS

Paris.

2 mars 1900.

Cher et admirable petit frère,

1^o Tout le monde me dit que vous êtes une grande artiste, comme si je ne le savais pas!

2^o Ce soir, à minuit, même après un four, j'emène mes artistes souper chez moi. Ne vous sauvez pas!

3^o Voulez-vous dire au porteur [de ce mot] le nom de la jeune et brillante dame qui fait " la passante " dans *Poil de Carotte* ?

Je vous embrasse.

Paris.

12 mars 1900.

Ma chère Suzanne Desprès.

Je vous adresse votre photographie. J'espère que vous me donnerez un exemplaire du nouveau tirage. J'espère aussi que, si chacun de nous y met du sien, ça ira tout seul.

Vous savez que je vous admire, et je n'ai pas écrit *Poil de Carotte* sans savoir ce que c'est qu'une humeur ombrageuse. Mais, je vous en prie, quand vous avez quelque chose, dites-le moi, et je suis sûr que je vous prouverai que ce quelque chose n'est rien. Nous devons d'autant plus rester les meilleurs amis du monde que cette amitié sera désintéressée, car je ne suis pas un homme de théâtre : j'en ferai le moins possible, et nous n'aurons pas le souci, vous, de ménager l'auteur, et, moi, l'interprète.

Je vous embrasse pour toute ma petite famille, et je serre la main de M. Lugné-Poe.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

21 mars 1900.

Mon cher vieux,

Hier soir, j'avais, à onze heures, vos quatre places en poche, et à minuit je ne les avais plus, parce qu'Ellen Andrée m'a attendu avec une histoire de places promises pour aujourd'hui et qu'on lui refusait. J'ai donné les vôtres : ça m'a valu de tels remerciements que je suis heureux de vous avoir manqué de parole. J'avais demandé les places à Antoine pour vous, et votre nom avait fait merveille. Je crois que, si vous téléphoniez la vérité à Marcel Luguet, sans prononcer le nom d'Ellen Andrée, bien entendu, on vous en redonnerait quatre autres. Si vous préférez que j'écrive moi-même, dites à votre secrétaire de passer rue du Rocher, et je lui donnerai une lettre émouvante.

Vôtre.

Le spectacle fléchit un peu, mais *Poil de Carotte* est solide, et je crois qu'Antoine n'aura qu'à vouloir pour me pousser à la centième. Ça n'est pas mal pour votre élève.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

2 avril 1900.

Mon cher ami,

Nous sommes rentrés, et, à la nouvelle de votre visite, j'ai dit à Fantec : " Comment ! Tu ne l'as pas invité à

déjeuner? ” Cette idée si simple ne lui est pas venue, et il en est tout troublé. Je lui ai dit que vous auriez été un très bon papa pendant cette demi-heure.

C'est votre lettre d'Honfleur qui nous a décidés à partir. Malgré le froid, nous avons passé, Marinette et moi, deux jours de miel. Elle est tout à fait mûre pour la campagne.

Vous seriez bien gentil de revenir un matin, comme ça, sans même vous annoncer, je mettrais dans votre assiette un exemplaire de *Poil de Carotte*, car un ami comme vous doit être — naturellement, — servi le dernier.

A vous tous de tout cœur.

Poil de Carotte va disparaître pour faire place à *La Carrière*, mais on y reviendra. On aurait tort de le lâcher tout à fait, car il se conduit fort bien. Hier soir encore, le public du dimanche l'applaudissait trois fois pendant la pièce et le rappelait deux fois, chaudement, je suis presque aussi content que Marinette.

A ROMAIN COOLUS

Paris.

7 avril 1900.

Mon cher ami,

Eh bien! non, ce n'est pas impardonnable, et je ne suis coupable que d'avoir oublié que je ne vous avais pas oublié. Je revois ma liste, ou, plutôt, celle d'Ollendorff, et, le premier nom ajouté, c'est le vôtre, et je me rappelle la dédicace où il y avait, au moins, “ ma haute estime littéraire et ma sincère gratitude ”.

Vous n'avez rien reçu, voilà tout, et vous n'êtes pas le seul, puisque Jean Thorel me faisait, quelques heures avant vous, les mêmes reproches que vous. Et voilà comment j'ai peut-être peiné un ami de votre qualité.

Ce n'est rien, j'espère. Venez déjeuner avec moi, un matin, à votre jour, sauf lundi et vendredi, et, après que je vous aurai répété combien votre article de la *Revue Blanche* m'a ému, nous parlerons de mille choses.

Votre reconnaissant.

Et j'aime beaucoup *Le Marquis de Carabas*. Je vous ferai pourtant quelques légères critiques. Il faut bien!

A TRISTAN BERNARD

Chaumot.

30 avril 1900.

Mon cher oncle Paul,

Vous êtes bien gentil et bien adroit, car je lis sur votre carte postale, à côté de Rostand : *gros succès*, ou *gris succès*, indifféremment. Enfin, je m'arrangerai tout seul avec ça.

La pudeur m'empêche de vous dire que les trois mousquetaires me manquent.

Je suis très bien, par cette pluie, près de mon feu, un La Fontaine (comme si on me regardait!) sur mes genoux.

Puis, las de mes succès d'auteur dramatique (et il y a de quoi), je deviens botaniste. J'étudie le bassin d'or ou pied-de-coq, la dent-de-lion, le coucou, la violette de serpents, le pain de pourceau, l'herbe aux verrues, etc. C'est délicieux d'insignifiance.

Si M^{me} X... ne fait que parler de moi, c'est qu'elle ne pense qu'à vous. Croyez-en un mari qui constatait, hier, au coin du feu, ses douze ans de fidélité, avec un fond de tristesse que vous ne trouverez dans aucun de vos plaisirs.

Le plus tendre des quatre.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

2 mai 1900.

Mon cher Alfred Natanson,

Ainsi, en moins d'une semaine, j'aurai fait refuser un livre et une pièce. Ce n'est pas mal pour un homme modeste dont on dit qu'il a de l'autorité. En ce qui concerne M. Martin-Videaux, je n'ai que le regret de vous avoir peut-être ennuyé quelques secondes. En ce qui concerne M. d'Humières, je continue à admirer Rudyard Kipling. J'avais d'ailleurs prévenu M. d'Humières que son acte — intéressant malgré Antoine, — manquait de clarté vers la fin.

Si vous voulez me confier *Grasse Matinée*, je me charge de la faire jeter au panier par n'importe quel directeur. Au fond, il n'y a que *Poil de Carotte!!!* Demandez à Pamard.

Sa jambe va-t-elle mieux? Il me tarde de le voir sur ses deux pieds, et Antoine n'a qu'à bien se tenir.

Vous ne savez pas comme on est bien ici. C'est pourquoi je n'invite personne. Tout est neuf, les arbres, les nuages, les gens, même mon âme d'homme de lettres. La nature est comme le visage de Fénelon. " Il fallait ", dit Saint-Simon, " faire effort pour cesser de le regarder ".

Tournez ce compliment à une jolie femme, et vous verrez votre succès.

Quant à Philippe, il plante des pommes de terre, et il pense que le jour des élections municipales approche. Il garde le silence des fins politiques. Comme je suis un de ses électeurs, il doit se dire : " Monsieur va-t-il voter pour moi? "

Oui, Philippe, je voterai pour toi, car tu es un honnête homme, et un travailleur que je ne peux pas regarder sans respectueux attendrissement.

Je vous serre la main et je prie M^{lle} Mellot de croire qu'elle nous est toute sympathique.

Faut-il que ce Gémier ait eu peu de succès au Théâtre Sarah-Bernhardt pour qu'il n'ose même pas m'en écrire! Comme si je pouvais, à l'ombre de mes lilas, garder quelque vanité!

A LÉON BLUM

Chaumot.

8 mai 1900.

Mon cher ami,

Oui, c'est ça, venez me voir dimanche, mais, alors, poussez jusqu'à la petite barrière ci-dessus, à gauche. Nous y attendons, quelques semaines, que les rues de l'Exposition soient moins boueuses.

Imaginez que je deviens un homme politique. J'étais là sans penser à mal, je vous le jure, quand trente et un électeurs de Chaumot sur cinquante (il y avait trois listes) ont fait de moi un conseiller municipal. J'ai accepté, et je ne m'ennuie pas. Ça va bien m'amuser au moins quatre ans. Il faut d'abord que j'étudie la loi municipale. Que n'ai-je l'intelligence de l'auteur de cette admirable page dans *La Revue Blanche* : *L'Article Sept* !

Le Philippe des *Bucoliques* est également sorti. Nous parlons gravement du futur maire et du futur adjoint. Je ne me mets pas sur les rangs, et je me contenterai de voir opérer mes neuf collègues avec une curiosité toute neuve. Depuis mon élection, je me crois aussi malin que Barrès, politique profond ou fin, ou prudent, ou audacieux : ça dépend des heures de la journée. Il n'y a rien de plus facile que d'être sot ou prétentieux.

J'ai battu un jeune richard voisin, qui n'en revient pas : qu'est-ce que ce Renard Jules, homme de lettres ? J'ai presque des remords. Notez qu'il a fait toute sa campagne à cheval sur un cheval blanc !

Je vous ai toujours dit que j'étais plein de respect pour votre titre. De là, ma joie d'être conseiller, moi aussi, de quelque chose.

Je vous en dirai plus une autre fois.

Connaissez-vous un livre pratique où je m'instruirais dans mes nouvelles fonctions ? Indiquez-le moi.

M^{me} Renard, pas plus fière aujourd'hui qu'hier, ce qui me vexe un peu, et moi, nous vous aimons beaucoup.

Vôtre.

Je fais aussi un peu de botanique. Oh ! les jolis noms populaires des fleurs !

Indiquez-moi aussi une édition *claire* des Codes.

Je sens qu'il me pousse du sérieux.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

11 mai 1900.

Mon cher ami,

Quand vous aurez l'esprit en repos, je vous conterai l'histoire de mon élection. Vous avez raison : c'est sérieux, et on devient grave dès qu'on se mêle des intérêts des autres. Qui peut savoir tout ce que ce petit pays — 189 habitants, — attend de moi ? Ils se disent : " En voilà peut-être un qui va nous rendre heureux ! " Pauvres gens !

Bon courage, mes chers amis, et à bientôt.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

18 mai 1900.

Mon cher ami,

Je suis bien content d'avoir de vos nouvelles. Je vous envoie des miennes par colis postal.

Ce n'est pas du beurre de notre vache, car elle va faire veau, cette nuit peut-être. Nous sommes, Philippe et moi, aux aguets. Mais ce sont des œufs de nos poules, tous pondus ce matin. Avalez sans crainte.

J'ai beau être très préoccupé par les élections de Dimanche, le maire et l'adjoint. Je ne suis pas sur les rangs, de sorte qu'on s'arrache ma voix. Je n'ai pas appris sans un coup au cœur que *Poil de Carotte* allait reparaitre sur l'affiche. J'ai presque envie, sous prétexte d'aller voir *L'Enchantement*, de filer à Paris. Mais c'est la session de Mai, la plus importante de l'année. On va voter le budget, des centimes additionnels. Ma commune a l'œil sur moi.

Je vous charge donc d'aller écouter cette reprise, avec les sentiments de l'auteur. Vous verrez comme c'est bien.

D'ici je souhaite vivement (à Paris, je ne sais pas) que *Grasse Matinée* soit jouée vite et bien, car votre attitude dégagée, vraie ou fausse, me plaît. Je tiens toutes prêtes quelques railleries du meilleur goût.

Je suis très heureux que Thadée fasse concurrence à Lemaitre, mais *Le Courrier de la Presse* ne m'adresse pas souvent *Le Soir* avec ces mots, ou leurs variantes : " Jules Renard, notre jeune maître, etc., etc. " Ce que j'en dis, c'est pour l'honneur de ma commune.

J'ai montré, non sans hésitation, votre amicale note du *Cri de Paris* à Philippe. Il a souri, c'est tout. Jamais je ne toucherai le fond de cette âme.

Je me propose de fonder ici une bibliothèque communale. Je compte sur les dons de la *Revue Blanche*.

Bonjour à M^{lle} Marthe Mellot, et à vous mes amitiés de ...seiller municipal.

Oui, oui, *L'Enchantement*, ce doit être bien. Bataille et Rostand, voilà mes deux auteurs dramatiques.

Faites le troisième.

Dites partout que je ne "fiche" rien. Ça rend sympathique.

A ANTOINE

Chaumot.

22 mai 1900.

Mon cher Antoine,

Ce n'est pas encore la centième, mais ça me fait bien plaisir tout de même.

Soyez Antoine, c'est-à-dire admirable.

Jules RENARD,

*Conseiller municipal de Chaumot,
Philippe, des Bucoliques, étant adjoint.*

Poil de Carotte se traduit en allemand, en anglais et en italien comme, d'ailleurs, toutes les pièces du Théâtre Antoine.

Je ne rentrerai à Paris que pour la cinquantième. Si, donc, vous avez hâte de me voir...

A GEORGES COURTELINE

Paris.

24 mai 1900.

Mon cher Courteline,

Jamais un Boileau ne m'empêchera de saluer Courteline, mais Courteline ne m'empêchera pas de me rappeler Boileau "achetant la bibliothèque de Patru pauvre, à la condition que Patru garde sa bibliothèque, et offrant sa pension pour qu'on la donne à Corneille, à qui l'on ne payait pas la sienne". Voilà un sujet de pendule qui m'attendrit aux larmes.

Et il a été convenu hier avec Antoine qu'on doublerait Desprès jusqu'à ce que notre affiche ne tienne plus.

Je ne m'en plains fichtre pas!

Vive la littérature française!

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

25 mai 1900.

Mon cher ami,

J'ai lu tout de suite vos deux brochures. La lettre de Lucien est grave et lumineuse. Il est impossible d'expliquer plus clairement l'injure que tous ces faux républicains font à la République quand ils se réclament d'elle.

Dire que cela existe, l'alliance du prêtre et du soldat! Et comme ils sont forts! Car le pauvre peuple, qui les déteste, les craint. Vous avez raison d'avoir une vie sérieuse. Je voudrais faire comme vous.

Il y a près de moi une ignorance que je ne soupçonnais pas. J'aimerais travailler contre elle si la littérature ne m'avait rendu, je le crois, paresseux.

J'ai fait nommer Philippe adjoint : il en est comme accablé. De domestique, il passe magistrat. Il reste modeste — notre maire est un gentilhomme assez vain, — et libre.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

6 juin 1900.

Mon cher auteur gai,

J'ai bien reçu vos cinq lettres ce matin. Faut-il que vous espériez en gagner, de l'argent, avec *Grasse Matinée*, pour faire ces orgies de timbres!

Sachez que vous avez désolé ma femme, qui croyait toutes ces lettres aux armes du Théâtre Antoine pleines de compliments de la part de nos artistes. Elle n'en a pas assez! Pour moi, je les ai toutes prises au sérieux, sauf celle du conseiller de préfecture, où j'ai reconnu enfin votre stylet. En ce qui concerne vos complices, je ne cherche même pas, attendu qu'aucune proposition flatteuse ne saurait m'étonner, et attendu que j'en ai refusé de plus magnifiques, et que je suis décidé à les refuser toutes.

Au fond, vos cinq lettres ne proviennent que d'une basse jalousie. Allons! ne pleurez plus. On vous la jouera, votre *Grasse Matinée*, un grand nombre de fois, au moins douze.

Vous feriez bien mieux de me dire — les journaux ne me renseignent que jusqu'à Samedi, — si on va jouer *Poil de Carotte* la semaine prochaine. J'irais peut-être voir la cinquantième, et je vous paierais à souper comme à un vulgaire conseiller municipal. Je sais maintenant par où prendre les petits.

La note du *Cri de Paris* a été reproduite dans deux journaux du département. Philippe — vous ai-je dit qu'il est adjoint? — ne salue plus personne.

Et puis, notre vache est morte en nous laissant un veau que j'amènerai à Paris. J'ai failli envoyer le récit de sa mort — celle de la vache, le veau est superbe — à la *Revue Blanche*, mais je me suis retenu à temps, vu vos prix, qui ne me permettraient pas d'acheter une autre vache.

Quant à ce Thadée qui devrait m'obtenir une sinécure au *Soir*, vous lui direz que c'est... votre frère.

Je serre votre main de faussaire.

A SUZANNE DESPRÈS

Paris.

18 juin 1900.

Chère madame,

J'apprécie comme il convient toute la délicatesse du prétexte que vous avez choisi pour m'inviter à aller vous voir à Mantes.

J'irai certainement bientôt.

En ce qui concerne vos poules, je vous engage à mettre quelques œufs dessous : c'est le moyen le plus généralement employé pour avoir des petits poulets, n'en mettez pas moins d'un, et pas plus de treize. Donnez-leur une nourriture rafraîchissante (son délayé), car elles auraient vite mal au derrière. Déclamez-leur du *Poil de Carotte* : ça les désennuiera, et vous aurez un coq rouge.

Séparez vos poules de vos meilleurs amis et fermez-les bien à l'ombre, loin du bruit, dans des corbeilles.

Au bout de vingt et un jours les poulets casseront leurs coquilles. Ne vous en mêlez pas. Si Lugné a trop d'émotion, dites-lui de s'asseoir.

Qu'elles aient toujours près d'elles à boire et à manger. Si, dans vingt et un jours, vous n'avez rien, c'est que vos œufs n'auront pas été fécondés.

Mais vous me faites rougir!

A TRISTAN BERNARD

Paris.

26 juin 1900.

Paul,

Téléphonez donc à M^{me} Strauss pour lui demander :
1^o Si c'est à elle que je dois trois invitations de Waldeck-Rousseau;

2^o Comment il faut répondre à de si hauts personnages qu'on aime mieux rester chez soi.

Vôtre.

Nous déjeunons Dimanche chez Brandès, vous aussi.

Quand allons-nous promener notre artistique ennui à l'Exposition?

A M^{me} JULES RENARD

Paris.

21 juillet 1900.

Chère chérie,

Je n'ai pas encore reçu ta dépêche (il n'est que 10 heures), mais je suppose que vous n'avez pas souffert, car la nuit a été moins chaude.

Moi, j'ai passé une assez bonne nuit. Elle aurait été meilleure si je n'avais trop bu avec Guitry, Brandès, Vandérem, au restaurant Durand. Hors de chez soi, on se laisse aller. J'ai encore la tête lourde, mais ne crains rien. Je me surveillerai, et aujourd'hui ça ne va pas trop mal. Il fera chaud, mais le ciel est légèrement nuageux.

Hier soir, Vandérem me dit : " C'est sûr, votre décoration ". Je lui demande ce qu'il en sait, et je vois vite qu'il n'en sait rien. Il dit : " C'est évident ", au petit bonheur, peut-être pour que je lui dise la même chose de la sienne. Je m'en garde. Donc, rien de sérieux de ce côté, et rien de nouveau d'ailleurs.

Guitry a bien vu, hier soir, Calmette du *Figaro*, mais

c'était pour l'annonce de *L'Assommoir*. Il ne lui a pas parlé de moi. Ce matin, dans les journaux, rien de neuf, sauf l'article fantaisiste et bisannuel de Descaves dans *L'Echo de Paris*, mais il ne parle que des décorés de théâtre.

Tu le vois, il faut penser à cette affaire le moins possible. Moi, j'en prends mon parti, je t'assure. La crise est passée. Je n'attendrai pas ici des nouvelles officielles qui peuvent tarder très longtemps, car on est tout aux affaires de Chine. Ne compte donc pas sur une dépêche avant mon arrivée. Une fois là-bas, nous laisserons venir ce qui viendra. J'ai surtout une furieuse envie d'être près de vous, tranquille, et de travailler.

Je déjeune avec Boulenger. Je dînerai sans doute seul et, le soir, j'irai voir Guitry. Après *L'Aiglon*, nous ferons un tour au Bois dans la voiture de Brandès.

Je ferme la lettre en embrassant mes chéris comme je les aime.

Paris.

Dimanche matin 22 juillet [1900].

Chère chérie,

Je vous sais bien au frais, et ça me rafraîchit moi-même. Du reste, il fait presque bon ici.

Si Rinette avait été là hier, elle aurait été grondée. Songe que je n'avais pas de chapeau de paille pour aller à l'Exposition. Je sais bien que c'est ma faute, mais ça ne fait rien, Rinette aurait été grondée pour n'avoir pas plus de raison que Jules.

Hier soir, à 10 heures, une belle pluie est tombée sur le théâtre de *L'Aiglon*. Elle est peu, ou même pas du tout, tombée sur la rue du Rocher; mais le temps s'est rafraîchi. Les arbres sentaient presque bon, et nous sommes allés, Guitry et moi, faire un tour au Bois entre minuit et 2 heures.

J'ai passé une nuit fraîche; seulement, je bois trop, ce qui me donne des lourdeurs de tête. Il est temps que tu me rationnes.

Je déjeune ce matin chez Brandès; ce soir, je dîne au 43 de notre rue [chez Alfred Natanson]. Je ne m'ennuie que de ne pas être au travail près de mes chéris.

Fantec et Baïe m'ont écrit de bonnes petites lettres. Qu'ils ne craignent pas de me dire toutes leurs petites affaires!

Je vous embrasse tous trois d'un coup.

Mon pantalon blanc a fait sur Guitry un effet énorme. Il finira par s'habiller chez mon tailleur.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

30 juillet 1900.

Mon cher Athis,

Je ne trouve pas que *Le Médecin Volant* soit indigne de Molière. C'est une pochade, presque un barbouillage, mais sûrement de Molière. Songez que c'est de l'époque de *La Jalousie du Barbouillé*. Venez pour ça dans une grange à Chaumot, et je répons des éclats de rire.

A part ça, tout va bien ici, plutôt : tout va mieux. J'ai eu, hier soir, une sensation de froid.

A vous deux.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

3 août 1900.

Mon cher ami,

Justement, je pensais à vous. D'abord, je vous dois une réponse à la lettre que vous m'avez adressée de Plombières le 2 juillet. A cette lettre, je voulais répondre par quelques petites réflexions morales que j'ai dû faire ces jours-ci. J'ai passé par des impressions ridicules. Puissé-je en avoir tiré quelque leçon! Mais je vous conterai ça plus tard.

Votre lettre de ce matin m'enchanté. Que de fois je me suis demandé où je prendrais les quelques sous nécessaires pour aller à Bussang! Car je suis de moins en moins riche et n'y comprends rien. Marinette me pousse à ce voyage de tout son cœur. Vous savez qu'elle est sincère, et j'étais presque décidé. C'est votre théâtre qui m'attire, et non *Poil de Carotte*; mais, enfin, *Poil de Carotte*, ce serait le prétexte qui met fin aux dernières hésitations.

Je serais très fier, très heureux de voir votre projet réussir. Certainement, je vais écrire à Antoine. Quant à Desprès,

elle dit partout qu'elle est fâchée avec moi. C'est une petite fille insupportable qui croit qu'elle n'aurait pas de talent si elle était simple et polie, et elle s'efforce d'être bizarre, mais je lui écrirai tout de même. J'ai à cœur de vous aider, mais déjà je vous remercie de votre intention. Et vous avez la délicatesse de dire que sa réussite serait profitable à votre œuvre, comme si elle n'était pas surtout agréable à l'auteur de *Poil de Carotte*.

J'aimerais mieux la date du 26 Août. Le 15 Août, c'est la fête de Marinette qui coïncide avec les prix de Chaumot. Je suis presque indispensable aux prix, et je ne pourrais pas ne pas souhaiter la fête d'une bonne petite femme que vous connaissez et que j'aime de plus en plus. Attendons la réponse d'Antoine.

J'ai vu par *Le Figaro* qu'on vous avait acclamé. Ce succès ne m'étonne pas. Il doit y avoir un abîme entre ce que vous avez pu dire et les puérités de nos ténors populaires.

A bientôt de vos nouvelles et des nôtres, et toute notre affection et à vous et aux vôtres.

A M^{me} EDMOND ROSTAND

Chaumot.

16 août 1900.

Chère et belle amie,

Songez que la dépêche est arrivée hier matin, 15 Août, pour la fête de Marinette, qu'on m'avait fait passer, comme l'autre semestre, des quarts d'heure insupportables (vous l'êtes, vous ne l'êtes pas, vous le serez, etc.), que j'avais pris, cette fois, la ferme résolution d'*en finir* par une lettre de délivrance à M. Leygues (je vous montrerai cette lettre, dont je suis assez fier). Songez, enfin, que, malgré le temps et la distance, j'ai toujours pour Rostand et vous ma vieille admiration affectueuse, et vous devinerez l'effet produit par ce télégramme dans nos cœurs et dans le pays, car la poste est indiscreète.

Me voilà célèbre dans la Nièvre, qui ne soupçonnait pas mon existence.

Et j'ai le droit de vous embrasser une fois de plus.

Seule, la discrétion m'a empêché d'aller voir Rostand depuis qu'il est malade. Je suis sûr que, si ma visite avait été possible, vous m'auriez fait signe. Je suis sûr — et ce n'est pas de la vanité, — qu'il me garde — vous aussi, n'est-ce pas? — en son souvenir une bonne place.

J'irai prochainement à Paris, ne serait-ce que pour montrer ma boutonnière au chef de gare de Corbigny. Vous serez bien gentille de me dire, par un mot adressé ici ou rue du Rocher, si je peux aller vous voir, et où? Car j'ignore votre adresse de campagne.

Marinette est admirable. Vous savez que j'aime de plus en plus cette perfection. Ce n'est pas le même genre que vous, mais c'est extraordinaire. Elle est heureuse comme un beau fruit.

Moi, je suis content et un peu triste, naturellement. Je rage peut-être, au fond, de ne pas pouvoir rattraper votre grand homme. Court-il! Court-il! C'est stupéfiant, et il n'y a rien à dire : il a quelque mérite.

Quelques personnes me disent parfois, pour s'être agréables, que j'en ai autant que lui. Mais elles ne sont que deux ou trois, et je me défie.

Mes enfants sont très beaux (vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque), et très gentils. Vous n'oseriez plus embrasser Fantec avec le même abandon. Il est plus dangereux que moi. Laissez-moi donc faire de tout mon cœur.

Et donnez-nous des nouvelles. Sans reproche, vous en avez été avare. Mais, puisque Rostand va mieux, tout va bien.

Est-ce que la rosette fait autant de plaisir que le ruban? Tout de même, s'il avait eu la rosette et, moi, rien, quelle épreuve!

A ANTOINE

Paris.

21 août 1900.

Mon cher ami,

De passage à Paris, je compte aller vous voir ce soir, mais je tiens à vous écrire (ces conversations sont trop délicates), que j'ai été navré de lire et de relire toutes ces longues listes

sans y trouver votre nom. J'espérais un peu ma croix, j'étais sûr de la vôtre. Ce que je vous dis là est banal comme tout, mais je vous le dis parce que c'est vrai. Votre gentil télégramme m'a touché et peiné. J'ai cru à une modestie excessive de votre part. Et, fichtre ! Il y avait de la place pour nous deux. Enfin, c'est stupide, et vous m'estimez assez, n'est-ce pas ? pour croire que je parle ainsi, non comme auteur plus ou moins joué à votre théâtre, mais comme admirateur clairvoyant et comme ami.

A MAURICE DONNAY

Paris.

21 août 1900.

Mon cher ami,

J'aime beaucoup votre petite lettre. Je vous prie de me faire quelquefois vos compliments : ils sont bien. Et je me rappelle ceux de M^{me} Donnay au lendemain de *Poil de Carotte*.

C'est pourquoi, si vous le permettez (moi, je le permets), embrassons-nous tous les quatre.

Votre "égal" pour quelques mois seulement, espérons-le.

Et puis, si vous croyez que je ne sais pas ce que vous avez écrit au ministre !... Est-ce qu'il faut que je lui écrive ? Vous devriez bien me faire un brouillon.

A ROMAIN COOLUS

Chaumot.

27 août 1900.

Mon cher Romain Coolus,

Le plus tôt possible, je demanderai moi-même la rosette, pour recevoir de gentilles cartes comme la vôtre.

Votre ami.

A GEORGES COURTELINE

Chaumot.

[28] août 1900.

Il y a longtemps, mon cher Courteline, que vous m'avez décoré par votre *amitié efficace*, dont je suis très fier.

Votre vieil ami.

A MARCEL SCHWOB

Chaumot.

[28] août 1900.

Merci, mon cher ami, je vous embrasse avec un peu de honte. C'était si facile de ne pas séparer nos deux noms!

A LOUIS PAILLARD

*Chaumot.*1^{er} septembre 1900.

Mon cher ami,

C'est tout à fait bien. Je vous jure que certains éloges ne me font aucun plaisir : ils m'ennuient. J'ai sur ma table une étude où l'auteur parade et fait le beau, puis me demande son avis sur sa pirouette. Je ne répondrai pas. Je vous dis cela pour donner un sens à ces mots : votre article me fait plaisir.

J'entends bien que vous ne me dites pas de choses désagréables, mais vous les dites simplement. Non, *Poil de Carotte* n'est pas un roman. Non, les *Bucoliques* ne sont pas des nouvelles, et, la meilleure preuve que l'acte de *Poil de Carotte* est humain, c'est que je ne peux pas en faire une série : il faut que j'attende l'humanité. La vie me donne ce qu'elle veut. J'accepte, et je tâche, en restant exact, d'être poète. Je m'efforce, non de créer, mais de recréer. Et vous savez bien que, de vous à moi, ces mots n'ont pas la prétention qu'un niais y noterait. Ce que j'écris, je l'écris par fonction naturelle. Je tâche de vivre, les yeux d'abord étonnés, puis clairvoyants.

Je le garde, ce petit article, et je le mets à côté des plus chers. Songez que vous êtes le premier Nivernais ami. Vous avez écrit cette page dans un journal de la Nièvre plutôt hostile; elle est signée d'un Corbigeois dont les quelques horizons sont les mêmes que les miens. Des arbres, des champs, une rivière, nous sont communs. Quelqu'un, à quatre kilomètres de Chaumot, a dit de moi des choses qui plairaient au lointain Jules Lemaître.

Elles lui plairaient, j'en suis sûr. Je vous en prie : écrivez, écrivez beaucoup. Un tas de faussetés, de gourmes littéraires, ne vous gênent point au départ. Vous avez une phrase

claire. Je devine chez vous de la franchise, du goût, un style, enfin. Ecrivez sur une douzaine d'auteurs que vous aimez quelques pages comme ce petit *M. Jules Renard*. Je n'aurai aucune peine à vous les placer.

Et merci bien affectueusement.

Dites à madame votre mère que je la respecte et que je vous aime bien.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

6 septembre 1900.

Mon cher ami,

La littérature d'abord. J'ai lu tout de suite *L'Héritage*. Je ne vous dis pas que c'est votre meilleure pièce. Je n'en sais rien, mais c'est peut-être la plus simple et la plus émouvante. Elle a dû produire un gros effet. Je ne ferais de réserves que sur la langue, qui, à mon goût, n'est pas aussi simple que votre drame. N'y aurait-il pas un milieu entre le patois, l'écœurant patois des pièces réalistes, et ces phrases trop distinguées, ces phrases de ville, parfois? Voilà toute ma réserve. La tragédie exige-t-elle ce ton pour votre public mêlé? C'est une question importante. J'aurais bien voulu être là.

Je souhaite que vous réussissiez avec Antoine. Il ne risque rien. Il aura un beau rôle dans une pièce bien faite, ce qui ne lui arrive pas tous les jours. Ce serait une belle épreuve pour vous, pas très dangereuse, qui donnerait un retentissement nécessaire au *Théâtre du Peuple*, que ceux qui ne le connaissent pas peuvent considérer comme une expérience locale. Ma parole, je prêche! Excusez-moi. Je veux dire simplement que je m'intéresse de toute mon amitié à votre projet.

J'espère bien que vous me jouerez *Poil de Carotte* l'année prochaine, ne serait-ce que pour fêter l'anniversaire de ma décoration.

Ah! cette croix!

Je n'ose pas vous écrire toutes les dépressions morales par où elle m'a fait passer. Certes, j'ai manqué de sagesse, de philosophie, mais vous ne savez pas — vous ne savez pas encore, vous le saurez demain, — comme on peut embêter

un honnête homme avec ce joujou. Ça a duré dix-huit mois, avec des intervalles de repos, il est vrai, mais ça a duré jusqu'à la dernière heure. C'est trop ridicule. Je vous conteraï ça à table. Du reste, ce n'est pas ennuyeux. On peut extraire quelque chose de sain de nos plus ridicules aventures.

Depuis, c'est le calme. Quelques remords légers. De l'étonnement aussi. Pourquoi décorer l'artiste dont le travail est la seule vraie joie ? Il faut décorer les malheureux, et nous sommes, mon cher ami, j'en suis bien sûr, des privilégiés.

Vous avez été bien gentils, vous et les vôtres, et nous vous remercions de tout cœur. Je dois dire que je n'ai pas reçu d'insulte et que le quart d'heure est agréable à passer. Ma petite patrie a bougé un peu, mais elle me trouve bien jeune. Les vieux journalistes de sous-préfecture laissent percer une naturelle envie. Ma mère ne m'en parle jamais. Le curé dit que ça sert à quelque chose, d'être dreyfusard. Les cœurs simples qui m'entourent, tel Philippe, ont été très heureux. La centaine d'amis vagues que je dois à mes livres a été très bien.

Mais Marinette resplendissait. Voilà une femme qui ne fait pas de manières avec ses joies. Tout compte. Mes petits sont restés, quelques heures, très graves. Enfin, notre vache, le matin même où ça a paru à *L'Officiel* a demandé le taureau.

Et puis, je voudrais bien travailler. Ça ne va pas. Je cède trop à ce que j'appelle ma vie contemplative, et qui n'est que de la paresse. Je voudrais faire quelque chose de bien, je ne trouve pas. Je chasse, je tue des bêtes, et je me traite de misérable à chaque coup de fusil, surtout si je manque. Bref, je suis toujours le même homme que vous connaissez, qui ne se perfectionnera jamais.

Votre vieil ami.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

15 septembre 1900.

Mon cher ami,

Avez-vous lu le roman d'Henri Pagat ? L'auteur de *Poil de Carotte* n'a pas d'avis littéraire à donner à l'auteur de *Grasse Matinée*.

Mais l'ami voisin peut-il prier le voisin ami de répondre le plus vite qu'il pourra à Henri Pagat, Varennes, par Mordres (Seine-et-Oise) ?

Je ne sais pas si je rentrerai à Paris cet hiver, ma pension de légionnaire me permet de vivre ici bien tranquille.

Peut-être fais-je cinq actes, mais ne craignez rien : je ne donnerai que le meilleur.

A ANTOINE

Chaumot.

22 septembre 1900.

Mon cher ami,

Je suis, nous sommes très contents. Votre petit bulletin me fait le plus vif plaisir. D'ailleurs, c'est très simple : je n'ai qu'à me louer d'Antoine. Puissiez-vous en dire autant de moi !

Il y a deux choses que je fêterai du même cœur : c'est votre croix et la centième de *Poil de Carotte*.

Bon courage et à bientôt.

Vous savez que le père Rigaud, le doyen des maires, quatre-vingt-douze ans, est mon voisin. Marigny-sur-Jouve et Chaumot se touchent. Si j'avais été à Paris, je vous l'aurais présenté. Il figure déjà dans les *Bucoliques*, mais il y a peut-être un petit acte à vous écrire sur cet homme : j'y penserai. Vous ne faites que frémir dans *Poil de Carotte*. Dans *Le Doyen des Maires de France*, vous ne feriez que boire des petits verres de cognac. Le père Rigaud n'en boit pas moins de trente par jour. Si vous le rencontrez, essayez.

Chaumot.

2 octobre 1900.

Mon cher modèle des directeurs,

Ci-joint un lièvre dont vous ferez — si vous n'aimez pas ça — ce que vous voudrez. Peut-être aura-t-il quelque goût quand vous saurez qu'il a été tué ce matin, à cinq heures, par le célèbre Philippe des *Bucoliques*, Jules Renard étant dans son lit.

Je rentre à Paris pour tâcher d'y faire mes treize jours

au lieu de les faire à Cosne. Si vous connaissez des généraux... Eugénie Nau m'écrit qu'elle est contente de sa tournée. C'est la première nouvelle que j'aie de Baret, qui n'a pas vos procédés.

Les journaux de province disent bien que *Poil de Carotte* est un bijou; mais, ça, n'est-ce pas? nous le savions.

Bien vôtre.

A GEORGES COURTELINE

Paris.

21 octobre 1900.

Mon cher Courteline,

Si j'avais appris quelque chose au collège, je vous aurais dit hier soir que *Suréna*, la dernière pièce de Corneille, est de 1672 et que *L'Art poétique* de Boileau date de 1674.

J'entends bien que vous n'opposez pas Boileau à Corneille, mais seulement les Boileau aux Corneille. Je trouve que c'est encore une injustice. Il est impossible à Courteline, qui a le culte du bon sens, de détester Boileau pour deux ou trois erreurs qu'il n'a fait, d'ailleurs, qu'adopter. Quelle raison, et quelle respectueuse attitude devant la vraie beauté. Les Boileau ne gênent que les Scudéry.

Courteline, Boileau nous manque. Nous aurions besoin d'un grand régulateur. Regardez autour de vous — plus bas — et relisez Boileau : vous l'aimerez.

Tout ça pour vous dire que je suis bien content que *Poil de Carotte* ait rencontré sur sa route *Les Gâtés de l'Escadron*. De ma pauvre vie je n'avais gagné de telles sommes.

Votre admirateur ami.

A MAURICE DONNAY

Paris.

25 octobre 1900.

Mon cher ami,

C'est très gentil. Combien je préfère ces petits repas où je pense, chez l'un et chez l'autre, me nourrir tout cet hiver, à quelque vulgaire banquet public, qu'on ne m'offre pas, d'ailleurs!

Donc, à Mardi 6 Novembre. Vous verrez comme je mange, depuis que je n'ai plus rien à faire!

J'étais invité ce matin à déjeuner chez notre Leygues. J'y allais, — car je suis décidé à tout, — quand je me suis aperçu que je n'avais pas de redingote. Est-ce que vous savez si on peut déjeuner chez un ministre sans être en redingote? J'ai pensé que non, et j'ai prétexté un voyage pour rester chez moi.

Mais que de regrets!

A vous deux notre affection.

A EDMOND ROSTAND

Paris

8 décembre 1900.

O Rostand!

A Jules Renard
Que j'admire (soit!)
Que j'aime (?)
Qui m'oublie (!!!)

“ Qui m'oublie! ” Il n'y a pas, dans toute votre œuvre, une parole plus légère. “ Qui m'oublie ”, et je vous ai écrit, en Août, pour vous prier de me recevoir, et vous ne m'avez pas répondu.

“ Qui m'oublie ”, et je ne parle, et on ne parle chez moi, autour de moi, — c'est insupportable, — que de vous.

“ Qui m'oublie ”, et, pour n'avoir pas l'air de réclamer certain petit bijou coulant d'une blessure (mais j'en ferai un acte), je me suis tenu coi et je ne vous ai demandé ni places pour *Cyrano*, ni places pour *L'Aiglon*, ni...

“ Qui m'oublie ”, et vous êtes à une telle hauteur (Cambo, plus de 3.000 mètres, je parie!) qu'il est prudent, pour des yeux un peu délicats, de feindre au moins de vous oublier.

Allez! vous n'êtes qu'un grand homme. Heureusement, il n'y a que ça de vrai, et votre génie me suffit, à moi, pour que :

Je vous admire,
 Vous aimez,
 Et ne vous oublie jamais.

Oh! M^{me} Rostand (serait-elle devenue laide?) n'a pas été gentille. Aucune nouvelle. Pas un mot de son écriture de sculpteur. On me questionnait : " Comment va Rostand? " — " Comme le pont des Arts, je suppose. " — " Quoi? Vous son meilleur ami, vous ne savez rien? " — " Non. " — " Vous êtes brouillés? " — " Avec lui? Il m'a fait décorer. " — " Ce n'est pas une raison pour vous flanquer à la porte. " etc.

A SUZANNE DESPRÈS

Paris.

23 décembre 1900.

Ma chère Suzanne Desprès,

Avez-vous utilisé le béquet que j'ai eu l'aplomb suprême de vous envoyer hier, et êtes-vous contente de votre soirée?

Je vois que c'était la dernière, du moins pour cette année. J'en suis tout chose. On s'y habituait, n'est-ce pas? Mais nous aurions, fichtre bien tort de nous plaindre, vous et moi. Quelle bonne année tout de même, hein?

Je vais, après demain, passer quelques jours à Chaumot. Je reviendrai dans les premiers jours de Janvier, mais je ne peux pas partir sans vous souhaiter une gloire toujours grandissante, et de beaux rôles dont je souhaite — pendant que j'y suis, — que le plus beau soit signé J. R.

M^{me} Renard et moi, nous vous embrassons, mon cher petit Poil de Carotte, de tout cœur, et ça nous attendrit. Amical souvenir à Ligné Poe.

A ALFRED ATHIS

*Chaumot.**Le dernier décembre 1900.*

Mon cher Athis,

Je vous remercie de votre lettre, bien qu'elle soit d'une frivolité!... Qu'importe, je vous le demande, ce qu'on pense au Théâtre Antoine d'un homme qui, Samedi matin à cinq heures, allait par les routes noires acheter un cochon? Mais je ferai, de cette simple promenade domestique, un tableau qui sera une merveille.

Le cochon pèse 238 livres. Je viens, aidé de Philippe, de le découper en petits morceaux que je vais mettre dans le saloir, sauf votre portion que vous salerez vous-même. Je pense qu'elle vous sera portée demain par le jeune Philippe. Le boudin est délicieux. Si vous ne l'aimez pas, vous êtes indigne de relire les *Bucoliques*.

Coup de théâtre! Nous recevons les bonbons Boissier, moi qui croyais vous accabler de mes présents! Philippe mange un des chocolats et dit que, " tout de même, ce n'est pas mauvais. " M^{me} Philippe ne veut manger le sien qu'avec son déjeuner, avec une livre de pain. Ces gens sont admirables, et c'est moi qui suis décoré. Je vous en supplie : pour réparer mes faiblesses, n'acceptez jamais la croix.

Un service, s'il vous plaît. Je lis dans les journaux que nous offrirons un objet d'art à Antoine. Moi, je veux bien faire tout ce qu'on voudra, manger, danser, etc., mais pour combien s'inscrit-on? Mille francs ou cent sous? Voulez-vous me faire inscrire avec vous, et pour la somme qui vous paraîtra digne — après un coup d'œil jeté sur la liste, — de Poil de Carotte? Ça a l'air délicat, ce que je vous demande et c'est simple comme bonjour. Votre chiffre est approuvé d'avance. Inscrivez-moi également au banquet, s'il tient toujours.

Je rentrerai peut-être Vendredi. Vous n'êtes pas obligé de m'écrire d'ici là, mais songez qu'une lettre venant de Paris fait toujours bien aux yeux du facteur.

Tout le monde, y compris Philippe, embrasse M^{lle} Mellot.

Je vous souhaite un bon semestre, pour commencer. Ce serait déjà bien joli.

M^{me} Renard, à cause du petit sac, ajoute un morceau de viande. Comme c'est malin! Qu'est-ce qui nous restera?

Si vous voyez le Paul, dites-lui que je travaille; ça lui fera toujours passer une mauvaise seconde ou deux.

A MARCEL BOULENGER

[*accompagnant l'envoi d'un canard sauvage*].

" C'est au cours d'un voyage en pays civilisé, comme je me reposais sur le ruisseau d'Arden, près de Chaumot,

non loin des canes domestiques, que j'ai été, ce matin d'hiver, 4 Janvier 1901, pour ses amis Marcel Boulenger, tuée par un sauvage ”.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

25 février 1901.

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre bonne lettre. Grâce à une piqûre de quinine, la petite a eu moins de fièvre, hier. Elle n'a pas dépassé 38°7. Naturellement, la journée a été meilleure. Si nous arrivons à vaincre cette fièvre, la vie recommencera.

Comme tout est peu de chose, dans ces heures noires, sauf le petit être qui peut échapper! Qu'est-ce que la gloire, l'argent et même notre propre santé!

Je ne crois même pas que la maladie d'un enfant soit, comme le reste, une expérience salutaire. Ça ne fait réfléchir à rien, et, après, on est écoeuré, fatigué, diminué.

On ne ferait pas une course pour faire jouer une pièce chez Antoine. Du moins, c'est ce que j'éprouve. J'ai certainement moins de dégoût à vivre qu'il y a un mois. Et puis, on vieillit. Voilà la quarantaine. Et les autres vieillissent aussi. Que de morts déjà! On fait la revue des âges. C'est stupéfiant.

Et il y a des gens qui trouvent que la guerre est un mal nécessaire! Nécessaire à quoi? Des catastrophes pour briser la vie humaine, quand il suffit d'un rhume!

A bientôt de vos nouvelles et des nôtres.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

30 mars 1901.

Ma grosse chérie,

Il a plu hier toute l'après-midi, pas d'affût à la bécasse, et ça recommence ce matin, et ça continue avec des éclaircies, le baromètre restant élevé. Toute la campagne est inondée. Fantec ne souffre pas de ce vilain temps. Moi, j'en

suis quitte pour lire un peu plus. J'ai dû avoir un petit mouvement fébrile, car j'ai des boutons à la lèvre. Aujourd'hui, je ne sens plus rien, après une nuit d'au moins douze heures. Fantec se lève presque avec le soleil.

Et cette cochonne de pluie tombe toujours ! C'est enrageant.

Apporte-moi tout ce que tu ne m'as pas envoyé, et ajoute le volume des *Misérables* où se trouve la mort de Gavroche sur la barricade. Je la lirai aux gens de Chaumot. Fantec dit que ce doit être le quatrième volume.

Je t'embrasse.

A LOUIS PAILLARD

Paris.

12 avril 1901.

Mon cher ami,

Nous irons à la Gloriette dès que le temps nous le permettra, à la fin de ce mois, sans doute, et ce sera pour la saison. Je pense que vous serez toujours à Corbigny, car le moment serait mal choisi pour vous installer à Paris. Nous aurons le temps de parler de vos affaires. Je lisais, hier soir, un passage de Montaigne où il met par-dessus tout la santé. Je crois qu'il a raison. Ne l'oubliez pas. Moi, je ne l'oublierai plus. Nous avons eu notre petite fille très malade tout l'hiver, et je vous assure que nos petits soucis habituels avaient changé de plan. Elle est remise, mais elle a besoin d'être surveillée. Fantec aussi est un peu ébranlé. Je compte sur notre chère campagne pour une complète remise à neuf.

A bientôt. Ne soyez pas trop impatient de Paris. Je vous le dis sans banalité, et croyez à mes sentiments amicaux.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

15 avril 1901.

Mon cher ami,

Je causais hier avec Renée Maupin, et nous avons — un peu par hasard, — parlé de la représentation possible de *Poil de Carotte* au Théâtre du Peuple. Elle m'a dit : " Si on me payait seulement mon voyage, je serais enchantée

d'y aller. " J'ai dit que je vous en parlerais, quoique cela m'ennuie, car je serais désolé de vous pousser aux frais. *Poil de Carotte* finirait par être un désastre pour vous, et je ne m'en consolerais pas. Cependant, j'ai réfléchi que vous seriez peut-être obligé de donner quelque chose à Desprès, et qu'un peu plus, un peu moins... D'autre part, il est certain que Maupin est une bonne Annette, difficile à remplacer. Voulez-vous me dire ce que vous pensez de tout ça ?

Je n'ai rien promis. Un mot de vous, et je dirai à Maupin qu'il n'y a rien de fait.

Je vous supplie de ne pas vous gêner.

Votre dévoué.

Et, si vous ne donnez rien à Desprès, je le dirai à Maupin, qui ne pourra que se piquer d'honneur : elle viendra alors pour rien.

A MARCEL BOULENGER

Paris.

21 avril 1901.

Vous êtes le plus fidèle et le plus gentil des amis, ce qui ne vous empêche pas, comme me le disait hier Juven à propos de *La Croix de Malte*, d'avoir beaucoup de talent.

Je regardais hier, par une fente de la coulisse, le visage de votre charmante femme, et je trouvais instantanément cent choses à lui dire, bien plus jolies que celles du *Pain de Ménage*. Comment ne seriez-vous pas poète !

J'ai aperçu aussi Madame votre mère. Et j'avais des places plein les poches ! Excusez-moi : l'idée de déranger une fois de plus des amis comme vous m'était insupportable.

Votre vieux frère.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

30 avril 1901.

Mon cher ami,

Antoine vous a parlé très sincèrement, car, ce qu'il vous a dit, il me l'avait exactement dit à moi au retour de Meudon.

1^o Votre entreprise, en cette saison, ne pouvait que vous coûter très cher.

2^o Il voulait voir *L'Héritage* à Bussang avant de se décider à le jouer.

Je suis très heureux que tout concorde et je vous aurais écrit le premier, sans mon départ. Et je suis content que vous écoutiez Antoine et que vous renonciez aux représentations de *Liberté*, car vous me faisiez un peu peur.

Nous sommes à Chaumot, pas loin des poêles, qui n'ont jamais tant ronflé. Toute cette nuit, il me semblait qu'on m'écrasait des œufs frais sur la tête. Nous surveillons la petite de près, et je pense qu'elle n'attrapera pas mal.

Vous devez savoir que *Le Plaisir de Rompre* est reçu; ce que vous ne savez pas, c'est qu'il a failli être refusé. Je vous conterai tout ça, car, au premier soleil (tiens! il pleut), vous viendrez voir notre Gloriette. On quitte Paris à 11 h. 50 du matin, on arrive à Corbigny à 6 heures. A 7 heures on est à table. On se promène tout le lendemain, et on repart le surlendemain, si on veut. Et ça coûte 30 francs en seconde. Et il faut être le dernier des misérables pour ne pas faire le voyage au moins une fois par semaine.

Bonjour à tous.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

6 mai 1901.

Mon cher ami,

Je vous assure que ça résiste très bien. D'abord, c'est habilement fait, et puis j'ai retrouvé des mots de situation qui sont de première marque. Et puis, vous ferez de l'excellent théâtre en plusieurs actes, quand vous voudrez.

Il va sans dire que je reste le premier auteur dramatique en un acte.

Ça me fait penser tristement au *Pain de Ménage*. Coolus me préparait ça. Il avait dû entendre quelques-uns de mes meilleurs mots sur sa pièce, et il est revenu de sa tombe me tirer par les pieds. Il a d'ailleurs écrit un bien gentil quart de page sur cette bluette dans la *Revue Blanche*. Je me propose de lui écrire.

Franck m'a demandé par télégramme de renoncer à mes droits : cinquante représentations. Je l'ai fait avec la dignité de l'homme qui ne peut pas faire autrement.

Heureusement *Poil de Carotte* ébahit les provinces.

Et il paraît que Baillet a voté pour moi! Jamais je ne comprendrai rien à ces messieurs. Encore une chose dont je me f..., je vous jure. Si j'avais de l'argent, vous ne me reverriez plus.

Il pleut ici à ravir, et je ne sais pas s'il tonne ou si c'est le poêle qui ronfle. Philippe s'amuse à cacher des pommes de terre dans mon jardin. Il les déterrera plus tard et dira qu'elles sont nouvelles. Je vous préviens que cette plaisanterie, que je trouve excellente, figure déjà dans une récente lettre à Guitry. Si Bernard vous la fait, ne soyez pas trop étonné.

Je pense que vous attendez. Nous aussi, d'ailleurs, sauf votre respect. Notre vache, qui est bien la crème des vaches, a un ventre énorme. Petit enfant, petit veau. Je voudrais bien savoir lequel vient au monde avec plus de vie, et s'il y a une telle différence entre les deux âmes.

Je dis des choses stupides. C'est une façon de vous dire que nous pensons bien à la petite maman et qu'il faudra nous écrire le plus vite possible. Ma fille, maternellement, fait couvrir un escargot. Ça donnera ce que ça donnera, comme dirait Capus, et on trouverait ça très drôle.

Qu'est-ce que devient le Paul? Je pense que c'est de lui que parlait *Le Cri de Paris*. Il dîne chez Antoine, soupe chez Gémier, etc., et se fera peut-être jouer au Grand-Guignol.

Allons, bonsoir. Savez-vous que je suis levé depuis 7 heures du matin et que je me coucherai à 11 heures du soir? Ne dirait-on pas que je travaille? Au fait, est-ce que je travaille? Je n'en sais rien. J'achève de me dégoûter d'un tas de choses : c'est une des formes du goût. C'est le goût qui ne produit pas. C'est une maladie mortelle.

Je serre, pour nous deux, les mains de la maman et les vôtres.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

10 mai 1901.

Mon cher ami,

Je réponds tout de suite à votre question par trop discrète. Nous avons une belle et bonne chambre à vous offrir.

Il y a aussi un grenier admirable, impressionnant. Un jour, le vent soufflait si fort que Philippe est descendu de ce grenier, tout pâle.

Vous choisirez entre la chambre et le grenier.

Venez donc quand vous voudrez (je ne bouge pas), et vous partirez quand vous voudrez. Attendez que le temps (et mon baromètre me dit que ce ne sera pas long), soit plus solide, et je vous ferai voir de l'herbe naturelle. Je trouve que celle de Gérardmer a l'air un peu faux.

Vos craintes à propos d'Antoine ne me paraissent pas justes. Il sera très content. Vous oubliez que c'est un acteur. Il sera très sensible à cette fête qui aura l'air d'être organisée en son honneur. D'ailleurs, si vous allez le voir prochainement, prévenez-le (vous n'avez même plus à lui demander son avis), que vous annoncez le spectacle. Promettez-lui un peu de réclame, et tout ira bien.

Je suppose l'impossible, qu'au dernier moment il fasse semblant de reculer : je serai là, et je vous promets que je ne vous lâcherai pas. On a assez joué, ces temps-ci, *Poil de Carotte* au bénéfice des autres, sans même me demander la permission, pour que je me réserve ce petit bénéfice de Bussang.

En ce qui me concerne, c'est bien décidé. Si je n'y allais pas, si je faisais mine de changer d'idée, Marinette me battrait comme plâtre.

Il paraît que Baillet a voté pour *Le Plaisir de Rompre*. C'est stupéfiant, mais on l'affirme. J'ai donc eu Baillet et Lambert fils. Quel est l'autre ? Vous verrez que ce sera Prudhon.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

13 mai 1901.

Mon cher ami,

Je me sens plein de tendresse pour cette petite. Que n'est-elle née à Chaumot ! Je l'eusse moi-même, entouré de tous les conseillers, couchée de ma propre main sur le registre d'état-civil. Et quelle délicatesse de l'appeler Annette, comme la petite servante de *Poil de Carotte* ! Elle jouera peut-être le rôle à la Comédie-Française.

Il fait un temps, ici, à ne faire que des enfants. Marinette... Mais ce sont les mystères de l'alcôve, comme dit Paul.

Soyez bon père comme vous êtes bon époux et le reste. Je vous préviens que j'ai rendu le goût du public bien difficile sur les mots d'enfants. Vous pouvez vous y prendre plus tôt que moi, et tâcher d'écrire quelques pages sur leurs gestes, la pousse des dents, la vie dans les langes.

Je vous remercie de votre course rue Hippolyte. Je vois avec plaisir qu'on a changé de spectacle quand ça allait mieux. Mais qu'est-ce que cela?

En ce moment, tout pousse à vue de nez. C'est magnifique et odorant. Il y a plus de fleurs jaunes dans les prés que de cocus dans le théâtre moderne. Sourires distraits, comme dit Allais, à la petite, hommages respectueux à la mère, compliments sans ironie au papa.

A ROMAIN COOLUS

Chaumot.

14 mai 1901.

Mon cher Coolus,

Vous m'avez dit que je ne vous écrivais que pour vous adresser toujours des remerciements. C'est qu'aussi vous me comblez toujours. Et puis, il ne faut pas dédaigner mes lettres de gratitude. Je me suis gardé d'en écrire une à Faguet. Je ne trouve pas que cet homme d'esprit goûte comme il faut ma raison.

Il y a, dans votre dernier *Jules Renard* (non, pas le dernier, n'est-ce pas?) un compliment qui me fait un effet tout spécial. Vous parlez de mes "images de grand poète". Mettons "poète", et nous serons d'accord. Je n'ai d'autre idéal que de faire œuvre de poète, dussé-je même ne pas écrire. Peu importe, mais je voudrais que toujours ma pensée fût celle d'un poète. Je voudrais vivre et mourir comme un poète. Resterait à définir ce mot gâté par tant de faiseurs de vers, mais nous nous comprenons. Quel poète que Montaigne!

Et vous en êtes un autre. J'ai lu le premier acte des *Amants*

de Sazy dans *La Contemporaine*. Il y a là, je vous jure, et vous me croirez si vous voulez, des choses de premier ordre. Quel besoin avez-vous de les gâter par des jeux de mots ? Je vous en montrerai vingt, barrés avec rage au crayon bleu. Coolus, restons poète ! Ne perdons pas notre temps aux petits jeux de société. Il y a des auteurs pour ça.

Votre petit bois, quoique un peu en retard, pousse bien. Les oiseaux y remuent sans cesse et disent aux feuilles de se hâter. Ma petite fille m'a dit : " Comment, toi, papa, tu ne saurais pas faire un nid ? " Hélas ! non, ma fille. Peut-être pourrais-je trouver une image aussi jolie qu'un nid, mais, faire un nid de fauvette, ça m'est défendu.

A propos de fauvette, je viens d'entendre ce bout de dialogue.

Le pinson (le père) : " Allons ! Répète un peu l'air que je t'apprends. "

Le petit pinson : " Je n'aime pas cet air-là. Ecoute plutôt celui-ci. "

Il chante comme une fauvette. Stupéfaction de sa famille. J'exagère à peine. Tout est délicieux, Coolus. Il y a des boutons d'or si nombreux dans les prés qu'ils éclairent la campagne mieux que ne fait le soleil.

Et puis, un drame. Tout à l'heure, un pigeon, sur mon épaule, me mordait l'oreille. Je remue la tête. Le pigeon s'envole et va se poser dans la cour. Mon chien saute dessus et le tue. Ma fillette n'avait rien vu. Elle appelle son pigeon, prise peu à peu d'inquiétude. Et, moi, je n'ose rien dire, ou je dis qu'il va revenir. Un gros chagrin se prépare, des larmes se rassemblent. Il faudra bien que tout éclate.

Au revoir, Coolus. J'ai pour vous une espèce d'estime affectueuse que je vous prie de ne pas rejeter.

J'ai écrit à Gémier une lettre qui valait une réponse. Que devient cet homme ? Quitter l'affiche avec vous m'a paru une consolation. Je demandais au *Pain de Ménage* de me préparer mon pain de campagne. C'est impossible. N'en parlons plus.

Je serre la main où vous mettez votre cœur.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

8 juin 1901.

Mon cher ami,

Un mot pour vous prévenir que le livre de M. Suarès est prêt. Vallette m'écrit que, ce qui l'a retardé, c'est sa typographie inusitée.

J'ai envoyé, ce matin, par dépêche, mes félicitations à Suzanne Desprès, de la Comédie-Française, et je lui ai donné rendez-vous à Bussang.

A part ça, rien de neuf. Notre vache a fait veau dans d'excellentes conditions.

A vous tous.

Chaumot.

18 juin 1901.

Mon cher ami,

Je viens de lire dans *Le Figaro* votre annonce. Puissance de ce qui est imprimé ! Me voilà ému comme à l'approche d'une première.

Ne vous avais-je pas dit qu'Antoine ne pouvait plus sentir Nau ? Cette aversion date d'une représentation qu'il a donnée, avec elle, à Monte-Carlo, de *Blanchette*, je crois, ou d'une autre pièce, mais pas de *Poil de Carotte*, car ils n'ont pas joué ma pièce à Monte-Carlo. Mévisto s'est, lui aussi, beaucoup plaint de Nau. Elle est un peu trop, j'imagine, grande étoile de province. C'est ce qui indispose ses camarades.

Je crois, d'ailleurs, que, puisque nous n'aurons pas Desprès, peu importe celle que nous aurons. J'ai vu jouer Marley (je ne connais pas Becker) : c'est très suffisant. Elle m'a même dit que le grand duc de Russie (lequel ?) lui avait dit qu'elle était mieux que Desprès. Réjouissez-vous donc. Ah ! si M^{me} Pottecher avait un fessier plus modeste !... Je vous demande pardon : c'est l'auteur, et non l'ami qui parle. Mais, tout pesé, il vaut mieux qu'Antoine amène toute sa troupe.

Comme public, je souhaite qu'il fasse beau, mais, comme

auteur, j'aime autant qu'il pleuve. Ça noiera mon émotion. Ne couvrez donc pas votre théâtre pour moi; je craindrais le regard sévère de votre père.

Il pleut et il fait froid. C'est évidemment parce que vous n'êtes plus là.

J'ai reçu le livre de M. Suarès, pas sa lettre. Franchement, ça ne me dit rien du tout. Mais je ne juge pas. Ça m'est indifférent, voilà tout.

*Maison Saunier, place du Palais.
Sables-d'Olonne, Vendée.*

22 juillet 1901.

Mon cher ami,

Votre lettre, qui est allée à Chaumot, puis à Paris, nous rejoint au bord de la mer. Je vous le répète : c'est avec plaisir que je dépenserai un peu plus de cent sous — premières réservées — pour aller voir *Poil de Carotte*, *L'Héritage*, et, je l'espère bien, une répétition de *C'est le vent*. Le décor de *Poil de Carotte* me paraît très bien, d'ici, et complet : avec un peu d'herbe dans la cour et, au milieu, un banc, — vous vous rappelez qu'il y avait un arbre chez Antoine, — ce sera parfait.

Ici, je ne travaille pas, mais j'ai déjà le remords de ne pas travailler. C'est tout ce qui me reste de mes années laborieuses. Tant que ça me restera, je ne serai pas trop inquiet. Le début de notre séjour a été dur. Une chaleur terrible après un interminable voyage. Toute la famille, sauf la forte Marinette, s'évanouissait. Depuis hier, ça va mieux. Il y a de l'air. Mer splendide; par ma fenêtre j'en vois un bon quartier. Du sable si fin qu'on le respire sans en être incommodé.

Mais, mon cher ami, nous ne sommes, au fond, que de pauvres nationalistes. Je ne pense qu'à mon petit village et toutes mes racines sont là-bas. Et puis, il y a trop de vieilles femmes qui marchent les jambes nues; c'est un peu répugnant. Nous n'y resterons pas un mois, et nous partirons dans la première semaine d'août. Je vous écrirai.

A vous tous d'un cœur ami.

Et les élections? Quelques électeurs avaient pensé à moi pour le conseil d'arrondissement. Que Flaubert me préserve! Mais je nourris contre mon maire une haine farouche.

A TRISTAN BERNARD

Sables d'Olonne.

27 juillet 1901.

Mon vieux Paul,

Assez de sables! Je rentre et je passe par Paris. Déposez sur ma table de nuit, pour lundi soir, un exemplaire de votre *Mari*, et dites-moi si nous déjeunons ensemble chez Mollard, lundi matin, midi. Le contraire me stupéfierait.

Votre vieux vigneron.

A M^{me} JULES RENARD

Paris.

30 juillet 1901.

Ma belle Sablaise,

Hier, aussitôt dans le rapide, j'ai déjeuné au wagon-restaurant. C'est un vrai rapide, qui ne s'arrête qu'à Chartres. Il va même trop vite : c'est monotone. Arrivé à Paris par un bel orage. Revu avec plaisir notre appartement. Il n'y a de possible pour nous que Paris et la Glochette ou, plutôt, Chitry.

J'ai dîné tout seul chez Mollard et je me suis couché. Bien dormi dans le grand lit.

Boulenger ne vient pas. Je verrai sans doute ce soir le Paul, qui était au Breuil. J'ai vu ce matin Flammarion (bonne visite), et Vallette qui n'a pas l'air trop mécontent du *Vigneron*. Ça marcherait encore mieux sans le titre, qui est trop littéraire.

Je ne vois pas que quelque chose m'empêche de partir demain matin Mercredi. Sauf dépêche, tu peux me retenir une voiture.

Je pense que je verrai Antoine ce soir, et ce sera tout. Paris est vide, ce qui ne le rend pas désagréable, au contraire. Le soir, il est un peu plus sombre que d'ordinaire, mais il y a de belles Sablaises.

[*Au crayon*]. Je déjeune chez Mollard. Si je n'avais ma grosse Rinette, j'aimerais beaucoup cette vie de garçon à Paris, où on est seul au milieu de tout le monde, où on peut faire et penser ce qu'on veut sans que personne vous embête. Seule, la grosse Rinette vaut mieux que ça.

Je viens de voir Antoine. Tout va bien pour Bussang. Je rentrerai demain soir. Je n'ai plus rien à faire.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

2 août 1901.

Mon cher ami,

Nous avons assez des Sables d'Olonne, et nous sommes rentrés dans notre petite cabane de Chaumot, la petite famille directement, et moi en passant par Paris.

J'ai vu Antoine qui m'avait écrit une lettre où il voulait bien me prier de ne pas lui "faire la blague de ne pas venir à Bussang". Il démolit tout son théâtre, et il est très heureux. On voit dans son bureau, affiché, le programme du *Théâtre du Peuple*. Il est entendu qu'il amènera Becker, — Poil de Carotte, — Maupin et Ellen Andrée. Ils répéteront à Paris. Je ne connais pas Becker, mais on m'a dit qu'elle ne manque pas de qualités. Antoine me semble se réjouir de cette promenade. Quand on est décoré, on voyage volontiers, ce qui est de la vanité mal comprise, car tous les décorés voyagent beaucoup, et on est vite exaspéré.

Je vous apporterai un exemplaire du *Vigneron dans sa Vigne*. Vous savez que ce n'est qu'une réimpression, un peu augmentée de choses que vous connaissez. C'est pourquoi je ne me presse pas de vous l'offrir.

J'ai reçu ce matin une lettre de votre ami Suarès, de cette écriture sculptée si impressionnante. Je crois qu'il m'annonce un nouvel exemplaire des *Airs*, mais je n'en suis pas sûr.

Descaves m'a écrit qu'il va dans votre pays et qu'il sera sans doute là le 18. Quelle noce! Bonne santé, et ne vous faites pas de bile.

Votre ami.

Je n'ai pas fait mon devoir aux dernières élections, et mon maire vient d'être réélu conseiller d'arrondissement. J'enrage!

Chaumot.

5 août 1901.

Mon cher ami,

Je reçois votre lettre, qui est allée aux Sables-d'Olonne et s'est croisée avec la mienne, partie de Chaumot.

La date du 15 ne me gêne pas du tout, au contraire. Elle me permettra de rentrer plus tôt à Chaumot, où j'ai grand besoin de me reposer, en travaillant, car je ne sais comment je m'y suis pris, mais tout cet été j'ai mené une vie de commis voyageur.

Je n'arriverai guère que la veille à Bussang. Je préfère rester un ou deux jours avec vous après la représentation, et assister à une répétition de votre nouvelle pièce.

Je ne sais si j'arriverai avec Antoine, car j'ai promis d'aller voir Guitry au Breuil, et cela peut me retarder. Mais je serai à mon poste au moment voulu, soyez tranquille.

A bientôt. Du calme, et fichez-vous des journalistes. Ne pensons qu'à Molière.

Quelle salade de notes a paru dans les journaux à propos de notre représentation ! Mais il faut en rire.

A M^{me} JULES RENARD

Paris.

Dimanche soir, 6 h. 1/2.

[11 août 1901.]

Ma jolie Sablaise,

J'arrive après un voyage qui dure de moins en moins, puisqu'à 5 heures et quelques minutes j'étais à la gare de Lyon. On n'a pas le temps de s'en apercevoir. Pourtant j'ai voyagé, depuis Laroche, avec une nourrice énorme qui me gênait bien. Quel fessier ! J'avais beau me ratatiner : elle croulait sur moi. De temps en temps elle tâchait de remonter ses graisses, vainement ; et elle sentait Château-Chinon à plein nez.

Rien de neuf. Paris est plutôt morne, mais ça n'est pas désagréable. J'ai mis mon gilet crème et mes bottines vernies, et j'en vaudrais un autre. Je vais dîner tout seul. J'ai faim.

Je vous embrasse, chers trésors.

Le Breuil.

Mardi matin [13 août 1901.]

Chère chérie,

J'ai passé une journée délicieuse. Vraiment, Le Breuil est une merveille. Ça, ou la maison natale. Brandès est charmante, et Guitry comme toujours. Si nous étions un peu plus riches et que tu ne sois pas si loin, tu y viendrais passer huit jours avec les gosses. Voilà du *vrai* luxe, et Brandès est une femme de ménage. On veut me retenir, mais je pense partir ce soir. Je viens de faire, au saut du lit, après un débarbouillage à l'eau froide, une promenade exquise dans des sapins, des oiseaux, des écureuils, avec vue sur la mer et le Havre. C'est le rêve.

Je vous embrasse, mes trois chéris.

Guitry a vingt-quatre chiens!

Bussang.

16 août 1901.

Chère chérie,

Mauvais temps, hier. Pluie le matin. Le soir, éclaircie pour *L'Héritage*, mais *Poil de Carotte* a reçu trois averses. Malgré ça, il a bien porté. Les gens ont tenu bon sous leurs parapluies. Moi, je m'amusais beaucoup. Les Pottecher nous ont très bien reçus, surtout ton Jules. Je te raconterai.

Je rentrerai au plus tard Dimanche soir, peut-être avant, car il pleut, et, malgré la gentillesse des Pottecher, si la pluie continue, je partirai plus tôt. Ce pays délicieux est vraiment gâté par la pluie.

Vous embrasse tous, mes trois trésors.

A ANDRÉ PICARD

Chaumot.

20 août 1901.

Mon cher ami,

Vous auriez pu économiser trois sous. Vous n'aviez qu'à vous trouver sur la route d'Honfleur à Trouville, mardi soir, 12 Août, vers six heures. Vous m'auriez vu dans une coquette petite voiture, à la gauche d'une femme élégante qui conduisait, haut la main, un cheval de fine allure. J'avais le cœur plein d'ébullitions mondaines.

Depuis, j'ai vu le *Théâtre du Peuple*, et me voilà rentré.

Vous me dites dans votre lettre des choses que j'aime relire, sincères ou exagérées, je les accepte toutes. Tant pis ! Je suis déjà trop vieux pour faire un choix par modestie.

Ici, on va bien. J'aime ma femme, ma femme m'aime, etc. Je suis un conseiller municipal modèle, c'est-à-dire que j'embête le maire de Chaumot.

C'est tout. Ne tournez pas la page.

A PAUL CORNU

Chaumot.

26 août 1901.

Cher monsieur,

Votre dernière note de *L'Echo de Clamecy* ajoute à quelques petits remords que j'avais déjà. Vous pensez, sans doute, que j'aurais bien pu répondre à votre aimable lettre du 31 Mai et vous envoyer *Le Vigneron dans sa Vigne*, et c'est vrai, et je vous prie de ne pas m'en vouloir. J'ai voyagé beaucoup, ces temps derniers, de Chaumot aux Sables d'Olonne, des Sables d'Olonne à Honfleur, de Honfleur à Bussang. C'est une première excuse. J'en ai une autre. J'aurais grand plaisir à causer avec vous, mais l'idée que, par sympathie, vous prendrez la *peine* d'expliquer à vos lecteurs un livre de moi ne m'est pas agréable. Vous vous exposez à des ennuis, à des " Ah ! vous trouvez ça intéressant ? " Je parle par expérience. J'ai toujours dissuadé mes amis de la Nièvre de se donner, dans mon intérêt, le mal de me faire connaître. S'ils persistent, c'est malgré moi. Non

que le public nivernais ne vaille pas les autres. Il ne vaut ni plus ni moins. Mais ce qu'on appelle le *public* m'est indifférent, je vous jure. Je ne goûte que les sympathies individuelles et spontanées. La vôtre m'est précieuse, avec quelques autres : cela me suffit. A quoi bon *forcer* l'acheteur ? Jamais *Le Vigneron dans sa Vigne* (quoi qu'on fasse, aussi je ne fais rien faire), n'aura plus de cinq à six cents, mettons : mille lecteurs. Mieux vaut rester entre intimes. Notez que je n'ai pas la prétention d'être *incompréhensible*. Fichtre non ! Je serais navré d'être obscur, mais je ne suis *clair* que pour quelques-uns.

Je vous dirai tout cela bien mieux dans une causerie. Chaumot n'est pas loin de Clamecy. Si vous veniez voir ma petite maison de curé ? Cela me ferait plaisir. Ou, si vous n'êtes pas libre, je pourrais aller à Clamecy vous serrer la main. Nous déjeunerions à quelque *Boule d'Or*. Je vous porterais un exemplaire du *Vigneron*. Vous me parleriez de Clamecy, que je connais mal. Je vous fais ces propositions avec la plus franche simplicité et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

Le *Théâtre du Peuple* à Bussang est une très belle chose, mais, hélas ! irréalisable chez nous.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

11 septembre 1901.

Mon cher ami,

Vous devez être content, car les coupures de journaux que je reçois célèbrent comme il convient la gloire du *Théâtre du Peuple*. Quelle note je devrai à Gallois ! Ah ! vous me coûte cher. Il est vrai que c'est une bonne publicité pour *Poil de Carotte* qui, remorqué par votre œuvre, finit par prendre l'importance d'une pièce en deux actes, au moins.

J'ai dit au *Temps* ce que je pense, pas du tout pour vous être agréable, et je voudrais bien écrire quelque chose pour votre scène originale. Le pourrai-je ? C'est une envie, mais je suis si impuissant...

Je n'ai pas reçu votre pièce *C'est le vent*. Envoyez-la moi. Un certain froid aux pieds m'a fort gêné dans les efforts que je faisais pour la deviner. Les journaux constatent un grand succès. Il ne vous manque qu'un bon administrateur, et votre excellent père, pour qui j'ai la plus profonde estime, n'aura plus de motifs d'inquiétude.

Il nous manque à tous un bon administrateur, non seulement pour surveiller notre caisse, mais encore pour guider et stimuler notre pauvre volonté impotente. J'en sais quelque chose, et parfois je me dis avec terreur : " Demain, oui, à partir de demain matin, tout me sera indifférent ".

Ne parlons pas de ça. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles.

Votre ami.

A PAUL CORNU

*La Gloriette,
Chaumot, par Corbigny
(Nièvre).*

20 septembre 1901.

Cher Monsieur,

...Venez donc déjeuner lundi. Je serai très heureux de causer avec vous. Nous déjeunons à midi et demi, mais si une autre heure vous convient, écrivez-moi un mot. Prévenez-moi de même, si vous venez par le train, au lieu de venir — ce qui me paraît un peu dur — à bicyclette. J'irai vous prendre à la gare.

Je compte sur vous et vous prie de croire à ma sympathie.

A JEAN PÊCHER

Chaumot.

27 septembre 1901.

Mon cher Jean,

Et d'abord, pourquoi ne viendrais-tu pas passer quelques jours à Chaumot, oui, pourquoi? Tâche donc. Ça ferait plaisir à tout le monde, y compris les bêtes. Rien de plus facile, ce me semble. Le meilleur train quitte Paris à 11 h. 50 du matin, et tu dînes à Chaumot. C'est convenu.

Nous acceptons tes offres de service avec gratitude. Je voulais envoyer Fantec à Condorcet, mais je recule encore.

J'aurais pourtant voulu ajouter quelque chose à tes leçons. N'y aurait-il pas dans notre quartier quelque cours que Fantec pourrait suivre pour régulariser son travail? On m'a fort vanté l'école alsacienne, mais c'est au diable. Il faudrait quelque chose du même genre. Veux-tu chercher de ton côté? Il devrait exister une Sorbonne pour les enfants. Fantec a besoin de voir à l'œuvre des camarades un peu distingués. Ce contrôle lui serait très utile. Il a fait pas mal de latin. Il a lu beaucoup, mais il fait toujours d'énormes fautes matérielles.

Nous pensons rentrer dans la première quinzaine d'Octobre, plutôt à la fin qu'au commencement. Ça dépendra du temps.

Où diable as-tu lu qu'Antoine allait me jouer trois actes? Je n'en suis, fichtre! pas là. Tu serais bien gentil de me retrouver le journal qui a fait cette fausse annonce, en tout cas, bien prématurément.

A bientôt, j'espère. Tout le monde t'attend.

A EDMOND ROSTAND

Chaumot.

5 octobre 1901.

Si Nicolas, quoique empereur, avait le moindre talent, il vous aurait dit : " Merci, Rostand! Vous seul me faites oublier que nous sommes de corvée! "

Vous avez été gai comme Banville, hardi et dédaigneux avec tact, spirituel et maniéré, même, comme notre histoire quand ça lui plaît, léger, pas embêtant, presque gamin comme le Nadir de Victor Hugo :

Je m'amuse, je vois le vrai côté des femmes.

Vous avez été une fois de plus poète, et poète lyrique, riche de jolies choses, et généreux les yeux fermés. Vous avez été Rostand. Fichtre! Que vous faut-il?

Mais tout votre poème est d'une pâte si tendre et " saisie " que des mains lourdes essaient de la casser.

Il n'y a là qu'une mutinerie. A votre prochain *Aiglon*, les épaules, à peine levées, se tasseront d'accablement respectueux. Je vous le dis et vous embrasse.

A LUCIEN GUITRY

Paris.

30 octobre 1901.

Mon pauvre vieux ami, je ne peux pas. Je suis inmontrable. J'avais lu sur une affiche d'Antoine : *Monsieur Vernet*, comédie en trois actes de M. Jules Renard. Ça m'a donné un coup et l'idée de rouvrir un manuscrit qu'un mois de promenades meurtrières m'avait fait oublier.

Je croyais que ça y était. Je vous l'avais même dit, et sans doute à Antoine qui, paraît-il, *raconte* ma pièce. Il l'invente. C'est peut-être très bien, mais la mienne n'existe pas : c'est informe, et sans goût, et à peine ébauché. Pour une fois, je m'étais illusionné comme notre extraordinaire Paul, l'homme qui fait des pièces par millions.

Bref, il faut laisser ça. Inutile, d'ailleurs, de se déchirer. Mais que faire? Alors, je commence un livre, sans quoi, dans un ou deux mois, vous m'entendez bien, la maison *Jules et Marinette* suspendrait ses paiements.

J'irai vous voir, dans votre bouche à feu, quelque prochain soir. A ce propos, pourrez-vous bientôt me prêter un fauteuil pour un monsieur?

Affectueux coups de dents à vos perdrix rouges.

Fantec va très bien. Il vient d'être 7^e sur 27, mais il faut que je l'aide une heure ou deux par jour. J'ai supprimé mon escrime. Suis-je beau! Je n'attendais, disons-le, que cette occasion. Mais que de conneries, hein? au Théâtre Antoine! C'est à se casser la tête contre un édredon.

Et mes photographies?

A M^{me} EDMOND ROSTAND

Paris.

4 novembre 1901.

Ma glorieuse amie,

Je viens d'être stupide. Là, sous vos yeux, j'avais envie de me précipiter dans votre loge et de vous embrasser, et j'ai

eu la force de ne pas tourner la tête pour vous saluer!

Rostand va encore dire que c'est de l'hypocrisie, mais je vous jure que j'étais très malheureux. Jamais je ne me résoudrais à vous dire des banalités devant un tas de gens. Sans doute, j'aurais pu essayer d'être spirituel, mais j'étais si mal préparé! Vous apparaissez tout à coup dans votre rayonnement sans prévenir votre vieil ami.

Marinette me dit que j'ai raison de vous écrire cette lettre et que vous ne m'en voulez pas. Non, hein?

Votre admirateur à tous deux.

C'est égal : plus je vais, et plus la vie m'embarrasse. Si j'avais du génie, je m'en ficherais un peu.

Et, surtout, ne me répondez pas que "vous ne m'aviez pas aperçu."

Et puis, c'est de votre faute. Pourquoi ne vous voit-on plus?

A LUCIEN GUITRY

Paris.

21 novembre 1901.

Mon vieil ami,

Je suis désolé. J'étais allé voir, vous pensez bien, des conneries. Je vois, avec une espèce de plaisir particulier qui consolerait notre Frivolin (1), que vous en aurez fini d'ici peu avec *La Veine*. Je retiens tout votre temps. Nous irons voir le Jardin d'Acclimatation, et nous finirons notre journée à la Comédie.

Vous savez qu'il y a un homme qui écrit plus que Riga (2) : c'est Claretie. Il donnerait l'heure par lettre. Quant à toucher une aiguille de son propre doigt, c'est une autre affaire. Et notre pauvre ami Rostand avait encore bien besoin de gagner une centaine de francs.

Ah! zut! zut! zut!

Vous devriez venir me prendre tout à l'heure, après votre déjeuner, s'il fait beau. Nous irions voir des bêtes.

Je continue, comme vous dites, à faire tourner mes assiettes. Nous verrons bien celle qui lâchera les autres.

(1) *Capus*.

(2) *Régisseur général du Théâtre des Variétés*.

Mais rien ne presse. Songez que je travaillerai comme ça jusqu'à quatre-vingts ans. Ah! vous serez beau!

Vôtre.

Hier, sur le trottoir, le Paul, le Fasquelle et moi. (J'ai l'aplomb de me nommer le dernier.) Ça traînait. Enfin, Fasquelle : " Guitry en a dit une bien bonne, à la répétition de *L'Enigme*. Il a dit : " On me dit toujours d'entrer à " la Comédie-Française. Eh bien, m'y voilà! J'y suis, à la " Comédie-Française! " J'aurais voulu être à cent centimètres sous terre, dans l'égout, pour m'y rafraîchir.

A tout à l'heure, hein?

Un bon mot, hier, chez Gémier : " Sales colonies! Rien n'y pousse : on n'a encore pu y planter que le drapeau! " C'est effrayant, dit Mirbeau.

Paris.

2 décembre 1901.

Mais je suis rentré, hier soir, avec un mal de tête *fâcheux* que tout à l'heure Bergerat n'a point dissipé et que j'ai encore. Je suis pâle comme vous avez dû l'être en entrant, cet après-midi, dans votre loge. Si je ne peux pas travailler, je me coucherai.

Je ne sais pas si vous vous en êtes aperçu, mais j'ai médiocrement goûté votre plaisanterie de la fin sur *Le Plaisir de Rompre*. D'ailleurs, ça vous regarde. Je ne souffle plus mot. Il me suffira de m'enivrer de dédain.

A demain, hein? 12 h. 1/2, le lièvre, vous et, je l'espère bien, votre amie. Donnez-moi sa réponse.

Et votre soupe mangée ce soir, que ne venez-vous me raconter des choses?

En tout cas, demain.

Samedi, *Poil de Carotte* : 3.500 et quelques broutilles.

Dimanche, même spectacle : 3.300. Voilà. Blaguez! Blaguez!

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

5 décembre 1901.

Mes bons chéris,

J'ai fait un voyage sans ennui. Tout va bien ici. Ragotte me soigne comme son enfant.

Il fait plus froid que là-bas, mais on respire. J'ai bien dormi. Je me suis réveillé avec le bout du nez froid.

Ce matin, chassé. J'ai tué une belle perdrix pour Baïe. J'ai presque pêché aussi. J'ai trouvé dans mon paletot une quinzaine de poissons, seulement ils étaient du mois d'Octobre. C'était une infection. Philippe avait déjà senti quelque chose dans le cabinet, mais il ne s'en était pas inquiété.

J'ai été voir la grand'mère. Elle a été bien. Elle m'a dit que j'achevais de la guérir; elle me l'a dit sans pleurer, et, presque aussitôt, elle a dit :

— Si tu avais été là hier, tu aurais tué un beau chat qui mangeait mes lapins... Et ma grosse Baïe? Et mon grand Fantec?... Tu vas peut-être trouver quelque chose dans les champs... Quand Marinette veut-elle sa dinde?... Ecoute donc que je t'explique : ma cuisinière ne va plus... Veux-tu prendre quelque chose de chaud?... Tu es bien gentil d'être venu me voir. Assieds-toi donc... Tout le monde dit que c'est un beau travail, ton réservoir d'eau, etc. !

Elle était dans son fauteuil, dans la grande cuisine, à côté du poêle, car elle a enlevé sa cuisinière.

Cette vieille maison me plaît beaucoup. Elle est saine, elle est solide. Si la grand'mère était comme tout le monde, quelle économie pour nous!

Je viens de déjeuner très bien. Des poissons (pas les miens), très bien frits, ma foi! Du ragoût aux pommes de terre, des châtaignes, ton fromage, du pain à discrétion et du vin qui glace le ventre. Tu vois que je me soigne. Ragotte m'attend de pied ferme avec son café, qui ne coule pas. Hier soir, j'avais un poulet tout entier : il a fallu tous les Philippe pour l'achever.

Le corbeau est dans la cage aux pigeons. Depuis qu'il ne court plus, il est frais comme l'œil. Les chiens sont en bon état. Les escargots dorment, et les poulets se promènent dans le jardin.

Philippe a envoyé hier deux poulets et des oignons.

Je vais finir la journée à la chasse.

Je vous embrasse tous trois dans le même bonnet.

Jeudi soir, 5 décembre 1901.

J'ai tué un lièvre d'une façon bien comique. Je raconterai ça au père Fantec. Nous n'avons pas eu de soleil. Le temps est resté plein de "breugnes", dit Philippe. Malgré ça, il fait plutôt froid, et il pourrait bien neiger cette nuit.

J'irai sans doute à Corbigny demain. Je te quitte pour lire un peu de Molière. J'ai trois bonnes heures devant moi.

Vendredi 6.

Chasse ce matin. Nous avons rapporté deux perdrix. Je rentrerai avec un lièvre et trois perdrix. Il faudra me saluer. Je rentrerai, bien entendu, demain soir, samedi. Je serai à Paris à 5 h. 15. Cela m'a fait bien, bien plaisir.

Je vous embrasse tous trois.

Il faisait froid, ce matin. Je suis rentré avec des glaçons dans ma barbe, comme un lustre.

Chaumot.

30 décembre 1901.

Ma belle chérie,

Tu as dû recevoir ma dépêche de ce matin que Louis Paillard devait t'envoyer dès la première heure. J'ai mis : "Dix partout," parce qu'en effet ça c'est très bien passé, après une journée un peu énervante, au point de vue de Molière et de ton Jules. *L'Avare* a porté comme il devait, et je me suis tiré d'affaire, sans le moindre trouble, sans boire un coup (ça a duré 1 h. 1/4), et sans fatigue.

Mais quel public! Quelle ignorance! Et quelles dindes que les bourgeoises! Je ne parle pas des ouvriers ni des paysans : la partie populaire du public, c'est bon. Je sais maintenant ce qu'il leur faut : ce que je leur ai donné, avec, cà et là, moins de littérature; il ne leur en faut pas du tout.

En somme, je crois voir clairement ce qu'il y aurait à faire, dans d'autres conditions. Si j'avais eu un maire convenable, j'aurais recommencé la conférence à Chaumot, pour les gens qui n'ont pas pu venir.

Fantec était à côté de moi. Il présidait presque. Il m'a dit que je n'avais fait qu'un ou deux huitièmes de faute. Quel bon petit camarade j'ai là!

Mes plus forts baisers, mes chéris.

A ANTOINE

Chaumot.

30 décembre 1901.

Mon cher ami,

On ne vous voit plus... qu'à Bussang!

Mais qu'aller dire à un homme qui ne rate plus rien? Vous devenez d'une insignifiance!...

Je ne vous ai pas dit — à quoi bon ces aveux? — que je m'étais trompé avec *Monsieur Vernet* en trois actes. Il n'y avait pas, dedans, assez de *Poil de Carotte*, et il y avait trop de *Pain de Ménage*, et ce dernier petit acte est déjà d'une longueur!... Mais je crois qu'en deux actes ça peut être bien. Cette nouvelle version me *travaille* assez pour que je l'espère bonne.

Il va de soi, — puisque c'est convenu, — que, dès que j'aurai quelque certitude, vous en serez le premier informé.

Une bonne poignée de main, homme heureux!

Je suis venu ici lire *L'Avare* à trois ou quatre cents Morvandiaux. J'ai fait des effets (!) comme un simple Leloir. L'année prochaine, je parlerai du Théâtre Antoine, ce qui me permettra de dire quelques mots de moi : il est temps.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

31 décembre 1901.

Mon bon chéri,

Je sens que tu t'ennuies un peu. Pour moi, je ne sais à quoi ça tient, mais je ne m'amuse pas beaucoup. J'avais même l'intention de partir demain matin pour t'embrasser au moins le soir du 1^{er} Janvier, mais Fantec m'a paru désirer rester encore un jour à chasser le moineau. Comme ces vacances sont pour lui, je ne veux pas lui faire la moindre peine. Nous resterons donc demain, mais nous partirons le

soir pour arriver à Paris à 4 heures du matin. Il fait doux. On peut voyager la nuit. Je retiendrai un coupé. De cette façon, nous ne nous reverrons pas beaucoup plus tard.

Donc, à jeudi matin, vers 5 heures.

Il fait bon, aujourd'hui. Il y a du soleil. Je vais me promener un peu.

J'ai vu maman, ce matin. Dès qu'elle marche, elle est insupportable. Je ne sais ce qu'elle a pu dire, mais tout le monde te croit malade, etc.

Tu liras probablement ma lettre au lit. Que je sois le premier à t'embrasser! Je ne te souhaite rien, ma pauvre chère vieille. Tu sais bien que tu auras toujours les trois quarts de ce qui nous arrivera d'heureux. Et, sois tranquille, tu ne seras pas malheureuse par ton Jules. Plus je vais, et plus je sens qu'une Rinette comme toi est une compensation à tout ce qui peut arriver de pire. Donc, courage pour nous deux. Quand je pense à ce que tu mérites, les plus gros soucis (et j'en ai de sombres), ne me font pas peur.

Je vous prends toutes deux, toi et ma chère petite Baïe qui est si sage, dans mes bras, et je vous serre bien fort.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

3 janvier 1902.

Mon cher ami,

Il y a, dans mon bureau, une chauve-souris (de Rostand), un encrier (de Rostand), une jolie femme en bronze ciselé (de Rostand), une bibliothèque tournante (de Rostand). Je porte toujours à ma cravate un petit renard (de Rostand), et j'en oublie. Et je ne compte pas la part de Marinette et des enfants.

Et je ne vous aimerais pas?

Ce serait très fou, d'être ingrat. Tant pis! Je ne suis pas de cette force, et j'avoue qu'au milieu de tous ces petits cadeaux j'entretiens pour vous la plus tendre amitié.

Oui, si quelquefois j'imagine que vous êtes loin, très loin, il me suffit d'un regard circulaire pour me rassurer, et j'ai la certitude, alors, d'occuper dans votre souvenir une petite place spéciale.

D'ailleurs, je vous connais. Je pense bien que pouvoir donner est une de vos grandes joies. Comme vous devez faire des heureux! Que de pauvres misérables doivent adorer M^{me} Rostand! Oh! continuez tous deux à être bons, dussé-je y trouver mes petits bénéfices.

Nous, nous ne pouvons pas. Je crois que je suis très heureux et que j'ai à peu près tout, sauf la puissance de gagner un peu d'argent pour le donner. Je ne souhaite pas un admirateur de plus. (J'en ai bien assez, et vous aussi!) Mais c'est toujours la même pauvreté de lecteurs. Ma littérature refuse de me nourrir; je ne peux écrire que 25 lignes, et on ne peut me les payer qu'à la ligne. Comment ferais-je la part du pauvre? Et ça me désole... pour les autres, car, pour moi, je deviens sage, et *la médiocrité me va de plus en plus*.

Je vous ai envoyé un bonjour de Chaumot à Paris. J'y étais allé faire une conférence sur Molière, et, à propos de Molière, c'est-à-dire de *Cyrano*, j'ai fait retentir votre nom, à la mairie de Corbigny, devant trois ou quatre cents Morvandiaux. Vous sonnez très bien. Vous savez que je m'en suis très bien tiré. Je ne parle pas mal. Je crie trop, à votre goût, mais ça fait de l'effet, je vous jure.

Je vous embrasse.

Bonjour, madame Rosemonde Rostand. Nous vous avons attendue, hier, toute la soirée. Si vous ne venez pas nous voir bientôt, je ferai un petit acte contre vous, qui me couvrira de gloire et me rapportera beaucoup d'argent. Venez vite, que Marinette, et ma fille, et mon fils, vous embrassent de tout leur cœur. Moi, je regarderai. Ne craignez rien.

A LÉON BLUM

Paris.

10 février 1902.

Enfin, on pourra donc aller au théâtre sans craindre d'écraser ce petit dans les couloirs!

Il doit être laid, hein? Comme tous les hommes qui ne se sont encore donné que la peine de naître.

Ma femme ira embrasser la vôtre quand ce sera convenable. Je la félicite, bien qu'elle n'ait pas pu faire autrement, et je vous complimente, bien qu'il n'y ait pas de quoi.

Votre vieil ami.

Paris.

18 février 1902.

Mon cher ami,

Marinette me dit des choses telles que je vois que j'ai eu tort de plaisanter, ce soir, à propos de votre chère femme. Ne m'en veuillez pas. Je croyais simplement me rattraper d'avoir un jour été, moi aussi, bien ému. Donnez-nous des nouvelles de cette courageuse petite maman et de monsieur votre fils.

Votre ami à tous les trois.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

4 mars 1902.

Mon cher ami,

Je me disais, déçu : " Pourquoi ne parle-t-il pas, le seul qui saurait parler ? "

Vous venez de le faire *dignement*.

Je vous embrasse, vous et les vôtres, avec une douce émotion.

Ce n'était pas très beau, à Paris. Au fond, on aime mal Victor Hugo. J'aurais bien voulu être avec vous. J'ai passé une semaine de bonheur religieux dans vos livres.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

28 mars 1902.

Mon chéri,

Nous avons reçu ta bonne lettre ce matin, au saut du lit. Le temps est doux, et, sans une pluie fine, ce serait un beau temps, mais il y a des éclaircies.

En ce moment (midi) il ne pleut pas, et il fait un temps agréable. C'est plein de violettes blanches et rouges. Baïe fera de jolis bouquets.

M^{me} Gros vient de nous faire faire maigre. Fantec et moi, nous ne sommes pas portés sur la morue, mais Philippe s'est régalé. Heureusement, nous avons ton gruyère.

" Le petit bohémien " vient de sonner. Il voulait quatre sous et ses roulées, comme l'an passé, quand le monsieur et la dame l'ont rencontré sur le canal. Philippe, qui ne le connaît pas, ne s'en est débarrassé qu'en le menaçant de Pointu. Mais il a dit qu'il reviendrait. Si je le vois, je lui donnerai sa part de droits d'auteur.

Je vous embrasse bien fort, mes chéris.

A LUCIEN GUITRY

Paris.

10 avril 1902.

Mon pauvre vieil ami,

Rentré hier soir, j'allais vous envoyer le télégramme plaisant. J'apprends, par *Le Figaro*, que votre mère est morte. Je sais que vous aimiez votre mère, et je ne trouve rien à vous dire.

Un mot, si vous avez besoin de voir

Vôtre.

A PAUL CORNU

44, rue du Rocher,
Paris (VIII^e).

8 mai 1902.

Cher monsieur,

Je vous jure que je n'y pensais plus. Il me suffisait de savoir que la petite erreur (littéraire) n'était pas de vous. Le reste m'est indifférent, ou plutôt m'est devenu indifférent, ce jour de fièvre électorale étant déjà loin. Je vous remercie de votre note très aimable et très adroitement rédigée. Mais peu m'importe que M. Lahaussois l'insère. Je ne retiendrai de tout cela que votre sympathie.

N'oubliez pas que j'aurai toujours plaisir à vous voir à Chaumot ou à Paris et que la littérature et la morale se prêtent aux meilleures causeries.

Bien vôtre.

Et puis créez donc nos *Cahiers Nivernais*. C'est ça qui peut être intéressant.

A ROMAIN COOLUS

Paris.

21 mai 1902.

Mon cher ami Romain Coolus,

Je vois par votre presse, comme je l'ai vu par votre répétition générale, que vous avez lieu d'être content. Je m'en réjouis, croyez-le bien. Un peu plus tard, si vous me faites toujours l'honneur de me demander mon impression, je vous la dirai. Ce sera un quart d'heure de causerie littéraire et amicale. Mais ne vous gênez pas!

Ce qui importe aujourd'hui, c'est votre succès qui, sans m'être aussi agréable qu'à vous, me fait grand plaisir.

Vôtre.

A JEANNE GRANIER

[Chaumot.]

12 juin 1902.

Merci, chère et illustre amie, pour le bon souvenir que vous avez gardé, dit Serge Basset, du *Plaisir de Rompre*. Et, moi, si jamais j'ai la conscience d'avoir fait un chef-d'œuvre (tout arrive), j'exigerai qu'il soit joué par Jeanne Granier, l'unique et non pas une autre.

Mon fils vous embrasse. Depuis le 1^{er} Avril, c'est lui qui est mon successeur, et qui embrasse pour la famille.

A ALFRED ATHIS,

Chaumot.

29 août 1902.

Mon cher enfant,

J'attendais, pour vous écrire, le résultat d'une affaire qui m'a donné un mal de chien. Il s'agissait de placer, comme retrousser de rideau, *Le Pain de Ménage* au Théâtre

Guitry. Enfin, c'est fait. J'ai même changé le titre de ce pur chef-d'œuvre, qui s'appellera *Le Pain Rassis*. Mais me voilà tranquille pour mon hiver. Vous ne souffrirez pas d'une autre réclame qui me soit personnelle. Il paraît que le baisser de rideau, *La Châtelaine*, de Capus, sera quelque chose d'ébouriffant. Va-t-il me piétiner, ce bougre-là!

Enfin, pour 15 francs par soir, je suis prêt à tout.

Cette affaire menée à bien, je me repose. Je n'ai pas remis les pieds dans *Monsieur Vernet*. J'ai envie de faire jouer le premier acte en 1903 et le deuxième en 1904. Il faut que je ménage mes admirateurs, qui en crèveraient si je lâchais tout. Je suis décidément presque aussi paresseux que vous. Eussiez-vous fait vos trois actes cet été que j'aurais encore de l'avance. Ne les faites donc pas.

J'ai, pour toute fatigue, lu les trois volumes (et encore!...) de Faguet sur les *Politiques et Moralistes du XIX^e siècle*. Vous savez comme moi que ce critique est un fou, mais ce n'est pas un fou ennuyeux.

Nous avons passé ici un mois d'Août exquis : pas un flocon de neige. Je me bourre de fromage à la crème. Le temps de digérer, le jour et la nuit sont passés. Tout le monde va bien, et Marinette me dit de temps en temps qu'elle aime beaucoup votre femme. Ça occupe. Vous devriez venir nous voir : j'irais vous attendre sur le pont.

J'ai bien coupé, rentré et vendu mes avoines. Je suis un homme heureux, et, si Antoine prenait l'Odéon tout de suite, je n'aurais aucun remords de ne pas penser à son théâtre.

Au revoir. Bonjour à la multiplication des Natanson.

A propos, maintenant que Fantec m'oblige à passer dix mois sur douze à Paris, qu'est-ce qu'ils attendent pour m'offrir la critique littéraire, ou dramatique, ou morale, dans une de leurs gazettes? Cinq cents francs par mois. Soufflez-leur ça; je vous donnerai 6 %.

Je vais chercher quelques vers dans le fumier de notre vache et les offrir, au bout de ma ligne, à quelques goujons qui se foutent de moi, mais qui, au fond, tout au fond, m'adorent.

A bientôt. Votre vieux maître.

J'ai reçu, ce matin, une lettre du préfet m'informant que j'étais nommé délégué cantonal. Je suis tout pâle; vraiment, la République me gêne. Je vais à l'instant m'enquérir de quelques sœurs à f... à la porte. Pourvu que le petit père Combes n'ait pas tout raflé! Ce vieux Coppée va entendre parler de moi.

Et, après ça, guerre aux juifs, dont vous êtes, si vous ne m'abusez. Je veux rester seul à Chaumot et en France!

A ANTOINE

Chaumot.

9 septembre 1902.

Mon cher ami,

Je me rappelle, en effet, que je vous ai lu deux petits actes, cet été, et que le premier ne vous déplaisait pas trop. Comme c'est loin!

Naturellement, je n'ai pas abîmé le premier. Quant au deuxième, je l'ai relu quelques fois, et, malgré mon culte pour le théâtre en un acte, nous serons bien obligés de le jouer le même soir que le premier.

Ah! Poil de Carotte m'aura fait bien du mal! J'étais né pour regarder les arbres, et l'eau, et pour vous envoyer une fois par an, à titre d'admirateur, une bourriche de perdrix, bien plutôt que pour m'occuper de toutes ces gueules qui composent une salle du Théâtre Antoine. A chaque instant une voix me dit : " Fais donc du théâtre! " Et une autre me crie : " Quelle belle bucolique, à te rendre immortel! " Résultat : rien.

J'étais travailleur, rangé, honnête homme. Me voilà paresseux, hésitant, et menteur comme une mise en scène : Antoine m'aura perdu.

Voilà : je rentre, avec mon grand fils qui est un des plus brillants élèves du lycée Condorcet, le 2 octobre. Je m'absente le 27 pour faire mes 13 jours comme sergent décoré, — les plus beaux 13 jours de ma vie, — et je vous dis : réglez-vous là-dessus. Nous répèterons quand vous voudrez, et vous me jouerez quand vous voudrez. C'est mon système, de n'avoir aucune volonté personnelle au théâtre. Dans la vie, je suis à poigne de fer.

Le *New York Herald* — Pierre Veber, sans doute, — annonce que *Monsieur Vernet* passera avec une pièce de Vaucaire et une autre de Picard, et que, pour *Monsieur Vernet*, il est question de l'engagement d'une étoile comique très connue. Quelle étoile? Vous pouvez bien me le dire, à moi.

Monsieur Vernet irait peut-être mieux avec trois actes un peu genre *Boule de Suif*, mais, je vous le répète, à votre aise. Coupez votre spectacle en autant de morceaux qu'il vous plaira, pourvu que les deux miens soient bons.

Je suis heureux de votre voisinage avec Guitry. Ne vous l'avais-je pas dit au Havre, que vous deviendriez deux frères?

A bientôt, mon cher directeur. J'entends chanter des perdrix. J'y cours.

Est-ce que nous irons à l'Odéon? Comme j'y serais bien! Il me faudrait cette large scène pour remuer mes poules. On y reprendrait *Poil de Carotte*, avec toutes ses bêtes.

Oui, c'est bien dommage que Gémier n'ait pas réussi. Je lui avais donné un lever de rideau, lui disant : " Ou c'est idiot, ou ce n'est pas idiot. Si c'est idiot, rendez-le-moi; si ça ne l'est pas, jouez-le-moi quand vous voudrez ". Toujours mon système! Je ne sais pas encore à quoi m'en tenir, mais je voudrais bien mon manuscrit. Et Chastenet meurt! Je me rappelle ce que vous m'avez dit de cet homme singulier.

Comment pouvez-vous aimer le théâtre, Antoine? La vie est si belle!

A LUCIEN GUITRY

Chaumot.

20 septembre 1902.

Mon vieux frère,

Si je pouvais vous envoyer la photographie du temps qu'il fait ici, vous seriez tous demain matin à Chaumot.

Il y a des journaux qui disent que *Le Pain de Ménage* sera joué avec *La Châtelaine*. C'est quelque numéro de votre troupe qui aura été indiscret, car, moi, je n'ai soufflé mot. C'est peut-être vous, au fait, qui traitez *Le Pain de Ménage* de " petit acte charmant ".

Vous ne me connaissez plus, donc?

A propos, puisque vous êtes directeur, sachez que Athis (Alfred Natanson), auteur d'*Une Grasse Matinée*, vient de terminer trois actes. Vous savez que ce garçon a beaucoup d'esprit et que ça peut être très bien. Je vous donne ce renseignement, mais ce n'est pas un communiqué d'auteur à la Serge Basset.

Est-ce que votre amie nous méprise? Marinette et moi, nous lui avons écrit une lettre délicieuse. Pas de réponse.

Quel hiver se prépare?!

Le fait est que ça m'embête de faire mes 13 jours à Cosne, et, si votre ami Chauvin était toujours là, j'irais peut-être le voir. Mais ne parlons pas de ça, ni des autres soucis. Mon pauvre vieux frère, j'en ai jusque-là! Je croyais que ça étouffait : pas du tout! Je m'en f... Je vous le dis : je vais entrer dans la Dette! J'y entre! Et ça m'est égal. Et nous sommes, Marinette et moi, d'une gaîté *étrange*, comme dit votre amie.

Et le temps est merveilleux.

Nous sommes enchantés, et nous vous aimons comme si vous n'alliez faire que des fours.

Je vois qu'Antoine vous prend déjà vos actrices. Ça va bien!

Et Frivolin, n'est-il pas trop "notre premier auteur dramatique"? Encore un qui a une femme qui ne répond pas aux lettres. Dites-le lui sur-le-champ.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

20 septembre 1902.

Tout cela est très suffisant, mon cher Athos (c'est là que vous voulez en venir), mais ne nous dit pas pourquoi votre chère Marthe (la plus charmante après celle du *Pain trop cuit*), n'a pas répondu à une lettre délicieuse, dans laquelle nous vous supplions de venir passer quelques jours dans le pays de votre belle-mère.

Marinette est profondément froissée. Elle avait écrit et signé la lettre toute seule.

Et, puisque vous avez trois actes, pourquoi ne les montrez-vous pas à Guitry ? Vous savez ce que je pense de cet homme. Entre autres génies, il a du goût. A votre place, moi, je ne ferais pas le fier.

Et puis, perdez donc cette manie bien française de dire que vos pièces ne sont pas des chefs-d'œuvre. Eh ! mon cher, n'est pas incapable de faire des chefs-d'œuvre qui veut, et, moi qui vous parle, je n'ai jamais pu en rater un.

Et puis, ça me dégoûte de vous écrire par ce temps-là. J'ai justement une envie de pisser qui va me permettre de passer trois ou quatre bonnes heures au soleil.

A Octobre !

A LUCIEN GUITRY

Chaumot.

23 septembre 1902.

Vous êtes un vieux frère exquis et inaliénable.

Mais je veux, quelque temps, m'offrir la joie amère de regarder les gueules des gens auxquels on dit : " Vous n'auriez pas 100.000 francs à me prêter ? "

Je ne connaissais pas cette grimace : ça vaut la honte.

Tout cela n'est rien, vous dis-je. Je vais faire des milliers de petits actes qui me permettront de placer quelque argent de côté pour vos vieux jours. Car vous me faites peur, avec vos audaces, et Leubas (j'avais écrit : Peutat), ne me rassure qu'à demi.

Dominique nous a écrit, ce matin, des " averses " très gentilles.

Tout va bien.

Et qu'est-ce qu'ils fichent, au *Figaro*, avec leurs sœurs ? Ça devient répugnant. Impossible d'envoyer une ligne à cet organe.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

3 octobre 1902.

Ma grosse chérie,

Je rentre de la chasse, et j'ai la désagréable surprise de ne pas trouver une lettre de toi. Je pense bien que c'est la faute de la poste, et je ne suis pas inquiet.

Ce matin, le père Thépénier nous a réveillés avec sa batteuse. Il a couru toute la journée, hier, pour avoir des gens de Chaumot. Il veut nous battre à la machine. D'ailleurs, tu sais que tout ça ne m'intéresse qu'au point de vue littéraire.

Pierre, hier, dînait avec moi. Je lui servais de l'eau minérale, sans le faire exprès, au lieu de vin. Il ne réclamait pas, buvait son eau et trouvait seulement que mon vin blanc était devenu un peu plat. Nous avons dîné tous deux en gardant notre casquette sur notre tête.

Rien tué ce matin, ni hier soir. Mais les bois sont de toute beauté. En rentrant, je suis allé voir papa et le tonton.

Je vous embrasse, mes bons trésors.

A LUCIEN GUITRY

Paris.

10 octobre 1902.

Mon vieux frère,

On m'appelle là-bas, il faut y aller. Sans quoi, ça ne serait pas la peine de pleurer en lisant le discours de France.

Je sais que mes jeunes gens ne souffriront pas de mon absence. Ils n'avancent pas, avec moi. Si vous pouvez les prendre un quart d'heure dans un petit coin, ça leur fera un bien énorme et suffisant. Le texte est définitif, mais qu'ils ne se gênent pas pour le modifier.

Lundi, envoyez-moi un mot rue du Rocher pour me dire si on répète le soir à 9 heures; j'y serai.

Au revoir, prochain fleuve d'or! Si mon candidat passe, je vous paierai à boire.

Mon furoncle, qui avait l'air de vous intéresser, est admirable. Je ressemble à Rhinocéros.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

11 octobre 1902.

Ma chérie,

Au fond, je t'avoue qu'hier soir, en arrivant à Chaumot où tout avait une odeur d'indifférence, j'ai pris un peu en

pitié mon excitation, que tu partageais. Enfin, c'est toujours ça de gagné sur l'égoïsme. Il n'y a de vrai que la misère à soulager.

Sans cette élection, je passais une journée dans les champs avec Myrrha. Que c'est beau ! Les paysans ne devraient jamais se plaindre.

D'ici, le château est à embrasser la comtesse. Ça a changé en une semaine, comme si les arbres avaient fait une maladie.

Joseph me manque bien. J'aurais dû l'emmener, car cette pauvre Ragotte fait bien ce qu'elle peut, mais elle me décourage. Elle m'avait sucré mon café ce matin, je ne te dis que ça !

M^{me} Gros est à Paris. C'est son ancienne bonne qui me fait la cuisine. Ça se vaut. J'ai l'air de venir passer quelques jours à Chaumot pour faire une cure de vermicelle. Il faut en rire. Sois tranquille ; je ne m'en aperçois même pas.

A bientôt, mes gros chéris.

A PAUL CORNU

44, rue du Rocher,
Paris (VIII^e)

le 24 octobre 1902.

Cher monsieur et ami,

Votre lettre m'a fait bien plaisir. Je n'ai d'ailleurs reçu que celle-là. Un journaliste parisien, le surlendemain d'un article qu'il croit sensationnel, ne manque jamais de dire : *Mon article m'a valu une avalanche de lettres !*

Je ne peux pas en dire autant. C'est presque aussi difficile de donner un journal que de le vendre.

Mais votre lettre me suffit. Après tout, je pourrais ne pas l'avoir, car j'ai la certitude que je prêcherai dans le désert, ou plutôt à des sourds, et *les amis* ne se mettront pas le moins profondément le doigt dans l'oreille.

Ça ne fait rien. J'ai le temps. Et puis je ne me presserai pas, et puis ça m'amusera. L'homme de lettres n'est *jamais* battu et il trouve partout son trésor. Je vous jure que le plus dupé ne sera pas moi.

Je vous ferai parvenir *L'Echo de Clamecy*. Donnez-moi votre adresse de régiment.

...Rien de neuf à Paris, mais on en prépare. Guitry fera, je crois, des choses très bien. Je n'ai vu Desprès que dans les deux derniers actes de *Phèdre* : c'est trop peu pour me faire une idée de ce *Poil de Phèdre*, comme on dit. Mais elle est si intelligente que si elle n'est pas la *Phèdre* rêvée (pourquoi en rêver une ?), elle doit y être souvent remarquable.

Travaillez et portez-vous bien.

A MARCEL BOULENGER

[Paris?]

Octobre 1902.

Mon cher ami,

Comme vous connaissez bien mes goûts de vieux maître d'école!

Non, la phrase n'est pas très bonne. Elle est claire, sans doute; elle ne l'est pas assez. N'être pas assez clair, pour le bon écrivain, c'est être obscur.

Vous faites une observation *neuve* : il faut qu'elle paraisse *neuve* au lecteur.

Vous voulez lui dire que la neige fait du bruit. C'est joli et audacieux. Dites-lui donc : " la neige fait du bruit ".

Dites-le lui nettement. Ne mettez pas votre remarque sous un tas de mots. Le lecteur, qui ne se donne aucun mal, ne prendra pas la peine de déblayer votre phrase. Il faut qu'il reçoive le choc direct de votre remarque originale, comme une petite tape sur la manche.

Oui, vraiment, je chercherai mieux.

Et puis : " Sans même remarquer ", " sans bruit ". Corrigez, mon cher fils, corrigez. Ça en vaut la peine.

Et comme " branchages ", mot invertébré, est moins lumineux que " branches "!

Et puis, le mot " trouble " n'a pas besoin du mot sans saveur qu'est le mot " grand ". Ecrivez " trouble " " grand trouble ", et jugez.

Mais pardon!

A LUCIEN GUITRY

Paris.

12 novembre 1902.

Mon vieux Louis XIV,

Molière était-il homme à jouer *La Châtelaine* et à dire du Coppée dans des endroits honteux? L'affaire du décor prouve simplement qu'Amable se connaît mieux que vous en peinture.

D'ailleurs, votre auteur m'avait déjà consolé avec ce mot : " Il le fallait. Le théâtre avait besoin d'un décor qui puisse servir à tous ses levers de rideau ". Je suis donc sans amertume, et je vous accorde encore une huitaine de jours.

Et, si même vous avez besoin d'un autre immeuble, ma maison ne vaut que 150.000 francs, mais je vous la laisserai bien pour 300.000... Ah! comme je rirai de cela quand vous serez tous morts! Je ne connais personne qui soit, ces jours-ci, plus méprisant que moi.

Ce qui ne m'empêche pas, sire, de déposer aux pieds de Votre Majesté l'admiration que j'ai pour un roi le plus grand, le plus magnanime et le plus triomphant du monde.

Savez-vous comment ma mère appelle l'auteur de ces trois petits actes : *Poil de Carotte*, *Plaisir de Rompre*, *Pain de Ménage*? *Le Chieur d'Encre*.

Paris.

11 décembre 1902.

Vous oubliez mon service, rien que ça! Et, chaque matin, tout le ministère est aux fenêtres pour me voir arriver si exactement. De sorte que j'ai pris froid, et que j'ai un nez à la Grosclaude. Ça me fait bien mal, je vous jure. Sans quoi, ne serais-je pas tous les soirs dans les loges de vos petites femmes? En ce moment, il me dévore ce nez. Je crains de devenir laid. Heureusement, mes cheveux se cramponnent.

Et puis, ne faut-il pas que de temps en temps je regarde la blessure de votre coup de fusil à *Monsieur Vernet*? Si vous croyez que c'est aussi facile à écrire, une scène de *Monsieur Vernet*, que vos réclames pour *La Châtelaine*!...

N'avez-vous pas peur, au moins, que *Pain de Ménage* vous

fasse du tort? Voulez-vous que je l'enlève? Si, des fois, un spectateur le voyait!... Allons! je vous excède. Pardon, mon vieux frère : j'ai une commission à vous faire de la part de Marinette. C'est délicat. Nous choisirons quelque jour où le tyran dormira.

Et puis, zut! Je vous le dis. Tournez!

Nous les sentons venir, ils approchent, vos lilas annuels, et déjà vos lilas annuels nous font mal au cœur. C'est insensé, de croire que Marinette a des goûts de fille. Bon pour moi!

Alors, d'avance, Marinette vous revend vos lilas 20 francs pour ses pauvres de Chaumot. Elle vous montrera son calepin.

Voilà, grand homme. Dites ce que vous voudrez de cette idée-là, mais, moi, je la trouve *bien*.

Vive Marinette!

A MARCEL BOULENGER

Paris.

15 décembre 1902.

Mon jeune frère,

Ça m'ennuie de me vanter (et encore!...) mais c'est la vérité que je viens de parler de vous à Ollendorff en des termes qui me font rougir.

Il m'a demandé ce que vous pouviez faire. J'ai répondu : " Tout ! "

Il vous attend. Allez le voir le plus tôt possible, vers 4 h. 55, rue d'Amsterdam.

Je sais bien que votre ami Vandérem avait commencé, mais je le défie de prouver que j'ai mal fini.

On sera, je crois, très bien dans cette maison.

Votre vieux maître et bienfaiteur.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

2 janvier 1903.

Mon cher ami,

Votre gentil télégramme nous a fait bien plaisir. Nous aurions une vraie peine si vous ne pensiez plus à nous.

Vous êtes, malgré votre taille et votre éloignement, notre souvenir préféré. Je voudrais vous voir. Je suis sûr que nous avons de quoi passer deux ou trois bonnes soirées. Vous savez que je *crie* beaucoup moins.

D'ailleurs, je n'ai pas oublié votre invitation, et j'ai une forte envie d'aller visiter votre palais basque. Vous m'invitez toujours, n'est-ce pas? Il faudra que je demande une passe à quelque journal.

J'ai parfois de vos nouvelles, mais des nouvelles de troisième bouche. De Max a dit... Saint-Georges de Bouhélier assure... mais comme c'est insuffisant! Vous devez vivre en poète, là-bas, avec une mine superbe, et des plans de drames comme si votre nom était à faire! Et puis, tous ces pauvres gens, autour de vous, qui vous adorent! Ça, c'est bien. Envoyez-nous donc vos dernières photographies et celles de vos enfants. Vous savez que Fantec (13 ans) a 1 m. 84. C'est effrayant! Et ce grand gosse joue en ce moment avec un petit chemin de fer à vapeur. Notre bonheur intime continue, sans secousses. Nous sortons de moins en moins. Les études de Fantec nous retiennent dix mois à Paris. C'est là l'ennui. J'ai peu travaillé. *Poil de Carotte* m'ayant rapporté quelques billets de mille francs, j'ai paressé, rêvé, lu; je commence à comprendre des tas de choses.

J'ai à peine écrit deux actes pour Antoine, sur lesquels je ne compte pas beaucoup. De sorte que l'argent de *Poil de Carotte* s'épuise et qu'il va me falloir, cette année, écrire dans les journaux, ce qui m'assomme. Marinette a quelques cheveux blancs, qui l'embellissent. J'en deviens amoureux, comme si c'était votre femme.

Toujours les mêmes amis. Tristan Bernard, que nous voudrions décoré, Capus : je le vois moins, mais il a le succès bien comique. Quel homme! dit Guitry. Guitry devient le vieil ami. Il a des petits défauts de théâtre, mais, vraiment, l'homme est *bon* et *rare*. Je ne comprends pas votre sourire. Bernard, vous et Guitry, ça me paraît tout à fait bien. Capus, c'est autre chose : ça m'intéresse moins. Et c'est tout. D'ailleurs, si je ne vous vois jamais, je ne les vois pas tant que vous croyez. Je reste facilement, quinze jours, trois semaines,

sans voir personne. Et puis, je vieillis, sans tristesse, avec le goût des songeries graves. Marinette me dit que j'y gagne.

Embrassons-nous tous, mon cher grand homme.

Dimanche, Fantec a revu et fait voir à un petit camarade de lycée votre *Cyrano*. Vous étiez si loin que j'ai demandé des places à Coquelin. Il a été très aimable.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

3 janvier 1903.

Mon cher ami,

Un soir de la semaine passée. Antoine disait dans sa loge :
— Renard aime beaucoup Pottecher.

J'ai répondu :

— Oui, parce que c'est un honnête homme de talent.

Je vous répète moi-même ce que j'ai dit parce que c'est le plus sûr moyen de vous le faire savoir, et surtout parce que je le pense.

Votre bonne et affectueuse lettre nous a aidés à bien commencer l'année. Vous êtes déjà de vieux amis. Cette résistance, de part et d'autre, fait honneur à nos deux petites familles. Comment l'amitié durerait-elle si on ne la méritait pas ? Je vous souhaite le bonheur par le travail et la sagesse.

La sagesse, quel beau mot ! Comme il a l'air jeune ! Marinette me disait, ces jours-ci : " Tu deviens calme ". Ça m'a fait plaisir parce que — vous la connaissez — elle ne prenait pas le mot au sens qui peut humilier un mari amoureux. D'ailleurs, ce serait faux. Ma devise avec Marinette, c'est : J'aime et je prouve.

Vrai, nous n'avons que des soucis d'argent, mais la pauvreté est peut-être l'armature nécessaire à notre bonheur. Nous nous faisons à cette idée. Nous finirons par être de bons pauvres, ne pouvant être de bons riches.

Le futur *Gil Blas* et *Le Journal* me demandent de la copie qu'ils paieraient, ma foi, fort bien. J'accepte sans enthousiasme, la plume déjà molle. Des contes, des petites his-

toires! Où veulent-ils que j'en prenne? N'ont-ils pas M. Michel Provins? Leur serait-il insuffisant.

Tout ce papier à barbouiller cette année me fait mal au cœur.

Votre papa me regarde d'un air sévère.

Ce qui m'amuse, c'est d'écrire, pour rien, de petits articles moraux dans un journal de la Nièvre. Sarcey en province, directeur de conscience dans deux ou trois villages, curé sans noirceur, voilà ce que je voudrais être. Il faut laisser le succès aux amis frivoles. Que notre vie reste intérieure. Mieux vaut une vie d'apparence plate qu'une vie remplie d'un tas d'ordures comme une hotte de chiffonnier.

Embrassons-nous.

A^cM^{me} EDMOND^r ROSTAND

Paris.

4 janvier 1903.

Chère grande amie,

Comme vous êtes gentille! Comme vous êtes gentils tous deux! Je vous jure que la dépêche de Jeudi nous suffisait. Vous me croyez, n'est-ce pas? Je vous l'ai écrit tout de suite.

Quelle nouvelle surprise, ce matin! Sans hésiter, j'ai encore eu un gros plaisir. De sorte qu'il y a dans mon cabinet de travail, une bibliothèque Rostand, et, sur cette bibliothèque, un petit renard Rostand, une chauve-souris Rostand, un encrier Rostand, une statuette Rostand, un délicieux vase Rostand que Marinette garnira, chaque matin, en pensant à vous, d'un bouquet de quatre sous pris sur son ménage. Il n'y a plus de place que pour un buste de Rostand!

L'épingle de cravate, je la garde moi-même, avec la croix Rostand.

Et j'en oublie sans doute, mais ce n'est pas ingratitude.

Et, vous le savez bien, que, seuls, les égoïstes croient à l'ingratitude.

J'embrasse, pour toute la famille, vos joues merveilleuses.

A ALFRED ATHIS

Paris.

7 janvier 1903.

Monsieur,

A la page 178 des *Bucoliques* vous trouverez un chapitre intitulé *La Pluie*. Je vous conseille de le lire si vous voulez avoir l'impression d'être mouillé. Vous devriez bien repasser vos classiques avant de rentrer à Paris.

Vous avez l'air de vous embêter follement. J'ai dit à Coolus d'aller vous voir. Il vous fera bien rire; mais notre voyage devient problématique. D'abord, vous n'êtes pas gais, et puis il nous tombe, ces jours-ci, une petite nièce sur les bras. Enfin, nous verrons.

Pas très épatant, *Les Tabliers Blancs*. Une ou deux bonnes scènes, çà et là des coins drôles, mais c'est mal fait. D'ailleurs, je ne crois pas que cette histoire de bonne intéresse même le public d'Antoine. (Luce Colas est très bien, Signoret, un vrai Roujon.) Il doit être un peu démonté, surtout par le succès du Gymnase. Je n'ai pas vu *Le Secret de Polichinelle*, mais ça sent le gros succès. Voilà l'habile directeur Franck remis à flot. Vrai, le théâtre est bien amusant au point de vue commercial.

J'ai entendu le *Pain de Ménage*. Une ouvreuse m'a dit : " Ne vous pressez pas, monsieur! C'est la petite pièce ". Le rideau fonctionnait mal. On n'a pas pu le relever. Quant à *Poil de Carotte*, auquel il faut toujours en revenir, il s'est fort bien conduit huit fois. Becker, qui n'est pas très bonne, y fait pourtant de l'effet, presque comme Desprès. Le double, dit Antoine. Seulement, c'est du gros effet comique. Je ramasse, je ramasse.

En échange, *Que Suzanne n'en sache rien* m'a paru idiot. C'est encore plus bête que *Loute*. Ne vous désolez donc pas! Nous allons voir *Le Joug* aujourd'hui avec Marinette. C'est la vie échevelée.

Rien du *Gil Blas*. Rien de *Monsieur Vernet*.

Et il pleut, en ce moment! Je vous assure que tous vos Hommes-pisseurs de là-bas ne font pas mieux.

Paris.

16 janvier 1903.

Mon cher Belge,

J'ai vu deux fois la pièce de Tristan, répétition privée et répétition générale. C'est naturellement plein de Tristan Bernard, mais je ne crois pas au *gros* succès. Succès me suffira. Un premier acte un peu traînant. Un deuxième acte excellent, un troisième trop pareil au second et trop court. Mais quel mal il a dû se donner ! Que d'entrée ! Que de sorties ! Que de gens qui ne veulent absolument pas se reconnaître !

Il a fait lui-même la critique de sa pièce en me disant hier soir : " La comédie de genre vient de faire aujourd'hui une de ses meilleures recrues. Je renonce au vaudeville ".

Il dit ça !

Le soir de la répétition privée, j'ai causé avec Deval de votre pièce. Je lui ai fait honte au point qu'il a prié Bernard d'aller chercher votre manuscrit. Je ne sais ce qui peut sortir de là, mais, si je pensais le quart de ce que j'ai dit de votre pièce dans le froid communicatif de la salle, vous pourriez être tranquille sur sa valeur.

Nous voudrions bien aller vous voir, mais il faut d'abord que j'invente une bouillotte. Quel froid !

Tristan est très bien en décoré. Avec sa barbe garde-manger, on dirait un bijou coulant d'une ordure.

Rien d'Antoine.

J'ai publié un premier chef-d'œuvre, Samedi dernier, au *Gil Blas*. Personne ne m'en a parlé, pas même vous.

Je renonce tout à fait au théâtre. Quelles gueules, hier soir, à cette répétition générale ! L'idée de montrer *Monsieur Vernet* à tous ces porcs m'est insupportable. Donnez-moi seulement 12.000 francs de rentes, et je jure de ne plus écrire une ligne. Mais vous ne comprenez pas ces délicatesses.

Allons, qu'est-ce que vous foutez là-bas ? On vous attend.

Compliments à la délicieuse Marthe. En voilà une que nous aimons bien à la maison. Mais qu'elle ne joue pas trop ! Ce monde-là est trop ignoble.

Hier, après le premier acte du *Brosseur*, un gros monsieur,

à ma gauche, disait : " Il a eu de la chance d'être décoré hier ! " Je compte sur vous pour répéter le mot à Tristan. Ça vous fera une rentrée.

Un autre. Deval, en voyant Boulenger avec Tristan, a dit à Tristan : " Votre fils ? "

A GEORGES COURTELINE

Paris.

4 février 1903.

Vos indications me seront très précieuses, mon cher ami, et je m'en servirai (1).

Je lirai, de vous, deux ou trois fantaisies dans le genre de *Invite monsieur à dîner*. Je les ai souvent lues à mes gosses avec un gros succès.

Je ne trouve pas *Le Railleur Puni* d'Allais. Mais ne vous dérangez pas. Je chercherai.

Merci bien amicalement.

Vous savez que je vis de plus en plus avec ma petite famille. Mon garçon a le front de plus que moi. Ma fille a onze ans déjà ! Tout cela vit très honnêtement, loin des idées bêtes. Et vous savez que, s'il vous plaisait de venir nous voir, vous nous feriez grand plaisir, parce que vous êtes un brave homme.

A JEANNE GRANIER

Paris.

3 mars 1903.

Ma chère grande artiste,

Jamais de la vie ! Que, par une vanité de poète mort à quinze ans, j'aie perdu la petite bonne opinion que vous pouvez avoir de moi ? Vous riez, divinement, mais vous riez.

Et puis, *Le Temps* fait erreur. Ce n'est pas un volume de vers : c'est une plaquette — épaisse à peine comme votre

(1) *Le 15 Février 1903, Jules Renard fit, à Clamecy, une conférence sur Le Rire.*

plus fin sourire — de quelques phrases courtes qui riment tous les quarts d'heure. D'ailleurs, je n'en ai plus, quoique, seul, le général Pittié, par cette espèce de sentiment que son nom indique, en ait acheté un exemplaire.

Non, non! Pas de mes vers à vous. De ma prose, passe. Un rôle en prose, si j'en avais un digne de vous, avec joie; un bouquet de roses à quatre francs, avec générosité; mais ces *Roses* fanées comme la chemise de ma première maîtresse (1), non, non! Plutôt mourir dans vos bras!

Votre adorateur frugal.

A ANTOINE

Paris.

13 mars 1903.

Mon cher ami,

Je continue à me reposer entièrement sur vous. Je ne dis pas que ça me fatigue. Tout de même, je voudrais bien prendre une autre position. Si vous me laissez raturer *Monsieur Vernet*, il n'en restera plus.

Vôtre.

A ISIDORE GAUJOUR
Instituteur de la Nièvre.

Paris.

13 mars 1903.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre lettre. Je l'aurais fait plus tôt si je n'avais été très occupé. Je regrette que Bouhy soit un peu loin de Chaumot. Il me serait très agréable de causer avec vous, et fréquemment. Je suis bien sûr que, si tous les instituteurs vous imitaient, la morale laïque prendrait vite le dessus sur l'autre. Quoi de plus moral qu'un grand poète?

Mais les instituteurs de nos villages — je ne fais aucune personnalité — ne comprennent que trop rarement la beauté de leur rôle.

(1) *Au fait, c'est vous! Et je vous jure que je n'en ai pas en d'autres.*

J'espère vous voir quelque jour prochain. Je ferai le chemin qu'il faudra. Mais, si déjà je puis vous être agréable par lettre pour vous donner un renseignement, vous chercher un livre, faites-moi le plaisir de vous adresser à moi.

Croyez, cher monsieur, à ma réelle sympathie pour vos efforts et votre personne.

A ANTOINE

Paris.

16 mars 1903.

Mon cher ami,

Il est impossible que le doute d'un artiste comme Antoine ne me trouble pas. Je suis donc troublé. J'ai moins confiance. D'ailleurs, que vous ayez raison ou tort, il est certain que le second acte de *Monsieur Vernet* profitera de mon inquiétude.

Mais il faut que je vous dise, pour répondre à certaine offre amicale que vous m'avez faite, que pas un instant, depuis que je suis prêt, il ne m'est venu à l'esprit que *Monsieur Vernet* pourrait ne pas être joué cette saison.

Si vous le remettiez à la saison prochaine, je n'aurais plus confiance du tout. Je me dirais qu'Antoine lui-même n'a pas plus confiance que moi. Rien ne me rassurerait sur le sort réservé à ma pièce dans votre théâtre, et je passerais un été stupide.

Comme il vous reste le temps matériel de me jouer dans des conditions raisonnables, ayez l'obligeance de m'écrire une lettre où vous me direz que *Monsieur Vernet* sera répété à partir de demain, Mardi, et qu'il passera le 15 avril au plus tard. Ajoutez que, si vous ne pouvez pas tenir cet engagement, vous me rendrez, ce 15 avril, sans user de votre droit de directeur pour la garder, la libre disposition de ma pièce.

Quoi de plus juste que ma demande? Et puis-je vous demander moins?

Un mot, mon cher ami, et demain je viendrai à la première répétition avec la certitude que nous ferons de *Monsieur Vernet* quelque chose qui ne déshonorera personne.

A LUCIEN GUITRY

Paris.

1^{er} mai 1903.

Mon cher ami,

Ce soir, comme j'attendais mon tour depuis 2 h. 1/2, Antoine m'a dit, à 5 heures, qu'on ne répétait pas.

De sorte que nous répèterons peut-être demain à midi. Quelles mœurs!

De sorte que je ne pourrai pas aller voir votre royal tonneau, c'est-à-dire déjeuner avec vous, ce qui eût été le vrai plaisir.

A une autre fois.

A MARIUS GÉRIN

Paris.

9 mai 1903.

Cher monsieur,

Voulez-vous d'abord excuser le retard que j'ai mis à vous répondre? J'étais très occupé. J'ai été heureux de dire un mot de vos belles études sur Claude Tillier. Vous savez mieux que moi, puisque vous vivez à Nevers, combien les Nivernais sont insensibles à tout ce qui n'est que littérature. Votre hommage à Tillier m'a donc fait un réel plaisir.

Je remercie M. Edmond Blanguernon de sa bonne pensée, mais, après l'article de *L'Echo de Paris*, je suis un peu gêné. Je vous assure que je ne me plains pas du tout. Je constate qu'il est plus facile (et cette étrangeté m'amuse), de se faire connaître à Paris qu'en province. Voilà tout, et Paul Acker a exagéré.

Il me serait très agréable d'être lu par des hommes comme vous et comme M. Blanguernon, mais mon ambition locale ne va pas plus loin, je vous le jure. Au contraire, j'ai toujours répondu par un refus aux directeurs des journaux nivernais qui désiraient reproduire des pages de moi. Donc, en tout cas, le vrai coupable d'indifférence, ce serait moi. J'ai, pour agir ainsi, des raisons spéciales que je vous dirai quelque autre fois.

Je vais réunir quelques volumes (ce sera assez long, car j'ai trente-six éditeurs!) et je les adresserai à M. Blangueron, non pour qu'il fasse un article dans *La Revue du Nivernais*, mais dans l'espoir qu'il me deviendra un lecteur ami.

Croyez, cher monsieur, à mes meilleurs sentiments littéraires.

A ANTOINE

Paris.

12 mai 1903.

Mon cher ami,

Me voilà bien! Depuis la première, j'ai une douleur, au jarret gauche, qui ne fait que croître et m'oblige à garder le cabinet de travail comme si j'avais envie de travailler! Un peu plus tard, j'aurais cru que c'était un coup de Faguet; mais j'avais mal avant.

Toute ma famille se penche sur ce mollet. Qu'est-ce que ça peut-être? Une longueur? S'il fallait me couper la jambe!...

Etes-vous content? Vous seriez bien gentil de m'envoyer un mot ce soir, après la représentation. Car je crains de me forcer, et je me prive du plaisir de vous écouter derrière la toile, et de corriger ma pièce en en préparant une autre.

Sans rancune.

A LUGNÉ-POE

Paris.

18 mai 1903.

C'est important et agréable.

Si *Monsieur Vernet* ne vous avait pas plu, à vous et à mon Poil de Carotte, je serais un peu troublé, parce que je me suis donné quelque mal.

Je ne me presse pas de faire paraître la pièce. Dès qu'elle paraîtra, vous le saurez. Inutile de vous dire que vous ne l'avez pas toute entendue.

Bien sincèrement merci.

A EDMOND ROSTAND

Paris.

4 juin 1903.

C'est une merveille merveilleusement lue (1).

J'ai tout applaudi, même votre charge contre l'ironie. Vous savez bien que, s'il n'y avait que des lyrismes comme le vôtre...

Je ne vous voyais pas, mais je vous suivais sur ce miroir attendri : le visage de votre chère femme.

A PAUL CORNU

*La Gloriette,
Chaumot, par Corbigny,
(Nièvre).*

Le 9 juillet 1903.

Mon cher Soldat,

Cette petite barrière (2) vous montre où je suis. Il m'a fallu y venir et rien ne me "détorbe" comme le voyage. Ça traîne, ça traîne! Delà le retard que j'ai mis à vous répondre et mon excuse.

...Au moins vous me dites que vous lisez *L'Echo de Clamecy*. Ça me fait un lecteur. C'est heureux que je ne recherche pas l'effet, car j'ignore où mes articles en produisent. J'exagère; quelquefois un Nivernais me dit : "Je vous comprends, moi, mais les autres ne doivent pas vous comprendre". C'est gai! Tant pis! Je continuerai comme ça pendant vingt ans, si je peux. Ça m'amuse, ce travail, espacé d'ailleurs et peu pénible, pour rien, pas même pour la gloire. Je ne sens même pas que l'ambition me vienne. Mon titre de conseiller municipal m'est déjà lourd. Ce n'est fichtre

(1) *Le discours de réception d'Edmond Rostand à l'Académie française.*

(2) *L'en tête du papier à lettres de Jules Renard, à la campagne, était gravé en bleu ou rouge, à gauche, et comportait une petite barrière.*

pas modeste, c'est vieillesse! J'entre dans le vrai journalisme trop tard. Je vous jure que je ne ferais pas un sénateur.

Monsieur Vernet n'est pas quelque chose que je me repens d'avoir écrit, mais j'en causerai avec vous quand je vous verrai.

D'ici là, patience et bonne santé.

Je vous serre la main.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

3 août 1903.

Mon cher ami,

Ah! comme j'utiliserais votre carte si j'étais quelque critique de grand journal ou si vous aviez pris l'habitude de payer les critiques du Théâtre du Peuple! Mais, décidément, je n'aurai jamais le sou, et M. Vernet ne sera pas même aussi généreux que Poil de Carotte.

Je vois bien nettement, ces jours-ci, votre joli théâtre. Quels bons parents! Quel bon public et quelle bonne pluie! Mais je dois vous dire que la liste de vos programmes passés me peine. Je sais bien que Molière n'y est pas, mais, vivant, il réclamerait. En 1901, mon cher ami, *Poil de Carotte* a été représenté, et il en est fier, sur la scène du Théâtre du Peuple. Pourquoi ne le dites-vous pas? Si vous croyez que ce dédain lui est agréable!... Je vous répète que Molière lui-même ne serait pas content. Je réclame, et il faudra de bonnes raisons, c'est-à-dire des raisons données par vous, pour que je me résigne.

D'autant plus que la liste de vos pièces me fait honte.

Faut-il vous dire, ô travailleur que vous êtes! que je ne travaille pas? Je n'ai presque rien écrit, et je me crois déjà un vieux bonhomme vide. Je perds le goût de l'imprimé. Je ne corrige même pas les épreuves d'une nouvelle édition de *L'Ecornifleur*. Et, malgré ça, je ne suis pas trop malheureux. C'est navrant.

Nous serons tous avec vous cette quinzaine, y compris Baïe qui va bien et qui vous embrasse.

Chaumot.

12 septembre 1903.

Mon cher ami,

Venez. Nous vous attendons, vous et les vôtres si vous ne voyagez pas seul. Les lits sont meilleurs à la Gloriette qu'à Nevers, et nous en avons un de plus, car nous avons dû nous priver de notre servante. Cette décision nous enchante, surtout Marinette, qui ne veut plus de bonne près d'elle, à la cuisine. Venez la voir à l'œuvre : ça lui va très bien. Quelle tranquillité et quelle économie!

La Gloriette est délicieuse en ce moment. Venez voir ça.

Enfin, si, par déveine, vous ne pouvez pas venir à Chaumot, j'irai vous voir à votre passage à Nevers. Je vous montrerai cette ville où j'ai nourri tant de poux de ma propre tête.

La petite va bien. Elle a passé quinze jours à Saint-Honoré-les-Bains, mais elle préfère Chaumot, et je crois que c'est surtout là qu'elle se porte bien. Fantec est magnifique. Marinette rajeunit. Quant à moi, il ne me manque qu'un métier. J'oublie complètement que je suis capable d'écrire dans les journaux.

J'ai bien reçu et lu tout de suite votre pièce. Le déplacement de Saint-Honoré et la chasse (car il me reste cette stupide distraction) m'ont empêché de vous écrire comme j'aurais voulu. Nous en parlerons. Elle m'a paru très simplement dessinée, populaire et amusante. Si ce n'est pas votre plus gros effort, c'est peut-être le plus classique. Elle ajoute à votre théâtre dont vous parlez avec trop de modestie, et qui est, croyez-le, quelque chose d'important.

Nous avons pensé à vous comme à un vieil ami vaillant et sûr, digne de la gloire.

A bientôt, sans faute.

A ANDRÉ PICARD

Paris.

21 octobre 1903.

*J'ai vu ta pièce, André Picard.
Je te le dis, quoique un peu tard :*

*C'est une chose si parfaite
Que je voudrais bien l'avoir faite.
Messieurs Vernet et Malézieux
Sont les sieurs que j'aime le mieux.
Tout ton public était en fête,
Et Tarride est délicieux ! (bis).*

A ROBERT DE FLERS

Paris.

5 novembre 1903.

Chers amis,

C'est classiquement joli. Vous êtes deux, là, qui avez du talent comme un, et je le dirais même si j'étais critique dramatique, et je le dis, bien que vous m'ayez privé de souper à votre centième.

Vous ne savez donc pas le mal que j'ai à gagner mon pain ?

M'oubliez-vous encore dans trois mois ?

Je serre vos mains d'hommes d'esprit.

A ISIDORE GAUJOUR

Paris.

20 novembre 1903.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre aimable invitation, et, certes, j'aurais été heureux de passer quelques moments à Bouhy, mais ça ne me paraît pas possible, du moins à l'aller. Je ne descends pas, en effet, à l'hôtel à Clamecy. M. André Renard m'offre l'hospitalité, et, outre que je ne suis pas volontiers matinal, j'aurais scrupule à réveiller mes hôtes à 5 heures du matin.

M. l'Inspecteur de Cosne m'écrit que nous devons dîner ensemble chez lui le Dimanche à 6 heures. Je pense que vous prendrez le train à midi et demi. Vous me trouveriez, dans ce cas, à Entrains, et vous m'expliqueriez la suite du paysage.

A Dimanche.

Mes meilleures sympathies pour vous et votre famille.

A M^{me} JULES RENARD*Clamecy.*

22 novembre 1903.

Ma chérie.

Par la faute de M. Renard, je viens de manquer le train pour Cosne, de sorte que je t'écris de Clamecy, où je viens de faire une belle promenade. Je n'arriverai à Cosne que ce soir à 7 h. 1/2.

Ma conférence a certainement fait moins d'effet que la première, mais ce n'était pas le même public. Il y avait trop de jeunes filles et de dames. Elles ne manifestaient pas. Tout de même, ça s'est bien passé, malgré un mal de tête qui m'abrutissait. Je serai mieux ce soir.

Chez Renard, tout a été très bien. Mme Renard est toujours à Paris, mais sa fille est très bien, déjà bonne petite ménagère.

Au revoir, mes trois chéris. Je vous embrasse fort.

Chaumot.

23 novembre 1903.

Mon chéri,

J'arrive à Chaumot. Un temps stupide, et, comme il me sera impossible de chasser demain, je rentrerai demain soir, Mardi, par le train ordinaire.

Tout s'est très bien passé à Cosne. Un public bizarre, mais, pour ma part, j'ai très bien composé. Je me suis donné 10, et tu sais que je suis difficile.

Je vais passer une bonne et unique soirée près de mon poêle en pensant à vous.

A demain soir, mes amours.

A LUCIEN GUITRY*Paris.*

4 décembre 1903.

Mon frère,

Vous savez que c'est demain samedi, à midi et demi, que Baïe et Fantec vous offriront le pain et le sel. Ils se promet-

tent que vous les ferez rire. Quelle ressource, que ma famille!

Je vous dis que notre délicieux Donnay fera un jour une pièce sur ces pauvres Sœurs!

Paris.

30 décembre 1903.

Si vous croyez que je me gênerai!... Ce ne serait pas la peine de vous mettre au-dessus de tous, y compris moi dans mes moments d'orgueil exagéré. Mais, grâce à un génie d'affaires que je souhaiterais à Paul, je peux marcher encore une paire de mois.

Je crois qu'il me faut renoncer aux richesses du théâtre, mais je pense que j'arriverai, *par n'importe quelle besogne*, à gagner la vie de Marinette. C'est tout ce qu'il nous faut, avec votre automobile de temps en temps.

Je vous jure que ça va très bien, mon vieux brave homme.

Dans deux mois, j'aurai quarante ans, c'est-à-dire dix ans de merveilleux travail devant moi. Ça me donne une gaité et une paresse!...

Et puis, j'ai encore M^{me} Lepic! Et, ça, voyez-vous, ça vaut ce que vous avez de mieux dans le même genre.

J'ai déjà une petite brochure.

Il n'y a que Marinette, vous, et Silvain.

Sans tous vos auteurs, j'allais ce soir vous embrasser et vous souhaiter un bon *Bergeret*.

A bientôt, d'ailleurs.

Franc-Nohain me dit qu'Allais est décoré par le ministère de l'Intérieur comme "publiciste". Vous rappelez-vous cet homme qui nous a crié au visage : "Fous! Fous! " ?

Paris.

30 décembre 1903.

Mon frère,

Ah! dame, on reçoit mieux vos offres que si c'était des perles. On serait donc enchanté d'avoir Marius (1) demain

(1) *Le chauffeur de L. Guitry.*

Jeudi à 2 heures et une baignoire pour la matinée de Dimanche, pièce d'Arène.

Après *Le Dédale*, Silvain, qui venait de vous quitter, me dit : " Je l'aime, cet homme-là ! " Cet homme-là étant vous, je répondis à Silvain (la pièce d'Hervieu m'avait attendri) : " Et vous avez raison, car cet homme... ", etc. Rapportez-vous-en à moi. Et j'ajoutai : " Ce que je dis là, je ne le dirais pas d'un autre homme ". Mais Silvain : " Mais, moi aussi, monsieur Renard, je suis un homme comme ça ! "

Encore un mousquetaire qu'on avait oublié !

M^{ms} Lepic tout à l'heure disait à Baïe : " Que tu es heureuse ! Ah ! ma maman ne m'a pas gâtée comme toi ".

En avez-vous assez ?

A bientôt, en Hollande.

A PAUL CORNU

*La Gloriette,
Chaumot, par Corbigny,
(Nièvre).*

(Au début de 1904.)

Mon cher Paul Cornu,

Je ne reçois pas *L'Ecole Nouvelle* et c'est par hasard, hier, à Clamecy, que j'ai su que vous aviez écrit sur moi une page amicale.

M. Amathieu, inspecteur primaire, me la communique. Elle me fait un réel plaisir. Vous savez que je suis (ou que je m'efforce d'être) plutôt insensible à une vaine réclame, du moins dans la Nièvre, mais ce que vous me dites est d'un ton si juste que je ne vous le cache pas : c'est un des rares articles qu'il me plairait de voir lu par les gens de Chitry et de Chaumot.

Je ne le dis point par coquetterie et je développerai à votre prochaine visite. Je rentrerai, cette semaine, à Paris. Venez chercher un exemplaire des *Histoires Naturelles* illustrées.

D'ici là, je vous remercie, sans adverbe, et vous serre la main.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

2 janvier 1904.

Ma bonne chérie,

Il fait très froid. Je regarde à chaque instant Baïe. Elle a une belle mine fumante. C'est du vrai hiver, avec un soleil magnifique.

Hier, je suis allé faire ma conférence en coupé. A pied, j'aurais attrapé la mort. Il n'y avait pas beaucoup de monde à cause du froid, du jour de l'an, des gens mal prévenus et de l'hostilité des réactionnaires, mais ça a très bien marché. Ça fait bien plaisir à ces pauvres gens. Le poète Ponge était si ému à l'annonce de ses palmes qu'il n'a rien trouvé à dire. Le fait est que c'est un coup de massue.

Nous allons à Corbigny ce soir, toujours en coupé; si Baïe ne se plaint pas, nous ne rentrerons que Mercredi. Je reviendrai seul en Février pour les affaires sérieuses, car le temps passe avec une rapidité folle, tant les jours sont courts.

Je vous embrasse tous deux ferme.

A M^{me} EDMOND ROSTAND

Paris.

3 janvier 1904.

Chère grande amie,

Votre affectueuse lettre de ce matin, c'est comme si votre amitié ne nous avait jamais paru diminuée.

Marinette me disait hier : " Tu te trompes ! " Je répondais : " Pourquoi Rostand ne vient-il pas nous voir à Paris ? Nous ne sommes pas toujours gais. On aurait tant de choses à se dire ! Nous l'aimons plus qu'il ne croit. Il me prend trop pour un homme de lettres. C'est fini ! "

Et Marinette répétait : " Tu te trompes ! " Ce qui prouve que Marinette et vous, chère amie, êtes deux admirables femmes.

Nous vous embrassons tous.

Je vous souhaite une année de gloire sereine et de douce tristesse.

A ISIDORE GAUJOUR

Paris.

20 janvier 1904.

Cher monsieur Gaujour,

Je suis bien en retard. Ne m'en veuillez pas !

J'accepte avec grand plaisir vos vœux. Croyez à la sincérité des miens. Je vous souhaite, par égoïsme, une commune qui vous rapprocherait de Chaumot.

Je me réjouis du succès de votre conférence à Cosne. Savez-vous que j'ai été sur le point d'aller vous entendre. Mais je vieillis, et les voyages me font peur.

Je n'ai pas lu le compte rendu de M. Ménabréa, car je ne reçois pas son journal, mais j'ai vu par d'autres feuilles que tout s'était bien passé. Je vous félicite sans réserve jalouse.

Je n'ai fait que feuilleter votre dernier Bulletin. Je le lirai de la première à la dernière ligne, et nous en parlerons, s'il y a lieu. Je cesse d'écrire, du moins pour quelque temps, à *L'Echo de Clamecy*. Ce n'est pas grave, mais je tiens à ma liberté absolue, et je crois que mes amis de Clamecy ont un peu peur. Tout s'arrangera. Recevez-vous, du moins, ce petit journal que je vous ai fait envoyer ? N'oubliez pas que, si vous en avez besoin, il vous reste ouvert.

Acceptez, pour vous et les vôtres, mes meilleures sympathies.

A MAURICE DONNAY

Paris.

1^{er} mars 1904.

Mon cher Maurice Donnay,

Oui, j'aurais le droit d'assister à ce souper, et Tristan Bernard, mon guide quand j'ai des scrupules religieux ou politiques, m'y autorise. Lui-même se propose de dîner chez vous deux fois par mois au lieu d'une. Peut-être vous dirais-je, avant de m'asseoir à la table de Ritz, une ou deux paroles de libre-penseur plus affectueux que sévère.

Je vois votre sourire, j'entends votre réponse, si spirituelle que je n'ose pas la deviner. Et puis, ce serait charmant pour moi.

Combien je regrette d'être, je ne dis pas : grippé, comme il arrive si fréquemment aux centièmes des autres, mais malade, depuis hier, comme un pauvre chien!

Alfred Natanson, qui vient de me voir, m'affirme que je ne peux pas sortir avec cette tête-là, et ma femme (catholique si j'en crois sa mère) trouve que j'ai une bien mauvine, toute jaune.

Ce n'est pas d'envie, je vous assure, et il me semble naturel que le succès, la gloire et la fortune, aillent, fût-ce par Jérusalem, à des hommes de votre rare talent.

Souffrez donc que je me recouche, buvez un demi-verre à ma santé, et soyez toujours, le plus possible, *Maurice Donnay*.

A LUCIEN GUITRY

Paris.

14 mars 1904.

Mon cher confrère,

Je promenais mon estomac. Je suppose que vous veniez me prendre pour un tour.

N'oubliez pas que, si vous avez besoin de quelques éloges avant la générale, j'ai de quoi vous écœurer. Mais je suis bien tranquille pour vous, et j'ai, pour moi, le pressentiment que vous ne me jouerez pas, cette année. Et, comme le bonheur de l'un ne peut pas faire le malheur de l'autre, je me réjouis.

J'attends un signe.

Bonne santé, mon vieux frère.

Chaumot.

30 mars 1904.

Mon vieux frère,

Que d'efforts quotidiens pour n'être pas un con!

Je vois d'ici comme j'ai été stupide, mais le moyen de ne pas s'énerver dans ce monde de fous.

J'ai tendu la langue comme un simple auteur. Je me disais : " Pourquoi pas moi ? " Eh bien! non, c'est idiot.

Ernestine ayant raté son affaire (ce n'est ni votre faute ni la mienne), je ne vois plus rien de possible, et *Poil de Carotte*

n'a qu'à rester où il est, avec son *Vernet*. S'il avait pu, avec une autre pièce, nous mener jusqu'au bout de la saison, j'aurais été — vous le savez par mes muettes prières — heureux de vous le donner, mais, après les reprises que vous annoncez, en admettant qu'elles ne vous suffisent pas, quelle figure piteuse serait la mienne!

Je vous le dis avec une clairvoyance que je n'avais pas il y a trois jours : ça ne nous ferait aucun plaisir. Et cela seul nous importe, puisque je regorge encore d'argent. Il ne peut y avoir entre nous que du théâtre agréable.

Mon vieux frère, laissons cela et oubliez mes basses provocations comme j'oublierai, moi, que j'ai été sur le point de faire de vifs compliments à la belle-mère du fils de l'auteur du *Passé*.

Cela dit, je me trouve un peu moins con.

Neige, pluie, grêle et vent, voilà la campagne; mais Baïe va bien, et je lis, au coin du poêle, de belles choses, du La Bruyère, par exemple. Et je vous assure que celui-là me défend bien contre moi-même.

On vous embrasse.

Paris.

19 avril 1904.

Mon frère,

Il y a une semaine que je suis à Paris et que je me retiens d'aller vous voir. C'est beau, ça, hein? Mais je ne peux pas faire un pas dehors sans apprendre que vous avez offert à la M... le rôle de Poil de Carotte, que cette jeune dame discrète a presque dit oui, mais que son maître a dit non, etc. Je n'attache à ces nouvelles que beaucoup d'importance, et j'attends de mon frère le mot exact, qui ne vient pas, ni à Chaumot ni à Paris. Et, ce matin, les journaux, y compris *Le Figaro*, qui est votre journal officiel, me renseignent. Et mon frère ne m'écrit pas le mot précis.

Mon frère, je ne vous ferai pas de scène, bien qu'un jeune homme m'ait dit récemment, avec finesse, que j'avais pour vous, non de l'amitié, mais de *l'amour*. De l'amour, moi aussi! Nous voilà bien!

Non, je ne ferai pas de scène, mais je me sens un peu

amer parce que tout a gelé pour moi, cet hiver. Et je sais bien que, vous aussi, vous êtes victime d'une injustice immanente, et que *Le Mannequin d'Osier* n'était pas inférieur à *La Châtelaine*.

Mais nous sommes d'accord, n'est-ce pas? qu'il ne faut point être servile ni envers les autres ni envers soi-même et, quand on est triste, il faut dire : " Je suis triste ".

Je le dis, et je retourne à Chaumot. J'y travaillerai si je peux, mais je suis sûr d'y rêver beaucoup, et c'est peut-être là le propre de l'homme.

Au revoir, mon frère.

Nous nous embrasserons plus tard, un soir que vous me relirez du Molière.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

28 avril 1904.

Ma bonne chérie,

Il ne s'agit pas des élections : il s'agit du temps qu'il fait. C'est une splendeur! Ce serait un crime de ne pas passer à la Gloriette ce mois fleuri, et je t'engage à venir le plus vite possible. Je ne savais pas que le printemps pouvait me faire cet effet. Je n'ai aucune raison de retourner à Paris, mais j'en aurais une que je m'en moquerais.

Fais tes malles, et viens. Je vois Baïe dans le jardin avec sa tortue qui n'ose pas s'y promener. Fantec viendra à la Pentecôte, et tu retourneras avec lui, si tu veux, mais il faut absolument que tu passes Mai ici. Tu ne sais pas, ou tu ne sais plus ce que c'est.

Donc, je vous attends.

Mon cabinet de travail me ravit. Je me suis levé ce matin à 6 heures. J'étais débarbouillé et dans le jardin à 6 h. 1/2. Les arbres ne sont que fleurs, mais la nuit est fraîche, et gare les gelées!

Ils font une liste à Chaumot. Ils nous portent, Philippe et moi. Je laisse faire. Ça m'est égal. De près, même Chitry ne me tente plus. L'idée que des valets de chambre me traitent d'anarchiste et que d'autres ne voient pas que je

peux leur être utile, cette idée-là me semble tellement stupide et comique que celle de ne pas être élu m'est presque agréable, mettons : indifférente.

Je vous embrasse tous trois.

Chaumot.

[*fin avril 1904.*]

Je vous remercie, mes trois chéris, de vos bonnes lettres de ce matin. J'en avais un peu besoin.

La journée d'hier avait été délicieuse. Le soir, on m'apporte un journal, *Le Réveil Républicain*, auquel je n'ai pas voulu m'abonner, et contenant un article contre moi seul, signé : "Un groupe d'électeurs de Chitry", et qui m'a paru écrit par une réunion de curés. Le journal avait été distribué à tout le monde. L'article est stupide, mais pas mal réussi comme perfidie. D'abord, je n'y fais pas attention, puis, je me pique, et, le soleil de la journée aidant, je fais une réponse. Tu me connais, dans ces moments-là. A minuit, je n'étais pas couché. Je me couche et je ne dors pas. A 4 heures, je me lève pour copier mon article, et Joseph l'a porté à 6 heures à Clamecy, à bicyclette, aller et retour. Je l'aurai ce soir. De sorte que je suis un peu abruti. Ça va mieux, maintenant.

Mais quelles sales gens que ces curés! Ça m'était égal, d'être élu. A présent, je le désire, ne serait-ce que pour leur faire peur. Mais ils se remuent, et nous aurons du mal.

Quand tu viendras, tout sera calmé.

Le temps continue à être superbe.

Et il faut pointer des voix.

Je vous embrasse, mes trois amours.

Chaumot.

1^{er} mai 1904.

Ma bonne chérie,

Hier, Samedi, j'ai marché comme un facteur dans les champs et par les chemins. J'ai vu le plus de gens que j'ai pu. J'ai fait une cinquantaine de petits discours. A la fin, j'étais tellement fatigué (le soleil, la boisson, car il fallait

boire), que je ne pouvais plus que dire : " Regardez-moi ! Est-ce que j'ai l'air d'un malhonnête homme ? "

Je crois qu'il y a de très braves gens dans la commune, mais beaucoup ne me connaissent pas, surtout à Combres, et, si je suis élu, il faudra les conquérir. Ce sera ta besogne; beaucoup de vieilles pensent à toi.

Notre liste devrait passer, mais tu sais qu'au dernier moment on ne voit plus rien. Je sens d'ailleurs qu'un échec ne m'abattra pas, au contraire.

Ne crains rien, bonne chérie. Notre vie sera belle et plus élargie. Nous nous aimons assez pour pouvoir penser aux autres.

J'ai commencé par donner 20 francs au distributeur de billets. Il a eu un tel éblouissement qu'il a failli se casser la jambe dans l'escalier. Voilà mes crimes.

Je vous embrasse.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

6 mai 1904.

Merci, mon prince, pour la gentille note de *L'Humanité*. Elle fait le tour des journaux républicains du département. Vous me deviez bien ça!

Que d'insultes! Et le conseil de me faire baptiser au sécauteur est une des plus propres.

Ça va faire de la copie pour *L'Humanité*. J'adresserai prochainement quelque chose au journal. Il faut bien que je travaille! Mon élection m'a ruiné, et ce n'est pas fini.

Bonjour à tous.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

13 mai 1904.

Mon cher ami,

Ce serait avec plaisir, mais je suis depuis près de trois semaines à Chaumot, et je ne serai certainement pas à Paris le 23, car Fantec va venir passer son congé avec nous.

Quelles élections! Vous n'imaginez pas la violence et la stupidité des curés, fermiers, valets de chambre, etc. J'en ai la nausée.

C'est fini, mais, je vous assure, je viens de jouer, comme un artiste, à l'écu d'argent.

Je regrette bien de ne pas voir *Liberté*. J'y aurais envoyé Fantec s'il avait été là-bas.

Bonne santé et bon état d'esprit.

Ça va bien chez nous.

Ah! Vous croyez qu'on peut être élu à la campagne sans quitter Paris? Je vous conterai ça.

A PAUL CORNU

*La Gloriette,
Chaumot, par Corbigny
(Nièvre.)*

23 mai 1904.

...Je donnerais volontiers ma démission de maire, aujourd'hui, ce qui ne serait pas très brave, mais j'ai passé une quinzaine plutôt savoureuse. Je ne savais pas ce que c'était que la bêtise, la prétention et la méchanceté. Je m'en doute un peu à présent. Il faut quitter parfois le monde artiste, pour s'assurer que c'est tout de même le meilleur.

X... (1) ne vous donne qu'une pauvre idée de ce que j'ai reçu! J'étais antinationaliste et anticlérical par raison. Je le suis par dégoût. Oh! ces sales bêtes! Je n'en parle que par souvenir et je suis redevenu calme, comme l'ennemi d'ailleurs. Ne suis-je pas l'homme dont on " peut avoir besoin " ?

M. X... m'a désarmé par son manque de talent. Comme dans *Monsieur Bergeret*, on a envie de lui demander : " Qu'est-ce que ça veut dire ? " Ce fleuret dans une main, ce bouquet de fleurs dans l'autre, cette ignorance, cette pédanterie, pouah! C'est fini. Je ne répondrai plus, à moins de provocation grossière. Vous serez mon témoin.

Je n'oublie pas d'ailleurs les braves gens qui m'ont élu.

(1) *L'auteur de certains articles publiés contre Jules Renard.*

et paraissent heureux comme si je pouvais changer leur vie! Que de misères! Le mot des paresseux et des égoïstes me paraît déjà naturel : " Il n'y a rien à faire ".

Votre fin de lettre semble découragée. Il ne faut pas. Rappelez-vous qu'il n'y a que le travail.

Bonnes amitiés.

...Je vous réponds un peu tard, mais je suis fatigué. Et puis, il m'a fallu boire.

A LUCIEN GUTRY

Chaumot.

25 mai 1904.

Mon frère,

J'ai beau mettre l'écharpe, ce qui me donne l'air d'un arc-en-ciel : je ne comprends rien au budget. Qu'est-ce que c'est que ça, qu'une dépense extraordinaire? Vous devez le savoir, vous.

Je viens de lire deux scènes de la pièce qui ne s'appelle pas *Amoureuse*. Mon conseil municipal vous refera ça quand vous voudrez.

La mère de la femme de Philippe vient de mourir. Philippe va toucher 200 francs d'héritage... dans un an. A bientôt. Vôte.

Il y avait, dans ma famille, une écharpe de mon père. Ma famille n'a pas manqué de l'offrir... à un autre.

Chaumot.

1^{er} juin 1904.

Mon vieux frère,

J'irai demain, Jeudi, à Paris, non pour vous suivre en Hollande, hélas! mais pour faire soigner un commencement de maladie de cœur ou de nerfs, qui vous permettra, mon frère, de m'enterrer quand vous voudrez.

A demain soir.

A M^{me} JULES RENARD*Paris.*

3 juin 1904.

Ma bonne chérie,

Je viens de voir Renault : tu peux dormir tranquille. Il paraît que j'ai un cœur de vingt ans et que je ne sens — je ne sentais rien quand il m'a ausculté, — que des contractions musculaires superficielles. Rien à faire qu'un peu d'exercice le matin, de sandow par exemple.

Me revoilà du goût à la vie. N'aie pas peur ! Si on venait passer à Paris trois ou quatre jours par mois, on trouverait ces gens-là tellement loin qu'on rirait d'y penser cinq minutes.

Vu Guitry, plus rose et plus affectueux que jamais. Il est brouillé à mort avec Porto-Riche et au mieux avec Donnay. C'est bien le vieil ami que tu sais, un peu gâté par le directeur.

Déjeuné ce matin avec Fantec chez Alfred [Natanson]. Très gentils. Ils ont, je crois, une forte envie de venir à la Gloriette. Nous n'aurons qu'à insister un peu. Ils aiment beaucoup Fantec.

Nous dînons ce soir chez Guitry. J'emmène Fantec.

Je vous embrasse.

Paris.

4 juin 1904.

Ma bonne chérie,

Passé la soirée, hier, avec Guitry. Nous avons reparlé du voyage en Hollande. Il n'avait pas l'air très fixé. Alors, je l'ai décidé à remettre la partie à la seconde quinzaine de Juin. Si ça tient, tu viendras à Paris, comme il était convenu.

C'est heureux que Renault m'ait rassuré, parce que ça n'a jamais battu si fort. Quand on sait ce que c'est, ça gêne moins.

Je t'embrasse.

Brest.
 [Grande Brasserie de la Marine,
 42, rue d'Aiguillon.]

24 juin 1904.

Ma bonne chérie,

Nous déjeunons à 4 heures parce que Guitry s'est mal levé ce matin. D'ailleurs, notre vie est sans règle. Nous partons quand nous voulons et nous voyons ce qui nous plaît. Nous passons la soirée à Brest. Demain, c'est l'inconnu. Tu pourras toujours me télégraphier, dans la journée, à l'Hôtel Julia, Pont-Aven (Finistère). Nous y serons demain, Samedi, ou après-demain, Dimanche.

Naturellement, Guitry ne veut pas que je paie un sou. Rien à faire. Tu le connais.

Je te dirai mes impressions. Je suis très content, mais pas emballé, jusqu'ici. Et puis, il faudrait voir ça avec Rinette.

Guitry m'attend. Je vous embrasse tous trois, mes chéris.

A MARCEL BOULENGER

Chaumot.

20 juillet 1904.

Mon cher ami,

Sept pages de gentilleses et pas un mot de reproches! C'est bien là mon délicieux ami. Mais il faut que vous me fassiez encore crédit. Depuis quinze jours, je suis dans le rhume, les tilleuls, les infusions, toutes les horreurs. Je me traîne de chaise en chaise. Votre livre est là, vingt livres sont là, et j'ai les mains si poisseuses que je n'ouvre rien. Quant à mon nez, c'est horrible. Sans Marinette, d'un coup de fusil je le jetterais aux canards. Je suis aussi stupidement malheureux qu'il est possible.

Je vous écrirai très prochainement, ou je serai mort. Je vous dirai pourquoi je vous aime et pourquoi je ne peux pas... Mais je vous le dirai.

Je n'oserais même pas regarder votre émerveillante femme. A vous, je peux serrer la main en tournant la tête.

A bientôt, mon jeune frère.

A M^{me} JULES RENARD*Chaumot.*

24 juillet 1904.

Ma grande chérie,

Je suis allé hier à Corbigny, mais à contre-cœur. Je sentais que cette société de prolétaires (!) est surtout composée de bourgeois ennemis. Par un mot j'avais même prévenu le président que je ne dirais rien. Je ne me trompais pas. C'est un milieu réfractaire de bourgeois — pas nombreux, une quarantaine — qui ne songent qu'à leur tirelire. Cependant, sur la prière de quelques-uns, j'ai fait un petit, tout petit discours. Le plaisir d'être désagréable à quelques Jaluzistes m'a décidé. J'ai dit, en deux ou trois phrases, ce que je pense du prolétariat. Ils ne se doutent pas de ce que ça veut dire. Ils m'ont écouté d'abord avec sympathie, puis avec un peu de malaise, mais sans broncher. En somme, bonne soirée, mais mauvais milieu. Je n'y retournerai plus. Je me suis d'ailleurs fait inscrire pour cent sous par an. C'est stupide, ces lâchetés généreuses.

Un verre de champagne, un autre de bière, m'ont flanqué le petit mal de tête habituel, mais c'est déjà passé.

Du courage, mes chéris! Poussons!

A PAUL CORNU

*La Gloriette,
Chaumot, par Corbigny
(Nièvre)*

10 septembre 1904.

Je devrais pourtant y être habitué, mais chaque fois qu'on me demande quelque chose — n'importe quoi — je suis troublé, comme si j'écrivais ma première ligne. Cela tient à ce que je ne fais pas de progrès et que j'écris quand ça me vient et que j'ai toujours peur que ça ne vienne pas. Cet aveu m'a tout l'air d'un refus provisoire.

C'en est un !

Je vous jure que je suis incapable de vous adresser vingt lignes ce mois-ci. Vous ne savez donc pas que je

suis maire, que mon secrétaire était en congé cette semaine, que j'ai des typhoïdes, que j'attends des soldats... et que je n'ai rien envoyé à *L'Humanité* — qui me nourrit — depuis un mois et que je suis d'une paresse...

Et savez-vous ce que ferais d'abord si je faisais pour vous quelque chose de bien : je vous remercierais de l'excellente page que vous avez écrite dans *L'Art pour Tous* sur mon théâtre "intérieur". Je veux le faire depuis le mois de mai. Rien ne m'excuse, mais ça m'excuse de ne vous promettre *qu'en principe* quelque chose pour votre Revue.

Je la lis régulièrement. Faut-il vous dire que je la lirai mieux encore ? C'est trop facile à dire.

J'attends la visite de Bachelin. C'est un vrai jeune, qui m'intéresse beaucoup. Ce sera pour vous un précieux collaborateur, même quand il ne parlera plus de moi. Ça ne m'est d'ailleurs pas désagréable.

Je reste ici encore trois ou quatre semaines, à votre service, très cordialement.

Est-ce que ça va cette *Tribune* quotidienne ?

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

22 septembre 1904.

Mon jeune maître,

Je suis très content (nous le sommes tous) de la nouvelle. Votre pièce — où parfois vous vous haussez jusqu'à Picard lui-même — aura beaucoup de succès. C'est sûr, c'est même trop sûr. Arrangez-vous du pronostic.

D'ici là, vous devriez revenir à Chaumot. Vous ne le connaissez pas. Ces dernières journées sont émouvantes. J'ai mal aux reins de regarder l'automne mûrir.

A part ça, je file un mauvais coton. J'ai relu ma pièce. C'est sans goût, injouable. Je ne la finirai même pas.

Ah ! je suis sombre !

Et puis, je vis dans les morts qu'on déterre, qu'on rentre, les fièvres typhoïdes (ça m'a permis d'interdire à l'armée française l'entrée de mon village : ce qu'elle a

filé!) et l'impossibilité d'expliquer quoi que ce soit à mon peuple.

A bientôt, à moins que je ne passe l'hiver ici.

Bonjour à votre petite porcherie.

Chaumot.

26 septembre 1904.

Mon cher (je chercherai...),

Votre petit compliment à propos de ma lettre à Basset ne me fait aucun plaisir, d'abord parce qu'il est petit, ensuite parce que vous n'avez pas lu ma lettre, mais je ne sais quel papier de Basset, et je viens d'écrire à ce confrère pour savoir de quel droit il corrige du Jules Renard. Encore une affaire! Cette fois, vous serez témoin.

Quand je pense que vous croyez à Becque! Il n'y a pas d'homme moins poète et plus bourgeois. Vous feriez bien mieux de m'écrire ce que vous a dit Antoine. J'ai grand besoin de rire. Comme c'est malin, de me promettre des histoires plaisantes! Vous ne me ferez pas rentrer plus vite. Et gare à votre pièce si vos histoires ne sont pas drôles! Il est convenu avec Léon Blum que je ferai l'intérim ce soir-là.

Si vous trouvez une place de 10 à 12.000 francs, envoyez-la moi.

Marinette doit écrire à la vôtre.

Venez donc passer deux jours! La campagne est ébouriffante.

A ANTOINE

Chaumot.

27 septembre 1904.

Mon cher Antoine,

Il y a un homme pour lequel vous avez, j'en suis sûr, quelque estime, et que vous ne connaissez pas : c'est l'auteur de *Poil de Carotte*. Oui! Il a été, l'année dernière, question de jouer *Poil de Carotte* à la Renaissance, par compensation, déjà! Mais, si l'idée avait pris, pensez-vous que je ne serais pas allé vous dire : " Mon cher Antoine, j'ai

besoin de gagner un billet de mille francs. Guitry me l'offre. Voulez-vous me *prêter Poil de Carotte?* ”

Antoine me l'aurait prêté, et je le lui aurais rendu... plus tard, s'il en avait eu besoin lui-même.

Mon cher Antoine, nous sommes tous naturellement des mufles, mais il y a des hommes qui s'efforcent de l'être moins que les autres. Je fais cet effort, et je me fous de mes droits au théâtre et ailleurs le plus que je peux. Pourquoi en userais-je avec vous? Vous ne m'avez été qu'agréable, et je ne vous reproche que de n'avoir pas eu autant d'admiration que moi pour le deuxième acte de *Monsieur Vernet*. Ça viendra; mais, pour le reste, je suis, et je reste avec plaisir, je vous assure, votre débiteur.

Jouez donc *Poil de Carotte* si vous pouvez. J'en serai heureux sous tous les rapports, hélas! Si vous ne le jouez pas et que l'occasion se présente de le faire jouer ailleurs, vous me l'indiquerez vous-même. Comme c'est simple! Et faut-il que notre monde de fous soit méprisable pour que ça vous paraisse compliqué!

Puisque vous croyez aux potins, en voici un : j'ai parlé à Guitry d'une pièce en deux actes : 1° Cette pièce est inachevée et ne sera peut-être jamais faite; 2° Je parie, si je la termine, que Guitry, quoi qu'il prétende, ne la jouera pas; 3° Antoine non plus.

Ce qui ne m'empêche pas de dire : Antoine et Guitry sont très bien tous deux.

Oui, oui! Je sais que ça vous vexé, mais je maintiens : vous êtes deux!

Antoine, ne me croyez donc pas si malin! Je vous assure que vous gaspillez votre défiance. Il n'y a pas que le théâtre!

Poignée de main.

A ISIDORE GAUJOUR

Chaumot.

19 octobre 1904.

Mon cher organisateur,

Je reçois votre lettre. Je m'adresserai surtout aux instituteurs amis de *Poil de Carotte*. Car c'est bien de *Poil de*

Carotte (la pièce), que je parlerai, et je ne parlerai guère que de lui. Tant pis! Ce sujet, qui m'est cher, m'entraîne malgré moi. Si quelqu'un y trouve à redire, je dirai que c'est votre faute! Et ne sommes-nous pas libres?

Bien à tous.

Paris.

20 octobre 1904.

Cher monsieur Gaujour,

Un mot en hâte. Me revoici à Paris. Je préfère le village, mais il faut me résigner à cet hivernage.

Je serai exact le 29. J'ai une répugnance à parler de *Poil de Carotte*. C'est pourtant le sujet que je connais le mieux. Voulez-vous mettre simplement : *Causerie sur le théâtre*? Ça m'engage moins, et je n'aurai pas l'air de faire une réclame à mon petit bonhomme. Dites-moi ce que durent d'ordinaire ces conférences, et s'il y aura des jeunes filles.

Merci pour votre projet d'étude. Nous en parlerons à Nevers.

Bien à vous et aux vôtres.

Conseillez à vos amis le calme. Ne voient-ils pas la misère autour d'eux? A tant de misérables, l'instituteur paraît un privilégié. Et puis, l'œuvre post-scolaire n'est-elle pas *d'abord* une œuvre de dévouement?

A LUCIEN GUITRY

Paris.

5 novembre 1904.

Mon vieux frère,

J'aurai mille choses à vous dire, justement celles que vous me direz à ma prochaine apparition dans votre loge. Tout cela est très bien, sauf le tonnerre. Il faudra que je vous montre, un jour, comme je rugis!

Et puis, vous devriez défendre à vos peintres de toucher au Breuil. Quant à Sacha, il nous a tous mis dans sa poche.

Il y a aussi une certaine rencontre de bouches! Enfin, les mille choses que vous n'ignorez pas.

A bientôt.

J'espère que votre ami André va supprimer l'armée. Voilà l'occasion.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumont.

19 novembre 1904.

Ma maigriotte,

L'idée que tu pourrais être malade est une de celles qui me font voir combien je t'aime. Je suis capable de te rendre malheureuse si tu ne te portes pas bien.

Il est 5 heures du soir, et j'ai un mal de tête (ça va mieux), qui dure depuis le milieu de la nuit. Le froid, sans doute, le pain bouchon, le bœuf par trop vache, et une vitesse à manger que tu connais, m'ont valu ça. J'ai préparé mon mariage en faisant des efforts pour vomir, et j'y suis arrivé un peu après avoir mangé un œuf à déjeuner. Ne t'inquiète pas : ça va presque bien. Une bonne promenade avec Philippe, dans nos propriétés, m'a remis. Que c'est beau, ce petit coin! Tu verras plus tard.

J'ai très bien fait mon mariage. Mon discours a fait pleurer les dames. La mariée m'a tendu ses joues, et même sa bouche : ça m'a coûté 20 francs. Pauvres, pauvres gens!

J'étais superbe dans ma ceinture. On voulait m'emmener déjeuner, mais j'ai refusé. J'avais, durant toute la cérémonie, un vrai marteau dans la tête.

Je me sens meilleur ici qu'à Paris. Malgré tout, j'ai bien fait de prendre cette mairie, et, aidé de ma Rinette, je dois faire tout pour la garder.

Vu notre vieille maison. Elle sera parfaite et gaie. Tu y mourras toute ronde.

Il fait bon dans mon cabinet de travail. Mon mal de tête se calme.

Bons baisers à mes trois amours.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

30 novembre 1904.

Mon cher ami,

Je songe au coup de pied au cul que recevrait un petit Shakespeare moderne s'il apportait à Antoine une pièce comme *Le Roi Lear*.

Ce que je dis là n'est pas fort, mais je ne peux pas m'habituer à ce monsieur. Hier, au tableau des yeux crevés, je ne pensais, à cause du sang, qu'au délicieux boudin que nous avons reçu de votre ferme en Vosges.

Quelle merveille, ce boudin! Si j'étais sûr d'en manger demain soir, j'irais à Meudon. Mais je n'irai pas, pour cent raisons dont la plus délicate est que je n'ai rien lu de Rosny depuis dix ans. Je sais bien que cet homme de génie parle tout seul et tout le temps, mais n'est-ce pas une raison de plus?

Et puis, j'ai des tas d'ennuis, ô Maurice! que vous ne connaîtrez jamais.

Nous embrassons votre femme et vos petits.

A PAUL CORNU

44, rue du Rocher,
Paris (VIII^e).

10 décembre 1904.

Vous ne me fatiguez pas! croyez-le. Mais vous savez que je suis aussi un peu débordé. C'est d'ailleurs vite fait.

Je vous adresserai les deux pages ces jours-ci (lundi sans doute).

Je vous serre la main et vous remercie de votre fidèle sympathie.

44, rue du Rocher,
Paris (VIII^e).

15 décembre 1904.

Je vous adresse quelques notes *inédites* sur Jaurès.

Ne faites pas attention à la propriété douteuse du papier. Ces notes ont déjà passé par une imprimerie, mais pour

des motifs sans importance qu'il serait trop long de vous expliquer, je viens de les retirer (elles ne paraîtront pas ailleurs) et je vous les envoie.

Si elles font votre affaire, vous seriez aimable de m'adresser une épreuve.

Bien cordialement.

A ISIDORE GAUJOUR

Paris.

25 décembre 1904.

Mon cher ami.

Votre projet de conférence sur moi, s'il m'est très agréable, me gêne pour vous. Remettez votre étude à plus tard : j'aurai peut-être alors plus de talent.

J'ai fait, dernièrement, à l'École normale d'enseignement primaire de Saint-Cloud, la même (ou à peu près) causerie qu'à l'Amicale.

Je vous avoue que j'en suis fatigué, mais ce n'est pas pour cette raison que je la refuse. Ce qui est possible dans une causerie où le geste, l'expression du visage expliquent les mots, ne l'est plus dans la forme écrite. Je viens de revoir cette conférence. Elle est plutôt mal écrite, ce qu'il serait facile d'arranger, mais j'ai vraiment l'air d'expliquer *Poil de Carotte* comme un modèle d'art dramatique. J'y fais, sur mes acteurs, des plaisanteries qui ne sont acceptables que dites avec bonhomie. Seule, la fin (le couplet sur la famille et l'instituteur) me semble passable, mais ce n'est que quelques lignes.

Sincèrement, pour des raisons sentimentales que vous apprécierez, j'en suis sûr, je fourre cette causerie au fond d'un tiroir. J'aime mieux en faire une autre, dans quelques années, à l'Amicale.

Et puis, il faut bien que je vous refuse quelque chose!

Bien à vous et aux vôtres.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

30 décembre 1904.

Ma bonne chérie,

Tout va bien, sauf l'inévitable mal de tête de cette nuit : je ne peux pas y couper ; mais ça a été moins violent qu'après le Réveillon, et je vais presque tout à fait bien.

Baïe parfaite. Ella a couché dans mon lit, bien dormi. Elle a une bonne frimousse. Elle n'a pas éternué une fois, et elle s'occupe du ménage *mieux* que toi. C'est délicieux, cette petite compagne. Quel dommage qu'un papa ne puisse pas faire à sa fille un doigt de cour ! Ce serait l'idéal.

Ragotte n'a pas bonne mine. A travers les explications les plus obscures, j'ai compris que le Dr Perdriat lui a trouvé de l'albumine. Elle a eu de la fièvre, et des démangeaisons au bras plutôt que des boutons. Elle ne souffre pas, mais elle ne peut pas travailler. En somme, elle va mieux et, pour cette fois, elle est sauvée.

Temps pluvieux, pas trop froid. 10° dans mon cabinet de travail et 5° dans la chambre à coucher. Nous faisons de la fumée, Baïe et moi.

Bons baisers, grande (je ne dis plus : grosse) chérie, à toi et à ton petit.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

31 décembre 1904

Bonne année, les petits amis !

Je me sens, à cette distance, une vraie affection pour vous. C'est de l'affection au taximètre.

Si je ne vous dégoûte pas encore, nous pourrons nous supporter jusqu'à la fin de 1905, mais gare, après !

Bonjour, ma vieille Nanette !

Tout va bien ici. Mon nouvel instituteur est gentil.

Demain soir, je parlerai à des paysans de Victor Hugo. Ça me reposera de moi.

Téléphonez à Tristan un baiser de ma part.

A SUZANNE DESPRÈS

Paris.

23 mars 1905.

Ma chère amie,

Vous me croyez sans doute riche, et vous ne pensez pas à moi, ni pour vos spectacles, ni pour ceux de la Duse.

Je vous pardonne et je m'en tire comme je peux. Je verrai demain la Duse pour la première fois, mais Marinette ne la verra jamais si vous ne lui obtenez pas un strapontin quelque soir, n'importe quel soir. Je la recommande à votre gentillesse et je vous donne l'accolade fraternelle.

Poil de Carotte n'est plus au Théâtre Antoine. Si ça vous fait plaisir de le rejouer cent fois à Paris, ne vous gênez donc pas.

A HENRI BACHELIN

Chaumot.

1^{er} mai 1905.

Mon cher poète,

Je voulais répondre à quelques questions de votre lettre du 12 Avril. Votre lettre était, là, sur ma table. Je crois que je deviens paresseux.

Vous m'avez donné l'idée de relire du Maupassant. Certes, ce n'est pas mal, mais je crois que la vérité a une saveur plus fine. Maupassant n'a pas assez obéi à Flaubert : de là, des faussetés qui le gâtent. D'ailleurs, il écrirait mieux aujourd'hui : il serait encore le premier des conteurs.

Sa lecture m'a prouvé, non que notre époque a plus de talent que la sienne, mais qu'elle est — je ne parle que pour quelques-uns — plus difficile.

Ollendorff m'écrit que *Les Bucoliques* ont paru. Un livre ne gagne jamais à être paru, et je n'ai pas la moindre envie d'aller me voir aux devantures.

Je travaille un peu et je regarde beaucoup.

Bonne santé à vous deux.

A FANTEC

Chaumot.

5 mai 1905.

Mon grand Fantec,

Tu nous écris de bonnes gentilles lettres qui nous amusent beaucoup, mais ne prends pas sur ton repos pour les écrire, ni sur ton travail. Nous sommes tranquilles, et quelques mots de toi suffisent si tu n'as pas le temps de remplir la page.

Comme tu n'as pas l'air embarrassé pour ton devoir sur Jean-Jacques Rousseau, je te laisse le faire tout seul. Ce devoir, ce doit être, dans l'esprit de ton professeur, un prétexte à lire une biographie bien faite de Jean-Jacques et à le faire parler d'avance des ouvrages qu'il écrira plus tard. Il ne faut cependant pas trop préciser. Ce serait trop facile, et invraisemblable. Insiste surtout sur *L'Emile*, sur ce système d'éducation *naturelle* que Rousseau méditait en pleine *nature*. Jean-Jacques a fait à peu près ton devoir dans ses *Confessions* (II, ix), mais elles ne sont pas à Paris. Tu as dû en lire dans *Pages Choisies*.

Quant tu auras un devoir plus difficile, préviens-moi tout de suite.

Je te signale, pour mémoire, un beau barbarisme dans ta dernière lettre. Ah! dame, mon vieux frère, je me rappelle un peu le latin. *Cedavit voluptas studio*. Il faudrait *cessit*. Ce qui t'a trompé, c'est la maxime *Cedant arma togæ*; mais *cedant* est un subjonctif. En voilà toujours un que tu ne referas pas à ton bachot.

J'ai fort peu pratiqué Aristote, mais le Larousse, au mot *tragédie*, te donnerait peut-être quelques notes pour l'intelligence du texte.

Depuis ton départ, nous menons une vie régulière et calme. Baïe travaille. Comme toi, elle s'exagère les difficultés, mais je ramène les choses au point. Je la calme, et elle n'a plus envie, par désespoir, "de se jeter dans son encrier".

Je te quitte pour préparer mon budget communal : c'est presque aussi difficile que de l'Aristote.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

22 mai 1905.

Ma bonne chérie,

J'ai reçu ta lettre d'hier. Soigne bien Fantec, laisse lui du courage, et dis lui que ce n'est qu'un coup d'épaule à donner. S'il voyait Baïe, ça le remonterait encore. Nous avons fait, ce matin, une ou deux de ses divisions. Je croyais que ça marchait bien, et, au déjeuner, je l'ai trouvée en larmes à cause des autres problèmes. Je l'ai consolée et grondée un peu, en lui disant que tu croirais que c'est ma faute. La chère petite déteste le calcul. Entre nous, je ne trouve pas son livre d'arithmétique bien clair.

Dis à Fantec que je vais chercher des notes sur Chénier et qu'il les aura mercredi matin. Son devoir n'est pas difficile, mais on ferait tout de même mieux de leur donner le temps de lire Chénier.

Hier, temps maussade. Aujourd'hui, soleil, mais l'air est froid. Cependant, tout va bien, même l'humeur, et nous t'attendons patiemment. Rien ne donne le goût de la vie comme de voir les bœufs manger les boutons d'or. De loin, Paris, c'est quelque chose, et, de près, ce n'est rien.

A FANTEC

Chaumot.

26 mai 1905.

Mon grand Fantec,

Tu as trop peur de ton examen. Je t'assure que tu exagères et qu'il ne faut pas y penser comme tu fais. Je te donne ce conseil sportif. Il ne faut pas arriver à être *surentraîné*, c'est-à-dire qu'il y a une limite au delà de laquelle *on se claque*. Tu comprends bien ce que je veux dire. Repose-toi de temps en temps, garde ta liberté d'esprit. Raisonne un peu ton travail. Ton esprit saturé finirait par ne plus rien s'assimiler de ce que tu lui fais prendre. Je te parle par expérience.

Le danger, pour toi, n'est pas de n'en pas savoir assez : c'est d'en apprendre trop. De la mesure et du sang-froid,

et tu n'auras absolument rien à craindre. Un examen est une partie à jouer ; il ne faut pas s'éreinter avant de la jouer. Ça n'empêche pas l'effort ; au contraire, ça le règle, et ça lui fait produire tous ses effets.

Tes places sont excellentes, et tu nous fais rire avec tes peurs.

Je t'embrasse, mon cher grand.

Chaumot.

30 mai 1905.

Mon grand Fantec,

Lis ceci sans grogner, car je te laisse libre de ne pas changer d'avis.

Si le gosse d'Espagne vous donne deux, et même un jour de plus, tu as tort de ne pas venir.

1° Cela te ferait le plus grand bien, et cela ne t'empêcherait pas de repasser tes cours, au contraire ! Je t'interrogerais.

2° Ça ne te fatiguerait pas. Tu voyagerais en seconde, et même en première si cela t'était agréable, et ce serait encore une économie.

3° La moutte ne pourrait pas retourner à Paris dans un délai si rapproché.

4° La Pentecôte est la fête de Chitry. Il faut que je sois là. Je ne pourrais donc aller te voir qu'après le Dimanche, et je t'avoue que, par ces chaleurs, ça ne me tente pas.

5° Si tu venais à la Pentecôte, nous couperions par un voyage à Paris le mois et demi qui te séparera ensuite du bachot.

6° Tu verrais ton chien, et tu nous ferais grand plaisir. Crois-moi, mon Fantec. Je parle en bon papa, et je ne veux pas du tout te contrarier. Réfléchis sérieusement et décide.

Tu ne peux pas savoir comme il fait bon ici et comme quelques jours de fraîcheur, de sommeil et de repos relatif, te feraient du bien pour l'élan final. S'il y avait le moindre danger pour tes études, je serais le premier à ne pas te conseiller ce petit déplacement ; mais je suis sûr, même à ce point de vue, que tu ne t'en repentiras pas.

Tu fais bien de lire Michelet. Ce n'est peut-être pas un bon historien, mais qui est bon historien? C'est, à coup sûr, un poète et un écrivain de génie; et puis, il sait tout de même assez d'histoire pour le bachot.

Tous t'embrassent.

A M. MAURELLET
Inspecteur d'Académie.

Chaumot.

7 juin 1905.

Cher monsieur,

* Je vous remercie de la délicate surprise que, par deux fois, vous m'avez faite. J'en suis aussi touché que confus. Grâce à vous, deux jours de suite j'ai pu me croire classique, puisqu'on m'expliquait en classe, et, cela, dans la Nièvre, à quelques kilomètres de mon village! Il est vrai que cet honneur me venait de vous, et que vous n'êtes pas Nivernais.

Le proverbe résiste encore.

M^{me} Jules Renard et moi, nous n'avons pas sans émotion corrigé les copies. Quand je dis " corrigé " !... Mais vous m'en voudriez, n'est-ce pas? si j'avais manqué de faiblesse.

J'allais demander à une jolie petite fille qui ouvrait de beaux grands yeux : " Que savez-vous sur ce Jules Renard ? " La peur de m'entendre dire que je vivais sous le règne de Louis XIV m'a retenu.

Tout s'est passé avec le moins de larmes possible. Mais l'étrange cerveau qu'on fabrique aux fillettes des écoles privées avec des extraits de poètes de sacristie! On les bourre de dictées. A Chitry, quatre dictées par jour! Jamais un raisonnement, et pas une n'a eu le courage de dire, dans sa rédaction, qu'elle avait fait, le matin, sa prière. J'ai d'ailleurs la certitude que nous sommes plus indulgents pour ces pauvres élèves que pour les nôtres. C'est l'injustice à rebours dont parle Renan. Il ne s'agit que de l'indulgence des délégués cantonaux comme moi, car M. l'Inspecteur primaire m'a paru *la justice même*.

M. Amathieu m'a informé de votre passage si rapide à

Corbigny. Les regrets sont pour nous, et je vous dis : à bientôt.

Je me permettrai de vous adresser la nouvelle édition des *Bucoliques*, non pour que vous y fassiez un nouveau choix de dictées, mais pour que vous l'acceptiez comme un témoignage de ma vive sympathie littéraire.

Je vous prie de me rappeler au souvenir aimable de M^{me} Maurellet.

M^{me} Jules Renard et moi, nous vous assurons de nos sentiments dévoués.

A TRISTAN BERNARD

Chaumot.

8 juin 1905.

Mon frère,

Des Gachons s'étant réservé la quatrième place, je n'ai plus droit qu'à la première. Je la prends avec un orgueil fraternel.

Mon vieux Paul, je te dirai un millier de choses si tu viens t'étendre au pied de la petite barrière ci-dessus. Quand je pense que tu ne connais pas la Gloriette que la postérité connaît déjà ! Hier, au certificat d'études, on a donné deux dictées de moi, *La Vache* et *La Dinde*. M. l'inspecteur d'Académie n'avait pas trouvé plus classique. Encore un qui n'a pas lu *Citoyens, animaux, phénomènes*. J'ai demandé à une petite fille ce que c'était que ce Jules Renard. Elle m'a répondu qu'il vivait sous le règne de Louis XIV. On dirait une histoire imaginée par le Guitry. Elle est d'autant plus vraie que je ne sais plus écrire. Le moindre mot me dégoûte. Je lis encore assez bien ceux des autres, avec un crayon bleu. Ton cœur de père reconnaîtra-t-il tes phénomènes, ma revue passée ?

Mon vieux Paul, j'irai peut-être te voir à la Pentecôte. Ça m'étonnerait, mais j'irai peut-être.

Je t'embrasse pour ta dédicace.

Tu me donneras aussi les *Mémoires*. Je te donnerai *Les Bucoliques*. Voilà des échanges qui n'altéreront pas notre amitié. Il n'y a que le premier qui coûte.

Un nouvel aubergiste qui s'installe à Chitry (c'est le cinquième!) m'offre un verre de vin pour faire connaissance. Voilà le pays de vos rêves.

A JOSEPH CAHN

Chaumot.

9 juin 1905.

Cher monsieur,

C'est l'impossible que vous me demandez! En plein succès de *Poil de Carotte*, je n'ai pas pu faire lire à Antoine une pièce d'ami que je trouvais à sa place au Théâtre Antoine.

Et, si jeune que vous soyez, vous n'ignorez pas qu'on n'a de crédit chez un directeur que les premiers soirs d'un succès. Je ne peux donc que vous donner un conseil : envoyez votre manuscrit au secrétaire d'Antoine. C'est encore le meilleur moyen pour tout le monde. Quand vous serez maire de votre village, M. le préfet vous dira de vous adresser à lui par l'intermédiaire du sous-préfet. Antoine a toutes les qualités, y compris celles d'un bureaucrate.

Il lit assez vite les manuscrits, et ce n'est pas le directeur le moins accueillant.

Je ne suis pas sûr d'aller prochainement à Paris, où je vous aurais reçu avec plaisir.

Je vous répète encore : faites faire, s'il le faut, à votre manuscrit, le tour des directions. Les directeurs exigent qu'on les prenne pour des directeurs.

Croyez à mes bons sentiments.

A HENRI BACHELIN

Chaumot.

24 juin 1905.

Mon cher poète,

Je suis en retard. J'espérais vous voir à Paris, mais je n'ai fait qu'y passer. Impossible de vous fixer un rendez-vous.

Je ne connais pas du tout Sansot, et j'ignore même s'il a l'intention de me mettre dans sa collection. Je vous avoue qu'une démarche auprès de lui me gênerait. D'autre part, si une brochure est faite, il me serait fort agréable qu'elle fût de vous.

Je crois que le plus simple est d'attendre. Personne n'y pense, que vous, croyez-moi. Vous savez que, votre étude mise à part, je me moque de ce genre de réclame. Et puis, vous êtes plus jeune que moi. Vous m'enterrerez certainement. Alors, quel beau discours vous récitez près de mon buste, sur quelque " chaume " nivernaise!

Sans sourire, attendons, à moins que le hasard ou quelque ami ne vous mette en rapports avec Sansot.

Vos petits contes de *L'Echo* sont bien, mais défiez-vous du mot de la fin. Maupassant et Jules Renard, si j'ose dire, en ont abusé. Il faut qu'une page soit belle pour elle-même, et non pour la surprise de ses dernières lignes. D'ailleurs, il faut que les dernières lignes soient aussi belles que les premières. Je m'expliquerai une autre fois.

Travaillez et portez-vous bien.

Barrès est un grand écrivain gâté par le souci d'être un " auteur à expliquer ".

A FANTEC

Chaumot.

30 juin 1905.

Mon grand Fantec,

Votre professeur de grec vous a fait un très beau discours et tu l'as fort bien transcrit. Si on vous donne le même sujet au bachot, tu n'auras qu'à te rappeler ta lettre. Il est bien inutile de répondre à des propos de ce genre. M. Dauphiné est un homme d'une autre génération, un brave homme auquel il ne manque peut-être que d'avoir été soldat. Il se trompe certainement quand il affirme que nous venons d'être humiliés : c'est la raison, et non la peur, qui nous épargne une guerre avec l'Allemagne. Dors tranquille et sans remords, ou, plutôt, ne pense qu'à ton travail : pas trop, je trouve que tu exagères. Un quart d'heure pour

déjeuner, un autre pour dîner, ce n'est pas assez. Ménage tes forces. Je te répète que tu en sais assez et que, l'heure venue, tu auras plus besoin de présence d'esprit que de savoir.

Nous étions hier à Clamecy. On ne parle que de la fête de Septembre. Il y aura peut-être deux ministres; Peltier et toi, vous pourrez en siffler au moins un.

Il fait orageux. Il y a des cas de scarlatine à Chitry. A Chaumot on se porte bien. La vieille Honorine mange nos fraises et fait caca dans l'allée. La pauvre vieille ne peut plus aller dans le monde.

Nous t'embrassons tous.

A MARIUS GÉRIN

Chaumot.

3 juillet 1905.

Cher monsieur,

Malade, ces jours-ci, je n'ai pas encore pu, comme j'avais promis au Comité de le faire, vous écrire le résultat de notre réunion à Clamecy.

Je vous prie de m'excuser.

Ce résultat n'est pas brillant.

1^o Le Comité n'a plus d'argent, et aucun des membres du bureau ne compte sur le vote d'un nouveau crédit. Le Comité doit se réunir prochainement et donner sa réponse, qu'il faut prévoir décourageante.

2^o Le projet de M. Pontaut, froidement accueilli, a paru vague, d'abord, et puis, téméraire, comme opération de librairie.

Vous avez eu raison de désapprouver la collaboration, improbable, d'ailleurs, "de tant d'esprits divers". J'ai dû mettre M. Pontaut en garde contre la lenteur et l'inexactitude des éditeurs parisiens, quels qu'ils soient. Le temps manque, comme l'argent.

3^o J'ai dit que votre proposition était la seule qui fût précise, et que, digne de Claude Tillier, elle me semblait réalisable, plus tard, avec votre concours désintéressé, par les admirateurs de *Mon Oncle Benjamin*, mais en dehors du

Comité, qui considère sa tâche comme terminée, ou à peu près.

4^o J'ai ajouté : " Faute de temps et d'argent, le Comité ne pourrait-il pas publier une brochure, très simple et à très bon marché, que la foule achèterait le jour de l'inauguration pour savoir ce que c'est que Claude Tillier ?

" M. Gérin ne refuserait pas de résumer quelques-unes de ses notes. Deux pages de lui serviraient d'introduction. Il choisirait lui-même les extraits, car il connaît mieux que personne, non seulement le texte, mais encore la valeur populaire de Tillier "

Je n'ai pas dit cela, cher monsieur, pour répondre à votre précieuse sympathie qui me touche vivement; je l'ai dit avec sincérité, et c'est avec la même sincérité que je regrette votre refus de parler le jour de la fête.

On s'étonnera que l'homme qui a le plus fait pour Tillier, dans la Nièvre, ne se trouve pas, ce jour-là, au premier rang, " à côté de lui, " quand il s'agira de rendre à sa mémoire un hommage public.

Je ne crois pas que mon idée de brochure provisoire, imprimée n'importe où, ait séduit M. Pontaut. Je reconnais que c'est une idée assez pauvre, mais vous savez comme moi que la ville de Clamecy ne pense pas qu'à Claude Tillier. Elle a le monument : elle croit avoir fait beaucoup, et, vraiment, elle a fait quelque chose de difficile, mais l'instant n'est-il pas venu de ne plus songer qu'aux affaires sérieuses, à la politique.

J'irai à Nevers, cher monsieur, dès que notre petit train y roulera par Saint-Saulge. Je serai très heureux de pouvoir vous serrer la main.

Croyez à mes sentiments dévoués.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

6 juillet 1905.

Mon cher ami,

Il y a deux ou trois jours que nous ne faisons que penser à vous. J'ai perdu votre carte des " Hirondelles ". Impos-

sible de la retrouver. Tout le monde la cherche. Vous nous en renverrez une autre, car elle était fort bien et nous rappelait les plus agréables images. J'irais bien joyeusement vous voir en Août, mais je suis d'une telle pauvreté! Laissons cela. C'est une scie. Je n'ai vu le *Théâtre du Peuple* que par la pluie. Je le jugerais par le soleil. Je reverrais les vôtres, si hospitaliers. Laissons cela. Je n'en sortirai plus jamais.

Vous travaillez toujours, je connais votre volonté et je l'admire. Je ne vous voyais pas sans inquiétude amicale vous lancer dans l'affaire de Jeanne-d'Arc. Ce théâtre est un engloutisseur : ne le regrettez pas trop. Je vous assure que le *Théâtre du Peuple* suffit à votre nom.

Il y a déjà trois mois que nous sommes ici. Sauf un voyage — Marinette en a fait deux — vers notre grand Fantec, nous n'avons pas bougé. Ce jeune homme travaille avec une opiniâtreté qui m'humilie et me console. Tout cela pour être bachelier! Je le calme le plus que je peux. C'est tout mon travail. Je ne compte pas les notes que je prends sur mon petit peuple d'administrés. On parle des fourmis! Ils offrent le même intérêt. Que deviendront ces notes? Aurai-je le courage d'en faire de la littérature?

Votre vieil ami.

A FANTEC

Chaumot.

10 juillet 1905.

Mon grand Fantec,

Je reçois ce matin ta lettre de samedi. La nouvelle nous a fait dire : pauvre Fantec! Mais, comme toi, nous avons vite repris le dessus, et, ta lettre nous rassurant sur ton bon état d'esprit, nous trouvons que ce qui t'arrive est sans aucune importance, ou, plutôt, la petite aventure te permettra, quand tu auras le temps de t'amuser, de faire quelques réflexions salutaires et joyeuses.

Si M. Lion ne t'avait jamais parlé de ce prix, tu ne l'aurais pas espéré. Pourquoi? Parce que "prix d'Excellence" veut dire : prix accordé à l'élève qui a excellé le plus, sans les résultats; sinon, il ferait double emploi avec la place de premier au Tableau d'honneur, qui est la récompense du

travail et des efforts. Mets-toi à la place d'un de tes petits camarades qui aurait deux ou trois prix : lui aussi pourrait compter sur ce prix d'Excellence, et, si tu l'avais, toi, en plus de ton unique prix de récitation, il y aurait là quelque chose d'injuste, de mystérieux, comme tu dis.

Les promesses de M. Lion m'étonnaient. Donner un prix d'encouragement à un élève de quatrième, c'est bien; le donner à un jeune homme de rhétorique, ça n'a plus de sens. Je ne t'aurais pas félicité avec enthousiasme de ce prix, et je te félicite, au contraire, de ta bonne année, et des progrès que tu as faits, et de tes efforts considérables que la vie te paiera, sois-en sûr, sous une forme ou sous une autre.

Je suis sûr que M. Lion est un peu ennuyé. Tes petits camarades ont été affectueux. Quant au nommé Schulmann, je le crois, en pareil cas, indispensable. Tu le retrouveras partout, plus tard. Il ne changera que de nom. C'est l'être bas, sot et envieux. Il ne faut même pas le mépriser : il faut le plaindre et le regarder avec un bon sourire, la première fois — ce qui ne tardera guère — qu'il s'adressera à ton obligeante camaraderie.

Si je ne comptais pas beaucoup sur ton prix d'Excellence, je compte ferme sur ton succès à l'examen. C'est autre chose. Crois-moi, j'en ai vu de toutes ces couleurs-là. Tu seras reçu.

A quelque chose ton petit malheur peut être bon. Tu voulais rester aux prix pour entendre un air de musique en ton honneur. Il est inutile que tu t'obstines à griller sept ou huit jours de plus pour rien. On expliquerait le cas à M. le Proviseur. Qu'en dis-tu ?

Et pas de mauvaise pensée, mon grand ! Sois un homme. Tu le verras plus tard : il n'y a que ça de vrai. Le reste n'est que hasard, duperie, illusion. Prépare-toi déjà à la philosophie, qui est une science admirable et qui, dans la vie, peut tenir lieu de tout. Si, à cause de toi, ta tuile nous a un peu touchés par ricochet, je t'assure que ta lettre, saine, forte et bien écrite, nous a fait le plus grand plaisir. Si tu avait fait parler ainsi le papa Chesterfield, tu aurais eu le prix d'Honneur.

A bientôt ! Nous t'embrassons.

J'ai eu, en seconde je crois, une surprise comme la tienne. Il s'agissait d'un prix d'Honneur, mais on me l'a fait espérer *jusqu'à la dernière minute*. Tu vois ma tête à la distribution! Tout cela est comique, dirait notre ami Capus. Il faut en rire!

A MARIUS GÉRIN

Chaumot.

12 juillet 1905.

Cher monsieur,

M. André Renard a dû vous écrire, comme il me l'écrit, que votre projet était accepté avec empressement.

Je pense bien que le même Comité a pris la précaution de prévenir M. Pontaut. C'est le moins. Le Comité m'avait paru embarrassé. Vous lui rendez un réel service; le succès de votre brochure est certain. Elle sera dans toutes les écoles et dans toutes les mains nivernaises qui savent tenir un livre.

Croyez à mes sympathies littéraires.

Quand je pense que j'ai connu MM. Soudais, Marioton, Schmitter! Voilà qui ne me rajeunit pas. Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de M. Méchin, proviseur, mais fort aimable homme.

A FANTEC

Chaumot.

15 juillet 1905.

Mon cher grand,

Le 14 juillet s'est bien passé à Chitry. Mon discours était "tapé", mais je n'ai pu couper (j'ai avalé un verre de mauvais vin blanc, croyant que c'était de la limonade) au traditionnel mal de tête. Après une mauvaise nuit et une purge, je peux, seulement à trois heures du soir, t'adresser en hâte quelques mots.

Je n'ai ni le temps ni la clarté d'esprit nécessaires pour t'expliquer longuement les deux phrases de La Bruyère.

Il ne s'agit là que de pensées morales à développer. Peut-être La Bruyère faisait-il allusion, comme c'était son habitude, à quelque histoire de son temps. Tu as peut-être trouvé quelque note dans la grande édition. D'ailleurs, peu importe.

1. *L'orateur cherche par ses discours*, etc. La Bruyère, dont le talent est le contraire du talent oratoire, méprisait un peu les orateurs, plus spécialement ceux qui parlent, non pour convaincre, mais pour se faire valoir. Il s'agit d'éloquence religieuse. On sait ce qui se cache derrière tous ces beaux discours : l'ambition, l'intérêt personnel. On ne veut pas sanctifier des âmes : on souhaite le bénéfice d'un évêché. Le public, la Cour surtout, jugeaient ces orateurs mondains. On prêche la morale, certes, mais on songe à ses propres affaires. La chaire était presque un théâtre : M^{me} de Sévigné y avait des émotions *dramatiques*, pour ainsi dire. " Je ne respirais ", disait-elle de Bourdaloue, " que quand il lui plaisait de finir ". Mais Bourdaloue (Condé disait de lui quand il montait en chaire : " Silence ! Voici l'ennemi ! ") ne méritait évidemment pas qu'on lui appliquât l'épigramme de La Bruyère, pas plus que Bossuet ni que Massillon, bien entendu, bien qu'on puisse noter, sans diminuer Bossuet, qu'il fut évêque de Meaux et précepteur du grand Dauphin, deux bonnes places. La Bruyère ne fut-il pas lui-même précepteur du petit-fils du grand Condé ? Ce qui prouve que les bonnes places n'allaient pas toujours aux hommes médiocres.

Mais, à ces grands esprits, justement récompensés par la faveur publique et royale, La Bruyère opposerait les orateurs intrigants, dont les noms sont oubliés, les prédicateurs sans vraie élévation morale qui devaient se multiplier de son temps parce que l'éloquence de la chaire permettait à tous de se pousser dans le monde. De faux mérites faisaient illusion. *L'apôtre* n'a rien des qualités brillantes de ces orateurs qui ne pensaient qu'à eux. C'est un homme d'action. Il veut convertir. Il ne songe qu'au bien de la religion, à la gloire de Dieu. Gagner des âmes, et non des honneurs. Son voisin habile cherche un évêché : c'est l'apôtre qui devrait le trouver.

Sans doute ; mais on peut dire que l'apôtre n'accepterait pas cet évêché, s'il gênait son apostolat. L'apôtre n'a pas besoin d'évêché. C'est lui faire injure que d'en désirer un pour lui.

Toutes ces pensées sont faciles à développer. La forme,

ce qui arrive souvent chez La Bruyère, est plus piquante que le fond, qui est banal.

2. *Il n'y a au monde que deux manières*, etc. C'est encore plus banal, et cela s'applique à tous les temps, et puis, comme toutes les maximes, ce n'est pas d'une justesse absolue. La Bruyère emploie le mot *industrie*, je crois, avec défaveur, une légère défaveur, une défaveur naissante qui a pris tout son mauvais sens dans l'expression *chevalier d'industrie*.

On s'élève par son industrie, par tous les moyens, les bons et les mauvais, et, quelquefois, ça ne suffit pas. Un homme médiocrement habile et de mérite quelconque peut s'élever, sans le vouloir, parce qu'un imbécile l'aura pris pour un homme de valeur. Erreur fréquente. On dit que Louis XIII comprenait et soutenait Richelieu, qui était un homme de génie. Qu'il eût mis, à la place de Richelieu, un sot, un incapable, et le sort de la France était changé.

Et, en général, toutes les réputations sont à trier. Un public sot fait, d'un sot auteur, un auteur célèbre.

Que de dupes créent des banquiers malins qui, sans la bêtise du public, resteraient misérables! Un général doit sa victoire à un général plus stupide que lui, etc. Les exemples abondent, et n'en abuse pas.

Et tu peux finir par ceci :

L'honnête homme ne s'élève ni par son *industrie*, ni par l'imbécillité des autres.

Il ne cherche pas à s'élever. Il travaille, il vit sa vie, il cultive ses dons, perfectionne ses qualités. Si le prix d'Excellence vient, il l'accepte; s'il ne vient pas, il ignore même qu'il y a des prix d'Excellence.

Voilà, mon grand, ce que je trouve. Ce n'est pas fort, mais je t'assure que c'est suffisant, le lendemain d'un 14 juillet.

Si j'étais près de toi, j'aurais peut-être la maladresse de t'accabler de conseils, mais, d'ici, je vois clair à ta situation. Elle ne peut pas être meilleure. Fais comme tu as l'habitude de faire. Ne te préoccupe de toi que matériellement, c'est-à-dire dors bien, mange bien et regarde bien en face ton examen et tes examinateurs. Il n'y a rien de moins terrible qu'eux. Ce sont des hommes comme nous, dont pas un, peut-être, n'a eu autant de mérite que toi, cette année.

A M^{me} JULES RENARD*Chaumot.*

19 juillet 1905.

Ma bonne chérie,

J'ai reçu tes deux dépêches. Nous voilà tranquilles en ce qui concerne la santé de Fantec. Pour ce qui est de l'examen, faites comme vous voudrez : ça n'a aucune importance, et tu peux rester huit jours de plus à Paris : nous patienterons.

Ma petite soirée, hier, sur le banc, n'a pas été gaie, mais j'ai bien dormi. Quand je me suis réveillé, tu devais être arrivée. Pauvre chérie, quelle nuit ! Il est temps que tes trois petits se réunissent pour que tu les couves au même endroit.

Fantec va se former à la philosophie. Il se rappellera son prix d'Excellence et son premier examen. C'est la Veine qui le taquine, mais, après cette épreuve, il ne peut pas échouer.

On vous embrasse, mes bons chéris. Du courage. Nous en avons ici.

Il fait une brise du Nord presque fraîche.

A SUZANNE DESPRÈS

Chaumot.

21 juillet 1905.

Comment voulez-vous que j'aie le remords de ne rien faire puisque, grâce à vous, *Poil de Carotte* vit toujours ?

Dites-moi un nom de ville pas trop loin d'ici où vous passerez, du 15 septembre au 15 octobre, et j'irai vous voir.

Nous vous embrassons tous, y compris mon fils, qui a seize ans et qui, sans une amygdalite imprévue, serait peut-être bachelier aujourd'hui. Ce sera pour la semaine prochaine.

C'est un bien beau garçon, qui parle latin et grec comme vous parlez *Poil de Carotte*.

Bonjour à Lugué-Poe.

A M^{me} JULES RENARD*Chaumot.*

26 juillet 1905.

Ma bonne chérie,

Il est midi, et je pense que ce pauvre Fantec a déjà dû suer trois bonnes heures par les deux bouts, comme dit Philippe. Je suis bien tranquille. Ce serait comique qu'il fût "requillé".

Reste avec lui jusqu'au bout. Tu lui es très utile. Nous ne vous attendons pas avant dimanche matin, au plus tôt.

Hier, maman a dit à Baïe, entre autres merveilles :

— Je n'ai jamais tant tremblé que le jour de l'examen de Jules!

Ça fait passer le temps.

Je ne "dure" pas trop mal. Je suppose que je suis en prison. C'est assez agréable, et puis, ma vieille passion pour la lecture me rend service.

Je lis dans les gazettes que le fils du marquis de Certaines est reçu. Roturiers, tenons-nous bien!

Je t'embrasse.

Chaumot.

27 juillet 1905.

Ma grande chérie,

Je suis un peu étonné que Fantec ait choisi le numéro un pour sa composition française. Le numéro trois, sur le théâtre de Corneille, malgré son air philosophique, était bien plus copieux, et Fantec connaissait à fond la question du devoir opposé à la passion. Enfin!... S'il avait des renseignements personnels sur Tacite... Moi, je n'aurais pas trouvé deux pages.

Je le plains, je te plains par cette chaleur. Le vent vient du Midi, ce matin, et ça brûle.

Je compte sur un télégramme si Fantec est admissible. L'oral ira tout seul. Je pense qu'il a fini son écrit, qu'il n'est peut-être pas mécontent, et que tu le dorlotes.

Le "tacot" ne marchera, dit-on, que le 1^{er} août. Il a peur.

J'ai rêvé de toi, cette nuit. Tu ne voulais me donner aucun renseignement sur ton voyage à Paris. J'ai aussi rêvé que j'étais criblé de dettes; de là, un soulagement relatif à mon réveil.

Je vous embrasse.

A MARIUS GÉRIN

Chaumot.

25 août 1905.

Cher monsieur,

Je vous remercie, de votre aimable attention.

La brochure se présente fort bien. Je viens de lire ses vingt et une pages. Le choix m'a paru excellent, *populaire* et *classique*. Je crois qu'il n'était pas possible de faire mieux, pour le prix, et, puisque vous annoncez, d'autre part, une édition des *Pamphlets*, la foule et les lettrés seront vos obligés. Je crois le succès de la brochure assuré.

Ceux qui regretteront qu'on n'ait pas publié une édition "digne du monument!" s'illusionnent. C'est déjà très joli de faire lire les meilleures pages de Tillier.

Grâce à vous on les lira.

Croyez à ma sympathie littéraire.

A PAUL CORNU

La Gloriette,
Chaumot, par Corbigny
(Nièvre).

10 septembre 1905.

Vous avez bien raison de vous marier; c'est, quand ça réussit, les trois quarts de ce qu'on peut faire de mieux.

Et vous vous mariez civilement! bravo! les jeunes sont donc un peu moins timides que nous! Moi qui ai déjà dix-sept ans de mariage, c'est-à-dire de bonheur, je regrette de ne pas m'être marié *librement*. C'est l'unique nuage, derrière nous.

Ne craignez pas la province et TRAVAILLEZ. Je vous jure,

au nom de ma paresse, qu'il n'y a que ça de vrai! J'en suis sûr.

Embrassez votre fiancée pour moi (je mets mon écharpe, s'il le faut) et donnez de vos nouvelles.

A M. NOLIN
Président de la *Société scientifique et artistique*
de Clamecy.

Chaumot.

20 septembre 1905.

Cher monsieur,

Je ne puis que vous confirmer, après réflexion, la réponse que je vous ai faite rapidement Dimanche dernier.

D'ordinaire, je ne laisse pas imprimer ce que je *dis* ou *lis* en public, car c'est trop différent de ce que j'ai l'habitude d'écrire, et je vous assure que l'écrivain n'y gagnerait rien.

Mais publier mon étude sur Tillier serait une petite trahison. Il ne s'agit plus seulement de moi : il s'agit de lui. Certes, j'ai fait de mon mieux, et le *Journal de la Nièvre* lui-même trouve les *citations exquises*. Il ignore comment je les ai choisies. J'ai fréquemment réuni deux phrases séparées par dix pages. J'ai coupé ici, je n'ai pas craint d'ajouter là, de mettre, à la place d'un mot qu'on entendrait mal (c'est-à-dire un mot pour les yeux), un mot plus sonore, plus à effet (c'est-à-dire d'un mot pour l'oreille).

J'ai un peu triché, je l'avoue, pour la gloire de Tillier, ou, du moins, sa gloire d'inauguration.

Je n'ai pas le ridicule de croire que je l'ai corrigé : je veux simplement dire que je me proposais de faire valoir *tout* Tillier en une demi-heure, et que, dans ce dessein, je me suis servi des petites roueries professionnelles. Personne ne s'en est aperçu, tant mieux! et vos sympathies me prouvent que mon démarquage utile n'était pas irrespectueux.

Mais vous voyez qu'une publication gâterait tout. Tillier est prolige; j'ai le droit de *raconter* avec des raccourcis de ma façon : je n'ai pas le droit de substituer un texte *imprimé* au sien.

Les bibliophiles sont là qui guettent. Je déshonorerais la

Société Scientifique et Artistique de Clamecy. Fâcheux début!

Je n'aurai aucun scrupule à faire, cet hiver, à Paris, une conférence populaire sur Tillier, et je ne changerai pas un mot à mon étude. Je croirai encore servir la mémoire de notre compatriote; je la desservirais si j'exposais, dans un journal ou une revue, un texte arrangé à des commentaires malveillants.

Vous voyez, cher monsieur, combien j'ai raison, et je suis sûr que vous m'approuverez.

Je vous exprime, ainsi qu'à ces messieurs, mes remerciements pour votre offre gracieuse, et mes regrets, car tout l'honneur était pour moi, de ne pouvoir l'accepter.

Je vous prie de croire à mes sincères cordialités.

J'adresserai à M. André Renard les livres que vous avez eu l'obligeance de me prêter. Il m'avait communiqué les siens.

A MARCEL BOULENGER

Chaumot.

2 octobre 1905.

Mon cher maître,

Il ne sera point dit que vous m'avez demandé la lune et que je n'ai pas essayé de vous l'offrir.

Je vais piocher *L'Auto*, qu'on m'adresse quotidiennement, et je ferai l'effort nécessaire... et vain.

Je perds le goût de l'écriture, mais pas celui de la vie, et la moindre bêtise m'amuse tout un jour. Et il y en a! Il y en a! Vôte.

Les arbres deviennent beaux, beaux, comme si tout à coup votre charmante femme allait leur apparaître. Ils vont me faire passer encore un mois de rêverie salubre.

A FANTEC

Chaumot.

4 octobre 1905.

Mon cher petit,

M. Lachelier, d'après la *Grande Encyclopédie*, doit avoir quarante-huit ans. C'est sans doute le fils de Lachelier, qui

a été un professeur de grand mérite à l'Ecole Normale et qui a exercé une forte influence sur la philosophie nouvelle.

Ton professeur vient, je pense, du lycée Janson de Sailly. Il a été chargé d'une mission en Allemagne, et je crois qu'il vous parlera souvent de l'Allemand Wundt.

Ne t'effraie pas des mots nouveaux. Vois le plus vite possible ce qu'il y a au fond ; c'est très simple. Tu t'y feras vite. Dès que tu auras la clef, tu t'amuseras beaucoup.

Il faut aimer la philosophie comme les beaux vers. Les systèmes ne sont que des poèmes. Jette-toi là-dedans, tête baissée : tu sauras bien vite nager.

Le soleil a disparu. Il fait très bon au milieu des livres. Travaille, mais avec joie et confiance.

Nous t'embrassons fort.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

15 novembre 1905.

Mon vieux Paul,

Demandez, n'importe quel jour, une loge ou deux places pour *Cœur de Moineau*.

J'ai vu *Bertrade* au cœur nul. Ça console de toutes les paresseuses.

Quand verrai-je votre travail ?

A M. NOLIN

Paris.

2 janvier 1906.

Monsieur et cher président,

Croyez bien que ce n'est pas sans émotion que j'ai lu, dans *L'Echo de Clamecy*, la première partie de votre discours du 26 décembre. Je me sentais à la fois flatté et peiné. Votre compliment m'est précieux, mais votre reproche, si aimable qu'il reste, renouvelle et accentue mes remords. Ai-je donc pu vous désoler à ce point ? Je persiste à croire que l'homme de lettres n'a pas eu tort de refuser une page

qui n'était pas écrite pour être lue, mais le nouveau membre de votre Société Scientifique et Artistique aurait peut-être dû trouver le courage et le temps de récrire cette page pour votre Bulletin. Vous voyez, cher monsieur, le désordre de ma conscience.

Je n'ai qu'une façon de la calmer : c'est de me dire que je n'y peux plus rien et de me persuader que pas un instant vous n'avez douté de ma bonne foi. Il y a une intention que j'étais incapable d'avoir : celle de vous désobliger.

Je vous souhaite, cher monsieur, une bonne année et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

A JEAN PÊCHER

Paris.

23 janvier 1906.

Mon cher Jean,

Je te remercie de ta lettre. Crois bien qu'on ne t'oublie pas ici, et tu aurais tort d'hésiter quand tu veux nous écrire quelques lignes.

Ton intention de parler de *Poil de Carotte* m'est très agréable, ou, plutôt, lui est très agréable, car ce petit bonhomme a fini par substituer sa personne à la mienne. Quelquefois, je m'imagine qu'il se promène, en chair et en os, par le monde. C'est sans doute ce qui pourrait arriver de plus flatteur à un écrivain.

Que te dire de lui que tu ne saches déjà ? Je ne change pas. J'ai moins de théories qu'autrefois, et le théâtre m'apparaît comme un petit univers de fous dont je m'éloigne le plus possible.

J'ai bien fait moi-même une conférence sur *Poil de Carotte* et, à propos de lui, sur quelques points de théâtre, mais elle est à Chaumot. Je te l'aurais communiquée. Elle est amusante par quelques anecdotes. Le *Bulletin de l'école primaire de Saint-Cloud* l'a résumée, mais je n'ai pas ce bulletin. Peut-être le trouveras-tu à l'école primaire de Toulouse.

Je crois que le mieux pour toi, et le plus original, serait de parler du Jules Renard que tu as connu, oui, tout bonnement, si, dans ton souvenir, il en vaut la peine.

Pour le reste!... Trois vers de La Fontaine, tu le sais bien, valent les plus belles théories.

Ecris-moi un mot pour me dire si tu es content de Poil de Carotte, après ta causerie.

Fantec fait sa philosophie. Il tourne un peu au pessimisme parce qu'il y a dans sa classe des élèves plus brillants que lui. Une récente place de premier en histoire l'a remonté. Mais quand on songe que d'une place peut dépendre ce qu'on appelle la vocation!...

Baïe est une forte fille moins grave. Elle n'aime pas beaucoup apprendre la vie par les livres. La sienne, si peu compliquée qu'elle soit, lui suffit.

La maman va bien, moi aussi. J'ai cependant moins de ressort. Et je crains de ne jamais écrire quelque chose de vraiment bien. J'y renonce d'ailleurs sans désespoir.

Bonne santé à toi et aux tiens. Bon courage, et, puisque tu approches de l'âge où on vit déjà de souvenirs, pense à nous.

Je reçois une revue de Toulouse : *Poésie*. Connais-tu son directeur, M. Touny-Lérys? Je lui dois une lettre depuis longtemps. Si tu le connais, excuse-moi.

A FANTEC

Chaumot.

8 mai 1906.

■ Mon grand Fantec,

Je comprends que tu travailles pour ton bachot, mais je te rappelle mes conseils : pas de surmenage, de saturation. Tu m'avais promis de te coucher à dix heures et demie. Tu as bien plus besoin de sang-froid, de logique, que de couplets appris dans les manuels. Défie-toi de ce principe : il faut tout savoir. Sache bien ce que tu sais et, comme l'année dernière, je répons de tout.

Ta place en grec m'a fait plaisir. Dans dix ans, un homme qui saura quelques mots de grec sera une rareté. Les jeunes filles avec dot se l'arracheront.

Donc, du travail, mais pas d'excès de travail.

On n'a pas mal voté Dimanche. Il y a eu ballottage, et

ton cousin André Renard aura certainement pris la place de Jaluzot dans quinze jours.

Si ça peut t'être agréable, sache que toute la France s'est bien conduite et que tes professeurs réactionnaires ont leurs principaux amis battus.

Chaumot s'est distingué, mais Chitry ne progresse pas. M. le curé a encore des fidèles.

Il y avait 28° au soleil à midi. En ce moment, de gros coups de tonnerre forcent Pointu à mettre sa queue entre ses fesses.

Nous t'embrassons tous.

Bon courage, et du calme!

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

10 mai 1906.

J'espère que vous êtes soûl de champagne et que c'est sous la table que Rouanet et Jaurès ont écrit leurs derniers articles. Comme c'est rigolo, un électeur! J'ai plusieurs histoires à vous raconter, mais ce serait trop long. Un mot seulement, comme je disais chaque fois que je prenais la parole. Ce mot est de notre futur député, André Renard. Il venait me voir hier, Mercredi, tout radieux. Comme je lui racontais la peur que j'avais eue pour Jaurès, il m'a dit : " Est-ce qu'il est élu? " Hein! Vous voyez qu'il n'y a pas que vous et moi de vaniteux.

Aller à Fontainebleau, ce serait charmant, mais nous ne pouvons pas. Le mépris des Bordelais me coûte 200 francs par mois. Je n'ai aucun sou. A peine pourrai-je aller voir *L'Invité* avant la fermeture de *La Griffes*. Et puis, nous avons des ennuis de campagne. Philippe, pris d'un accès d'alcoolisme, veut nous quitter. Nous sommes écoeurés, et l'été s'annonce mal. La Gloriette nous dégoûte. Bel état d'esprit pour travailler! Aussi je ne fiche rien, et j'attends que Trarieux ait refermé son ventre et me trouve une autre place.

J'ai lu une scène de *La Pitié*. Hum! J'aurais fait la grimace

à cet étalage de pitié. Mais parlez-moi de Veber. Vous ne parlez pas de Veber. C'est votre maître à tous.

Dites à Antoine qu'il n'y a pas d'huissier à Chaumot, et embrassez toutes vos petites femmes pour moi.

A FANTEC

Chaumot.

17 mai 1906.

Mon cher petit,

Il me semble que tu fais de réels progrès en philosophie et qu'au fond elle te captive. Tu finiras par te passionner pour elle, et ta boutade sur Kant et Leibnitz te fera sourire quelque jour. Fixer les limites de la connaissance, c'est un effort admirable, et il n'y a pas de découverte pratique qui vaille un petit gain, si petit qu'il soit, en métaphysique.

Savoir qu'on ne peut pas savoir ce qui est en dehors de la connaissance, quelle conquête de l'esprit!

Crois bien que Kant était un rude homme. Ce sera plus tard un de tes meilleurs amis.

Bon courage!

Chaumot.

21 mai 1906.

Mon cher petit,

Ton cousin André Renard est élu avec 1.239 voix de majorité. Tes amis cléricaux sont écrasés, et ce gros succès nous étonne nous-mêmes.

A Chitry, on a très bien voté. Au premier tour, les républicains n'avaient que 15 voix de majorité, au second tour, ils en ont eu 27.

Mis en bonne humeur, j'ai fait, le soir, à Corbigny, contre les curés, un petit discours qui aurait "électrisé" ton professeur d'Histoire.

Puisque la République va bien, ne t'occupe que de ta fin d'année. Tu vois qu'elle est excellente. Toutes tes places sont meilleures. C'est d'ailleurs ce qui t'arrive à la fin de chaque année. Tu as du *fond*. Tu aurais réussi à la course Bordeaux-Paris.

Je t'adresse le *Boirac* par la poste. Il peut t'être utile, mais n'en abuse pas. Ton bon sens, voilà le meilleur guide. Toutes tes lettres seraient reçues au bachot.

Il pleut, et le poêle ronfle.
Tout le monde t'embrasse.

A LEGRAND-CHABRIER

Chaumot.

25 mai 1906.

Mes chers poètes,

Je suis en retard, mais vous savez peut-être que toute la France vient de voter. Votre livre m'a suivi dans mon village, et je n'ai pu le lire qu'hier.

Le bel exemplaire, mon nom manuscrit ou imprimé sur trois pages, votre précieuse amitié littéraire, un vote tel que je le désirais, tout cela m'empêcherait de vous dire des choses désagréables, mais je n'en ai pas l'envie. J'aime votre livre et votre talent. A chaque instant une image bien réussie m'arrête, et il en est que je regrette de n'avoir pas trouvées avant vous. Vous êtes toujours sensibles, curieux et délicats; plus simplement, vous êtes toujours artistes. Vous avez un œil qui vise juste, et une plume qui prend le détail comme une pince. Je crois que, plus tard, elle fera un choix, et ce qui sera pris n'en sera que mieux gardé.

Je ne tiens d'ailleurs pas à cette réserve. La nature aussi est minutieuse.

A ANDRÉ PICARD

Chaumot.

25 mai 1906.

Monsieur Picard,

Je reçois votre honorée. Quelle déception! J'ai cru qu'une poire m'achetait, traduisait et jouait ma pièce afin de me verser une grosse somme d'argent!

Oui, *L'Invité* est un petit chef-d'œuvre. Je l'ai vu une fois. Je veux dire qu'il ravissait toute la salle, car j'étais seul. Et quel jeu! Quelle vérité! M. Guitry m'assure qu'il lui serait impossible de faire lever autrement son rideau. Tout mon pain est sur ces planches.

Je connais ce Jules Renard. C'est un... Il ne fout rien, il dort et il prend une figure béate. Il s'occupe de politique. Il transporte la foule en l'électrisant avec des grossièretés de parole. Il a contribué, mordu par la jalousie, à l'élection d'un des neuf pharmaciens qui arrivent à la Chambre. Ce député s'appelle André Renard. Jules et André se traitent de cousins depuis l'élection, et le plus plat des deux n'est pas le pharmacien.

Je vous dis que ce Jules est un..., mais je me rappelle que vous ne donnez pas à ce mot le même sens, et qu'il éveille en vous des images du genre le plus bas.

Je pense que vous passez vos soirées tantôt chez Antoine, et tantôt chez Gémier, et que vous avez déjà placé cinq ou six actes orduriers où l'on voit des vieillards renifler des petites filles.

Je n'ai pas reçu votre *Jeunesse*. Ma bibliothèque scolaire l'attend.

Je traverse une crise commerciale. J'écrivais dans *La Petite Gironde* des choses très bien. On m'a jeté à la porte, sous prétexte que je n'écris que " pour la postérité ". C'est mon avis, mais vous apprendrez quelque jour que je suis mort de faim, et on entendra cet éclat de rire caverneux qui vous est spécial.

Assez de causticité.

Je vous serre la main, mon vieux Picard.

PAUL PAGE.

C'est la seconde lettre que je reçois, que reçoit M. Paul Page, à propos de *L'Invité*.

La première était d'une directrice de collège. Elle me demandait la pièce pour la faire jouer par des jeunes filles. J'y consentis, et cette dame m'écrit que les jeunes filles n'ont pas trop trahi l'aimable auteur.

Et, dans tout ça, pas un mot pour *Poil de Carotte*.

Ah! je réussis bien l'anonymat.

Voici une de mes meilleures plaisanteries électorales. J'y veux flétrir les amis de Jaluzot : " Oui, vous avez beau dire! Oui, quoi que vous fassiez, vous êtes du parti de cet

homme qui, pour avoir voulu augmenter le prix de nos confitures, est tombé en pleine déconfiture! ”

Vous n' imaginez pas le trépignement! Je le connais, le triomphe. Je me charge, quand on voudra, de mener la France à son abîme.

A FANTEC

Chaumot.

3 juin 1906.

Mon cher petit,

Je viens de lire ta dissertation. Sauf la fin, un peu écourtée, elle me paraît excellente. Tu as fait, je le répète, de réels progrès pour la méthode et la clarté. Je ne te dis pas ça pour t'exciter; tu n'as pas besoin d'encouragement. Garde seulement tes qualités, et ton affaire est bonne.

La fête de Chitry est pauvre, cette année : point de chevaux de bois. Il n'y a que deux petites baraques et un parquet. Et il y a une fête à Saint-Révérien : les gens de Chitry y sont allés. J'avais envie de mettre le garde à la gare pour les arrêter. De plus, il pleut. Baïe a cependant sorti une belle robe rouge qui lui donne vingt ans.

Tu es aussi bien dans ta chambre à travailler. Dans un mois, tu t'ennuieras déjà.

Nous t'embrassons tous.

Chaumot.

14 juin 1906.

Mon grand gars,

Je viens de lire, au saut du lit, ta dissertation, C'est, en effet, puisque tu l'as faite sans lecture, remarquable. Tu es devenu beaucoup plus fort que je ne l'ai jamais été, et je me suis pourtant cru *malin* en philosophie. Cette dissertation me prouve que tu peux faire, non seulement une bonne dissertation à la Sorbonne, mais encore une bonne composition scientifique. Que de mots impressionnants! J'ai cherché vainement *Epicotyle*, *Néanderthal*, dans mon petit Larousse.

Ce qui me plaît surtout, c'est que ta phrase a gagné. La

voilà ferme, solide, claire. Tu dis maintenant ce que tu veux dire, et si tu savais comme c'est une qualité rare! Et on la perd dès qu'on veut avoir du style, malgré tout. Je lisais hier une dictée d'André Theuriet : il n'y a pas un mot de juste.

Je pense, comme M. Lachelier, que tu aurais dû tout de suite commencer par " la loi de l'espace et du temps ", puisqu'elle contient toute la théorie. Ta dissertation serait mieux ordonnée, mais l'exemple emprunté au *Roi Lear* m'a beaucoup plu. Je ne le connaissais pas.

Tu as bien exposé l'hypothèse sur le monde organique. Pendant tes vacances, il faudra lire le catéchisme, et tu verras que j'ai eu raison de ne pas te l'imposer dès que tu as su lire. Il t'aurait empêtré quelques années.

Nous parlions ce matin de toi. Que feras-tu après? C'est notre souci, mais je suis tranquille : tu feras un homme intelligent. Je crois qu'une bonne rhétorique supérieure, sans préoccupation d'examen, te sera très utile et très agréable.

Et tu auras — ce qui m'a manqué — la continuité dans le travail. Avec ça, on va à n'importe quel bout.

Nous t'embrassons.

Il faudrait que l'on pût et non : puisse. Je sais bien qu'il y a des libertés nouvelles. Tout de même, elles ne sont pas si nécessaires.

A HENRI BACHELIN

Chaumot.

17 juin 1906.

Mon cher Henri Bachelin,

Il a une odeur fine et délicieuse à mes narines de " pays " votre petit livre. Les pages que je ne connaissais pas m'ont plu, et j'ai relu les autres en les trouvant meilleures. Vraiment, vous savez écrire, et comme c'est, — on le sent, — une joie pour vous de vous souvenir, vous n'avez qu'à prendre dans votre mémoire. Il y a des richesses. La dernière phrase nous en promet. Dites-nous comment la vie s'est précipitée sur vous. Allez-y! Ce sera bien. Ne craignez pas non plus de faire un peu *gros* : c'est un conseil fraternel que je vous donne; sinon, on aurait vite fait de dire que vous n'écrivez

“ que pour la postérité ”. Et n'ayez pas peur de puiser chez vous : vous n'aurez plus rien à craindre.

Je vous reproche de n'avoir pas osé planter le clocher de Lormes au milieu de ces quatre-vingt-quinze pages, et le clocher de Lormes en toutes lettres. Vous citez bien *L'Indépendance* !

Je vous le répète : allez-y ! Vous m'avez déjà conté des choses qui me font espérer le chef-d'œuvre ; mais déjà je suis heureux de vous dire que ce petit bouquin est bien.

Je vous remercie de votre gentille dédicace, mais je ne suis pas du tout l'homme que vous croyez. J'ai de moins en moins de ressort. J'ai corrigé sans goût les épreuves de *La Lanterne Sourde*. J'écris peut-être mieux qu'en ce temps-là, mais j'ai la certitude accablante qu'il ne me reste plus rien à dire. Le malheur, c'est que je ne m'en affecte pas trop.

Donnez-moi de vos nouvelles et ne faites pas attention à mes silences. Si je me tais, je n'en pense pas plus.

Votre aîné.

A FANTEC

18 juin 1906.

Mon vieux soldat, on vous donne au bachot des sujets qui ont l'air difficile, mais qui sont simplement choisis, non pour vous rappeler telle ou telle dissertation déjà faite ou préparée, mais pour vérifier votre esprit philosophique, c'est-à-dire votre *bon sens*.

En bon sens, la phrase de Lachelier signifie (ou doit signifier, je n'y ai réfléchi qu'une seconde) que le monde est une pensée de Dieu : elle ne pense pas par elle-même, et Dieu est une pensée qui se pense elle-même, c'est-à-dire qui se crée elle-même ; sans cela, Dieu ne serait pas Dieu : il aurait un créateur.

On a dit aussi, dans un autre sens pas très différent : “ L'univers, c'est Dieu qui se réalise ”.

Tout cela est clair comme... le néant.

Fiche-toi de ces profondeurs, ou, plutôt, regarde-les sans émoi. Ce n'est rien, et, sur Dieu, tu en sais autant que M. Lachelier père.

Ton Poum.

A M^{me} JULES RENARD*Chaumot.*

28 juin 1906.

Mon gros chéri,

Je suis encore un peu las et nerveux, mais j'ai le temps de me reposer! Il souffle un vent chaud, pénible, et je crains bien que vous n'ayez eu trop d'air.

Mariette s'applique tant qu'elle peut, mais je n'y ferai guère attention. Elle m'a donné des haricots à midi, et je ne me rappelle plus si ça manquait de haricots ou de sel.

La première chose que m'a dite Philippe après votre départ :

— Je vas monter là-haut pour tailler la vigne!

Ah! me voilà bien seul. J'imagine que je suis condamné à quinze jours de prison pour antimilitarisme, et je prends courage.

Je vous vois tous les trois. Embrassez-vous bien avec moi au milieu.

Chaumot.

29 juin 1906.

Mon gros chéri,

En même temps que ta carte, j'en reçois une de ta belle-mère qui me prévient qu'elle sera Vendredi matin à Corbigny. C'est ce matin. Elle n'a pas dû recevoir ton mot. Je vais prendre les mesures défensives pour qu'elle ne me surprenne pas à la Gloriette.

La pâleur de Fantec disparaîtra vite. Il n'aura qu'à se frictionner avec son parchemin. Je suis tout de même bien content que tu sois près de lui. Bouscule-le un peu, de ma part, s'il geint trop.

J'ai dîné hier soir " en orage ". Deux ou trois orages se suivaient. Il y a eu quelques coups pas drôles. Je m'attendais à voir tout Chitry flamber. Aucun mal, mais Baïe a bien fait de se sauver quelques heures avant.

Les Philippe sont restés jusqu'à 10 h. 1/2. Elle serrait les fesses. Il lui disait :

— De quoi que t'as donc peur? Tu dis toujours que tu voudrais être morte!

Mais elle préfère un autre genre de trépas. Quant à Mariette, elle rit tout le temps.

Philippe parie que j'irai vous rejoindre lundi. Si je m'écoutais, je filerais bien aujourd'hui, mais il faut être raisonnable.

Le temps s'est rafraîchi. Il fait grand vent. Les feuilles de pommes de terre touchent terre, mais les lis résistent. Tous ces orages filaient sur Paris. Vous devez avoir moins chaud.

Cependant, Ragotte, qui croit que je m'éternise à déjeuner, ajoute un bâton à sa courte taille et essaie d'abattre des cerises jaunes. Comme elle m'aperçoit, elle feint de ramener les poulets avec son bâton.

Ils sont tous délicieux!

Je vous embrasse tous.

Chaumot.

30 juin 1906.

Ma chérie,

J'ai passé une nuit stupide, une nuit de gosse qui a peur. Je me réveillais avec des bourdonnements aux oreilles. Je ne comprenais pas pourquoi tu n'étais pas là, ni Baïe. Le comble, c'est que je regardais sous le lit pour voir s'il n'y avait pas un lézard ou une petite femme. Je suis et je frissonnais. J'avais beau lire, beau fermer les yeux de force : je ne me suis pas endormi avant minuit, et à quatre heures j'écoutais le coq. J'ai cru que j'entendais aussi le glas et qu'il y avait quelqu'un de mort à Chitry. C'était une erreur. Voilà du gâtisme.

Je n'ai plus ma belle faim des jours derniers. La viande ne passait pas, au déjeuner. J'étais navré pour cette pauvre Mariette. Tout cela me déciderait à aller vous voir, mais je me cramponne par raison. Il fait un temps délicieux, et je devrais me sentir plus à l'aise. C'est une indisposition : il ne m'en faut pas plus. Le travail en souffre.

Je vous embrasse tous trois ferme.

Chaumot.

11 juillet 1906.

Mon gros chéri,

Je voulais t'écrire longuement pour t'amuser, mais j'ai eu, j'ai encore la fâcheuse migraine. Est-ce un coup de soleil d'hier sur ma casquette aux changements de trains? Est-ce une soupe archi-salée de Mariette? Ça m'a pris cette nuit. Je me suis levé ce matin pour lire ta lettre, puis recouché, et je viens de me lever à six heures, avec une tête en bouillie. Tu connais ça, moi aussi; ne t'inquiète donc pas. J'ai voulu prendre une tasse de café à deux heures, mais ce n'était pas du tien, et je crois qu'il m'a servi de vomitif. Une bonne nuit, et il n'y paraîtra plus. Mais quelle cochonnerie de mal! Je gueulais tout seul.

Je pense que notre philosophe redresse la tête et qu'il se considère, sans l'avouer, comme reçu. Les sujets étaient bien des sujets à la Séailles. Les trois ne m'ont pas effrayé : il me semble que j'aurais pu composer.

Si Fantec n'est pas admissible, télégraphie-le moi, afin que je pleure en même temps que vous. S'il l'est, ne me télégraphie que le résultat final. Je ne tiens pas beaucoup à ma tête aujourd'hui, et je la donnerais bien qu'il n'y aura pas de fâcheuse nouvelle.

Je vous embrasse, car je sens la fatigue.

A PAUL CORNU

*La Gloriette,
Chaumo. par Corbigny,
(Nièvre).*

8 août 1906.

J'avais l'intention d'aller à Nevers (1) ces jours-ci, mais cette chaleur!

Vous dites que vous vivez heureux! Voilà un mot qui arrange bien des choses et je ne vous plains pas d'attendre un peu votre bureau de préfecture. Quand on aura répandu

(1) *J'habitais alors Nevers.*

cette idée, que pour être heureux il suffit d'être intelligent, tout le monde croira au bonheur, et personne ne voudra passer pour imbécile.

Je vous suis par les journaux de la Nièvre. Vous faites partie d'une Société (1) qui a l'air de ne pas s'ennuyer. Que de découvertes romaines! En ont-ils semé, ces Romains! Faites un bon article sur Bachelin, il le mérite. M. Gérin aussi, d'ailleurs, et son édition (2) me paraît *ne varietur*.

Quand j'irai à Nevers, je toqueras à votre porte et si c'est votre bébé qui m'ouvre, je dirai quelques mots de circonstance.

Amicale poignée de mains.

Mon fils vient d'être reçu philosophe avec la mention *bien*. Heureux père!

A ANDRÉ DE GANDILLAC

Chaumot.

16 août 1906.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre confiance littéraire.

Je suis capable de lire votre livre, mais je n'ai plus cette belle jeunesse intrépide qui donne le courage de décourager les autres.

Alors?

Faites donc ce que vous voudrez, et croyez à ma bonne volonté.

Chaumot.

28 août 1906.

Cher monsieur,

Je viens de lire *Adolphe Martin*, et je suis fort à mon aise pour vous répondre. Je vous fais d'abord une observation d'ordre matériel : votre manuscrit est plus long que vous ne croyez. Il vous donnerait un volume d'au moins

(1) *Il s'agit d'une Société archéologique nivernaise.*

(2) *Les Pamphlets, de Claude Tillier. Nevers, Mazeron, 1906.*

150 pages. Et puis, si vous le montrez à d'autres, corrigez les fautes de sténographie : elles abondent.

Votre livre vaut-il d'être publié? Qui oserait dire non? Et de quel droit pourrait-on le dire? Mais je comprends qu'un éditeur (et non une revue) résiste. Les aventures d'Adolphe Martin sont un peu ternes, comme la vie. Les chapitres sont à peine reliés. Vous y revenez sur vos pas, et vous expliquez trop votre petit bonhomme, ce qui l'empêche d'impressionner comme il devrait. C'est, je crois, le défaut le plus grave.

Mais vous savez voir et écrire, et, si *Adolphe Martin* n'est pas un chef-d'œuvre, je pense qu'avec l'énergie et le temps nécessaires vous pouvez faire un bon livre.

Je ne cherche pas à vous offrir une consultation décisive. Je vous dis simplement ce que j'éprouve, après une lecture un peu rapide, et sans tenir compte de vos lettres, dont la sympathie m'est précieuse.

Les éditeurs sont inabordables, les revues encombrées, et l'indifférence n'a pas de limite, et, pourtant, je ne trouve pas votre cas désespéré, et je suis de votre avis qu'*Adolphe Martin* aurait pu et peut se voir imprimé. J'avoue que je n'ai pas de conseil à vous donner, mais tout début en est là. Présentez votre *Martin* à toutes les portes et faites-en un autre. C'est sans doute l'autre qui fera passer le premier.

Croyez, je vous prie, à ma sincérité et à mes bons sentiments.

Je ferai partir votre manuscrit demain.

A HENRI BACHELIN

Chaumot.

17 septembre 1906.

Mon cher ami,

Mendès m'avait écrit qu'il s'absentait pour un mois. Je ne pensais plus au *Verre d'Eau*, que vous être sans doute le seul à avoir remarqué.

Sur la demande de Mendès, j'avais envoyé un titre général : *Feuilles des Quatre Saisons*. On devait le composer avec un ornement typographique. Ils n'ont rien orné du

tout et ils ont mis *Les Quatre Saisons*, ce qui leur a paru intelligible. Je n'ai rien renvoyé, et j'attendrai la rentrée. Je tiens à savoir exactement, de Mendès, ce qu'on me veut.

Oui, *L'Oncle Benjamin* vaut mieux. Je vous prêterai *Cornélius et Belle-Plante*, du même. Il y a des choses charmantes, tout à fait de qualité.

J'étais au comice de Lormes. Des gens stupides avaient abîmé votre beau pays avec "des fleurs en papier plus belles que nature, œuvre de ces dames", etc., etc.

Reposez-vous de vos fatigues et... travaillez.

A LÉON BLUM

Chaumot.

19 septembre 1906.

Oui, et Emile Faguet, cette espèce de fou intelligent qui n'est peut-être pas, dirait-il, aussi intelligent et aussi fou qu'il en a l'air, vous traite justement de critique de premier ordre et d'homme de mérite tout à fait extraordinaire.

Nous le savions avant lui, mais il est bien qu'il le proclame, et c'est agréable à tous vos amis qui le crieraient plus fort que lui, s'ils étaient perchés comme lui sur le perron des *Débats*.

Votre livre *En lisant* n'a pas quitté ma table cet été, non parce que je ne le lisais point, mais parce que je le lisais à chaque instant. C'est un livre lumineux comme vos autres livres, comme *Au Théâtre*, comme tous ceux que vous écrivez, car vous possédez maintenant votre maîtrise.

J'ai voulu souvent vous écrire. Faguet me détermine, et j'ajouterai à son article qu'il voit votre intelligence, mais qu'il ne voit pas votre flamme. C'est un vieux bavard de talent; vous êtes un jeune homme pour qui écrire est la même chose que vivre.

Et j'en dirais bien davantage, mais vous n'avez plus besoin, mon cher Léon Blum, d'une récompense, quelle qu'elle soit.

[Allusion à la dédicace d'*En lisant* : *A Jules Renard, dont l'éloge est une récompense*"].

A. M. VADEZ

[Candidat aux élections législatives pour l'arrondissement
de Clamecy].

Chaumot.

20 septembre 1906.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre lettre et de votre confiance.

Vous avez raison de me croire des vôtres par l'idéal. Il me semble que c'est bien naturel. Je ne pense pas que l'artiste puisse vivre réellement isolé. Il peut fuir les hommes, mais non l'humanité. L'avenir qui nous préoccupe (je dis : nous) vaut seul la peine de s'émouvoir jusqu'à la passion. Tous les hommes que j'admire dans le passé étaient des socialistes. Quel est l'homme de génie qui ne regarderait pas avec pitié le désordre universel? Ils avaient l'air de s'accommoder de leur temps, parce qu'il faut vivre, mais on sent à plus d'une page que leur cœur "se rompt", selon le beau mot de Victor Hugo. Socialiste, Montaigne, socialistes, La Fontaine, La Bruyère et Molière, et Buffon (oui, Buffon), et tous. Victor Hugo est mort socialiste.

J'ai pour Jaurès une affectueuse admiration, chaque jour renforcée. C'est un puissant esprit et un brave homme. Je ne sais rien de plus émouvant et de plus neuf que la définition qu'il a donnée du patriotisme aux récentes crises. C'était courageux et pudique. Clemenceau se contente trop de souffler, avec talent, d'ailleurs, dans le clairon faussé de Déroulède. Je crois Jaurès absolument désintéressé, et je le trouve l'égal des plus grands. C'est vous dire que les petites combinaisons radicales, fussent-elles nécessaires, ne me suffisent pas, mais je veux rester un homme de lettres.

Si j'avais la prétention, ou la certitude, d'être utile à votre cause, qui est la mienne, je refuserais tout de même de m'engager. Non, les mots ne m'effraient pas, et vous avez eu, chez M. Vadez, du moins à Chitry, pour la propriété paysanne, un respect que je n'ai plus. Mais à quoi bon vous tromper et m'illusionner un instant? Sauf pour quelques courses ardentes de votre côté, je ne quitterai pas ma table de travail. Je n'ai pas encore écrit la bonne page que je voudrais.

Unifié, je ne saurais peut-être que dire des choses désagréables à vos amis, qui perdent quelquefois de vue l'horizon, et je n'ai pas une assez haute opinion de l'électeur moderne pour lui demander de me faire prisonnier. Ne voyez là rien de désobligeant pour votre méthode : j'estime, au contraire, votre talent et votre hardiesse. Il vous appartient d'occuper cette place de bon guide que vous offrez généreusement.

J'ai voulu vous dire en quelques lignes ma pensée sincère. Je serais heureux de causer avec plus d'abandon si vous poussiez quelque jour votre propagande jusqu'à Chaumot.

Je vous serre la main.

A ALFRED ATHIS

Chaumot.

6 octobre 1906.

Quelle tristesse! hein? Pauvre *Humanité*, et triste humanité!

J'écris un mot à Jaurès. Savez-vous ce qu'ils vont faire? Si vous mettez 20 francs quelque part, ajoutez 20 francs pour moi. Je vous les enverrai le lendemain.

Les hommes sont des cons, mais les arbres sont attendrissants. Vous devriez venir les voir quelques jours.

Comment va Dumas fille?

Chaumot.

11 octobre 1906.

Humilié par Léon Blum, je veux vous humilier, et j'y vais de mes cent sous par mois, avec d'autant plus de générosité que je ne sais pas où les prendre.

Rentrer! Avec quoi? Et pourquoi? On me parlait d'une critique dramatique dans un prochain journal. J'ai dit oui, et j'attends la réponse : " Combien verserez-vous à notre caisse? " C'est peut-être la mode.

Et puis, je vous pressens : si la place est bonne, vous me la soufflerez.

Que devient votre répertoire avec les nouveaux direc-

teurs? Est-ce chez Antoine ou chez Gémier qu'on ne vous jouera pas, cette année?

J'ai échangé un tas de lettres avec Gémier, mais il va me faire regretter Antoine. *Le Journal* devait me nourrir : il n'en fait rien. Zut!

Dehors, un temps qui est le bonheur même. Venez donc voir ça.

A vous tous.

Votre lettre rectifie un peu les journaux à propos des *Passagères*. Je vous crois sans peine. Au fond, ce doit être très bien, aussi bien que les précédents; mais vous en avez assez.

Oui, Bounard, c'est quelque chose. Réponse à votre première lettre qui a passé le printemps et l'été sur ma table.

A SA BELLE-MÈRE

Paris.

20 novembre 1906.

Chère madame,

Marinette et la grande fillette reviennent enchantées de votre accueil, qui nous est très agréable à tous.

Je ne comprenais pas ce qui pouvait vous séparer de vos enfants. Marinette est toujours restée votre fille et Fantec et Baïe ne demandent qu'à vous aimer.

Quant à moi, j'ai pour vous les sentiments d'un homme qui vous doit une femme parfaite. Les qualités de Marinette se sont développées, et je ne lui connais pas de défauts.

Elle me donne chaque jour des preuves de sa tendresse dévouée, intelligente et gaie. Je crois sincèrement que c'est une femme unique, et il y a dix-huit ans que ça dure! Ma part est trop belle pour que je ne vous en sois pas reconnaissant.

Vos enfants seront heureux d'aller vous voir aussi souvent que vous voudrez, et je vous promets bien que le malentendu qui a duré six années ne se renouvellera plus.

Je vous prie, chère madame, de croire à mon affectueux respect.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

12 février 1907.

Mon vieux Paul, votre télégramme me fait d'autant plus de plaisir que le célèbre critique Nozière venait de me dire qu'il ne m'avait pas trouvé assez gentil pour vous. Or, mon cœur ne me reprochait rien. Je vous assure que, les réserves que l'ami pourrait faire, le critique s'en fiche. J'ai déjà assez de métier (et j'en ai déjà assez!) pour savoir ce que vaut n'importe quelle pièce de Tristan, comparée à des tas d'autres! Et *Sa Sœur* est une de celles que je préfère. Elle m'a beaucoup plu, et il me semblait l'avoir dit, même à Nozière. Il me suffit d'ailleurs que vous l'ayez senti. A ce propos, pourriez-vous me communiquer le manuscrit pour quelques heures? Je n'ai presque rien à mettre dans mon prochain feuilleton. J'y mettrais un peu de votre esprit.

A vous.

Merci pour vos gentilleses. Ça ne m'embête pas trop, d'être abondant (Capus en est étonné), mais ça me prend trop de temps. Et ça ne résout pas le problème de ma pauvre vie!

Votre Jean a l'air tout à fait charmant.

A HENRI BACHELIN

Chaumot.

16 juin 1907.

Mon cher homme de lettres,

Je viens de passer deux jours à Lormes. J'ai pu me promener dans les rues de votre ville à neuf heures du soir. Ça ne sent pas bon, mais la nouvelle lune est une jolie apostrophe au clocher.

Quel beau pays! Si vous ne le rendez pas célèbre, c'est que vous n'avez aucun talent. J'ai cherché les figures de vos parents autour de l'église. J'ai causé avec le père Dumas, qui a quatre-vingt-sept ans. J'ai vu ce pauvre

M. Denoue, une ombre. J'ai admiré Focard derrière sa vitrine, et j'ai écouté les grenouilles de votre étang.

Tout votre pays va bien.

Bonne santé à vous-même.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

7 juillet 1907.

Mon chéri,

Reçu ta bonne et longue lettre, après laquelle je n'ai plus d'inquiétude que pour toi. Ne prends pas mal. C'est ça qui assombrirait nos vacances! Ne recevant pas de dépêche ce matin, je pense que tout danger de scarlatine est écarté. Revenez le plus vite possible.

Il fait bon, ici; le temps, un peu frais ces jours derniers, se réchauffe. Fantec se reposera, puis travaillera : il me donnera l'exemple. J'en ai besoin : l'énervement ne me va pas. Je vais à chaque instant au bout de l'allée du jardin. Je me bourre de fraises et de framboises : tout cela finira par une bonne migraine. Ce sera m'en tirer à peu de frais.

J'ai tellement besoin de travailler que ça me fait mal à l'estomac.

Messidor de ce matin n'annonce pas *Ragotte* pour ce soir, Dimanche. Puisqu'ils paient, je n'ai rien à dire, et je m'habitue à ce système. La fameuse montre y fait son apparition. Je persiste à croire que de la bonne copie vaudrait mieux.

Hier, je suis allé voir les Pail. Même gaîté et même rondeur. Ils étaient en train d'orner leur cabane.

— Moi, d'abord, à Chitry, dit M^{me} Pail, je ne m'habillerai pas.

— Tu vas sortir toute nue! répond Pail.

Et de rire! Il leur en faut peu. Mais, en me faisant visiter les "chambres", Pail a mis le pied à faux sur un petit escalier de bois qui s'est dérobé, et l'illustre peintre niver nais s'est foutu par terre comme une pomme. Pâle comme

la mort, mais au complet, il a bu, en se frottant le derrière, plusieurs verres de vin blanc qui lui ont redonné de brillantes couleurs.

Je vous embrasse.

Chaumot.

8 juillet 1907.

Ma grande Rinette,

Tu as vu que *Messidor* (je ne l'ai pas lu : c'est trop long; tu me diras s'il y a des fautes), s'est rattrapé : près de 750 lignes, c'est-à-dire trois feuillets d'un coup. Ça met la ligne à bon marché. Mais j'ai eu cinq Dimanches libres : ne chicanons pas. Seulement je ne leur enverrai plus de copie à discrétion. Je mesurerai moi-même.

Ici, on vous attend. Baïe fait des merveilles. Hier soir, j'ai mangé à crever.

As-tu lu *Le Matin* hier? Il y avait un article de Mirbeau sur les examens et les concours. Je ne confierais pas à Mirbeau la vérité sortant du puits, mais il dit des choses justes, et Fantec doit se pénétrer de cette idée que, jusqu'ici, il a trop travaillé pour ses examens. Nous en reparlerons.

Dans la même minute, M^{me} Pail nous a dit, à Baïe et à moi : 1^o que tous les tableaux de Pail sont vendus d'avance; 2^o qu'on n'aime pas les rochers, qu'il a fait, l'année dernière, tous les rochers de Château-Chinon et qu'il n'en a pas vendu un seul.

Je vous embrasse tous deux.

Chaumot.

10 juillet 1907.

Ma grande Rinette,

Voilà sans doute ma dernière lettre, si vous ne reculez pas votre arrivée. Et personne ici ne le demande! Baïe va bien. Elle fait avec bonne humeur son devoir, mais elle m'a avoué qu'elle s'ennuie. Il est temps que tu reviennes.

Il paraît, dit Gignoux, que *Ragotte* a étonné *Messidor*, mais que les amis l'ont trouvée à leur goût. Je vais adresser

le reste pour Dimanche, et il faut que je prépare un petit discours pour le même jour.

Si tu y penses, apporte-moi donc le porte-plume roux qui est sur mon bureau. Il m'est agréable aux doigts, et j'ai à écrire, tous ces temps-ci! Il faudra que j'invente un porte-plume spécial.

Je te quitte parce que j'ai un peu la migraine depuis ce matin. Il y avait longtemps!

Bonjour aux Fred et aux autres.

A TRISTAN BERNARD

Chaumot.

4 septembre 1907.

Mon vieux Paul,

Dites à Desgrange que je donnerai certainement des choses à *Comœdia*, mais je l'ai prévenu que je redoute l'*étude* ou le *portrait*. Mes contemporains ne m'excitent pas à ce point. Je ferai probablement la critique au jour le jour à *Messidor*. Le feuilleton me prenait tout mon temps.

Que Desgrange ne s'impatiente pas! Il est fort aimable, et je suis plein de gratitude. D'ailleurs, partout où vous écrirez, j'écrirai aussi, de droit.

Vous m'avez envoyé des mots touchants, mon vieux Paul, et vous savez que j'aime tous les compliments, mais vous savez bien aussi que je ne collectionne que les vôtres, et vous m'avez tranquilisé sur mes *Frères Farouches*.

Qu'est-ce que vous désirez en échange pour vos chroniques de *L'Auto*? J'ai écrit à Desgrange qu'elles sont délicieuses. Est-ce assez? Ne vous gênez pas. Je vous redoie. ✂

Le Lucien, qui n'a pas lu les *Frères Farouches*, pas plus que l'autre mousquetaire Capus, est venu me prendre, la semaine dernière, — non : l'autre, — avec votre jolie belle-sœur, et il m'a enlevé dans sa voiture, et, par l'Auvergne, le Vivarais, la Provence, il m'a foutu, sur le pavé de Marseille, presque dans la mer, et j'ai dû me faire rapatrier par le consul.

Trois jours après mon retour, je tombais malade de vertige. Je vomissais comme un grillot, et je ne peux encore vous écrire que d'une plume tremblante.

Quel homme, que notre vieux tyran ! A chaque instant il tirait de sa poche votre portrait en Breton, et, chaque fois, il fallait rire. Il m'a fait voir des choses admirables, et il en a dit de plus belles. Ceux de notre génération qui n'auront pas connu cet homme-là ne sont que de pauvres bougres.

Et il va jouer une pièce de Bourget !

Je les crois dans les Alpes, mais je n'affirme plus rien : il m'enverrait un démenti de la lune.

Il faut que je gagne toute ma vie cet hiver, *toute*. J'en sue d'avance. Pensez à moi dans vos courses.

A LUCIEN GUITRY

Paris.

23 octobre 1907.

Le soir que vous voudrez, mon vieux frère, sauf s'il y a répétition générale. Je me demande si vous me feriez rire, car Mirbeau vient de me faire une visite académique, et, s'il ne se trompe pas, personne, dans quelques heures, personne, vous entendez, mon vieux frère, personne, pas même vous, n'aura l'air plus con que moi.

Tendres regards à la perle précieuse.

Vôtre.

A MARTHE BRANDÈS

1^{er} novembre 1907.

Qu'est-ce que j'ai fait pour être académicien ? J'ai dîné chez ma grande et belle amie Marthe Brandès.

Les quatre vous embrassent.

A notre retour, le consierge me tend cette carte :

Cette fois, vous l'êtes.

Lucien Descaves.

Octave Mirbeau.

J.-H. Rosny.

J'ai regardé Marinette d'un œil sévère.

Elle était émue.

Voilà bien mes histoires d'adultère !

A MAURICE DONNAY

Paris.

4 novembre 1907.

Mon cher grand Maurice Donnay,

Je ne recevais rien de la *vraie* Académie. J'étais vexé; puis, une dépêche de Rostand, une lettre de Donnay : me voilà consolé.

Je rirai avec vous, Donnay, et plus fort que vous, puisque vous avez plus d'esprit; mais je crois aux choses sérieuses. Je crois aussi que tous les chemins droits mènent à la justice. Nous sommes arrivés l'un et l'autre. Embrassons-nous. Je n'ai d'ailleurs jamais fait le moindre accroc à mon admiration pour l'œuvre de Donnay.

Et puis, en voilà assez! Comme un vieil académicien qui connaît ses droits, j'embrasse de gré ou de force M^{me} Maurice Donnay, et je vous serre avec fermeté la main.

A MAURICE POTTECHER

8 novembre 1907.

Merci, mon cher et vieil ami.

Je voulais aller vous voir. J'irai la semaine prochaine.

Je suis content et un peu étonné.

Et puis, je n'entre pas à l'asile. Il faudra travailler.

J'ai reçu un mot bien touchant de votre père. J'écris à Bussang en même temps qu'à vous.

Je vous raconterai les dessous de l'histoire. C'est comique et amer.

Descaves a été fraternel.

A MARCEL BOULENGER

Paris.

12 novembre 1907.

Mon cher ami,

Je répondrai, quelque jour à Chantilly aux deux premiers tiers de votre lettre que je viens de lire dans un train qui me ramenait de Chaumot.

Pour les dernières lignes, je vous embrasse.

Vôtre.

Je ne méprise pas, moi, la vraie [l'Académie française], et j'y vois très bien Marcel et Jacques. Continuez votre tradition. Nous créerons la nôtre. (J'ai mal à la tête.) Et puis, ô pur et ingrat styliste! ne devez-vous pas quelque chose aux Goncourt?

A TRISTAN BERNARD

Paris.

13 novembre 1907.

Mon vieux Paul,

Il fut question de vous, hier, à l'Académie. On s'abstint, par discrétion, de parler de votre candidature, mais, M. Descaves ayant dit qu'il goûtait fort vos articles de *Comœdia*, je signalai une ligne de vous que je considère comme hasardeuse :

“ J'attache surtout une grande importance à la conservation de ma propre vie, puisque c'est celle-là que l'on m'a donné à garder. ”

Je soutins, moi, qu'il fallait écrire : *donnée*, M. Rosny jeune aussi, M. Elémir Bourges aussi, M. Léon Hennique peut-être aussi : je ne me rappelle plus. M. Rosny aîné fut contre moi, M. Descaves, de même, M. Mirbeau aussi, je crois, M. Geffroy, également. Puis on passa à autre chose.

Voulez-vous consulter vos amis et vous consulter vous-même?

Je lis dans une grammaire supérieure de Larousse qu'on peut écrire les deux. Je maintiens.

Votre parrain.

A SA SŒUR

Paris.

27 novembre 1907.

Ma chère Amélie,

Ma situation a tout à coup bien changé (simple veine!) ce qui me permet de m'intéresser à celle des autres. S'il ne s'agissait que de toi, je pourrais te rassurer, sinon tout de suite, du moins pour plus tard. Il ne faudrait pas te défier

et confondre une promesse que je fais avec celles qu'on a pu me faire faire.

Mais il s'agit du présent, et ton sort est lié au sort des tiens. Là, je suis presque inutile. Tu ne m'as jamais consulté. Je ne te le reproche pas, au contraire! A chacun son juste orgueil. D'ailleurs, cette attitude n'est que la conséquence d'un esprit de famille qui ne date pas d'hier et dont nous ne sommes ni l'un ni l'autre responsables.

Que faire? Je ne sais pas. Je suis loin d'être un homme pratique, et, au fond (ceci ne saurait te désobliger), je ne crois pas que tu sois beaucoup plus clairvoyante que moi, et je crains que tu n'aïles, par ta faute, par générosité je veux dire, jusqu'au désastre.

Il reste que nous pourrions tout de même causer. Je me tiens à ta disposition. J'aurai quelque liberté fin décembre, Marinette et moi, nous pourrions aller à Saint-Etienne. On réunirait tes amis (je ne parle pas d'un conseil de famille), et on verrait. Ça n'engage à rien, mais ça ne peut pas te faire de mal.

Réfléchis et réponds en toute liberté.

Je vous embrasse, toi et tes filles.

A LUCIEN GUITRY

Paris.

[*Novembre* (?) 1907.]

Mon vieux frère,

Je vais me soûler avec les Chitryens jusqu'à Lundi, et je suis votre homme.

Domage que je vous aie fait rater Frivolin!

Dites à Mussay que je lui reporterai ses félicitations prochainement.

Votre immortel.

Avez-vous lu le *Balzac* de Mirbeau?

Capus dans une loge avec Arène :

Arène. — " Votre fils n'aime pas le théâtre? "

Moi. — " Non, ni le théâtre, ni la littérature, même la mienne : il ne pense qu'à la médecine. Je crois que notre monde de vanité l'écoeure. Il travaille. "

Capus. — " Il voudrait déjà te soigner! "

A MAURICE DONNAY

Paris.

25 décembre 1907.

Mon cher collègue,

J'ai reçu les deux volumes de *Théâtre* et le " joli et beau " discours apporté par *Le Temps*.

J'ai passé avec vous la moitié d'une nuit et une journée, votre journée académique.

Votre Allais m'a ému, votre Sorel, impressionné, et votre petite Parisienne m'a rappelé tout ce que je sais sur l'histoire de 70, à peu près rien. Ah! notre Tristan a de la chance!

Quant à votre *Théâtre*, il me récompense, chaque fois que je l'ouvre, de ma vieille et sincère amitié pour Maurice Donnay.

A ISIDORE GAUJOUR

1^{er} janvier 1908.

Mon cher Gaujour,

Je vous remercie de votre bonne lettre. Je vois que vous n'avez pas à vous plaindre... et que vous ne vous plaignez pas. Tant mieux! L'année 1908 ne peut que confirmer l'année 1907, puisque vous êtes un travailleur et un honnête homme.

Tout compte fait, je crois que la vie s'arrange assez bien pour ceux qui ne lui demandent que ce qu'elle peut donner. J'ai sans doute tort de parler ainsi parce qu'en 1907 j'ai eu surtout de la chance, mais, par compensation, je me sens prêt aux déboires possibles de l'année 1908. Je les attends, et je n'ai pas trop peur.

Mon fils fait sa médecine et possède comme meilleur ami un squelette. Ma fille s'amuse depuis hier avec un petit chien : c'est l'intermédiaire entre la dernière poupée et le mari.

M^{ne} Jules Renard ne vieillit pas. Tous vous adressent leurs meilleurs souvenirs.

N'attendez pas 1909 pour nous donner de vos nouvelles, et croyez-moi bien amicalement vôtre.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

2 janvier 1908.

Mon vieux Paul,

Ces vélocipédistes exagèrent : ma place à *Messidor*, le service de *L'Auto*, mes poignées de main que je regrette, ne leur suffisent pas, ils gardent encore mon argent.

Voulez-vous être bien gentil et, pour mettre fin à cette histoire, rappeler à M. Pawlowski, quand vous le verrez, ou par téléphone, qu'il avait promis de me faire adresser à domicile mes gains mensuels de critique ? Mon unique gain se rabaisse, pour solde de tout compte, à deux fois 80 francs = 160 francs. Rendez-moi ce petit service, et croyez que, si je ne salue pas vos patrons, je vous embrasse, vous, sur les deux joues pour l'année 1908.

J'ai un exemplaire des *Philippe* pour Jean.

Paris.

5 janvier 1908.

Mon vieux Paul,

C'est sans doute grâce à vos menaces que je reçois un mandat de 160 francs. Il vous appartient d'ailleurs autant qu'à moi, car on l'a mis au nom de M. Jules *Bénard*. Ça s'arrangera, et l'incident est clos.

Mais quel monde ! vous devez savoir des choses que vous me raconterez quelque jour avec d'autant plus d'aisance que vous vous en foutez.

Mauvais début d'année. Temps triste, idées tristes. Mon curé est mort. Au fond, c'était peut-être mon unique admirateur à Chitry.

Du courage ! Je ne veux tout de même pas vous faire entrer à l'Académie par ma mort.

Je n'achèterai plus *Comœdia* que pour vous lire. Je dirai : " Un sou de Tristan Bernard ", à la marchande de journaux.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

18 février 1908.

Mon cher ami,

Nous revenons, Marinette et moi, de Chaumot ou, plutôt, de Chitry. J'avais une dernière séance du Conseil à présider, une dernière, avant les élections. L'ennemi ne s'agite guère et j'ignore s'il se prépare sournoisement à me rendre ma liberté.

J'ai pensé vingt fois à aller vous voir, mais l'Académie ne me vaut rien. C'est un signe de vieillesse. J'ai des douleurs, et je perds le goût du travail. Il est temps que nous reprenions notre causerie au point où nous la laissons chaque fois. Et Marinette maigrit, et Fantec travaille trop ! Seule Baïe se maintient dans un doux état de repos philosophique.

A LÉON BLUM

Paris.

21 mai 1908.

Mon cher ami,

Trarieux a dû vous dire, comme à moi, la situation exacte aux *Débats*. Votre nomination ne me paraît que retardée. Vous serez un jour notre Lemaître, ou, mieux, notre Léon Blum.

Puisque je n'ai rien pu pour vous, rendez-moi un service. Vous savez que j'ai publié, l'année dernière, à *Messidor*, le moins lu des journaux du soir, des fragments d'un livre, *Nos frères farouches*. Le livre est prêt. Il devait paraître en Juin : il ne paraîtra qu'en Octobre. Je voudrais en publier le chapitre le plus important : *Ragotte*, une centaine de pages. Le directeur de *La Grande Revue* l'accepterait-il ? C'est un chapitre remanié, augmenté au point que, n'ayant été ébauché que dans *Messidor*, il peut paraître inédit si on y met quelque complaisance. Votre directeur aura peut-être, grâce à vous, cette obligeance. Il me donnerait, naturellement, le plus modéré de ses prix par page.

Il va de soi que cette petite affaire ne me sera agréable que si elle ne vous ennuie pas trop.

Vôtre.

Où vous verrait-on, par cette chaleur?

La forme même de *Ragotte* peut inquiéter un directeur. Je compte sur votre pression. Cette *Ragotte* est, jusqu'à ce que vous me disiez le contraire, une de mes meilleures pages.

Paris.

26 mai 1908.

Mon cher ami,

Je fais la part de l'amitié, mais j'aurais été si peiné que vous n'aimiez pas *Ragotte* que je vous crois un peu.

J'aime mieux, si cela ne vous ennuie pas, que vous ayez la gentillesse de finir cette petite affaire.

1° Je pourrais tout gâter avec d'hypocrites réticences.

2° Je crains le "dès que je pourrai" de Rouché.

Il y a dans le reste du livre des pages complètement inédites; elles sont à la disposition de Rouché; mais je voudrais d'abord voir *Ragotte* en son entier : c'est ma faiblesse.

Merci.

Eh bien, mais, le vote de la Chambre n'est pas mal! Est-ce pour mieux reculer?

A TRISTAN BERNARD

Paris.

3 juin 1908.

Mon vieux Paul,

Votre livre, tout de suite lu, m'a ravi. Je serais ingrat en le préférant à tous les autres, mais je dis qu'il faut avoir écrit les autres pour écrire celui-là. Il est charmant, simple, rapide, désencombré des nonchalances qui vous alourdissent quelquefois. Je trouve à ces dames le plus délicieux agrément charnel. Frédéric n'est pas un con de raisonneur, Jérôme... je voudrais l'être, et le petit tapissier avec son couteau est adorable. Feuilletant votre livre, je regarde encore cette Luxembourgeoise qui ferait bien mon affaire, et cette jeune Henriette aussi vraie que tragique. La fin imprévue de Jérôme me fait longuement rêver.

Mon vieux Paul, vous avez écrit, du bout de votre plume, un bien joli livre. Je ne m'y connais pas, mais vous verrez que des tas de lecteurs seront de mon avis.

Vous savez aimer les femmes, toutes les femmes, comme moi. Si je me contente de Marinette, c'est une simple erreur de calcul, ou plutôt une façon de parler, car elle ne saura jamais combien je l'ai trompée de fois, avec elle.

Il y a un défaut que je reproche souvent aux hommes de votre race : l'indiscrétion. Sauf la préface inutile, votre livre est un bijou discret.

Je vous embrasse et, ne pouvant faire mieux tout de suite, je vous donne ma place à l'Académie française.

Je pars demain, mais j'emporte votre livre à Chaumot. Nous le relirons.

Je n'oublie pas l'énigmatique Laurence, ni la petite bonne qui est la plus forte. Tout cela sent la vérité et excite comme le foin.

A MARTHE BRANDÈS

Chaumot.

16 juin 1908.

Beau voyage, donc, digne de vous! Quand vous vous ennuierez, demandez à Féraudy s'il se rappelle ses vagues promesses pour *Poil de Carotte* à la Comédie-Française. J'allais moi-même les oublier. Ça vous fera un sujet de conversation intéressant, pour moi.

Emportez le livre de Paul. Cet homme charnel vous fera bien sourire. Son livre est délicieux.

Marinette, par ces chaleurs, est d'une couleur!... Et, moi, je suis d'une forme!... Dire que ça dure depuis vingt ans! Je dis ça pour exciter votre jalousie.

J'ai marié hier une petite fille de l'Assistance. Elle a 400 francs de dot! Je lui ai dit qu'avec ça elle n'avait rien à craindre de la vie. Elle part tranquille.

Je vous embrasse comme Marinette.

A PAUL CORNU

*La Gloriette,
Chaumot par Corbigny,
(Nièvre).*

26 juin 1908.

Demain samedi, à cinq heures, j'interrogerai des petits garçons et des petites filles de Tannay. Je leur demanderai : Qui est-ce que Jules Renard ?

- Un écrivain.
- Quelle époque ?
- Louis XIV.
- Comment écrivez-vous : chapeau déteint ?
- D'étain.

Etc., etc.

Et je donnerai à ces petits mes meilleures notes.

Ce qui ne me fait pas oublier vos *Cahiers Nivernais*.

J'ai, vous le pensez bien, tous mes *Mots d'Ecrit*. Ce titre me paraît bon et je me garde d'en chercher un autre. Je serai prêt quand vous le serez vous-même.

Tout vôtre

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

6 juillet 1908.

Mon cher ami,

Vous me croirez ! Achevant ces jours-ci un petit lever de rideau, je me disais : " Voilà qui ne lèverait peut-être pas trop mal le rideau du *Théâtre du Peuple*. " Une foule de scrupules m'ont empêché de vous écrire ; pour ces sujets de conversation, l'amitié est quelquefois gênante.

Et je reçois ce matin votre lettre qui m'honore et me fait grand plaisir. Je dis oui de tout cœur, bien que je ne connaisse pas *ma* pièce. J'ai été avec Jules Princet d'une prudence, d'une discrétion, qui n'avaient rien d'héroïque. Jules Princet est un aimable homme, mais je vois mal ce qu'il veut faire. Je m'en suis expliqué net avec lui, sans parvenir à le décourager. Puisque son adaptation des *Bucoliques* vous paraît intéressante, elle doit l'être. Un ami qui assistait à

la représentation d'Aulnay m'a affirmé que ce n'était pas mal. Avec vous, ce sera de tout repos, et, si Marinette veut me suivre, j'aurai une envie folle d'aller voir ça.

Je reçois une enquête sur le *Théâtre aux Champs* où on ne parle guère que du *Théâtre du Peuple*. Toutes ces imitations vous ont servi. Vous voilà sûr que votre œuvre existe et que, vous et les vôtres, vous pouvez en être fiers.

Donc, installez les *Bucoliques* dans votre joli décor. Vous avez toute liberté, ayant toute la fatigue. Je pense que vous êtes d'accord avec Princet, l'unique auteur, en somme. J'entends par là qu'il sait votre projet. Pour moi, je suis très content. La gloire me vient sans que je la cherche, sans même que je travaille, car je ne travaille toujours pas fort, et je deviens malade d'impuissance. S'il n'y avait pas certains producteurs pour me consoler un peu!...

Marinette ne va pas très bien. Vingt années de bonheur en ménage l'ont épuisée. C'est terrible! Elle se fatigue trop. Je me propose de la conduire une huitaine de jours tout près, à Saint-Honoré, coin assez plaisant; mais, à cette idée, elle va déjà mieux. Si elle tombait sérieusement malade, ce serait pour moi la fin de tout.

Nous avons un temps détestable, trop chaud, orageux. La Gloriette elle-même devient lourde. Ah! s'il y avait des élections de maire demain!... Mais voilà les geignements qui reprennent.

Et, en même temps que votre offre amicale, je reçois la nouvelle que le *Poil de Carotte* populaire qu'on avait tiré à 50.000 exemplaires en est au 80^e mille. Ça devrait suffire. Jamais! Jamais!

Fantec sue à Paris. Baïe joue à la maîtresse de maison.

Tout le monde vous envoie à tous ses plus affectueux souvenirs.

Chaumot.

25 juillet 1908.

Mon cher ami,

Nous rentrons de Saint-Honoré où ma femme s'est reposée un peu. Ici, ennuis, histoires de bonnes, etc., etc. Ça

recommence. Ah! que ce pauvre peuple est décourageant! Vive quand même votre théâtre!

Je reçois votre lettre, et je remercie en vous le directeur et l'acteur, sans compter l'ami. Nous avons le plus réel désir d'aller vous voir, Marinette et moi, mais, le 2 Août, c'est la distribution des prix de Chitry. Je voulais passer la présidence à un conseiller municipal ouvrier. L'inspecteur primaire trouve ça dangereux. Flûte! Alors, je pense au 16 Août. J'espère bien être libre.

Je verrai encore *L'Héritage* avec plaisir, et sans doute une répétition de votre nouvelle pièce. Et la seconde de *L'Écrivain aux champs* m'impressionnerait moins, le public ne payant pas.

Je vous écrirai dès que je serai fixé pour le 16.

Merci encore, et bon courage, et poignée de main à tous.

A HENRI BACHELIN

Chaumot.

7 août 1908.

Mon cher Parisien,

J'ai reçu hier les premiers placards de *Ragotte*. Imaginez trois ou quatre numéros du *Temps* pleins de petites phrases séparées par des blancs. L'effet est bizarre : on a presque le mal de cœur. Tout de même j'aurai mis dans ce livre quelques petites choses qui ne seront pas indignes de mes disciples.

Je songe au coup de pied aux reins que j'aurais reçu il y a dix ans si j'avais porté à un éditeur un pareil livre! Non! Non! Je ne vois pas *Ragotte* dans quarante mille mains, je veux dire : quatre-vingt mille, si on admet que chaque lecteur ait deux mains, en moyenne. Ça fera un livre de 300 pages inédites pour vingt-sept sous. Fayard n'a pas peur! Que dirait Stendhal? Il avait raison, ce délicat, mais il faut doubler le chiffre : la vie coûte le double. Ma paresse m'aura toujours empêché de dépasser la mesure. Quand j'ai gagné mille francs, j'ai envie de dormir six mois. Si j'étais seul, je ne dépenserais pas plus que vous.

On a joué, ces jours-ci, les *Bucoliques* à Bussang. Je vais

aller voir la deuxième représentation la semaine prochaine. Si ça m'amuse, j'essaierai de mettre un *Philippe* à la scène, et j'en aurai fini avec ce bougre-là, qui me tient depuis treize ans! Heureusement, nous venons de changer de bonne : ça va peut-être me donner du nouveau.

La vie et l'art! Réalité et poésie! Sauf quelques mots d'esprit, qui d'ailleurs ne sont pas dans ses pièces, Becque m'est à peu près indifférent.

Vous ai-je dit que Saint-Honoré est délicieux?

Vôtre.

A EDMOND SÉE

Chaumot.

23 août 1908.

Mon cher ami,

Ne m'en veuillez pas! Je corrige, avec quel écœurement vous le devinez, les épreuves de mon livre. Rien n'encrasse une plume comme ça; mais je pense à vous et je lis vos articles de si chaude amitié. Si vous n'êtes pas mon ami, devenez-le : il n'est que temps!

Je ne sais pas du tout comment nous avons passé notre été. Dix jours à Saint-Honoré, quatre à Bussang, le reste ici, et quelques petites promenades aux environs. Nous ne sommes pas trop fatigués pour aller à Biarritz. Pourquoi n'irions-nous pas? Sincèrement, je n'ai pas encore trouvé la raison. La Gloriette parfois nous ennuie ferme. Je lui reproche le peu de chose qu'elle a donné à mon livre, qui me paraît si maigre! Je dors, ici. Je devrais avoir un roman tout prêt (un roman!), et une pièce (une pièce!). Et la vôtre? Je l'exigerai à notre première rencontre. Je serai hypocritement impitoyable.

Votre femme est-elle toujours aussi jolie, vos enfants aussi insupportables, et vous aussi dégoûté de tout avec votre air de tout aimer, plume à la main?

Ne changez pas : vous êtes bien comme ça.

Il me semble que voilà une lettre. Faites-en donc autant!

Votre frère farouche.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on ne m'offre pas la place d'Arène, ni celle-là, ni une autre.

A HENRI BACHELIN

Chaumot.

5 septembre 1908.

Et moi, je vous croyais aux bains de mer ! Si ce n'est vous, c'est donc Valdagne, car mes épreuves sont en suspens. Les éditeurs se reposent. Très probablement je mettrai votre offre à profit. Je vous prierai de revoir *Nos frères farouches* après la mise en pages.

Ce n'est pas le livre que je voulais faire. On ne le fait jamais, paraît-il.

Je viens de voir l'horreur qu'est la couverture de *L'Ecornifleur*. D'où sort ce jeune homme gras ? Quand on pense que tous les lecteurs interprètent un livre avec cette exactitude !...

J'ai reçu cette semaine des soldats dans ma commune. J'ai été d'un chauvinisme !... La semaine précédente, je recevais un curé. Il est temps que je rentre rue du Rocher : ce ne sera pas long.

J'aurais voulu vous avoir à déjeuner à la Gloriette, mais vous ne passez qu'à l'époque des bécasses : c'est bien tard. Tout de même, en revenant de Nevers, faites-moi signe : je serai peut-être encore à Chaumot.

A bientôt.

Vous ai-je dit que les *Bucoliques*, à Bussang, c'était insignifiant ? Mais le pays me plaît beaucoup. J'y écrirais un chef-d'œuvre. Qu'est-ce que je risque ?

La Grande Revue publiera ces jours-ci, je crois, *Ragotte* en entier. Le directeur, affolé par toute cette copie, l'a serrée comme chair à pâté. On n'y comprend plus rien. Ça va paraître très fort.

J'ai *La Petite Chiquette*, là, sur ma table. Il faudrait que ce fût bien mieux que *La Turque* pour décrocher les 5.000 francs, du moins l'agrafe dont je dispose.

A EDMOND SÉE

Chaumot.

7 septembre 1908.

Mon cher ami,

Vous êtes tout plein gentil !

Evidemment, me voilà obligé d'aller à Bordeaux. J'en

avais le secret désir. Une fois là, — c'est le pays de M^{me} Capus, — tout s'arrangera.

Il faut d'abord rentrer à Paris, non sans regret, car il fait un temps magnifique. Mais nous en avons assez! On rentrerait le 14 ou le 15, et, le 18 ou le 19, on se jetterait dans un train pour Bayonne. Est-ce que vous y serez toujours? Dites-moi si ces dates vous vont. Le temps de tuer un taureau de ma propre main, je reviendrai à Paris corriger mes *Frères farouches*.

Quelle vie!

Je vous répète que vous êtes tout plein gentil, et que nous vous embrassons tous.

A PAUL CORNU

*La Gloriette,
Chaumot, par Corbigny,
(Nièvre).*

8 septembre 1908.

Voilà bien ce que je craignais! Tout arrive.

J'ai reçu votre lettre hier et votre programme aujourd'hui. Il est fort alléchant. Ça ira très bien après les *Mots d'Ecrit*. Il faut pourtant que je m'exécute. C'est le mot. Comment faire? Je ne relis pas, mais je jette un coup d'œil : tout cela est bien local et bien fané. Jamais je n'en tirerai nos trente-deux pages. Voulez-vous que je vous adresse le paquet; vous choisirez d'abord, je contrôlerai ensuite et j'écrirai une page de préface sur ces *Mots d'Ecrit* ou sur votre tentative. J'aurais bien mieux fait de vous donner mon discours sur Tillier : il n'est pas si mal.

Je rentrerai à Paris à la fin de ce mois. Je croyais que vous deviez venir dans la Nièvre en août. Je pensais déjà, sans l'espérer, que nos *Cahiers* ne naîtraient plus. Je vous répète que je crois, sinon à leur succès, du moins à leur intérêt. Mais j'aurais bien voulu ne "donner" qu'à mon rang, après M. Eugène Perreau, pour voir. J'ai honte de ma paresse qui devient le fond de ma nature.

Répondez-moi un mot ici et venez me voir rue du Rocher.
Amitiés de ménage.

Mais je ne chasse pas! Je ne chasse plus : voilà un sujet de Cahier; pourquoi l'auteur des *Perdrix*, dans *Poils de Carotte*, ne chasse-t-il plus, et pourquoi Philippe chasse-t-il toujours?

A ANTOINE

Chaumot.

10 septembre 1908.

Mon cher ami,

Ma foi, zut pour mes scrupules et mes timidités qui finissent par me coûter trop cher! Au fond, ça me vexait que vous ne pensiez pas à moi.

J'irai donc trembler d'angoisse sur le plancher de votre grange.

Je vous prie seulement de ne pas me faire passer dans les premiers, afin que je m'aguerrisse à la vue de quelques autres.

Je n'ai qu'une place pour suivre ces conférences. J'en voudrais bien une autre pour ma fille. Est-ce possible? Si oui, ce sera moi votre obligé, après la redoutable séance.

Je vous serre amicalement la main, et, très flatté, je vous remercie.

J'étais à Bussang dernièrement. Le décor est toujours admirable, mais je n'ai rien compris aux *Bucoliques*.

A PAUL CORNU

*La Gloriette,
Chaumot, par Corbigny
(Nièvre).*

11 septembre 1908.

Je vous adresse le tout — sans regarder — sous pli recommandé. Il y a aussi des discours de réunions publiques ou universitaires. Mais je n'ai pas le courage d'y mettre le nez.

Bien vôtre!

Bonjour à mon filleul!

44, rue du Rocher,
Paris (VIII^e).

17 septembre 1908.

Votre lettre me rattrape à Paris. Je n'ai pas le courage de vous décourager. Vous êtes juge ! faites librement. Supprimez X... ; vous avez raison, bien que... mais ce ne serait pas généreux. Laissez Z... comme exemple de gaffe, car je me suis *absolument* trompé sur son compte ; au moins c'est drôle !

Bachelin, en effet, est à Lormes, mais il ne se retrouverait pas dans les manuscrits que j'ai laissés à *La Gloriette*. Et il y en a un trop gros paquet pour que je les fasse venir ici. Plus tard, vous pourriez en faire un autre *Cahier*. Il n'y aurait que de l'inédit, car j'ai toujours refusé de les publier, mais je ne les crois pas dénués de morale nécessaire. Nous en reparlerons.

Ce que j'ai publié dans *L'Humanité* a paru, en partie, dans une nouvelle édition (couverture de M^{me} Franc-Nohain) des *Bucoliques... Patrie* y figure aussi. Pelletan l'a republié deux fois, mais vous pouvez le reprendre et il ne me déplaît pas de montrer plusieurs fois ce morceau.

Pour la lettre, voici ce qui me semble possible : faites d'abord votre brochure, à votre goût de rédacteur en chef. Envoyez-moi une épreuve et, après lecture, je vous *écrirai* mon impression...

Vôtre.

A LÉON BLUM

Paris.

17 septembre 1908.

Mon cher ami,

J'ai rarement vu une personne aussi dédaigneuse de mes corrections que *La Grande Revue*, ou sa sœur *La Revue du Palais*, mais je reçois un mandat de 500 francs, et je vous avoue que mon humeur ne résiste pas à ce chiffre.

Nous sommes rentrés, et nous irons voir, dans quelques jours, Edmond Sée et ses taureaux à Bayonne. Puis ce sera l'hivernage. Et vous ?

Faites-moi signe dès qu'on pourra causer un peu, et sachez que je n'ai rien préféré, cette année, aux articles que j'ai lus de vous.

Vôtre.

A EDMOND SÉE

Paris.

17 septembre 1908.

Mon cher ami,

Ne bougonnez pas, c'est-à-dire : ne bougonnez plus ! Je savais bien que mon télégramme vous embêterait, mais jugez ! Marinette a trouvé à Paris les loques infectes de son ancienne petite bonne et sa correspondance amoureuse. Ce fut un peu écoeurant. La nouvelle bonne ne lui inspire aucune confiance. Resté en arrière, j'ai appris des choses qui nous auraient empêchés de l'amener à Paris si je les avais connues plus tôt. Ce n'est rien, mais cette bonne est une gourde qui ne sait pas tourner un bec de gaz. Il fallait au moins quelques heures pour lui donner une grosse leçon. J'ai vu Marinette ennuyée, éreintée ; elle voulait quand même partir. C'est moi qui ai dit non. Je connais ses inquiétudes quand elle est loin de ses gosses et qu'elle n'est pas sûre qu'ils soient bien. Vous mis à part, son voyage eût été une corvée. Je ne vous parle pas de quelques ennuis d'homme de lettres qui m'attendaient à Paris. Je vous jure que j'ai bien fait.

Dites-nous quand vous voulez revenir. Si vous êtes pressés, nous aurons l'air d'aller vous chercher ; vous reviendrez avec nous. Quant aux courses de taureaux, nous nous en foutons. N'ai-je pas lu, d'ailleurs, chez M^{me} Mendès, que vos assassins de mérite étaient tous deux blessés ? Tant mieux ! Nous ne voulons voir qu'un beau pays commenté par quelques réflexions de Sée. Nous nous f... aussi de votre soleil. Qu'il entre ou reste dehors, ça nous est égal : nous lui dormirons au nez. Laissez donc vos chambres en paix. Ne vous occupez pas de notre nourriture de voyage. Soyez de bonne humeur à notre arrivée, et ne nous prenez pas pour des gens chic.

Je viens de voir Fabre chez Floury, et Claude Anet, et Alfred Natanson. Tous ces gens me chargent d'un tas de fleurs pour vous. Je vous porterai leurs compliments retouchés par moi.

J'ai le guide des Pyrénées sur ma table ; je ne m'occupe que de vous. Enfin, ne gesticulez pas comme ça, que diable !

Puisque je vous dis que je ne pouvais pas faire plus vite... Nous serions revenus le lendemain. Nous resterons vingt-quatre heures de plus.

Plus un mot! On vous aime et on arrive.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

23 septembre 1908.

Mon cher ami,

Quelques ennuis domestiques, ou, plutôt, de domestiques, nous ont empêchés d'aller à Bayonne. Nous n'irons que la semaine prochaine. De Bussang à Bayonne, nous aurons bien traversé la France.

J'ai vu avec plaisir que *Molière* était à l'Odéon : c'est bien sa place. Peut-être avez-vous vu que je figurais aussi sur l'affiche d'Antoine comme bavard. Un coup de folie, à la demande télégraphique d'Antoine. Mais j'ai le temps d'y penser.

Paris-Journal succède à *Messidor* le 6 Octobre. J'ai insinué que je reprendrais volontiers la critique dramatique, mais ça n'a pas pris. Je suis vexé. Quel métier où il faut toujours recommencer à gagner son pain! Je pense aux machines de votre papa, qui, une fois lancées, ne s'arrêtent plus.

Ne vendez pas le chalet des Hirondelles! Gardez-nous ça pour nos vieux jours.

A bientôt. De cœur à tous.

A PAUL CORNU

44, rue du Rocher,
Paris (VIII^e).

9 octobre 1908.

Je trouve votre lettre au retour d'un petit voyage que je viens de faire du côté de l'Espagne.

Je ne veux en rien vous gêner. Vous avez toute la peine et je comprends qu'elle soit réelle. Certes, je ne m'enorgueillirais pas de voir les *Mots d'Écrit* aux vitrines de Paris. Je suis même confus de réclamer deux fois de suite, à des

dates si rapprochées, la sympathie des Nivernais, et je vous demande pourquoi vous ne faites pas un choix dans tout ce papier et pourquoi vous n'en tirez pas tout bonnement (je m'en rapporte à votre critique) les quarante pages nécessaires à un Cahier. N'est-ce pas là la meilleure solution ?

Si, pourtant, vous tenez à votre programme ! Mais en tout cas, je ne veux *aucun* droit d'auteur. Il est bien temps que les libraires marchands me nourrissent.

Essayez de garder le titre *Mots d'Écrit*. Je continue à le trouver bien. Il s'applique à tout, que ce tout soit en une ou deux séries.

Vôtre.

A GASTON CALMETTE

Paris.

18^e octobre 1908.

Mon cher ami,

Si je me sentais capable d'écrire un article digne de Marthe Brandès et de la première page du *Figaro*, j'aurais posé ma candidature à la succession d'Emmanuel Arène !

Mais il faut un tour de main que je n'ai pas.

J'ai déjà fait, de Marthe Brandès, un portrait de 25 lignes que *Le Figaro* a d'ailleurs publié dans un supplément illustré. Marthe Brandès l'aime beaucoup et le montre volontiers. Je le gâterais si j'y insistais.

Je suis désolé de ne pas pouvoir vous être agréable, car *Le Figaro* me traite en ami, et je vous remercie, une fois de plus, de me l'adresser chaque matin.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments dévoués.

A PAUL CORNU

44, rue du Rocher,
Paris (VIII^e).

21 octobre 1908.

Je vous retourne docilement, sous pli ouvert, les épreuves avec la petite lettre. Je n'ai pas touché aux épreuves, mais si ce n'est pas une besogne trop longue, je vous prie de remplacer par des points quelques noms que j'ai marqués.

Je trouve inutile de donner une petite célébrité, si petite qu'elle soit, à M. D..., par exemple, qui d'ailleurs est tombé depuis longtemps tout seul, comme il était prévu.

Je ne tiens guère d'ailleurs qu'à supprimer ce nom-là. Même *Michot* ne me gêne pas.

Pour le reste, ça va bien. Mais je pense que vous ne m'avez pas envoyé toutes les épreuves, car d'après la première page, j'imagine que vous voulez publier tous les *Mots d'Écrit* en deux fascicules.

Entendu pour les quatre cents numéros supplémentaires et pour Jaurès.

Vôtre.

A EDMOND SÉE

Paris.

31 octobre 1908.

Mon cher ami,

Voulez-vous que nous nous passions d'Alfred Capus? C'est un homme d'infiniment de talent, mais il faut le laisser à ses soucis académiques et à ses indifférences amicales. Si vous écrivez un *Jules Renard*, ce sera pour moi un grand honneur, même si je suis seul à le lire. Je suis d'ailleurs en bons termes avec Calmette. Je lui ai refusé dernièrement un article sur Brandès; ce n'est pas une raison, au contraire, pour qu'il refuse votre article. Laissons donc notre Capus, laissons le plus de gens possible. La vie serait insupportable s'il fallait leur demander la permission d'exister. Que votre article paraisse dans *Le Figaro*, le *Gil Blas*, ou dans un journal de Bayonne, ne sera-t-il pas signé Edmond Sée?

Quant à mon livre, je n'en entends plus parler. J'ai dû dire à Valdagne que je le considérais comme un aimable farceur. Ces intermédiaires vous font souffrir comme s'ils en avaient le droit. Je ne décolère pas. Vous voyez qu'il n'y a pas que vous!

Pour me calmer, je lis les livres des autres. J'ai lu *Monsieur le Principal*, de Jean Viollis. Voulez-vous le lire et me donner votre avis? Je le joins à *L'Enfer*, de Barbusse, pour le proposer au prix Goncourt.

Je ne vous écris pas ce qu'on fait à Paris. On n'y fait rien.

C'est le vide et le bruit. Avant-hier, à la bien mauvaise pièce de Thurner, je regardais l'impitoyable jeunesse de M^{me} Picard mère, et j'étais pris soudain d'une tristesse immense, qui continue.

Marinette vous ayant dit ce qu'il fallait sur vos santés et les nôtres, il ne me reste qu'à vous embrasser tous.

Vôtre.

Est-ce que c'est pour vous rattraper que vous n'affranchissez pas vos lettres? Ce sera long!

A PAUL CORNU

44, rue du Rocher,
Paris (VIII^e).

6 novembre 1908.

Je reçois les *Cahiers*. Ils se présentent fort bien : ça me fait un livre de plus.

Il s'agit maintenant de tenir.

Merci et cordialement.

Nos Frères farouches ne paraissent que le 20 novembre. Il y a juste *un an* que l'éditeur les a! Vous voyez qu'on peut excuser votre retard.

A ALFRED MASSÉ,
député de la Nièvre.

Paris.

10 novembre 1908.

Je vous remercie, mon cher député, de votre lettre aimable. Vous connaissez trop les hommes pour ne pas deviner que j'ai dû me tromper quelquefois. Si la Rondotte et Françoise sont de braves paysannes, Bertin et Morin m'ont déçu, et d'autres avec eux. Ne nous plaignons pas. Vous dites le mot juste : c'est de notre faute! Tout, ou presque tout, reste à faire; et vous voyez dans *La Tribune* de ce matin que les *émigrés* vont s'y mettre.

Bien cordialement.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

16 novembre 1908.

Mon vieux Paul,

Gloriette et moi, nous vous embrassons. Vous ne savez pas le service que vous nous rendez. Je vous devrai, avec ces 1.000 francs, 2.000 francs de courage. Et j'aime vous les devoir à vous.

Je reçois (enfin!) un mot délicieux de M^{me} Aron.

Je n'osais pas vous demander un article sur *Ragotte*, mais vous devinez combien je l'espérais.

Au travail!

Votre reconnaissant.

A EDMOND SÉE

Paris.

19 novembre 1908.

Mon cher ami,

Fayard avait naturellement oublié sur sa liste — bien mal faite — Ollendorff et Périvier. J'ai réparé l'oubli hier soir. Mais ces messieurs ne vont-ils pas vous dire qu'ils ont déjà un critique?

Qu'un livre n'ait pas de critiques, passe ! Mais qu'il ait certains critiques!...

Ragotte a paru hier soir aux vitrines. Je n'ai d'autre impression nette que celle-ci : un auteur dont le livre vient de paraître est un pauvre con stupide.

J'ai déjà lu un *Jules Renard* fort bien placé dans un article émouvant sur Bayonne, signé Edmond Sée. C'est votre village. Comme je vous approuve de l'aimer, et de détester terriblement l'odieux bourgeois éternel!

Fantec n'a pas encore fini son examen ! Il n'en peut plus.

A vous tous.

Paris.

28 novembre 1908.

Mon cher ami,

Si Fantec avait eu le temps, il vous aurait télégraphié hier soir qu'il venait d'avoir 18 sur 20 dans la seconde et

dernière partie de son examen, un examen qui a duré deux mois, vous le savez. Le voilà donc *externe des hôpitaux de Paris* : c'est sur ses cartes. Il faisait d'ailleurs fonction d'externe, et il gagne déjà 50 francs par mois. Je vais me reposer.

Vous avez reçu mon télégramme à propos de votre bel article. Qu'ajouterais-je? Il y a des articles élogieux qui ne plaisent pas. Le vôtre m'a délicieusement touché. Marinette aussi. Vous êtes un ami que je tâcherai de conserver. Je pense qu'avec un bon livre de temps en temps j'y arriverai.

Ecrirai-je la page prédite sur votre beau pays? Je ne sais pas, mais je crois qu'elle serait plutôt attendrie qu'ironique. Il me revient souvent!

Il faut aussi, tout de même, en revenir, mon cher Sée, car on vous réclame. Picard bout d'impatience. Il y a encore des soirées très douces où Paris rivalise avec Anglet.

Mon livre est vraiment bien accueilli par ceux qui me connaissaient déjà. Les journaux manquent pour recevoir les articles que les amis m'offrent : trois au *Gil Blas*, sans compter le vôtre, qui les annule. Ça deviendrait un concours.

Mais je ne crois pas que le succès de vente, du moins en province, corresponde au succès littéraire. Fayard avoue une légère déception. Il parlait de 40.000 exemplaires à vendre comme du pain : nous ne dépasserons guère 20.000, si nous les dépassons; mais, 20.000 pour un monsieur qui allait jusqu'à 1.500, c'est une petite révolution.

Et puis, zut!

Revenez, revenez, les amis! Ça n'est plus drôle, de vous savoir là-bas.

A PAUL CORNU

44, rue du Rocher,
Paris (VIII^e).

2 décembre 1908.

...Vous avez sans doute lu cette note de *L'Humanité* (de Gustave Rouanet) que je vous adresse. Je vous transmets aussi les compliments de Tristan Bernard que les *Mots d'Ecrit* ont ravi (je parle aussi de l'édition). Sincèrement,

je ne l'espérais pas (je parle du texte) et je mettrai ces *Mots d'Écrit* dans les " Œuvres du même auteur ".

Entendu pour les *Allocutions* (1).

Venez me voir le dimanche que vous aurez de libre. Je suis toujours au bureau.

Vôtre.

Oui, *L'Action Française* m'arrange bien. Mais je deviens sage et je n'en crois pas un mot, — et Léon Daudet non plus.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

7 décembre 1908.

Mon vieux Machiavel,

Je viens de finir *Secrets d'Etat*. Je l'ai lu avec une admiration étonnée et respectueuse. C'est donc vous qui l'avez écrit? Je le crois à cause de tant de réflexions judicieuses, de ce style qui est de vous, et de cette nonchalance qui n'appartient qu'à vous. Mais voilà que vous avez les qualités d'un romancier feuilletoniste! Cette histoire est ingénieuse, ce pays, vraisemblable, et ces personnages existent. Vous prouvez tout par un détail de lieu ou de figure. Je n'ai deviné que le roi était vivant qu'à la ligne où vous me l'avez dit.

Il faudra que vous me racontiez comment l'idée du livre vous est venue.

Qu'est-ce que vous allez encore nous offrir?

Je sens ma médiocrité quand je m'énumère vos dons. Je ne serais pas foutu d'écrire sans trembler le moindre chapitre de ce livre.

Je ne compare pas *Secrets d'Etat* avec *Deux Amateurs de Femmes*, mais je trouve ce livre imprévu, aussi fort qu'amusant. Et il a l'air de commencer une série. Nous voilà bien! Vous lâchez notre réalisme, et vous prouvez qu'on peut faire du réel avec rien.

Au revoir, Zévaco-Stendhal.

Votre vieil abonné.

(1) C'était le titre provisoire des *Causeries*.

A SA SŒUR

28 décembre 1908.

Ma chère Amélie,

Je te remercie, toi et tes filles qui avaient, naturellement, voix consultative. J'accepte ton offre comme tu me la fais : simplement. Cela ne diminue pas ton amabilité, mais je t'aurais vue avec surprise te retirer à Chitry.

Je ne sais d'ailleurs pas ce que j'y ferai. Je n'avais de souci que pour mes livres et nos quelques meubles. Provisoirement, je les mettrai où je pourrai. Je n'ai pas l'intention de troubler maman. Jusqu'à sa mort, la maison restera ce qu'elle est, plus encore à toi qu'à moi, et, les premières années, nous l'habiterons si peu que tu pourras y venir à ton gré si cela t'est toujours agréable. Plus tard, tu seras notre invitée.

Il va de soi que ces projets restent, comme tous les autres, soumis au hasard, plus malin que nous. D'accord sur le principe, nous parlerons une autre fois du règlement de Chitry. Ce sera facile et rapide.

Merci encore, et bonne année à tous les tiens.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

3 janvier 1909.

Mon vieux Paul,

Je ne veux tout de même pas attendre l'apparition de votre article pour vous souhaiter une bonne année.

Je vous souhaite vingt pièces, dont dix-neuf à succès, dix romans, et toujours le même talent : il me suffit.

Je me propose de travailler presque autant que vous ; le moment n'est pas venu de vous dire à quoi, car je n'en sais rien, mais je sais qu'il le faut.

Places de critique dramatique, de critique littéraire, de leader, de reporter, etc., ramassez-moi ce que vous voudrez dans vos courses.

Et restons amis, mon vieux manager!

A LEGRAND-CHABRIER

3 janvier 1909.

Quelle agréable surprise, messieurs et chers amis!

Je n'espérais pas voir imprimés au *Mercur*e les noms de mes conseillers municipaux, tous élus ou réélus. Ils ne s'en douteront d'ailleurs jamais.

Comme c'est étrange, que cette petite brochure vous ait intéressés! Vous me donnez raison. Ne vous ai-je pas dit qu'en moi l'homme et l'homme de lettres sont inséparables? Il me répugnerait de mentir à un paysan comme à un écrivain. Je ne me préoccupe pas des confusions ou de mes maladresses possibles. Ça m'est égal, de vous rappeler Paul-Louis Courier, mais je suis content que le maire de Chitry ne vous ait point paru négligeable. Votre article, qui tourne un peu court (je m'y habituais), m'a amusé et touché. Je m'en tiendrai à cette magistrature, mais, à cause de vous peut-être, je continuerai. Le monde me semble limité à droite ou à gauche, et non en profondeur. On peut toujours creuser. *Ragotte* me paraît inépuisable. C'est Rondotte, comme Bertin est *Le Cousin de Rose*, comme, Borneau, c'était Barnave.

Ce n'est pas une raison pour ne pas revenir me voir; je vous répète que je n'ai pas peur.

Je vous serre amicalement les mains.

Votre dévoué.

Tout de même, j'aime mieux avoir fait *Ragotte*.

A PAUL CORNU

44, rue du Rocher,
(Paris VIII^e).

11 janvier 1909.

Vous avez lu hier la note du *Gil Blas* sur les *Mots d'Ecrit* et l'article du dernier numéro du *Mercur*e.

Mes amis m'en réclament... Vous en reste-t-il quelques-uns?

Le numéro Bachelin est tout à fait réussi.

Bien vôtre.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

13 janvier 1909.

Mon vieux Paul,

“ J’ai le temps d’attendre. ” Tout de même, je suis bien content de f... votre excuse au panier, ce matin. J’ai une manière d’attendre qui finirait par me donner une maladie de cœur.

Ce matin, je ne souffre que d’un gonflement de vanité.

Bien sûr, que votre article est un article d’ami. Il ne manquerait plus que ça ! Mais il s’agit de savoir s’il n’est pas plus difficile d’être votre ami depuis vingt ans, mon vieux Paul, que d’avoir du talent, et même du génie. Cette amitié m’honore peut-être plus que *Ragotte*. Je dis : peut-être.

Et puis, je ne sens pas dans votre article que de l’affection. Il y a aussi de l’estime, et de cette matière intellectuelle avec quoi on fait soi-même les bustes qu’on préfère.

Ne dites pas le contraire : je suis bien sûr que *Ragotte* vous en a bouché un coin. Quant aux *Histoires naturelles*, c’est une poignée de fleurs dans votre barbe. Une fois reniflées, vous n’y pensez plus, et vous les laissez retomber. C’est ce qu’elles méritent. Je reste là, d’ailleurs, pour les ramasser.

J’irai au rendez-vous que vous me fixez chez les Temps futurs. Je vous y trouverai encore, et vous tiendrez tant de place, et vous ferez tant de zigzags sur la route que j’aurai une sacrée peine à passer devant vous.

Mon vieux Paul, je vous embrasse et je vous aime comme vous m’aimez, ce qui, si j’en juge par le nombre de fois que je viens de relire *Comædia* (qu’est-ce que j’y cherchais encore ?), n’est pas peu dire.

Votre buste.

Avis. Je viens de terminer (elle était faite), une comédie anticléricale en deux actes. Qu’est-ce que vous allez foutre de ça ?

J’ai écrit à Gémier une lettre d’injures parce qu’il va jouer *Les Jumeaux* au lieu de *Monsieur Vernet*. J’attends depuis Août 1906 ; mais il n’y a rien, dans ma lettre, contre vous. Il n’y a rien *pour*, non plus.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

17 janvier 1909.

Mon cher ami,

Si, pour un sou, vous achetez *Paris-Journal* demain matin, Lundi, vous verrez sans doute qu'il est question de vous. Je ne crois pas vous être personnellement désagréable, mais j'ai quelques duretés pour vos amis. *Paris-Journal* est si peu lu! Et Marinette, qui a toute ma confiance, me dit que je ne suis pas allé trop loin.

A vous et aux vôtres.

A chacun son trésor. Lisez dans *Le Mercure* une note, signée Rachilde, sur *Ragotte*. Stupéfait, je me suis révolté. Articles de commande!

Rachilde, par un bout de carte, m'explique qu'elle est sûre que je n'ai rien demandé, mais qu'il y en a quelques-uns qui se l'imaginent et le disent. Admirable!

Ainsi finit une camaraderie de vingt-cinq ans!

A PAUL CORNU

44, rue du Rocher,
Paris (VIII^e).

22 janvier 1909.

Ropiteau (1) exagère : ce n'est pas la première fois que *Les Annales* m'honorent d'un salut; mais les Nivernais ne s'en aperçoivent pas. Ils commencent.

Je ne sais à qui vous devez adresser les *Mots d'Écrit* aux *Annales*. Je ne connais personnellement que Jules Bois. Mais il a déjà parlé (!) de *Ragotte* et je ne veux rien lui demander, ni à lui, ni à un autre, d'ailleurs. Mon titre d'académicien (prix et fauteuil Goncourt) et ma nature m'obligent à une grande réserve, que vous comprenez...

Agissez donc comme éditeur, au hasard et à votre gré, et ne nous frappons point. Ropiteau vendra ses *Mots d'Écrit* avant de mourir. Je sais que Rey et Floury lui en ont demandé. Un peu étonné d'abord, je laisse faire, puisque

(1) Notre dépositaire à Nevers.

des juges éclairés trouvent que ce n'est point à mépriser. Je ne m'en doutais pas.

Je trouve l'article de M. Camille Bloch (1) excellent, naturellement. Je vais le remercier.

Vôtre.

A SA SŒUR

Paris.

3 février 1909.

Ma chère Amélie,

Nous irons Vendredi passer deux ou trois jours à la Glo-riette, qui est, comme je crois te l'avoir dit, définitivement vendue. Nous louerons un coin pour mettre nos meubles à partir de l'année prochaine, et, jusqu'à la mort de maman, nous voyagerons un peu. Au fond, nous en avons assez, et c'était trop lourd. La vie est quelquefois, pas toujours, plus sage que nous.

Je vous embrasse toutes.

A EDMOND SÉE

Paris.

4 février 1909.

Oui, Edmond Sée, j'avais lu la note du *Mercur*. Je ne voulais pas vous la signaler, parce qu'elle était méchante aussi pour vous. J'ai aussitôt écrit à Rachilde, une amie de vingt-cinq ans, ma stupeur! Elle m'a répondu sur une carte quelques mots incompréhensibles où elle avoue plutôt sa mauvaise foi. J'ai donné ma démission d'administrateur du *Mercur de France*, et, pour ne pas désobliger Vallette, je l'ai reprise, mais elle n'est que suspendue.

Voilà donc une amitié perdue, à laquelle je crois bien que je ne tenais pas beaucoup. Et d'une!

Guitry m'ayant refusé, sans la lire, une pièce en deux actes (il aime mieux *Le Juif polonais*) et un projet de pièce en trois actes pour l'hiver prochain (je vous donnerai ses motifs une autre fois, c'est trop long), j'ai dit adieu à ce charmant ami. Et de deux.

(1) Dans *Les Nouvelles*.

Rostand ne m'a pas donné signe de vie, de sorte que j'ai à peu près, pour lui, les sentiments de Desprès pour le cadavre de Coquelin. Et de trois.

Je réclame 1.500 francs à Gémier qui n'a pas tenu une seule de ses promesses à moi faites depuis plus de deux ans. Et de quatre.

J'ai perdu aussi l'amitié de quelques pauvres gens de Chaumot, mais, ça, je l'ai mérité, car *Ragotte*, comme vous dites, c'est tapé.

Tout cela serait délicieux si j'étais riche. Mais vous pensez bien que mes ennuis redoublent! Ne me plaignez pas. Je n'ai jamais été dans un meilleur état d'esprit. La *Gloriette* est vendue : tant mieux! Votre Michel pisse quatre fois par jour sur le tapis : bravo! Je suis bien décidé à ne m'effrayer de rien. Je tordrai le cou à Chantecler s'il continue à gueuler, et je veux épater Marinette elle-même à force d'égoïsme et d'indifférence. Je l'emmène deux ou trois jours à Chaumot où je vais voir mes conseillers municipaux.

Je ne vous blâme pas de quitter Paris tout à fait : ça devient inhabitable. Faites votre pièce, mais n'oubliez pas que vous ne serez jugé que par des cons. C'est stupide, de donner un peu de son cœur à ces sauvages.

Tout va bien. On vous embrasse ferme.

A ANTOINE

Paris.

12 février 1909.

Mon cher ami,

Puisque vous ne trouvez pas de place pour *Poil de Carotte* en un acte, vous en trouveriez peut-être pour une petite pièce en deux actes.

Voulez-vous voir ça? La pièce s'appellerait *La Bigote*. C'est M. Lepic sous un de ses aspects. C'est le développement de sa phrase dans *Poil de Carotte* : " Je déteste, moi, le bavardage, le désordre, le mensonge et les curés. "

Ce n'est pas du grand théâtre, mais le dialogue pourrait amuser votre public odéonien, ou l'indigner, ce qui est la

même chose. Si vous avez une place, je peux vous lire tout de suite le second acte. Le premier est fait aussi, mais il a peu d'importance, et votre avis dépendra du second, ce qui abrègera les cérémonies.

Le père Lepic s'appelle cette fois M. Chêne.

Vous ne jouez plus la comédie, et vous avez bien tort; c'est votre malheur.

Je vous demanderais de me donner Desjardins, que j'aime beaucoup. Voilà.

Vôtre.

Mais pourquoi diable n'avez-vous pas déjà joué *Poil de Carotte* une dizaine de fois? Je suis aussi ruiné que vous, et je viens de relire l'acte : c'est encore bien, vous savez.

Délicieux, *Andromaque*, hier.

A MARTHE BRANDÈS

15 février 1909.

Ma chère bienfaitrice,

Trois ou quatre amis s'étaient donné rendez-vous chez Féraudy. Vous arrivez bonne première! Je reconnais bien là votre cœur. Attendons! Je suis bien décidé à donner tous les signes de l'impatience. Je ne sens plus le coup qui m'avait assommé : me voilà terrible! Marinette portera des bijoux, ou je meurs.

1° J'ai contraint le directeur Gémier, qui manque à toutes ses paroles, de me verser la forte indemnité pour *Monsieur Vernet* : 1.500 francs.

2° Je lis deux actes ce soir à Antoine, et, comme il avait déjà *Poil de Carotte*, il jouera quelque chose, de gré ou de force.

3° Je me mets ensuite à ma pièce en trois actes, et je donne une leçon de rapidité à *Chantecler*.

4° Je flanque notre bonne à la porte après en avoir extrait un chapitre pour mes *Frères farouches*.

Je vous dis que je suis enragé!

Nous ne sommes restés que deux jours à la Gloriette, le

temps de voir, comme dit Ragotte, que les chiens avaient mangé la boue, c'est-à-dire que le sol était bien gelé.

Ce serait tout de même bien que *Poil de Carotte* arrivât par vous chez Claretie. Tout par les femmes! Vous connaissez ma vieille devise.

C'est pourquoi je vous embrasse d'une lèvre, si j'ose dire, gonflée de gratitude; Marinette aussi. Elle devait aller ce soir à l'Opéra avec ses filles; elle en a deux, en ce moment, et une nouvelle bonne; mais notre amie Bréval, qui m'avait promis des places, a dû penser à autre chose. A quoi? Seigneur!

Je viens de relire *Pain de Ménage*. Savez-vous que c'est très bien, malgré votre absence! Ah! j'ai été un homme de talent : c'est bien fini.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

16 février 1909.

Mon vieux Paul,

Antoine vient de recevoir mes deux actes, qui passeront en Avril.

Vous ai-je dit que Gémier avait versé mes 1.500 francs? Suis-je vos principes, hein?

J'espère que, pour ma récompense, vous allez m'inviter à votre conférence de *Femina*. Il y aura une phrase pour vous dans la mienne, à l'Odéon.

Faut-il vous répéter que votre livre de chauffeur est exquis?

Non. Ne parlons plus de vous! Parlons de moi, à présent. Rachilde vient de reverser sur vous toute sa tendresse. Je démissionne à ce *Mercur*, et je vous embrasse.

Croyez-vous que je pourrais retirer à *L'Illustration* *Le Cousin de Rose*, qui menace de n'être pas joué, et lui faire prendre *La Bigote* (deux actes)? Ça m'irait bien mieux!

A ANTOINE

Paris.

17 février 1909.

Mon cher ami,

Je viens de relire le premier acte, fait depuis longtemps. Je n'ai pas un mot à y ajouter. Je crois que c'est une excellente préparation au second. Je vous le lirai quand vous voudrez.

Je vais faire copier tout ça. Réflexion faite, — c'est vous qui l'avez faite, — ces gens-là sont des Lepic. Je leur rends leur nom. A quoi bon tricher? Ça ne gênera pas *Poil de Carotte*, qui nous passera peut-être quelque chose de son succès.

Voici la distribution que j'improvise. Vous déciderez.

Vôtre, bien content.

<i>M. Lepic</i>	Desjardins.
<i>M^{me} Lepic</i>	A votre choix.
<i>Henriette</i>	Mellot.
<i>Félix</i>	M ^{lle} Faber ou M ^{lle} Taillade.
<i>Paul</i>	Bernard.
<i>Tante Bache</i>	Delphine Renot ou Luce Colas.
<i>Honorine</i>	A votre choix.
<i>Jacquelou</i>	Dynès.
<i>Le curé</i>	Vargas (il faut un curé qui ait de l'autorité. Le rôle est court, mais important).
<i>Une petite bonne</i>	Bien jolie.

A ALFRED ATHIS

Paris.

7 mars 1909.

Mon cher commanditaire,

Antoine m'écrit qu'il n'y a rien de cassé. C'est simplement Bour qui est parti à la Renaissance. Bernard va apprendre le rôle du père Lepic dans *Poil de Carotte*. On jouera quand on pourra, mais on va sûrement répéter *La*

Bigote tout de suite après *Beethoven*. Ainsi Bernard jouera les deux rôles. Pas si bête!

Bour croit peut-être que je suis inconsolable.

Vôtre.

Je cherche toujours pour mon second acte. J'ai peur de tout foutre par terre.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

17 mars 1909.

Merci, mon vieux Paul, mais, contrairement à ce que dit votre secrétaire (qui doit fumer tout votre tabac), les deux places sont numérotées, et je crains de les laisser vides. J'ai un peu mal à la gorge. Marinette et Baïe ne veulent pas y aller sans moi. Donnez donc ces places à vos boxeurs. Je vais maintenant me livrer à ce genre de sport et vous préparer une pile.

Personne ne m'a demandé à prix d'or ma conférence, et j'ai reçu pour toute récompense, une lettre anonyme de mépris. Et encore elle était adressée à Maximin Roll. Voilà bien mes succès!

Il n'est plus question de la moindre de mes pièces à l'Odéon. Si votre ami de Féraudy ne me tire pas de là prochainement, je vous prierai de me donner vous-même le coup de pistolet. Heureusement, vous craignez les armes à feu et vous n'oserez jamais viser.

Vous avez un fils qui vous admire. Le mien ne fait que lire *Les Veillées d'un Chauffeur*.

Bon souper et le reste!

A MARCEL BOULENGER

Paris.

1^{er} avril 1909.

Voyez-vous, mon cher ami, qu'ils donnent d'admirables choses dès qu'on prend la peine de les interroger? Et je vous assure qu'ils ont tous une personnalité. Vous ne les

épuiserez pas du premier coup, comme tel mondain. “ Un bûcheron, c'est un bûcheron ”. C'est le cri d'une grande découverte. J'espère bien que toute la forêt de Chantilly y passera. Et, si ça vous paraît facile, c'est que vous avez du talent et que vous connaissez les mots savoureux qui conviennent à la “ cabane et au fin matin ”.

Et comme vous êtes gentil de m'avoir offert ce bûcheron secret! De tout autre que vous la même intention pouvait être un poisson d'Avril.

Je vous remercie, et je salue avec gratitude toute la maison de Chantilly.

Voyez comme j'écris mal! Je suis un peu souffrant; je fabrique de l'albumine : j'ai quarante-cinq ans! Ce ne serait rien si j'étais arbre.

A M^{me} JULES RENARD

Paris.

3 avril 1909.

Ma chérie,

J'ai reçu ta lettre ce matin. Tu as beau temps, tu ne dois pas trop t'ennuyer. Nous, nous ne sommes pas très gais. Je suis allé avec les Sée voir *La Meilleure des Femmes* au Vau-deville. Après, nous avons pris je ne sais quelle saleté au Napolitain, mais ça ne m'a rien fait. Cette nuit, j'ai bien dormi. J'ai exécuté, ce matin, mes mouvements sans fatigue, et j'ai très bonne mine. Tu peux être tranquille.

Par ce beau soleil, tu dois trouver la maison de Chitry très acceptable. J'attends de tes nouvelles demain matin, et je filerai de bonne heure à la gare. Je n'ai aucun goût pour ces séparations, si courtes qu'elles soient.

Je t'embrasse bien fort sur tes joues.

J'ai encore un peu de difficulté à écrire, mais je crois que ça reviendra et que nous passerons de bons moments.

Ton Jules.

A EDMOND SÉE

Paris.

19 avril 1909.

Mes chers amis,

Sous la direction du Dr Fantec, nous avons fait avaler un peu de poison à Dédèche, qui était las de vivre parmi les hommes.

Tout le monde pleure.

Nous n'aurons plus jamais de chien.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

4 mai 1909.

Mon vieux Paul,

Comment justifiez-vous cette tournure : " Je m'en rappelle, de ces matinées affreuses, que je passais à me lamenter ? " Je le devine, mais, pour vos lecteurs qui sont nombreux, elle a l'apparence d'une faute de français. Il ne faut tout de même pas les provoquer.

Je vous dirai ensuite, puisque vous ne me le demandez pas, ce que je pense de l'imparfait du subjonctif.

Je crois que nous allons avoir 4.000 francs à l'Académie Goncourt. Il est temps... de vous faire chrétien comme moi.

Vôtre.

A ANTOINE

Paris.

6 mai 1909.

Mon cher ami,

Je pense que *Poil de Carotte* a à peu près vécu à l'Odéon. J'ai été très heureux de cette petite reprise, et je vous en remercie. Elle m'a prouvé, sinon que *Poil de Carotte* était un chef-d'œuvre, du moins, qu'il résistait... à l'Odéon.

J'ai donc écrit à Féraudy pour confirmer quelques paroles échangées. C'est entendu. Il jouera la saison prochaine, *Poil de Carotte* avec Lecomte.

Je lui avais annoncé une lettre de vous : il n'a rien reçu. Vous seriez bien gentil de lui écrire que nous sommes tout

à fait d'accord, et même que l'offre de *Poil de Carotte* vient de vous.

Ecrivez-moi aussi vos projets pour *La Bigote*. Je ne vous demande pas ça par défiance, et je n'ai aucune impatience, mais vous savez qu'avec un mot de vous je pourrai vendre ma pièce à telle publication.

Et puis, envoyez-moi donc deux places pour *Les Danicheff*.

Votre reconnaissant et dévoué.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

Mai 1909.

Mon cher ami,

Je vais vendre une vingtaine de mes actions du *Mercur de France*. Il le faut. J'ai prévenu Vallette, qui va me chercher des acheteurs. Je crois me rappeler, Marinette aussi, que, vous ou votre père, vous avez voulu vainement en acheter. Je vous avertis, au cas où vous auriez les mêmes intentions. Vallette me dit qu'il n'y a aucune exagération à demander 150 francs par action. Naturellement, si je devais faire quelque sacrifice, j'aimerais mieux que ce fût à votre profit.

Bien vôtre.

Paris.

10 mai 1909.

Mon cher ami,

Merci bien! Mais je ne crois pas vous faire faire une mauvaise affaire. Je tiens les actions à votre disposition, et vous me donnerez l'argent quand vous voudrez. Je crois d'ailleurs que le marché doit avoir lieu au siège social. Vallette vous avisera.

Je me servirai de votre argent pour faire relever quelques pierres de la maison paternelle. Noble emploi!

Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir? Nous aurions parlé, avec plaisir, de vos ennuis et des miens, comme toujours. Il n'y a peut-être que les ennuis qui vaillent la

peine de vivre. En tous cas, les vôtres m'intéressent, je vous assure; je les devine un peu et je les comprendrais fort bien. Je tâcherai d'aller vous voir.

Oui, la France est agitée, mais, franchement, n'est-ce pas mérité? Quels gens stupides que nos ministres! Le syndicalisme est la grande force d'aujourd'hui. Ne valait-il pas mieux lui donner raison que de dire bêtement : " Nous ne céderons pas " ? Les députés ont peur. Ils vont être méprisés par le dernier des électeurs. La grève des votes! Mais la République n'est pas en danger. C'est une belle formule. Elle ne mourra pas, et Léon Daudet perd son style.

C'est ce que je dirai cet été à mes frères farouches.

Amitiés.

A M^{me} JULES RENARD

Chaumot.

Samedi 12 juin 1909.

Mon bon chéri,

La Gloriette est très jolie. Il y a des fleurs, roses et œillets, des fraises; dans trois ou quatre jours il y aura des petits pois. Je crois que nous allons passer là deux bons mois de repos. Je n'ai plus aucune répugnance à y venir. Je me réveille avec la tête un peu brumeuse, mais ce n'est rien.

Ragotte devient épatante. Hier soir, il y avait sur mon lit bonnet de coton, chaussons, chemises, une brique dedans. Ce matin, elle m'avait fait du chocolat, mais je ne me suis pas risqué : je lui ai fait faire du café. Elle m'en a empli une tinette, puis, pendant que je buvais, elle m'a parlé de ses dents gâtées.

Je te vois dans ta chaise longue, au soleil, sous ma fenêtre. Dépêche-toi.

Hier, après la soupe, je suis allé voir maman. Elle avait peur que je la gronde. Elle n'a pas beaucoup changé, à la lumière. Elle répète : " Ça va mieux, ça va mieux ". Ses égarements sont plus rares et moins intenses. Amélie la veille le plus souvent. Je suis resté jusqu'à onze heures avec Amélie et Madon, et nous avons longuement causé. Il paraît que le gros désir de maman est d'aller à Saint-Etienne.

Amélie est toute disposée à l'emmener, et, s'il le faut, là-bas, elle la mettra dans une maison de santé à Lyon.

J'ai fait le curé jusqu'à onze heures; j'ai dit sur la bonté des choses qui me stupéfient moi-même; mais on n'épate personne, et Amélie a eu ce mot final : " Tu vois, Madon? Les idées de Tonton sont celles que tu as exprimées bien des fois ". On ne leur apprend rien.

Je vous embrasse tous trois.

Samedi [12 juin 1909.]

Un mot de plus. Je viens de voir maman au grand jour. Elle a bien changé! Elle est très faible et très surexcitée à la fois. Je ne crois pas qu'Amélie puisse réaliser son projet de l'emmener à Saint-Étienne.

Je t'embrasse.

Chaumot.

14 juin 1909.

Mon gros étourneau chéri,

J'ai assez bien dormi, quoique j'aie toujours la tête un peu chaude, je ne sais pas pourquoi. Est-ce l'eau, le pain ou l'oreiller, qui m'étouffe ainsi? C'est plus simplement parce que tu n'es pas là.

Il fait beau aujourd'hui. La Gloriette est une splendeur, de sorte que ça ne m'ennuie pas trop de rester jusqu'à Mercredi. Et puis je sais que, pendant ce temps-là, tu es raisonnable et te reposes.

J'ai reçu avant-hier notre congé par huissier. Toujours les procédés bien nivernais! J'ai, comme toujours, envie de répondre. Et puis, à quoi bon?

Dîner avec Amélie. Grande cuisine. La bonne mange sur une petite table. On entend la grand'mère gémir. Nous chuchotons. Il résulte de notre bavardage qu'il y a eu des malentendus entre nous. Enfin, on s'entendait, hier soir, comme des jeunes mariés. C'était assez attendrissant. Il est certain que nos relations peuvent changer en beaucoup mieux. On verra. Je suis sûr qu'elle t'aime bien.

Maman toujours la même. Elle veut s'habiller pour aller à la Gloriette et ne parle que de faire de grosses courses. Je vous embrasse tous trois.

A MARCEL BOULENGER

Paris.

22 juin 1909.

Quel rapport, mon cher Marcel Boulenger, entre votre article et la guerre? Entre un livre qui cherche le succès, les comptes rendus, un, deux, trois, quatre... cinquante, encore un! encore un! par les moyens habituels aux hommes de lettres, entre ce livre-là et la guerre? Entre un livre qui se vend (songez à cela!) et la guerre? Il me semble, à moi, criminel qu'on parle légèrement d'une chose si grave, et qu'on pourrait commencer, toujours, par maudire d'abord la guerre, quitte à voir après. On y arriverait que par le désespoir. Ce serait peut-être beau! Le reste est bouillie, niaiserie et, le plus souvent, lâcheté.

Je sais trop bien que vous êtes brave, vous, mais, je vous en supplie, imaginez quelquefois la guerre, et, vous qui détestiez le pauvre, essayez de voir un pauvre!

Votre vieil ami attristé.

A MAURICE POTTECHER

Chaumot.

18 juillet 1909.

Mon cher ami,

Vous devez être à Bussang. Nous sommes à la Gloriette, où Marinette se repose. Ma mère ne va pas bien.

Il faut que je songe à déménager.

Je vous vois, par les journaux, en plein travail.

Que n'ai-je le plaisir d'aller vous voir comme l'année dernière! Il ne faut pas y songer.

Je pense que vous êtes tout à fait d'aplomb. Je ne vous dis rien. Vous en savez autant que moi en philosophie. Pour se remonter, il suffit peut-être de faire comme moi, en ce moment, un discours de distribution de prix.

Amitiés aux vôtres, aux dames, aux petits, à vous.

A TRISTAN BERNARD

Chaumot.

26 juillet 1909.

Mon vieux Paul,

Je vous causerai du *Journal d'un Paria* quand je me résignerai à cette faute de français.

M. V. Cyril est d'ailleurs le gendre d'un monsieur qui a été mon témoin à mon mariage et qui m'écrit une lettre vingt-cinq ans après. Ça m'apprendra à chercher mes témoins n'importe où.

Marinette va bien, mais elle perd deux ou trois livres par semaine. C'est bien curieux. Ma mère m'a demandé pardon dans un moment de crise et, le lendemain, elle m'a battu froid.

Bonjour à ces dames, surtout à Rapido!

Je fais un discours de distribution de prix. Guitry lui-même, qui se regarde dans sa glace, n'aura jamais vu plus con que moi.

Aucune nouvelle de Féraudy. Vous devriez bien, au besoin, lui demander s'il ne me lâche pas. Ainsi, j'aurai moins d'envie à voir comme il vous tient.

A ALFRED ATHIS

La Gloriette.

2 août 1909.

Cher époux de Rapido,

Consolez-vous! La pire façon de travailler, c'est de faire un discours de distribution de prix! Mieux vaut la paresse : ça rapporte beaucoup plus. Avez-vous celui de Donnay? Il est charmant, mais quel réactionnaire, au fond, que ce bougre-là! " Il se trouve que l'on est de Louis-le-Grand. Il se trouve que l'on est de la France! " Et il se trouve que l'on est aussi du lycée de Nevers. Et c'est avec ça que Donnay veut contenter tout le monde!

J'ai eu moins d'esprit (et encore!), mais j'ai tout de même cité le nom de Jaurès. Vous ne vous faites pas une idée du scandale.

Je vous raconterai ça. Je suis un peu vidé d'un effort inutile.

J'attendais beaucoup mieux de moi et des autres.

Heureusement, je suis de l'Académie Goncourt. Avouez que, si je n'en étais pas, je n'aurais peut-être pas eu huit voix, et avouez que, si je n'en avais pas eu huit, vous ne m'auriez pas écrit le résultat. Je vote comme vous, mais je bifferais deux élus pour y mettre Capus et Rostand. Je crois bien que c'est amusant, et ça vous apprend votre littérature.

Continuez vos lectures d'été; je tiendrai le plus grand compte de votre avis. Je ne sais pourquoi je ne marche pas fort, ni avec *Le Bar de la Fourche*, ni avec *Une Main sur la Nuque*. Je relirai ça.

Sincèrement, j'ai trouvé *La Jeune fille bien élevée* bien ennuyeuse. J'aurais tant voulu écrire une belle lettre à Boylesve! Ce qui prouve que c'est en littérature que nous avons le plus de sincérité.

Marinette, qui nous inquiétait et qui avait perdu encore cinq livres les deux premières semaines, en a repris deux la dernière semaine malgré notre petit voyage de Nevers. Surprise et joie! Je pense qu'elle ira tout à fait bien. D'ailleurs, elle se repose. Elle ne fera même pas le déjeuner des Arthème Fayard qui passent nous voir, demain, en auto. Pas le moindre manuscrit à lui offrir. On annonce aussi la visite de Capus.

Les vacances ne nous auront pas paru longues, car je pense qu'Antoine va nous rappeler bientôt, Rapido compris.

A vous tous.

A PAUL CORNU

*La Gloriette,
Chaumot, par Corbigny
(Nièvre).*

2 août 1909.

Je crois que nous pouvons attendre et que mon discours (1) fera mieux avec les autres. J'ai vu bien des choses curieuses à Nevers...

Merci et amitiés.

(1) *Le discours de distribution de prix de Nevers que je lui proposais de publier immédiatement.*

A EDMOND SÉE

Chaumot.

10 août 1909.

Mon cher ami,

Je viens de lire votre gentille lettre. J'allais vous écrire que ma mère est tombée, par accident, je crois, et s'est noyée dans le puits.

Je suis un peu abruti.

Marinette stationnaire.

Les enfants en très bonne santé.

Je vous embrasse et vous écrirai plus tard.

A ANTOINE

Chaumot.

23 août 1909.

Mon cher ami,

C'est effrayant! C'est une année de galérien que vous m'offrez là! Et je suis un paresseux et un ignorant! Mais vous me dites ça si gentiment que, sans avoir l'aplomb de vous répondre un "oui" définitif, je veux en causer avec vous dès la rentrée. D'ici là, je m'entraînerai à ce projet héroïque.

Et puis, vous dites bien : nous sommes là pour ça! Il faut bien vivre, c'est-à-dire travailler.

Je vous remercie de votre mot cordial à propos de la mort de ma mère. Vous pensez bien que le burlesque de cette histoire ne m'a pas échappé. Il y a quinze jours que je suis un peu abruti. En résumé, ma mère est morte parce qu'elle jouait encore avec le puits! Je vous conterai ça.

En attendant, je répare un peu sa maison, où je mourrai sans doute, moi aussi.

Mais, l'année prochaine, j'irai voir Camaret.

Quand vous voudrez pour *La Bigote*. Le théâtre continue.

Votre dévoué.

A HENRI BACHELIN

Chaumot.

4 septembre 1909.

Mon cher Henri Bachelin,

Vous le voyez : depuis près d'un mois je ne fais rien et je rêve.

Peut-être ne sais-je plus écrire. Pour m'y remettre, je regarde les couvreurs réparer le toit de la vieille maison que j'habiterai l'année prochaine. Dépenses d'un côté, paresse forcée de l'autre, je vais à la ruine avec indifférence.

Antoine me rappelle. Je fais la sourde oreille, et j'espère vous voir ici à votre congé. Quand venez-vous ? Le " tacot " vous attend.

Amicalement vôtre.

A SA SŒUR

Paris.

12 octobre 1909.

Ma chère Amélie,

Je te remercie des compliments que tu me transmets. Ils me font toujours plaisir, mais ne modifient en rien l'humeur inquiète. Je causais hier soir avec M^{me} Rostand ; son mari est dans le même état d'esprit. Et pourtant !... Comment nos femmes peuvent-elles résister à nos accès ?

Il n'y a que les saints de possibles, mais c'est trop difficile. Tout le monde t'embrasse, à réchauffer tes rhumatismes.

A MARTHE BRANDÈS

19 octobre 1909.

Ma chère amie,

Votre auteur n'est pas très original, mais il sait faire une pièce aussi bien qu'un autre. Il a encore trop de littérature pour en réussir une pleinement. Celle d'hier m'a plu par endroits. Grâce à vous, faut-il vous le dire ? Le moyen de résister à tant d'art, de grâce vaillante et de sensibilité, même si vous dépensez tout cela au profit d'un autre !

Nous vous avons embrassée de loin, à cause de la foule et de la chaleur, et nous sommes encore sous l'impression de votre mort *nouvelle*, admirable.

Alors, vous ne viendrez pas voir *La Bigote*? Et vous voulez que je m'intéresse à ma pièce!

A SA SŒUR

23 octobre 1909.

Ma chère Amélie,

Il est vrai que le succès de *La Bigote* a été inespéré. Je ne sais pas de combien la presse réactionnaire, très malveillante, le diminuera, mais tu sais que je n'ai pas beaucoup d'exigences comme homme d'affaires.

Les craintes dont je t'avais parlé étaient vaines. Pas un mot, pas une insinuation : on oublie vite. Je t'enverrai *La Bigote* dès qu'elle aura paru, et mon succès sera complet si elle ne te choque pas. Et puis, c'est du théâtre.

Je vous embrasse tous.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

23 octobre 1909.

Mon cher ami,

Vous êtes le plus scrupuleux des amis. Il est vrai que votre phrase m'avait un peu étonné. Je croyais que vous n'aimiez pas les idées de M. Lopic, et je ne comprenais pas, croyant bien vous connaître.

Je comprends bien votre lettre, et je suis absolument de votre avis. Aussi, les mauvais articles qui me sont le plus pénibles, ce sont ceux où on prononce le mot de "conférences".

Vous voyez que j'ai au moins le désir, quand je fais une pièce, d'être avant tout un homme de théâtre. Votre amitié, d'un mot, a dissipé le nuage.

Je vous remercie du fond du cœur, et je vous embrasse tous quatre.

Vôtre.

J'aurais bien voulu proposer le livre de Suarès, *Une Visite à Pascal*, au prix Goncourt, mais sa lecture m'a un peu refroidi. Qu'en pensez-vous?

A MARCEL BOULENGER

Paris.

28 octobre 1909.

Mon cher ami,

Votre charmant article du *Gil Blas* — et vous n'en faites que de jolis, — me rafraîchit de toutes les niaiseries que je viens de lire. Il est aussi difficile de s'exprimer par une pièce que par un... livre.

Mais nous sommes d'accord. Il ne manquerait plus que ça! Vous savez que je ne généralise jamais. J'ai vu ce que j'ai vu, et mon village est ma patrie, tout un monde.

Parlons de Chantilly.

Un jeune homme et une belle femme s'y promènent, non pour s'aimer, mais pour penser et rêver. Croyez-vous qu'au bout de l'allée — supposez la plus magnifique et le ciel le plus pur, — ils ne seront pas d'accord idéalement? Dans quel sens, peu importe. Mais quel besoin de curé là-dedans?

C'est tout ce que je veux dire. Et puis, M^{me} Marcel Boulenger est de mon avis. Elle me l'a écrit. Alors?

Il n'y a pas un curé qui comprenne Chantilly ou le livre de votre frère, mais, moi, je vous comprends tous, et je vous aime.

A ANTOINE

Paris.

31 octobre 1909.

Mon cher ami,

Je viens d'écouter *La Bigote* du fond de votre baignoire. Malgré le succès hors de doute et sans la moindre protestation, j'ai senti tout de même le fond de combat que j'avais presque oublié.

Je voyais devant moi les lettres dorées : *Théâtre National de l'Odéon*, et me disais qu'il vous avait fallu, pour jouer ma pièce, bien plus de courage qu'à moi pour l'écrire.

Certes, je ne crois pas vous avoir nui en publiant *La Bigote* à *Comœdia*, parce que votre spectacle *ne peut pas remonter*, mais je suis moins sûr que la pièce, vraiment audacieuse, n'ait porté aucun préjudice aux intérêts bourgeois de votre théâtre, dont vous ne vous souciez pas assez.

C'est votre honneur, c'est aussi votre imprudence, mais c'est, je le répète, votre courage. Et, que la pièce disparaisse demain ou plus tard, je n'oublierai pas ce courage-là. Personne ne l'aurait eu, personne!

Je vous serre affectueusement la main.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

12 novembre 1909.

Mon cher ami,

Voyez comme l'amitié fait bien les choses! Je reçois votre article en même temps que la nouvelle que *La Bigote* va disparaître de l'affiche. J'ai lu sur cette petite pièce les choses les plus incroyables. Que c'est donc reposant de lire quelque chose de juste, de simple, de clair, sur ce simple drame : un homme embêté toute sa vie par sa femme au moyen du curé! Je vous remercie de l'avoir compris et dit comme il fallait.

Je me rappelle nos entretiens avec vos deux curés des Vosges. Qu'y avait-il de commun entre nous? Un point apparaissait toujours, où nous restions irréductibles. C'était décourageant! A cela, M. Ernest La Jeunesse répond : " Je n'aime pas l'anticléricalisme ". Quel rapport?

Bonne poignée de main.

A EDMOND SÉE

Paris.

13 novembre 1909.

Mon cher ami,

Qu'est-ce qui me resterait, aujourd'hui, si je n'avais ça, votre mot tout chaud de ce matin? Un succès qui s'éteint comme un four! J'espérais gagner de quoi aller passer l'hiver

à Anglet, et il faut penser à des conférences. Zut! Qu'on ne m'embête plus, cette année, avec des chefs-d'œuvre! Je ne supporterai plus que le vôtre, et encore!

Je viens de lire l'article de *La Grande Revue*. Qu'est-ce que ça veut dire? M. Copeau aurait mieux aimé autre chose. Quoi? Un père Lepic sans humeur et une bigote divine qui donne ses raisons? Ses raisons de bigote! C'est admirable.

Enfin, vous, vous êtes bien gentil et, je crois, aussi intelligent qu'un autre.

Je vous donne la permission de rester quinze jours de plus à Anglet, quinze, pas plus.

Et toute la famille vous embrasse.

Redevenons modeste!

A ANTOINE

Paris.

27 novembre 1909.

Mon cher ami,

Ainsi, après mon four à l'Odéon, vous persistez à vouloir que je remonte sur vos planches? Vous n'aimeriez pas mieux une autre pièce... que je porterais peut-être ailleurs?

C'est cruel, mais l'Odéon va passer quelques mauvaises minutes. Tant pis!

Au moins, voulez-vous me faire inscrire pour deux places, afin que je puisse aller, avec ma fille, entendre Richepin et prendre des leçons de cet admirable romantique?

Votre dévoué.

A TRISTAN BERNARD

Paris.

27 novembre 1909.

Paul,

Ne disons pas que c'est un chef-d'œuvre, mais que c'est admirable d'esprit, d'ironie juste, de sensuelle tendresse et de prudence troublante. Ainsi, dans cette époque de confusions grossières, nous nous serons servis de mots presque neufs à propos de cette matière incomparable dont il vous plaît de composer vos romans.

Votre frère charmé.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

29 novembre 1909.

Mon cher ami,

C'est dans le n° du 9 novembre que vous êtes classé, comme dirait sans doute Adolphe Brisson (*Le Temps* d'hier soir), parmi mes thuriféraires immodérés. Ainsi, ce n'est pas Bernstein, Bataille, de Flers et Caillavet, etc., qui bénéficient de l'aveuglement des hommes : c'est moi ! Ah ! si j'ai coulé le bateau de Hirsch, j'ai bien mené ma barque ! Les nombreux amis que j'ai à ma solde sont là pour le dire.

Quant à Antoine, il continue à être Antoine. C'est un homme avec lequel je m'efforce d'être chic, par luxe.

Je vous serre amicalement la main.

Oh ! le petit bois derrière la maison de votre papa !

A ANTOINE

Paris.

11 décembre 1909.

Mon cher ami,

Je ne m'explique pas votre émoi. Rappelez-vous. Quand vous m'avez écrit à la campagne, je vous ai répondu que nous causerions à Paris. J'ai commis, je le reconnais, la faute de ne pas vous dire non tout de suite.

Rentré à Paris, j'ai vu mon nom sur vos affiches et vos circulaires. J'ai protesté un peu, mais sans énergie, je l'avoue encore. C'est qu'à ce moment je n'étais pas malade. Or, depuis un mois, je le suis. Qu'est-ce que j'ai donc ? Mon médecin, qui m'a ausculté deux fois, ne trouve qu'une grande fatigue — il paraît qu'elle est commune aux hommes de quarante-cinq ans — et me dit : " Reposez-vous ! " J'obéis. Je dors tant que je peux, je ne fais rien, je ne travaille plus, je ne lis pas, je n'écris pas, mais *je ne me repose pas*. Avant-hier, je n'ai pas pu assister à la répétition de Capus, et la fatigue continue.

Ne croyez pas que l'effondrement de *La Bigote* y soit pour quelque chose, puisque, dès que j'irai mieux, je me remettrai à une pièce. Mais quand irai-je mieux ?

Croyant qu'il était encore temps, je vous ai prévenu. Ce n'est qu'un incident de théâtre. Vous prenez — et c'est un de vos charmes — des résolutions beaucoup plus graves, plus radicales et plus spontanées, avec une maîtrise qui fait grincer d'admiration vos auteurs. Qu'y a-t-il de compliqué à dire : " Jules Renard est malade ? " Et puis, est-ce que le public se soucie des noms ? Richepin, soit ; mais, Jules Renard ou n'importe qui, il s'en fiche. Je vous le dis de toute ma sincérité.

En tout cas, si vous ne trouvez personne, il y a vous. Ça, c'est un nom. Ne pouvez-vous m'aider, faire la moitié de ma besogne ? Qui peut mieux que vous parler du *Théâtre Libre* ? Songez donc ! Six conférences, c'est fou !

Je vous dis la vérité. Je ferai l'impossible pour aller mieux, mais prenez au moins quelques précautions !

Je vous suis très dévoué, je vous assure, mais je suis très inquiet.

Et, vous voyez, j'écris comme un sabot.

A EDMOND SÉE

Paris.

13 décembre 1909.

Oui, alors ?

Par votre ordre j'ai voté une première fois pour *Provinciales*. Voix unique ! C'est un livre imparfait, mais plein de qualités.

On disait : " Nous ne voulons pas voter pour Jules Renard ".

Au dernier tour, les Leblond ayant déjà la majorité, j'ai voté par ordre de Mirbeau.

Et vous, qu'est-ce que vous faites là-bas avec votre Chan-tecler ?

Vous croyez peut-être, comme les filles enceintes, que ça s'arrangera ?

Ah ! si je pouvais me faire nommer sous-préfet à Bayonne, devant les vains efforts du flot de la mer pour s'enrouler aux mirlitons de ses phares !

Votre ami, qui ne va pas très bien.

A LÉON BLUM

Paris.

16 décembre 1909.

Mon cher ami,

Vous avez compris, hier soir, n'est-ce pas? ce que signifiait mon " très honorable " adressé à votre critique.

J'ai voulu dire que, dans ce monde de platitudes, d'hypocrisies et de sottises, elle vous fait le plus grand honneur.

Voilà comme un écrivain qui se pique d'être précis parvient à s'exprimer mal. Mais vous connaissez mes insuffisances, et je suis tranquille.

Tout de suite j'ai pris note de votre formule du réalisme. Il est probable que je ne pourrai pas échapper à ces odieuses conférences. Vous seriez donc bien gentil de me signaler, au souvenir de vos lectures, quelques livres qui pourraient me renseigner. Est-ce bizarre, que je n'aie jamais réfléchi à ces choses! Mais vous êtes là, et c'est une bénédiction.

N'ayez pas peur de votre intelligence : elle ne gêne pas vos dons d'artiste, et vos raisonnements séduisent comme de belles métaphores, mais avec plus de sécurité.

Et votre histoire de Rostand était très belle.

Je vous aime bien.

A LÉON BERNARD

Paris.

23 décembre 1909.

Mon cher Léon Bernard,

Toute la famille prend part à votre joie d'entrer à la Comédie-Française, d'abord, parce que vous avez du talent, ensuite, parce que vous êtes un brave homme.

Bravo, mon vieux papa Lepic!

Vous pleuriez, hier; nous avions l'air d'enterrer définitivement *La Bigote*, pauvre petite Madeleine morte, vous parti.

A SA SŒUR

Paris.

30 décembre 1909.

Ma chère Amélie,

Un critique d'importance se disait, dernièrement, agacé par mes thuriféraires immodérés. Je n'exige pas que ma famille, toute ma famille, se confonde avec eux, mais je ne cache pas qu'il me serait désagréable qu'elle fût tout entière dans l'autre camp. Les hommes de lettres sont assez sensibles, et leur profession est parfois assez amère pour qu'on n'ait pas à craindre d'exagérer la louange; ils sont assez fins pour faire la part de la vérité.

Je t'enverrai plus tard *La Bigote*, qui n'a pas encore paru en librairie. Aujourd'hui, je t'adresse un article qui a paru, non loin de toi, dans *La Tribune* de Saint-Etienne, et qui, pour être écrit (assez mal), du point de vue de M. Gustave Rinet, n'est pas trop éloigné du sens de ma pièce. C'est une pièce à laquelle je tiens beaucoup, parce que j'y exprime (courageusement, je crois, et je l'ai bien vu), des idées qui me sont chères.

Nous ne nous fâcherons pas à cause d'elle, mais je ne comprendrais pas que tu l'ignore de parti-pris : voilà tout.

Je suis toujours bien décidé à faire de " la Vieille Maison " — ce sera probablement son nom — quelque chose de logeable et de plaisant.

J'ai subi, tous ces temps, quelques chocs de santé. C'est effarant, d'ailleurs, ce que les médecins vous disent quand vous avez quarante-cinq ans. Mais Marinette est là, moi aussi, et nous nous défendrons. Je n'ai pas encore tout dit.

Tu nous parais, toi, hors de cause. Nous cherchions, ce matin, qui élèverait mon buste sur la petite place de Chitry. Immédiatement, nous avons compté sur toi. Je suis tranquille, et je t'embrasse, toi et les tiens.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

7 janvier 1910.

Mon cher ami,

Je commence l'année au lit et au lait et j'avais besoin de voir le soleil.

J'ai entendu, cette semaine, des mots qui m'ont un peu effaré, mais je me calme, sachant que les mesures de notre vie ne nous regardent pas.

Je vous verrais avec grand plaisir.

A ANTOINE

Paris.

8 janvier 1910.

Mon cher ami,

Depuis que je vous ai vu, je suis au lit, qui me repose, et au lait, qui m'écoeure, avec des maux de tête, des maux d'estomac, de l'emphysème, et même de l'artériosclérose, une maladie de vieux! Pour jusqu'à quand? Et le temps passe, et ça devient de l'exaspération. Dès que je serai debout je n'aurai qu'une envie : quitter Paris et aller au soleil.

Je vais donc vous dire tout de suite ce qui vous mettrait dans un embarras plus grave si je vous le disais trop tard : je vous supplie de me dégager de toute conférence, y compris la première. Je sais votre ennui : il me désole, et vous savez bien, vous êtes sûr que je ne joue pas la comédie. Mais comment, dans cette incapacité de travail, répondre d'une seule conférence? Je n'ai pas l'habitude d'escamoter ce que je fais. Un gros effort m'était nécessaire : j'en suis incapable. C'est raté!

Descaves m'a dit qu'il ferait avec plaisir les causeries sur Becque et sur Zola. Pourquoi ne demanderiez-vous pas la première de cette seconde série à Richepin lui-même? Ce serait amusant. Une autre à Capus, une à Blum, une à Bernard ou à Trarieux? Vous me retrouverez quelque jour!

Mais, surtout, laissez-moi guérir sans souci et sans remords. N'ayez pas de mauvaise pensée, et croyez-moi votre ami en acceptant gentiment mes excuses navrées.

Et je me recouche!

A MARTHE BRANDÈS

8 janvier 1910.

Ma chère amie,

Vous devez être la première à savoir que Féraudy a parlé au patron, et que c'est une affaire entendue.

C'est du lait, depuis que j'ai reçu sa lettre, à ajouter aux deux litres et demi que je buvais par jour.

Je vois tout en blanc, sauf vous, que je vois en or.

Quelle jolie âme, celle de M. Bourget!

A SA SŒUR

10 janvier 1910.

Ma chère Amélie,

Oui, on se croit immortel parce qu'on touche de l'argent de quelque Académie, et tout à coup un médecin vous dit : " Tu as de l'artériosclérose; c'est-à-dire que tes artères durcissent et qu'elles finiront pas devenir comme des tuyaux de pipe". On a une mauvaise circulation, et, alors, on est menacé (oh! plus tard, dans une trentaine d'années), de ruptures internes ou de gâtisme, de paralysie plus ou moins partielle. D'ailleurs, on peut enrayer le mal. Héritage de la nature variqueuse de maman. Suivent des précautions à prendre, le régime, etc. Pour le moment, je suis au lait : 2 litres 1/2 par jour pendant une semaine ou deux.

J'avoue que ces mots que j'entendais pour la première fois m'ont fait faire la grimace, et, comme je me sens déjà mieux à cause du lait, je fais des réflexions qui, pour être un peu graves, ne sont pas désagréables. Elles sont si naturelles! C'est le premier son de cloche de la vieillesse. J'étais vexé que ma sobriété m'eût amené là, mais il paraît que l'intoxication qui nous empoisonne ne connaît pas ces nuances.

Il y a bien longtemps que la vie malsaine de Paris me travaille.

Et puis, Marinette me soigne! Il n'y a presque plus de danger. Quand elle cessera de soigner les autres, c'est qu'elle

sera morte. D'ici là, je pourrai toujours travailler *modérément* (il ne m'en faut pas beaucoup), et la nourrir.

Je te remercie de tes gentilles intentions, mais en ce moment tu es inutile, et, à moins de te percher sur le barreau de la fenêtre, on ne saurait où te mettre. Tu viendras à Chitry quand ta chambre sera prête.

Je pense que Page, mon architecte, fatigué d'un hiver reposant, va reprendre avec calme son travail.

J'écris toujours assez péniblement.

Je vous embrasse tous.

Paris.

16 janvier 1910.

Ma chère Amélie,

Je vais mieux. Je suis même sorti hier, tout seul, et presque aussitôt rentré, comme si je m'étais fait écraser par une douzaine de fiacres, aujourd'hui, je serai plus prudent. Marinette va me mener au Parc Monceau, avec mon petit seau et ma petite pelle! C'est l'enfance, ou déjà le gâtisme.

Je vous embrasse.

A LÉON BLUM

Paris.

17 janvier 1910.

Mon cher ami,

Si vous pensiez à moi, n'y pensez plus. J'ai écrit à Antoine que je ne pourrais pas même faire une seule conférence. Ce lait et ces purées m'ôtent tout courage.

Merci de votre dévoué.

Poil de Carotte est reçu par M. Claretie lui-même!

A LEGRAND-CHABRIER

2 février 1910.

Je vous remercie, mes chers amis, de la bonne surprise, et d'avoir bien voulu expliquer, si clairement et si gentiment, à mes compatriotes ce que c'est que *La Bigote*.

Comprendront-ils? Non, s'ils ne veulent pas. C'est pourquoi vous avez eu raison de ne pas tricher dans cette lutte morne, désespérée, qui fatigue les hypocrites au point d'en faire des libéraux.

Je suis d'autant plus touché de cette amicale défense que votre étude me relève presque de maladie. Il y a deux mois que je soigne, par le lait et le pain sans sel, une crise d'artériosclérose. Noble mot! Ça va mieux, mais j'ai dû renoncer aux conférences de l'Odéon. J'espère peu à peu me remettre au travail et me créer d'autres soucis plus dignes d'un homme de lettres.

Croyez à ma double gratitude.

A PAUL CORNU

44, rue du Rocher. Paris (VIII^e).

15 février 1910.

Je reviens de Chitry, après une courte absence qui ne m'a pas reposé. J'ai été incapable de faire un choix dans mes discours.

J'ai rapporté tout le paquet. Voulez-vous passer un jour rue du Rocher? J'y suis toujours le matin. Nous causerions du futur fascicule que vous projetez.

Croyez-moi bien vôtre.

A MAURICE POTTECHER

Paris.

28 février 1910.

Mon cher ami,

Mon voyage à Chitry m'a valu une rechute. Je suis au lait depuis cinq jours, et pour combien de temps? Et, naturellement, des tas d'ennuis. Six conférences perdues à l'Odéon, et deux refusées depuis, 400 francs par mois que je ne gagne pas à *Paris-Journal*, et la vieille maison de Chitry où les ouvriers ont l'air d'être en grève!

Et moi aussi, je suis incapable de travailler.

Marinette voulait aller vous voir, et votre maman. Mais

quel temps ? Si ce n'est pas la fin du monde, c'en est la menace.
 Bonjour aux petits, à votre maman et à vous. Je suis plein de lait, comme un veau.

A SA SŒUR

Paris.

15 mars 1910.

Ma chère Amélie,

Après une nouvelle série de lait, pâtes et bouillie, je vais mieux : je peux me tenir sur une jambe. Ce n'est pas une position sociale, mais c'est une preuve que mes forces reviennent et que, bien calé dans un fauteuil, je puis t'écrire quelques lignes.

De mes réflexions de malade (c'est aussi l'avis de Marinette), il résulte que le mal mystérieux de l'artériosclérose me donnera toujours des inquiétudes, qu'il faudra le surveiller, mais qu'il n'est pas une menace immédiate. Je tâcherai de vivre avec lui, voilà tout. Il faut peut-être être un peu malade pour vivre pleinement, en toute raison.

Je n'ai rien aux poumons. Mon cœur, qui était un peu gros et précipité, s'est calmé avec quelques gouttes de digitale. C'est la vérité, auscultation de Renault et de Fantec, en considérant toutefois que les médecins n'ont pas le sens de la vérité réelle et nette comme les hommes de lettres.

On m'a conseillé le repos, la vie calme. Ça m'est égal (j'en ai même abusé depuis trois mois), si se reposer n'est pas renoncer à tout travail. Mais trois mois de perdus ! Huit conférences, une collaboration régulière, et assez bien rétribuée, à un journal ! Si je n'avais pas l'Académie Goncourt, ce serait la ruine. C'est déjà mon budget de l'année bien compromis, *La Bigote* n'ayant pas été le succès d'argent que j'espérais. M. Claretie reçoit *Poil de Carotte* par une lettre fort flatteuse, mais je crains, ou, plutôt, je les compte déjà, les délais obligatoires.

Marinette n'est pas brillante, tu devines pourquoi. Je voudrais qu'elle se repose quelque part, cet été, dans un hôtel. Elle se défend parce que, dit-elle, mes bouillies en souffriraient.

Nous vous embrassons tous.

A LUGNÉ-POE

Paris.

6 avril 1910.

Mon cher ami,

Je suis heureux de vous communiquer la réponse de M. Claretie. Il m'écrit : " Je ne veux pas enlever à M^{me} Suzanne Després la joie de jouer encore *Poil de Carotte*; mais, après ces six représentations à *Femina*, il est bien entendu que la pièce ne sera plus donnée, et je voudrais (on ne fait pas toujours ce qu'on veut), la faire entrer au répertoire de la Comédie le plus tôt possible "

Voilà. Je suis très content de revoir Després avec vous. Je vous adresse un exemplaire de *La Bigote*, qui n'est pas mal non plus.

Table

	1880.	
A SON PÈRE.		4 <i>Décembre.</i>
	1881.	
A SA SŒUR.		6 <i>Juin.</i>
A SON PÈRE.		[<i>Octobre.</i>]
—		3 <i>Décembre.</i>
—		24 <i>Décembre.</i>
	1882.	
A SA SŒUR.		4 <i>Janvier.</i>
A SON PÈRE.		30 <i>Juin.</i>
—		6 <i>Octobre.</i>
—		4 <i>Novembre.</i>
—		16 <i>Novembre.</i>
—		8 <i>Décembre.</i>
—		9 <i>Décembre.</i>
—		20 <i>Décembre.</i>

1883.

A SON PÈRE.	12	<i>Janvier.</i>
—	9	<i>Mai.</i>
A SA SŒUR.	21	<i>Juin.</i>
A SON PÈRE.	21	<i>Septembre.</i>
A C. HUGUES.	24	<i>Novembre.</i>

1884.

A SA SŒUR.	3	<i>Septembre.</i>
—	24	<i>Novembre.</i>
A SON PÈRE.		s. d.

1885.

A SA SŒUR.	23	<i>Juillet.</i>
—		[<i>Septembre.</i>]
—		[<i>Septembre.</i>]
A SON PÈRE.	29	<i>Septembre.</i>
—		[<i>Octobre.</i>]
A SA SŒUR.	22	<i>Novembre.</i>
—		[<i>Décembre.</i>]
—		[<i>Décembre.</i>]

1886.

A SA SŒUR.		[<i>Janvier.</i>]
—		[<i>Février.</i>]
—		[<i>Février.</i>]
—		[<i>Avril.</i>]
A SON PÈRE.		[<i>Juin.</i>]
A SA SŒUR.		[<i>Juin.</i>]
A SON FRÈRE.		[<i>Juin.</i>]
—		[<i>Juillet.</i>]
—		[<i>Juillet.</i>]
—		[<i>Août.</i>]
—		[<i>Août.</i>]

A SA SŒUR.

—

—

—

—

—

A SON PÈRE.

—

—

A SA SŒUR.

[Août.]

[Septembre.]

[Septembre.]

[Octobre.]

[Octobre.]

[Octobre.]

[Novembre.]

[Novembre.]

[fin Novembre (?).]

[Décembre.]

[Décembre (?).]

[Décembre.]

1887.

A SA SŒUR.

A SON PÈRE.

—

—

A SA SŒUR.

—

A SON PÈRE.

—

A SA SŒUR.

A SON PÈRE.

—

A SA SŒUR.

A SON PÈRE.

—

A SA SŒUR.

A SON PÈRE.

A SA SŒUR.

A SON PÈRE.

—

—

—

—

—

—

[Janvier (?).]

[Janvier (?).]

[Février (?).]

[Février.]

[Février (?).]

[Février (?).]

23 Février.

[Février.]

[Mars (?).]

[Mars.]

22 Mars.

[Avril.]

5 Avril.

14 Avril.

14 Avril.

[Mai (?)]

28 Mai.

[Juin.]

8 [Juin.]

24 Juin.

27 Juin.

[1^{er} (?) Juillet.]

[Juillet.]

24 Juillet.

A SA SŒUR.
—
A SON PÈRE.
A SON FRÈRE.
—
A SA SŒUR.
A SON PÈRE.
A SA SŒUR.
—
—
A SON PÈRE.

[fin Juillet.]
[fin Juillet.]
[Août.]
[Août.]
[Août.]
[Août.]
[Août.]
[Septembre.]
[Septembre.]
7 Octobre.
[Décembre.]

1888.

A SA SŒUR.
A SON PÈRE.
—
A SA SŒUR.
A SON PÈRE.
—
—
—
—
A SA MÈRE.
A L. D'ORFER.
—
A E. RAYNAUD.
A SON PÈRE.
—

1^{er} Janvier.
3 Janvier.
8 Février.
[Février.]
18 Février.
24 Février.
26 Février.
27 Mars.
31 Mars.
15 Avril.
15 Août.
17 Août.
16 Octobre.
3 Novembre.
30 Décembre.

1889.

A ERNEST RAYNAUD.
A SA SŒUR.
A ERNEST RAYNAUD.

5 Janvier.
15 Janvier.
[Septembre.]

1890

A SA SŒUR.

1891.

A GEORGES COURTELINE.	28 Janvier.
A MARCEL SCHWOB.	[20 Février.]
A M ^{me} JULES RENARD.	[Août-Septembre.]
A MARCEL SCHWOB.	28 Octobre.
—	5 Novembre.
—	27 Novembre.

1892.

A MARCEL SCHWOB.	2 Janvier.
—	7 Janvier.
—	19 Janvier.
—	17 Février.
—	26 Février.
A GEORGES COURTELINE.	29 Février.
A MARCEL SCHWOB.	29 Février.
—	20 Avril.
—	23 Mai.
—	2 Juin.
—	25 Juin.
—	1 ^{er} Août.
—	13 Août.
A SON BEAU-FRÈRE.	25 Août.
A MARCEL SCHWOB.	6 Septembre.
—	13 Septembre.
—	15 Septembre.
A GEORGES COURTELINE.	19 Septembre.
A MARCEL SCHWOB.	10 Octobre.
A SON BEAU-FRÈRE.	9 Novembre.
A MARCEL SCHWOB.	2 Décembre.

1893.

A MARCEL SCHWOB.	28 Janvier.
—	[4 Février.]
—	25 Février.
—	7 Avril.

A MARCEL SCHWOB	[Mai.]
—	2 Juin.
—	4 Juin.
—	24 Juin.
—	8 Juillet.
—	15 Juillet.
A TRISTAN BERNARD.	28 Juillet.
A GEORGES COURTELINE.	31 Juillet.
—	5 Août.
A MARCEL SCHWOB.	10 Août.
—	10 Août.
—	14 Août.
A GEORGES COURTELINE.	29 Septembre.
—	6 Novembre.
A MARCEL SCHWOB.	7 Décembre.

1894.

A MAURICE POTTECHER.	9 Janvier.
A ROMAIN COOLUS.	10 Janvier.
—	3 Avril.
A GEORGES COURTELINE.	18 Avril,
—	25 Avril.
A MAURICE POTTECHER.	11 Mai.
A TRISTAN BERNARD.	12 Juin.
A MARCEL SCHWOB.	29 Juin.
—	2 Juillet.
—	23 Juillet.
—	30 Juillet.
—	1 ^{er} Septembre.
—	10 Septembre.
—	23 Octobre.
A SON PÈRE.	25 Octobre.
A EUGÈNE MOREL.	27 Octobre.
A SA SŒUR.	5 Décembre.

1895.

A MAURICE DONNAY.	28 Janvier.
-------------------	-------------

A MARCEL SCHWOB.	7 <i>Février.</i>
A GEORGES COURTELINE.	18 <i>Mars.</i>
A ROMAIN COOLUS.	1 ^{er} <i>Avril.</i>
A EDMOND ROSTAND.	3 <i>Mai.</i>
A LÉON BLUM.	3 <i>Juillet.</i>
A ROMAIN COOLUS.	4 <i>Juillet.</i>
A MAURICE POTTECHER.	10 <i>Septembre.</i>
A MARCEL SCHWOB.	7 <i>Octobre.</i>
—	15 <i>Octobre.</i>
—	23 <i>Octobre.</i>
A SA SŒUR.	2 <i>Novembre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	10 <i>Novembre.</i>
A ROMAIN COOLUS.	15 <i>Novembre.</i>

1896.

A ROMAIN COOLUS.	2 <i>Janvier.</i>
A MAURICE DONNAY.	23 <i>Janvier.</i>
A ROMAIN COOLUS.	29 <i>Janvier.</i>
—	26 <i>Mars.</i>
A MARCEL SCHWOB	23 <i>Juin.</i>
A M ^{me} ET A E. ROSTAND.	28 <i>Juin.</i>
A STEINLEN.	7 <i>Juillet.</i>
A HENRI DUVERNOIS.	15 <i>Juillet.</i>
A MAURICE DONNAY.	[<i>Août.</i>]
A TRISTAN BERNARD.	[<i>Août.</i>]
A M ^{me} JULES RENARD.	[<i>Août-Septembre.</i>]
A TRISTAN BERNARD.	27 <i>Août.</i>
—	19 <i>Octobre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	19 <i>Octobre.</i>

1897.

A JEANNE GRANIER.	3 <i>Janvier.</i>
A M ^{me} EDMOND ROSTAND.	3 <i>Janvier.</i>
A JEANNE GRANIER.	5 <i>Janvier.</i>
A EDMOND ROSTAND.	[<i>Janvier (?)</i>]
—	7 <i>Mars.</i>
A MAURICE POTTECHER.	26 <i>Mars.</i>

A EDMOND ROSTAND.	[Mars.]
A ROBERT DE FLERS.	8 Avril.
A EDMOND ROSTAND.	17 Avril.
A MAURICE POTTECHER.	27 Avril.
—	1 ^{er} Mai.
A M ^{me} JULES RENARD.	2 Mai.
—	3 Mai.
—	4 Mai.
—	5 Mai.
—	6 Mai.
A MAURICE POTTECHER.	14 Mai.
A ALFRED ATHIS.	19 Mai.
A MARCEL BOULENGER.	20 Mai.
A JEANNE GRANIER.	22 Mai.
A SON FRÈRE.	24 Mai.
A LUGNÉ-POE.	8 Juin.
A TRISTAN BERNARD.	20 Juin.
AU D ^r COLLACHE.	22 Juin.
A MARCEL BOULENGER.	23 Juin.
A SON FRÈRE.	26 Juin.
—	27 Juin.
—	30 Juin.
A MAURICE POTTECHER.	20 Août.
A JEANNE GRANIER.	1 ^{er} Octobre.
A MAURICE DONNAY.	9 Novembre.
A MARCEL BOULENGER.	25 Novembre.
A ROMAIN COOLUS.	4 Décembre.
A M ^{me} EDMOND ROSTAND.	28 Décembre.

1898.

A ALFRED ATHIS.	1 ^{er} Janvier.
A EDMOND ROSTAND.	3 Janvier.
A SA SŒUR.	23 Janvier.
A EDMOND ROSTAND.	3 Février.
—	7 Mars.
—	13 Mars.
—	25 Mars.

A TRISTAN BERNARD.	3	<i>Avril.</i>
—	10	<i>Avril.</i>
—	16	<i>Avril.</i>
A MARCEL BOULENGER.	16	<i>Avril.</i>
A M ^{me} ET A E. ROSTAND.	8	<i>Mai.</i>
—	22	<i>Mai.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	9	<i>Juin.</i>
A TRISTAN BERNARD.	9	<i>Août.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	21	<i>Octobre.</i>
A MARCEL BOULENGER.	24	<i>Novembre.</i>
A LOUIS PAILLARD.	16	<i>Décembre.</i>
A MAURICE DONNAY.	19	<i>Décembre.</i>

1899.

A MARCEL BOULENGER.		<i>Avril.</i>
A TRISTAN BERNARD.	22	<i>Avril.</i>
A MAURICE DONNAY.	4	<i>Mai.</i>
—	7	<i>Mai.</i>
A MAURICE POTTECHER.	30	<i>Mai.</i>
A TRISTAN BERNARD.	17	<i>Juin.</i>
A ANDRÉ PICARD.	19	<i>Juin.</i>
A M ^{me} EDMOND ROSTAND.	22	<i>Juin.</i>
A TRISTAN BERNARD.	29	<i>Juin.</i>
—	20	<i>Juillet.</i>
—	14	<i>Août.</i>
A LOUIS PAILLARD.	14	<i>Août.</i>
—	5	<i>Septembre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	11	<i>Septembre.</i>
A LOUIS PAILLARD.	15	<i>Septembre.</i>
—	17	<i>Septembre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	20	<i>Septembre.</i>
A ALFRED ATHIS.	9	<i>Novembre.</i>
A LOUIS PAILLARD.	28	<i>Novembre.</i>

1900.

A M ^{me} EDMOND ROSTAND.	1 ^{er}	<i>Janvier.</i>
A ANDRÉ PICARD.	10	<i>Janvier.</i>

A EDMOND ROSTAND	11 <i>Janvier.</i>
A ANTOINE.	12 <i>Janvier.</i>
A TRISTAN BERNARD.	23 <i>Janvier.</i>
A SUZANNE DESPRÈS.	2 <i>Mars.</i>
—	12 <i>Mars.</i>
A TRISTAN BERNARD.	21 <i>Mars.</i>
A MAURICE POTTECHER.	2 <i>Avril.</i>
A ROMAIN COOLUS.	7 <i>Avril.</i>
A TRISTAN BERNARD.	30 <i>Avril.</i>
A ALFRED ATHIS.	2 <i>Mai.</i>
A LÉON BLUM.	8 <i>Mai.</i>
A MAURICE POTTECHER.	11 <i>Mai.</i>
A ALFRED ATHIS.	18 <i>Mai.</i>
A ANTOINE.	22 <i>Mai.</i>
A GEORGES COURTELINE.	24 <i>Mai.</i>
A MAURICE POTTECHER.	25 <i>Mai.</i>
A ALFRED ATHIS.	6 <i>Juin.</i>
A SUZANNE DESPRÈS.	18 <i>Juin.</i>
A TRISTAN BERNARD.	26 <i>Juin.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	21 <i>Juillet.</i>
—	22 <i>Juillet.</i>
A ALFRED ATHIS.	30 <i>Juillet.</i>
A MAURICE POTTECHER.	3 <i>Août.</i>
A M ^{me} EDMOND ROSTAND.	16 <i>Août.</i>
A ANTOINE.	21 <i>Août.</i>
A MAURICE DONNAY.	21 <i>Août.</i>
A ROMAIN COOLUS.	27 <i>Août.</i>
A GEORGES COURTELINE.	[28 <i>Août.</i>]
A MARCEL SCHWOB.	—
A LOUIS PAILLARD.	1 ^{er} <i>Septembre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	6 <i>Septembre.</i>
A ALFRED ATHIS.	15 <i>Septembre.</i>
A ANTOINE.	22 <i>Septembre.</i>
—	2 <i>Octobre.</i>
A GEORGES COURTELINE.	21 <i>Octobre.</i>
A MAURICE DONNAY.	25 <i>Octobre.</i>
A EDMOND ROSTAND.	8 <i>Décembre.</i>
A SUZANNE DESPRÈS.	23 <i>Décembre.</i>
A ALFRED ATHIS.	31 <i>Décembre.</i>

1901.

A MARCEL BOULENGER.	[4 Janvier.]
A MAURICE POTTECHER.	25 Février.
A M ^{me} JULES RENARD.	30 Mars.
A LOUIS PAILLARD.	12 Avril.
A MAURICE POTTECHER.	15 Avril.
A MARCEL BOULENGER.	21 Avril.
A MAURICE POTTECHER.	30 Avril.
A ALFRED ATHIS.	6 Mai.
A MAURICE POTTECHER.	10 Mai.
A ALFRED ATHIS.	13 Mai.
A ROMAIN COOLUS.	14 Mai.
A MAURICE POTTECHER.	8 Juin.
—	18 Juin.
—	22 Juillet.
A TRISTAN BERNARD.	27 Juillet.
A M ^{me} JULES RENARD.	30 Juillet.
A MAURICE POTTECHER.	2 Août.
—	5 Août.
A M ^{me} JULES RENARD.	[11] Août.
—	[13] Août.
—	16 Août.
A ANDRÉ PICARD.	20 Août.
A PAUL CORNU.	26 Août.
A MAURICE POTTECHER.	11 Septembre.
A PAUL CORNU.	20 Septembre.
A JEAN PÊCHER.	27 Septembre.
A EDMOND ROSTAND.	5 Octobre.
A LUCIEN GUITRY.	30 Octobre.
A M ^{me} EDMOND ROSTAND.	4 Novembre.
A LUCIEN GUITRY.	21 Novembre.
—	2 Décembre.
A M ^{me} JULES RENARD.	5 Décembre.
—	30 Décembre.
A ANTOINE.	30 Décembre.
A M ^{me} JULES RENARD.	31 Décembre.

1902.

A EDMOND ROSTAND.	3 <i>Janvier.</i>
A LÉON BLUM.	10 <i>Février.</i>
—	18 <i>Février.</i>
A EDMOND ROSTAND.	4 <i>Mars.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	28 <i>Mars.</i>
A LUCIEN GUITRY.	10 <i>Avril.</i>
A PAUL CORNU.	8 <i>Mai.</i>
A ROMAIN COOLUS.	12 <i>Mai.</i>
A JEANNE GRANIER.	12 <i>Juin.</i>
A ALFRED ATHIS.	29 <i>Août.</i>
A ANTOINE.	9 <i>Septembre.</i>
A LUCIEN GUITRY.	20 <i>Septembre.</i>
A ALFRED ATHIS.	20 <i>Septembre.</i>
A LUCIEN GUITRY.	23 <i>Septembre.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	3 <i>Octobre.</i>
A LUCIEN GUITRY.	10 <i>Octobre.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	11 <i>Octobre.</i>
A PAUL CORNU.	24 <i>Octobre.</i>
A MARCEL BOULENGER.	[<i>Octobre.</i>]
A LUCIEN GUITRY.	12 <i>Novembre.</i>
—	11 <i>Décembre.</i>
A MARCEL BOULENGER.	15 <i>Décembre.</i>

1903.

A EDMOND ROSTAND.	2 <i>Janvier.</i>
A MAURICE POTTECHER.	3 <i>Janvier.</i>
A M ^{me} EDMOND ROSTAND.	4 <i>Janvier.</i>
A ALFRED ATHIS.	7 <i>Janvier.</i>
—	16 <i>Janvier.</i>
A GEORGES COURTELINE.	4 <i>Février.</i>
A JEANNE GRANIER.	3 <i>Mars.</i>
A ANTOINE.	13 <i>Mars.</i>
A ISIDORE GAUJOUR.	13 <i>Mars.</i>
A ANTOINE.	16 <i>Mars.</i>
A LUCIEN GUITRY.	1 ^{er} <i>Mai.</i>
A MARIUS GÉRIN.	9 <i>Mai.</i>

A ANTOINE.	12 <i>Mai.</i>
A LUGNÉ-POE.	18 <i>Mai.</i>
A EDMOND ROSTAND.	4 <i>Juin.</i>
A PAUL CORNU.	9 <i>Juillet.</i>
A MAURICE POTTECHER.	3 <i>Août.</i>
—	12 <i>Septembre.</i>
A ANDRÉ PICARD.	21 <i>Octobre.</i>
A ROBERT DE FLERS.	5 <i>Novembre.</i>
A ISIDORE GAUJOUR.	20 <i>Novembre.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	22 <i>Novembre.</i>
—	23 <i>Novembre.</i>
A LUCIEN GUITRY.	4 <i>Décembre.</i>
—	30 <i>Décembre.</i>
—	30 <i>Décembre.</i>

1904.

A M ^{me} JULES RENARD.	2 <i>Janvier.</i>
A M ^{me} EDMOND ROSTAND.	3 <i>Janvier.</i>
A ISIDORE GAUJOUR.	20 <i>Janvier.</i>
A PAUL CORNU.	[?]
A MAURICE DONNAY.	1 ^{er} <i>Mars.</i>
A LUCIEN GUITRY.	14 <i>Mars.</i>
—	30 <i>Mars.</i>
—	19 <i>Avril.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	28 <i>Avril.</i>
—	[<i>fin Avril.</i>]
—	1 ^{er} <i>Mai.</i>
A ALFRED ATHIS.	6 <i>Mai.</i>
A MAURICE POTTECHER.	13 <i>Mai.</i>
A PAUL CORNU.	23 <i>Mai.</i>
A LUCIEN GUITRY.	25 <i>Mai.</i>
—	1 ^{er} <i>Juin.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	3 <i>Juin.</i>
—	4 <i>Juin.</i>
—	24 <i>Juin.</i>
A MARCEL BOULENGER.	20 <i>Juillet.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	24 <i>Juillet.</i>
A PAUL CORNU.	10 <i>Septembre.</i>

A ALFRED ATHIS.	22 <i>Septembre.</i>
—	26 <i>Septembre.</i>
A ANTOINE.	27 <i>Septembre.</i>
A ISIDORE GAUJOUR.	19 <i>Octobre.</i>
—	20 <i>Octobre.</i>
A LUCIEN GUITRY.	5 <i>Novembre.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	19 <i>Novembre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	30 <i>Novembre.</i>
A PAUL CORNU.	10 <i>Décembre.</i>
—	15 <i>Décembre.</i>
A ISIDORE GAUJOUR.	25 <i>Décembre.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	30 <i>Décembre.</i>
A ALFRED ATHIS.	31 <i>Décembre.</i>

1905.

A SUZANNE DESPRÈS.	23 <i>Mars.</i>
A HENRI BACHELIN.	1 ^{er} <i>Mai.</i>
A FANTEC.	5 <i>Mai.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	22 <i>Mai.</i>
A FANTEC.	26 <i>Mai.</i>
—	30 <i>Mai.</i>
A M. MAURELLET.	7 <i>Juin.</i>
A TRISTAN BERNARD.	8 <i>Juin.</i>
A JOSEPH CAHN.	9 <i>Juin.</i>
A HENRI BACHELIN.	24 <i>Juin.</i>
A FANTEC.	30 <i>Juin.</i>
A MARIUS GÉRIN.	3 <i>Juillet.</i>
A MAURICE POTTECHER.	6 <i>Juillet.</i>
A FANTEC.	10 <i>Juillet.</i>
A MARIUS GÉRIN.	12 <i>Juillet.</i>
A FANTEC.	15 <i>Juillet.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	19 <i>Juillet.</i>
A SUZANNE DESPRÈS.	21 <i>Juillet.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	26 <i>Juillet.</i>
—	27 <i>Juillet.</i>
A MARIUS GÉRIN.	25 <i>Août.</i>
A PAUL CORNU.	10 <i>Septembre.</i>
A M. NOLIN.	20 <i>Septembre.</i>
A MARCEL BOULENGER.	2 <i>Octobre.</i>

A FANTEC.	4 <i>Octobre.</i>
A TRISTAN BERNARD.	15 <i>Novembre.</i>

1906.

A M. NOLIN.	2 <i>Janvier.</i>
A JEAN PÊCHER.	23 <i>Janvier.</i>
A FANTEC.	8 <i>Mai.</i>
A ALFRED ATHIS.	10 <i>Mai.</i>
A FANTEC.	17 <i>Mai.</i>
—	21 <i>Mai.</i>
A LEGRAND-CHABRIER.	25 <i>Mai.</i>
A ANDRÉ PICARD.	25 <i>Mai.</i>
A FANTEC.	3 <i>Juin.</i>
—	14 <i>Juin.</i>
A HENRI BACHELIN.	17 <i>Juin.</i>
A FANTEC.	18 <i>Juin.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	28 <i>Juin.</i>
—	29 <i>Juin.</i>
—	30 <i>Juin.</i>
—	11 <i>Juillet.</i>
A PAUL CORNU.	8 <i>Août.</i>
A ANDRÉ DE GANDILLAC.	16 <i>Août.</i>
—	28 <i>Août.</i>
A HENRI BACHELIN.	17 <i>Septembre.</i>
A LÉON BLUM.	19 <i>Septembre.</i>
A M. VADEZ.	20 <i>Septembre.</i>
A ALFRED ATHIS.	6 <i>Octobre.</i>
—	11 <i>Octobre.</i>
A SA BELLE-MÈRE.	20 <i>Novembre.</i>

1907.

A TRISTAN BERNARD.	12 <i>Février.</i>
A HENRI BACHELIN.	16 <i>Juin.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	7 <i>Juillet.</i>
—	8 <i>Juillet.</i>
—	10 <i>Juillet.</i>
A TRISTAN BERNARD.	4 <i>Septembre.</i>

A LUCIEN GUITRY.	23	<i>Octobre.</i>
A MARTHE BRANDÈS.	1 ^{er}	<i>Novembre.</i>
A MAURICE DONNAY.	4	<i>Novembre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	8	<i>Novembre.</i>
A MARCEL BOULENGER.	12	<i>Novembre.</i>
A TRISTAN BERNARD.	13	<i>Novembre.</i>
A SA SŒUR.	27	<i>Novembre.</i>
A LUCIEN GUITRY.		[?]
A MAURICE DONNAY.	25	<i>Décembre.</i>

1908.

A ISIDORE GAUJOUR.	1 ^{er}	<i>Janvier.</i>
A TRISTAN BERNARD.	2	<i>Janvier.</i>
—	5	<i>Janvier.</i>
A MAURICE POTTECHER.	18	<i>Février.</i>
A LÉON BLUM.	21	<i>Mai.</i>
—	26	<i>Mai.</i>
A TRISTAN BERNARD.	3	<i>Juin.</i>
A MARTHE BRANDÈS.	16	<i>Juin.</i>
A PAUL CORNU.	26	<i>Juin.</i>
A MAURICE POTTECHER.	6	<i>Juillet.</i>
—	25	<i>Juillet.</i>
A HENRI BACHELIN.	7	<i>Août.</i>
A EDMOND SÉE.	23	<i>Août.</i>
A HENRI BACHELIN.	5	<i>Septembre.</i>
A EDMOND SÉE.	7	<i>Septembre.</i>
A PAUL CORNU.	8	<i>Septembre.</i>
A ANTOINE.	10	<i>Septembre.</i>
A PAUL CORNU	11	<i>Septembre.</i>
A LÉON BLUM.	17	<i>Septembre.</i>
A PAUL CORNU.	17	<i>Septembre.</i>
A EDMOND SÉE.	17	<i>Septembre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	23	<i>Septembre.</i>
A PAUL CORNU.	9	<i>Octobre.</i>
A GASTON CALMETTE.	18	<i>Octobre.</i>
A PAUL CORNU.	21	<i>Octobre.</i>
A EDMOND SÉE.	31	<i>Octobre.</i>
A PAUL CORNU.	6	<i>Novembre.</i>
A ALFRED MASSÉ.	10	<i>Novembre.</i>

A TRISTAN BERNARD.	16	<i>Novembre.</i>
A EDMOND SÉE.	19	<i>Novembre.</i>
—	28	<i>Novembre.</i>
A PAUL CORNU.	2	<i>Décembre.</i>
A TRISTAN BERNARD.	7	<i>Décembre.</i>
A SA SŒUR.	28	<i>Décembre.</i>

1909

A TRISTAN BERNARD.	3	<i>Janvier.</i>
A LEGRAND-CHABRIER.	3	<i>Janvier.</i>
A PAUL CORNU	11	<i>Janvier</i>
A TRISTAN BERNARD.	13	<i>Janvier.</i>
A MAURICE POTTECHER.	17	<i>Janvier.</i>
A PAUL CORNU.	22	<i>Janvier.</i>
A SA SŒUR.	3	<i>Février.</i>
A EDMOND SÉE.	4	<i>Février.</i>
A ANTOINE.	12	<i>Février.</i>
A MARTHE BRANDÈS.	15	<i>Février.</i>
A TRISTAN BERNARD.	16	<i>Février.</i>
A ANTOINE.	17	<i>Février.</i>
A ALFRED ATHIS.	7	<i>Mars.</i>
A TRISTAN BERNARD.	17	<i>Mars.</i>
A MARCEL BOULENGER.	1 ^{er}	<i>Avril.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	3	<i>Avril.</i>
A EDMOND SÉE.	19	<i>Avril.</i>
A TRISTAN BERNARD.	4	<i>Mai.</i>
A ANTOINE.	6	<i>Mai.</i>
A MAURICE POTTECHER.		[<i>Mai</i>].
—	10	<i>Mai.</i>
A M ^{me} JULES RENARD.	12	<i>Juin.</i>
—	14	<i>Juin.</i>
A MARCEL BOULENGER.	22	<i>Juin.</i>
A MAURICE POTTECHER.	18	<i>Juillet.</i>
A TRISTAN BERNARD.	26	<i>Juillet.</i>
A ALFRED ATHIS.	2	<i>Août.</i>
—	2	<i>Août.</i>
A EDMOND SÉE.	10	<i>Août.</i>
A ANTOINE.	23	<i>Août.</i>

A HENRI BACHELIN.	4 <i>Septembre.</i>
A SA SŒUR.	12 <i>Octobre.</i>
A MARTHE BRANDÈS.	19 <i>Octobre.</i>
A SA SŒUR.	23 <i>Octobre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	23 <i>Octobre.</i>
A MARCEL BOULENGER.	28 <i>Octobre.</i>
A ANTOINE.	31 <i>Octobre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	12 <i>Novembre.</i>
A EDMOND SÉE.	13 <i>Novembre.</i>
A ANTOINE.	27 <i>Novembre.</i>
A TRISTAN BERNARD.	27 <i>Novembre.</i>
A MAURICE POTTECHER.	29 <i>Novembre.</i>
A ANTOINE.	11 <i>Décembre.</i>
A EDMOND SÉE.	13 <i>Décembre.</i>
A LÉON BLUM.	16 <i>Décembre.</i>
A LÉON BERNARD.	23 <i>Décembre.</i>
A SA SŒUR.	30 <i>Décembre.</i>

1910

A MAURICE POTTECHER.	7 <i>Janvier.</i>
A ANTOINE.	8 <i>Janvier.</i>
A MARTHE BRANDÈS.	8 <i>Janvirr.</i>
A SA SŒUR.	10 <i>Janvier.</i>
—	16 <i>Janvier.</i>
A LÉON BLUM.	17 <i>Janvier.</i>
A LEGRAND-CHABRIER.	2 <i>Février.</i>
A PAUL CORNU.	15 <i>Février.</i>
A MAURICE POTTECHER.	28 <i>Février.</i>
A SA SŒUR.	15 <i>Mars.</i>
A LUGNÉ-POE.	6 <i>Avril.</i>

Achevé
de typographier
d'imprimer et de brocher
dans les ateliers de
FRANÇOIS BERNOUARD
le quinzième jour de janvier
mil-neuf-cent-vingt-huit
10, Rue Lebel, 10
Vincennes

74752266

Correspondance
de
Jules Renard ①
(1864-1910)



I/O 1262 A.3 - 3.

Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS



